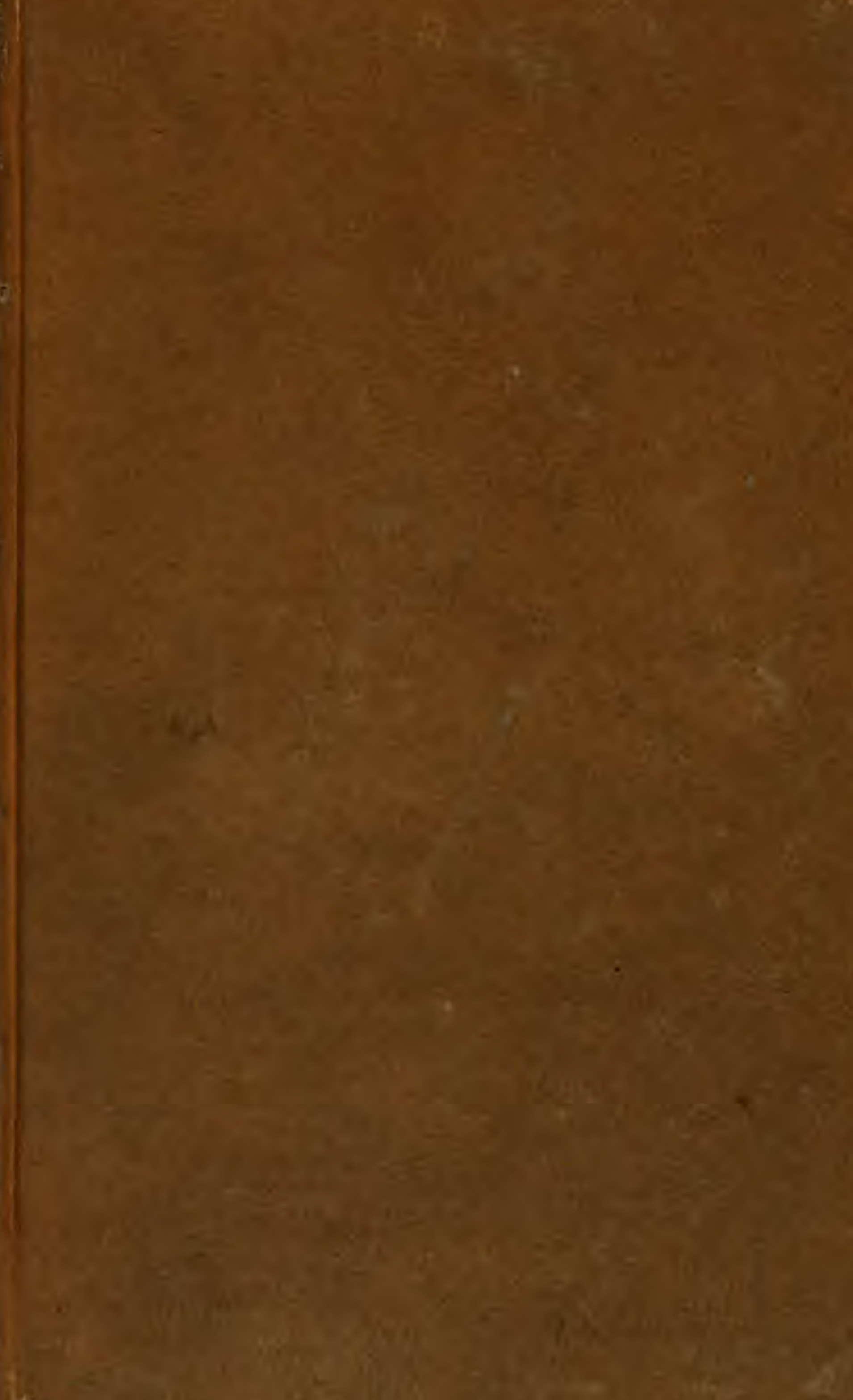
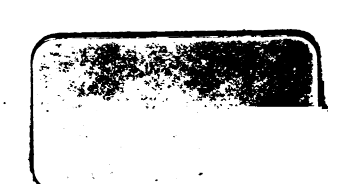



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



ŒUVRES
CHOISIES
DE PRÉVOST.

TOME VINGT-DEUXIÈME.

Se Trouvent

CHEZ
LEBLANC, Imprimeur-Libraire, Abbaye Saint-Germain-des-Prés;
NICOLLE, Libraire, rue de Seine, N.° 12;
GARNERY, Libraire, rue de Seine, N.° 9.

ŒUVRES
CHOISIES
DE PRÉVOST.

Avec Figures.

TOME VINGT-DEUXIÈME.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LEBLANC.

1810.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



ŒUVRES
CHOISIES
DE PRÉVOST.

TOME VINGT-DEUXIÈME.

avoir attiré sur moi toutes mes disgraces, ne fait qu'augmenter mes alarmes? lorsque je n'ai pas une servante sur la fidélité de laquelle je puisse me reposer? lorsque, par ses manières ouvertes et par la gaieté de son humeur, il attache ici tout le monde à ses intérêts, et que je ne suis en quelque sorte qu'un *zéro* pour le *faire valoir* et pour *grossir la somme de mes douleurs?* J'ai beau faire; cette source de tristesse se répand quelquefois en pleurs, qui se mêlent avec mon encre, et qui tachent mon papier. Je sais que vous ne me refuserez point une consolation si passagère.

Elle raconte ici, à son amie, qu'à-présent qu'elle a reçu ses habits, M. Lovelace la tourmente sans cesse pour l'engager à sortir en carrosse avec lui, accompagnée de telle personne de son sexe qu'elle voudra choisir, soit pour prendre l'air, soit pour aller aux spectacles. Elle fait le détail d'une conversation qu'elle a eue là-dessus avec lui, et de plusieurs autres de ses propositions. Mais elle observe qu'il ne lui dit pas un mot de la célébration de leur mariage, sur laquelle il l'avoit tant pressée avant que d'être à Londres, et qui seroit nécessaire néanmoins pour donner de la bienséance à tout ce qu'il propose. Ensuite elle continue :

J'en suis, ma chère, à ne pouvoir plus supporter la vie que je mène. L'objet de tous mes désirs seroit

de me voir hors de ses atteintes. Il éprouveroit bientôt quelque différence. Si je dois être humiliée, il vaudroit mieux que je le fusse par ceux à qui je dois de la soumission. Ma tante m'a marqué, dans sa lettre, qu'elle n'ose rien proposer en ma faveur. Vous me dites que, par vos informations, vous trouvez qu'on avoit actuellement résolu de changer de mesures; que ma mère, en particulier, étoit déterminée à tout entreprendre pour rétablir la paix dans la famille; et que, dans la vûe d'assurer le succès de ses efforts, elle vouloit tenter de faire entrer mon oncle Harlove dans son parti.

Il me semble qu'il y a quelque chose à bâtir sur ce fondement. Je puis du-moins essayer; c'est mon devoir d'employer toutes sortes de méthodes pour rétablir en faveur cette pauvre disgraciée. Qui sait si cet oncle, autrefois si indulgent, qui a beaucoup de poids dans la famille, ne se laissera pas engager à prendre mes intérêts? J'abandonnerai de tout mon cœur, à qui l'on voudra, tous mes droits à la succession de mon grand-père, pour faire trouver mes propositions plus agréables à mon frère : et s'il faut une garantie encore plus forte, je m'engagerai à ne me jamais marier.

Que pensez-vous, ma chère, de cet expédient? Sûrement ils ne peuvent avoir résolu de renoncer à moi pour toujours. S'ils considèrent, sans partialité, tout ce qui s'est passé depuis deux mois, ils

trouveront quelque chose à blâmer dans leur conduite comme dans la mienne.

Je présume que cet expédient vous paroîtra digne d'être tenté. Mais voici l'embarras; si j'écris, mon impitoyable frère a ligué si fortement tout le monde contre moi, que ma lettre passera de mains en mains, jusqu'à ce qu'il ait endurci chacun à rejeter ma demande. Au contraire, s'il y avoit quelque moyen d'engager mon oncle à s'intéresser pour moi comme de lui-même, j'aurois d'autant plus d'espérance, qu'il lui seroit aisé de faire entrer dans mon parti ma mère et ma tante.

Voici donc ce qui m'est venu à l'esprit. Supposons que M. Hickman, dont l'excellent caractère s'est attiré la considération de tout le monde, cherchât l'occasion de rencontrer mon oncle; et que, sur la connoissance que vous lui auriez donnée de l'état des choses entre M. Lovelace et moi, il l'assurât non-seulement de tout ce que vous savez en effet, mais encore que je n'ai pris aucun engagement qui puisse m'empêcher de me conduire par ses avis. Qu'en dites-vous, ma chère? Je soumets tout à votre discrétion; c'est-à-dire, l'entreprise même, et la manière dont elle doit être menée. Si vous l'approuvez, que mon oncle refuse de prêter l'oreille aux sollicitations de M. Hickman, qui doivent venir comme de vous, par des raisons qui se présentent d'elles-mêmes, il faudra renoncer à toute espérance:

et, dans la disposition où je suis, ma première démarche sera de me jeter sous la protection des tantes de M. Lovelace.

Ce seroit une impiété d'adopter les vers suivants, parce que je paroîtrois rejeter sur les décrets de la Providence une faute qui n'est que trop réellement de moi. Mais une certaine conformité, qu'ils ont en général avec ma triste situation, me les fait souvent rappeler :

C'est à vous, grands dieux! que j'appelle en dernier ressort. Ou justifiez ma vertu, ou faites connoître mes crimes. Si je mène une vie infortunée, marchant par des chemins que je m'efforcerois en vain d'éviter, imputez mes erreurs à vos propres décrets. Mes pieds sont coupables, mais j'ai le cœur innocent.

Miss Clarisse apprend à miss Howe, sous une autre date, que M. Lovelace, s'apercevant de son inquiétude, lui a présenté M. Mennell, parent de madame Fretchville, et chargé du soin de toutes ses affaires; un jeune officier, dit-elle, fort sensé et fort poli, qui lui a fait une peinture de la maison et des meubles, telle que M. Lovelace la lui avoit déjà faite, et qui lui a parlé aussi de la triste vie de madame Fretchville. Elle raconte à miss Howe, combien M. Lo-

velace a paru pressant pour engager M. Mennell à procurer la vue de la maison à sa femme : c'est le nom qu'il lui donne toujours, dit-elle, lorsqu'il lui parle devant quelqu'un. Elle ajoute, que M. Mennell a offert de lui montrer tous les appartements, l'après-midi même, à la réserve de celui où madame Fretchville se trouveroit à leur arrivée; mais qu'elle a jugé à propos de ne pas faire de nouvelle démarche, jusqu'à ce qu'elle sache ce que miss Howe pense du dessein de sonder son oncle, et même jusqu'à la réponse que M. Hickman pourra recevoir de lui.

L'éditeur se borne aussi, dans cet endroit, à donner la substance de quelques lettres de M. Lovelace. La première, dit-il, contient une peinture badine de la mauvaise humeur et de l'abattement de miss Clarisse, en recevant une lettre qui accompagnoit ses habits, et le regret qu'il a d'avoir perdu sa confiance; ce qu'il attribue à la hardiesse, qu'il a eue de la faire paroître devant ses quatre compagnons. Cependant, il croit qu'il n'y a rien à leur reprocher, et que c'est elle qui pousse la délicatesse trop loin; car il n'a jamais vu quatre libertins se conduire mieux, ou du-moins ceux-là.

En parlant de M. Mennell, qu'il a présenté à Clarisse : « Ne trouves-tu pas, dit-il, M. Mennell, le

» capitaine Mennell, fort obligeant, d'être venu
» volontiers avec moi, aussi volontiers qu'il a fait,
» pour rendre compte à ma charmante de la mai-
» son et de l'affliction de sa parente? Mais qui est
» le capitaine Mennell? me demanderas-tu. Je
» comprends bien que tu n'as jamais entendu par-
» ler du capitaine Mennell. Mais ne connois-tu
» pas le jeune Newcomb, neveu de l'honnête Do-
» leman? Eh bien, c'est lui. Je lui ai fait changer
» de nom, en vertu de ma seule autorité. Tu sais
» que je suis un créateur. Je fais des emplois civils
» et militaires, des terres, des titres que je donne
» et que j'ôte à mon gré. Je crée même la qua-
» lité; et, par une prérogative encore plus dis-
» tinguée, je dégrade en vertu de ma seule vo-
» lonté, sans aucune autre raison que l'utilité de
» mes vues. Qu'est-ce qu'un monarque en compa-
» raison de moi? Mais à-présent que le capitaine
» Mennell a vu cette fille angélique, je m'aperçois
» que le cœur lui manque; c'est le diable. J'aurai
» peut-être assez de peine à le soutenir; mais je
» n'en suis pas étonné, puisqu'un quart-d'heure
» de conversation avec elle a fait la même impres-
» sion sur quatre subalternes beaucoup plus en-
» durcis. Moi-même, en vérité, je n'aurois pas la
» force de persévérer, si je n'étois déterminé à
» récompenser sa vertu, dans la supposition qu'elle
» triomphe de mes attaques. Je chancelle quel-

» quefois. Mais garde-toi bien d'en ouvrir la bouche à nos associés, et d'en rire toi-même ».

Dans une autre lettre, du lundi au soir, il dit à son ami que, malgré la défense de madame Howe, il juge, par la distance où Clarisse le tient, qu'elle a formé quelque entreprise avec miss Howe, et que, se figurant qu'il y aura pour lui quelque mérite à châtier les fautes d'autrui, il pense à faire un acte de justice, en punissant ces deux filles de violer les ordres de leurs parents. Il a pris des informations, dit-il, sur le caractère du porteur de leurs lettres; et trouvant que c'est un véritable braconnier, qui, sous le nom de porte-balle, fait un commerce illicite de gibier, de poisson, et de tout ce qu'il dérobe, il se croit obligé, puisqu'on devoit s'en tenir fidèlement à la voie de Wilson, de faire arrêter et dépouiller ce coquin-là, sans lui laisser même son argent, parce que ne pas lui enlever son argent avec ses lettres, ce seroit donner prise aux soupçons.

« Se rendre service à soi-même, et punir du » même coup un fripon, c'est procurer tout-à-la-» fois le bien public et particulier. D'ailleurs, les » loix communes ne regardent point un homme » tel que moi; et, par des vues supérieures, je » dois approfondir une correspondance où l'auto-» rité maternelle est violée.

» Cependant, il me vint à l'esprit que si je pou-

» vois découvrir où la belle met ses lettres, il ne » me seroit peut-être pas impossible de m'en saisir. Si je m'apercevois, par exemple, qu'elle les » portât sur elle, je la mènerois à quelque spectacle, où elle pourroit avoir le malheur de perdre ses poches. Mais comment faire cette découverte? Sa Dorcas n'assiste pas plus à sa toilette que son Lovelace. Elle est habillée pour le » jour, avant qu'elle paroisse aux yeux de personne. Honteuse défiance! Ma foi, Belford, un » caractère soupçonneux mérite quelque punition » exemplaire. Soupçonner un honnête homme de » ne rien valoir, c'est quelquefois assez pour le » rendre tel qu'on le suppose ».

Dans la crainte de ce qui se trame entre les deux amies, et de quelque dessein qui pourroit tendre à faire échapper Clarisse de ses mains, il raconte diverses inventions qu'il est résolu d'employer, et les instructions qu'il a données aux domestiques. Il a pourvu, dit-il, à tous les accidents possibles, même aux moyens de la faire ramener, s'il arrivoit qu'elle s'échappât, ou si quelque raison l'ayant fait sortir, elle refusoit de retourner à son logement; et, soit que son entreprise ait le succès qu'il espère, ou non, il se flatte qu'en vertu de ses mesures, il aura des prétextes pour la retenir.

Il a donné ordre à Dorcas de s'insinuer, par toutes sortes de moyens, dans l'affection de sa maî-

tresse; de se plaindre souvent du malheur qu'elle a de ne savoir ni lire ni écrire; de montrer à Clarisse des lettres supposées, et de lui demander conseil sur la manière d'y répondre; d'avoir sans cesse une plume à la main, sous prétexte d'apprendre à s'en servir; dans la crainte qu'après avoir écrit réellement, elle ne se trahisse par quelque trace d'encre qui pourroit demeurer au bout de ses doigts. Il l'a pourvue de deux tablettes et d'une plume d'argent, pour s'en servir à dresser un mémoire dans l'occasion.

Sa belle, dit-il, s'est déjà laissé persuader, par madame Sinclair, de tirer ses habits de la malle, pour les mettre dans une grande armoire d'ébène, où ils peuvent être de toute leur longueur, et qui a des tiroirs aussi pour son linge. « C'est le magasin » qui contient ordinairement les nippes les plus » riches, qu'on prête aux nymphes de la maison, » lorsqu'elles doivent paroître avec un peu d'éclat, » pour mettre dans leurs filets quelque sot opu- » lent. Notre veuve, comme tu sais, fait quelque- » fois des comtesses, mais c'est pour ceux qui sont » en état de proportionner le prix au titre et à la » parure. On a confié à Dorcas un passe-partout, » avec ordre, lorsqu'elle cherchera les lettres, » d'observer soigneusement la situation de chaque » chose, et de remettre jusqu'au moindre fil à la » même place. La Martin et la Horton se sont

» chargées de transcrire. Elles iront par degrés. Avec » une personne si pénétrante, il faut de la lenteur » et de la certitude dans tous les mouvements.

» Il n'est pas vraisemblable que, si jeune, avec » si peu d'expérience, toutes ses précautions puis- » sent venir d'elle-même. La conduite des femmes » de la maison est sans reproche. Il ne se fait au- » cune partie d'éclat. On n'introduit personne » dans le bâtiment de derrière. Tout est tran- » quille. Les nymphes ont de l'éducation et de la » lecture. La vieille a cessé de paroître si dégoû- » tante. Ce ne peut être que miss Howe qui rend » mes progrès si difficiles. Elle se souvient de l'a- » voir échappé belle avec un homme de notre » espèce, l'honnête sir Georges Colmar, comme » tu l'as entendu dire.

» Tu vois, Belford, que rien n'est oublié dans » mes précautions. On ne s'imagineroit pas, sui- » vant le poëte, *de combien de légers ressorts* » *dépend la gloire d'un homme*. Jusqu'à-présent, » les apparences promettent beaucoup. Je ne lais- » serai pas de repos à ma charmante, jusqu'à ce » que j'aye découvert où elle met ses lettres, et » qu'ensuite je l'aye engagée à sortir, pour prendre » l'air avec moi, ou pour assister à quelque con- » cert ».

« Je t'ai communiqué quelques-unes de mes in-

» ventions. Dorcas, qui est attentive à tous les
» mouvements de sa maîtresse, m'a donné quel-
» ques nouveaux exemples d'une précaution, qui
» ne le cède guère à la mienne. Elle met un pain
» à cacheter sous sa cire; elle le pique avant que
» d'y appliquer son cachet. Il ne faut pas douter
» qu'on ne fasse la même chose aux lettres qu'elle
» reçoit. Jamais elle ne manque de les bien exa-
» miner avant que de les ouvrir. Je suis absolument
» résolu de parvenir au fond du mystère. Les ob-
» stacles augmentent ma curiosité. Ecrivant au-
» tant qu'elle fait et presque à toutes les heures,
» il est étrange que nous n'ayons encore pu trou-
» ver un moment où elle cesse de s'observer.

» Tu conviendras qu'il ne manque rien à notre
» combat pour l'égalité. Ne me reproche donc pas
» que je m'efforce de prendre avantage de ses
» tendres années. La crédulité n'est pas son vice.
» Ne suis-je pas moi-même une jeune tête? Pour
» la fortune, c'est de quoi il n'est pas question.
» Jamais la fortune n'a eu d'autre pouvoir sur
» moi, que pour me servir d'aiguillon; et cela,
» comme je te l'ai dit ailleurs, par des motifs qui
» ne sont pas sans noblesse. A l'égard de la beauté,
» je te prie, Belford, pour épargner ma mo-
» destie, de comparer toi-même ma Clarisse en
» qualité de femme, et ton ami Lovelace en qua-
» lité d'homme. Ainsi, le seul point qui souffre

» quelque difficulté, c'est de savoir qui a le plus » d'esprit et de manége : et c'est ce qu'il est ques- » tion d'essayer.

» Après tout, c'est une assez triste vie que nous » menons elle et moi; du-moins, si la défiance » n'est pas en elle un défaut naturel. S'il étoit » vrai qu'elle fût naturellement défiante, son in- » quiétude viendroit de sa constitution, et ne se- » roit pas capable, par conséquent, de nuire à sa » santé; car tu sais qu'un caractère soupçonneux » se forme des occasions de doute lorsqu'il ne s'en » présente point; et ma belle, par conséquent, » m'est obligée de lui épargner la peine de s'en » former.

» J'avoue que, dans toutes les affaires de la vie » humaine, la simplicité est ce qui vaut le mieux; » mais il ne m'est pas donné de pouvoir choisir. » Il ne faut pas me reprocher non plus d'être le » seul qui aime les chemins détournés, puisqu'on » connoît des millions d'hommes qui se plaisent » à pêcher en eau trouble ».

LOVELACE.

LETTRE CLXX.

M. Lovelace à M. Belford.

Mardi 9 mai.

Je suis bien malheureux ! Tout le monde assure que ma charmante est une des plus douces personnes du monde; et je l'ai cru moi-même. Cependant, c'est une des plus perverses pour moi. On n'a jamais dit non plus que je fusse un homme de mauvais naturel. Comment cela se fait-il ? Je m'étois imaginé assez long-temps que nous étions nés pour le bonheur l'un de l'autre.; c'est tout le contraire : il semble que nous soyons destinés à nous tourmenter mutuellement.

L'envie me prend de composer une comédie. J'ai déjà le titre, et c'est la moitié de l'ouvrage. *Les Amants querelleurs*. Il me plaît beaucoup. J'y trouve quelque chose de neuf et de piquant. Cependant le fond du sujet n'est pas nouveau. Tous les amants se plaisent à quereller, plus ou moins. Le vieux Térence a fort bien observé que les différends, entre deux personnes qui s'aiment, deviennent une raison de s'aimer davantage. Enfin c'est le cours naturel. Mais ma belle et moi, je crois que le diable s'en mêle. Nous querellons souvent, et

nous n'en sommes jamais mieux. Souvent une seconde querelle arrive avant que la première soit terminée; et c'est si bien notre usage, qu'il n'est pas aisé de juger quel sera le succès de nos amours. Mais Shakespear dit fort bien : *Quelque chose qu'il puisse arriver, le temps et la patience triomphent de tout.* Voilà ma consolation. Il n'y a pas d'homme au monde qui ait plus de patience que moi pour les obstacles; mais il faut qu'ils viennent de moi. Tu en peux penser ce que tu voudras; ce n'est pas une petite vertu, ni un mérite commun, puisque la plupart des peines, qui sont le partage des pauvres mortels, viennent, ou de l'excès de leurs désirs, ou des bornes trop étroites de leurs perfections. Mais je me rabaisserai bientôt au niveau des autres hommes; ce qu'on n'auroit jamais cru de moi. Il faut t'expliquer l'occasion de ce grave préambule.

J'étois sorti. A mon retour, ayant rencontré Dorcas sur l'escalier, je lui ai demandé si sa maîtresse étoit dans sa chambre. Elle est dans la salle à manger, monsieur; et si jamais vous espérez l'occasion de saisir une de ses lettres, ce doit être aujourd'hui. J'en ai vu une par terre, à ses pieds, qu'elle vient de lire apparemment, car elle est à demi ouverte. Elle est occupée actuellement d'un paquet d'autres. Je les crois toutes tirées de sa poche. Ainsi, monsieur, vous saurez une autre fois où les trouver.

J'ai pensé sauter de joie, et j'ai pris sur-le-champ la résolution d'employer un expédient que je tenois en réserve. Je suis entré dans la salle à manger, d'un air de transport; et lui voyant cacher ses lettres dans son mouchoir, sans s'apercevoir qu'il en étoit tombé une, j'ai jeté hardiment mes deux bras autour d'elle : Ah ! ma très-chère vie, l'heureux expédient que je viens de trouver avec M. Mennell, pour exciter madame Fretchville à quitter plus tôt sa maison! Je suis convenu, si vous l'approuvez, de prendre son cuisinier, sa femme-de-charge, et deux de ses laquais, dont le sort lui causoit de l'inquiétude. Ce ne sera que jusqu'à ce que vous en ayez choisi de votre propre goût : et dans la vue même de rassembler toutes sortes de commodités, j'ai consenti à m'accommoder de tout le linge de la maison. Je dois payer actuellement cinq cents guinées; et le reste aussitôt que la maison sera livrée et qu'on sera convenu du total. Ainsi, vous aurez une maison charmante, entièrement prête à vous recevoir; quelques-unes des dames de ma famille viendront vous y joindre aussitôt. Elles seront bientôt à Londres. Elles vous presseront de ne pas suspendre long-temps l'heureux jour : et, pour satisfaire votre délicatesse, je prendrai le parti de demeurer chez madame Sinclair, tandis que vous commencerez à résider dans votre nouvelle maison. Le reste, je l'abandonne à votre générosité.

O ma bien-aimée! n'êtes-vous pas charmée de cet arrangement? Je suis sûr que vous l'êtes. Faites-moi donc la grace d'en convenir; et la serrant contre moi, je lui ai dérobé un baiser, le plus ardent que je me sois jamais permis; mais sans perdre de vue mon dessein, car j'ai eu l'adresse de mettre le pied sur la lettre, et de la pousser assez loin d'elle, derrière sa chaise.

Elle a paru fort irritée de la liberté que j'avois prise de l'embrasser. Je lui ai fait une profonde révérence pour lui demander pardon; et me tenant quelques moments baissé, je suis parvenu à ramasser la lettre, que j'ai cachée soigneusement dans mon sein.

Mais je ne suis qu'un sot, un étourdi, un homme à pendre, un vrai Belford! J'avois meilleure opinion de moi. J'en baisse les yeux de honte. Ne pouvois-je pas me faire suivre par Dorcas, qui auroit pris la lettre, pendant que j'aurois amusé sa maîtresse?

Cette importante pièce étant à-demi ouverte, je je n'ai pu la mettre dans mon sein sans un certain bruit et sans un mouvement extraordinaire, qui ont alarmé ses yeux et ses oreilles. Elle s'est levée brusquement. Traître! Judas! ses yeux lançoient des éclairs, son visage s'est couvert de rougeur? Charmant spectacle! Qu'avez-vous ramassé, m'a-t-elle dit, avec une vivacité extrême? et, ce que je n'au-

rois pas osé lui faire pour ma vie, elle reprit sa lettre jusque dans mon sein.

De l'humilité, des excuses, c'étoit l'unique ressource d'un voleur pris sur le fait. J'ai retenu la main qui me ravissoit l'heureux papier. Ah! charmante Clarisse! pouvez-vous croire que je puisse me défendre d'un peu de curiosité! Je vous vois sans cesse une plume à la main; j'aime particulièrement le style épistolaire, et je suis plein d'admiration pour vos talents: est-il possible que, si près de mon bonheur, comme j'ai la présomption de m'en flatter, je ne brûle pas d'être admis dans une si douce correspondance?

Quittez ma main, monsieur! en frappant du pied contre terre. Comment osez-vous... A ce compte, je vois.... Je vois trop clairement.... La voix lui a manqué pour achever sa pensée. Je l'ai crue près de s'évanouir de colère et de frayeur. Au diable, si je voyois sur son charmant visage, ou si j'entendois dans sa voix mélodieuse, le moindre reste de sa douceur ordinaire.

Après avoir été si loin, je regrettois extrêmement de lâcher prise. Je me suis saisi encore une fois de sa lettre chiffonnée. Impudent! c'est le tendre nom qu'elle m'a donné. Pousserez-vous l'audace.... en frappant encore du pied. J'ai pris le parti de renoncer à mon dessein, parce que je la voyois hors d'elle-même. Mais, auparavant, j'ai eu le plaisir

d'avoir ma main dans les deux siennes et de lui voir faire quantité d'efforts pour ouvrir mes doigts. Que mon cœur, à ce moment, étoit proche de ma main! Il étoit porté, si tu ne ris pas de toutes ces expressions, jusqu'au bout de mes doigts, dans le plaisir de me voir traité si familièrement, quoiqu'avec colère, par la souveraine de mes affections!

Lorsqu'elle s'est vue en possession de sa lettre, elle a volé vers la porte. Mais, plus prompt encore à me jeter devant elle, je l'ai fermée, et j'ai pris le ton le plus humble pour lui demander pardon. Ici, crois-tu que le cœur *un peu Harlove* de ma charmante se soit laissé fléchir, malgré l'agréable nouvelle avec laquelle j'étois arrivé? Non, sur ma foi. Elle m'a repoussé assez rudement, comme l'homme du monde dont elle se seroit le moins souciée (je ne suis pas fâché néanmoins d'avoir fait innocemment l'essai de ses forces); et la passion lui donnant une ardeur que la crainte m'avoit fait perdre, elle n'a paru faire qu'un pas jusqu'à sa chambre. Graces à mon étoile, elle ne pouvoit fuir plus loin. Après y être entrée dans la même chaleur, elle a fermé sa porte à double tour, avec un grand soin de pousser le verrou. Ma consolation, quand je pense à cette scène, c'est que, pour plus grande offense, sa colère ne peut aller plus loin.

Je me suis donc retiré aussi dans mon appartement, le cœur, je t'assure, assez rempli: et n'ayant

personne autour de moi, je me suis donné de mes deux poings un fort grand coup sur le front.

Ma charmante est à-présent dans sa chambre, refusant de me voir, refusant sa nourriture; et ce qu'il y a de pis, résolue, dit-elle, de ne me revoir de sa vie, si elle peut m'éviter. Je me flatte qu'elle veut dire, *dans la disposition où elle est.* Ces chères personnes devroient se souvenir, lorsqu'elles sont irritées contre leurs très-humbles serviteurs, de réserver toujours cette clause, pour se mettre à couvert du parjure.

Mais te figures-tu que je ne tournerai pas toutes mes inventions à découvrir la cause de tant de bruit, dans une aussi légère occasion que celle-ci l'auroit été, si les lettres des deux amies ne sentoient pas un peu la haute trahison?

Mercredi au matin.

Refusé à l'heure du déjeûner, comme hier à celle du souper. Ce n'est pas un ange. Le cas devient embarrassant. J'ai fait demander à la voir, de la part du capitaine Mennell. Un messager, Madame, de la part du capitaine. Ruse inutile. Comment deviner, au fond, si elle s'est mis quelque chose d'extraordinaire dans la tête? Elle a fait recommander plusieurs fois à Wilson, par un messager particulier, de lui envoyer les lettres qui seront pour elle, au moment qu'elles arriveront.

Je suis réduit à faire une soigneuse garde au-dehors. Sa crainte s'est dissipée pour le complot de son frère. Pour moi, je ne serois point du tout surpris que Singleton rendît une visite à miss Howe, comme à la seule personne qui sache apparemment ce que miss Clarisse est devenue, sous prétexte d'avoir à lui communiquer des affaires très-importantes, qui lui font souhaiter de la voir; des propositions, s'il le faut, de la part de son frère. Alors miss Howe lui recommandera de se tenir à couvert. Alors ma protection redeviendra nécessaire. Oui, c'est le meilleur parti. Tout ce qui viendra de miss Howe sera bien reçu. Joseph Léman est un misérable aux yeux de ma belle, un agent digne de moi. Joseph, l'honnête Joseph, comme je l'appelle, peut s'aller pendre à présent. J'ai tiré de lui tous les services que j'avois à lui demander. Il est inutile de continuer un complot usé, lorsque je puis en former de nouveaux à toute heure. Et ne blâme pas, je te prie, l'usage que je fais de mes talents. Dans le degré où je les possède, pourquoi voudrois-tu qu'ils demeurassent inutiles?

Tenons-nous à mon idée. Il s'agit de trouver un Singleton; c'est le seul embarras: oui, d'en trouver un sur-le-champ. Attends.... j'y suis. Je vais faire venir ton ami Paul Dragton, qui ne fait qu'arriver de la mer, et que tu m'as recommandé pour en faire un capitaine de barque, si j'en entretiens une après mon mariage.

L'ordre est déjà donné. Dragton sera ici dans l'instant. Il se rendra aussitôt chez miss Howe. Je crois qu'au-lieu de passer pour Singleton même, il vaudra mieux qu'il se donne pour son pilote, qui est envoyé de sa part.

Sally est un petit diable, qui me reproche sans cesse la lenteur de mes progrès. Mais, dans une pièce de théâtre, le principal amusement ne consiste-t-il pas dans les quatre premiers actes; et ne tire-t-il pas vers sa fin lorsqu'on arrive au cinquième? Quel vautour seroit un homme, qui ne penseroit qu'à dévorer sa proie au moment qu'il la tient?

Mais, pour te l'avouer de bonne foi, je me suis trompé dans mon calcul. J'ai cru mettre la dernière main à mon entreprise, en te produisant sur la scène avec tes compagnons; et je n'ai fait qu'effrayer la belle, jusqu'à me faire douter si je regagnerois de long-temps le terrain que j'ai perdu. D'un autre côté, ces maudits Harloves l'ont indisposée contre moi, contre elle-même, et contre tout le monde, à l'exception de miss Howe, qui se fait sans doute un amusement d'augmenter mes embarras. Ajoute, que je n'ai pas de penchant à me servir des moyens que les démons, au milieu desquels je vis, ne cessent pas de m'inspirer; d'autant moins de penchant, que cette comédie finira infailliblement par le mariage. Je ne veux qu'une épreuve complette; et je crois qu'à-la-fin je lui rendrai noblement justice.

Fort bien. Dragton est déjà parti. Il a reçu toutes ses instructions. C'est vraîment une bonne tête que ce Dragton. Il étoit l'homme de confiance du lord W...., avant ses voyages de mer. Je suis trompé, si ce n'est un coquin bien plus rusé que Joseph, et qui n'a pas non plus les mêmes prétentions à l'honnêteté. Tu ne t'imaginerois pas ce que ce Joseph m'a coûté. Il a fallu acheter et l'homme et la conscience. Je me crois obligé de l'en punir quelque jour. Mais attendons qu'il soit marié. Quoique ce soit déjà une assez bonne punition, je ne serai pas content si je ne punis tout-à-la-fois le mari et la femme. Souviens-toi que je dois une vengeance éclatante à ma déesse sur cette ville Betty.

Mais j'entends tourner la porte du temple sur ses vieux gonds, dont le bruit semble m'inviter à quelque nouvelle tentative. Mon cœur répond à leur mouvement, par une sorte de tremblement convulsif. L'idée est assez bizarre. Quel peut être le rappòrt d'une paire de gonds rouillés au cœur d'un amant? Mais ce sont les gonds qui ouvrent et qui ferment la chambre de lit de ma charmante. Demande-moi s'il y a quelque rapport.

Je n'entends pas que la porte se referme. Je commence à me flatter que je recevrai bientôt ses ordres. Que sert cette affectation de me tenir éloigné? Il faut qu'elle soit à moi, quelque chose que je fasse ou que j'entreprenne. Si je prends courage,

toutes les difficultés s'évanouissent. Quand elle penseroit à s'échapper d'ici, où pourroit-elle fuir pour m'éviter? Ses parents ne la recevront point. Ses oncles ne fourniront point à sa subsistance. Sa bien aimée Northon est sous leur empire, et ne peut rien faire pour elle. Miss Howe n'oseroit lui donner une retraite. Elle n'a pas un autre ami que moi dans la ville, et Londres d'ailleurs lui est absolument étranger. Pourquoi donc me laisserois-je tyranniser par une chère personne, à laquelle il suffit de faire bien connoître combien il lui est impossible de sortir de mes mains, pour la rendre aussi humble ici qu'elle l'est pour ses persécuteurs?

Quand je me déterminerois même à la grande entreprise, et quand elle me réussiroit mal, sa haîne, si c'est de la haîne qu'on s'attire par ses coupables efforts, ne pourroit jamais être un sentiment éternel. Elle s'est déjà livrée à la censure du public. Il ne lui reste pas d'autre parti que de se donner à moi, pour rétablir sa réputation aux yeux de cet impudent public : car, de tous ceux qui me connoissent, et qui sauront qu'elle a passé vingt-quatre heures en mon pouvoir, il n'y en aura pas un qui la croye sans tache, quelques vertueux penchants qu'on lui suppose. D'ailleurs, les trahisons de la nature humaine sont si bien connues, que chacun juge, par ce qu'il éprouve en lui-même, qu'il n'y a pas plus de confiance à prendre, dans l'occasion, aux pen-

chants qu'à moi, sur-tout lorsqu'une fille, dans la fleur de sa jeunesse, aime assez un homme pour s'enfuir avec lui; car c'est l'unique explication que le public puisse donner à notre aventure.

Qu'entends-je? c'est elle qui appelle sa servante Dorcas. Elle ne peut douter que je n'entende sa voix harmonieuse; et peut-être veut-elle me donner l'occasion de répandre mon amour à ses pieds, de lui renouveler tous mes vœux, et de recevoir le pardon de mon offense passée. Alors, avec quel plaisir recommencerai-je à devenir coupable! pour être pardonné encore, et pour recommencer autant de fois, jusqu'à la dernière offense, après laquelle il n'y en a plus d'autre, et dont le pardon sera une amnistie générale pour l'avenir.

La porte est refermée. Dorcas me dit qu'elle me refuse l'honneur de dîner avec elle, comme j'avois pris la liberté de le faire demander. Ce refus néanmoins s'est fait sans incivilité, et l'on n'y est venu que par degrés. Je n'obtiendrai rien que par la dernière offense, ajoute Dorcas, dans le langage de cette honnête maison. Il faut donc y penser soigneusement. Cependant un trop foible cœur est capable de me jouer quelque mauvais tour. Mais je finis cette lettre; quoique mon tyran ne me laisse pas d'autre occupation que de lire, d'écrire et d'enrager.

Les souscriptions sont inutiles entre nous : d'ailleurs, je suis si entièrement à elle, que je ne puis dire combien je suis à toi ou à d'autres.

LETTRE CLXXI.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

Mardi 9 mai.

Si vous approuvez, ma chère, le projet de s'adresser à mon oncle Harlove, je souhaiterois que ce fût le plus promptement qu'il sera possible. Je suis plus mal que jamais avec M. Lovelace. Je me tiens renfermée, pour ne pas le voir. L'offense, à-la-vérité, n'est pas des plus graves. Cependant elle l'est assez. Il s'en est fallu peu qu'il ne m'ait pris une lettre, et même une des vôtres. Mais il ne m'arrivera plus d'écrire, ou de relire aucun de mes papiers, dans une salle où il s'attribue le droit d'entrer. Heureusement qu'il n'en a pu lire une ligne, pas une ligne, je vous en réponds. Ainsi, soyez sans inquiétude, et comptez à l'avenir sur mes précautions.

Voici l'aventure. Le soleil donnant sur mon cabinet, et M. Lovelace étant sorti....

Elle raconte à miss Howe comment il l'avoit

surprise, relisant ses lettres dans la salle à manger; avec quelle adresse et quelle audace il en avoit pris une, et de quels efforts elle avoit eu besoin pour la lui ôter, etc.

A-présent, continue-t-elle, je suis plus convaincue que jamais, qu'avec le pouvoir qu'il a sur moi, la prudence ne me permet pas de demeurer plus long-temps avec lui. Si mes amis m'accordoient la moindre espérance!... Mais, jusqu'à l'éclaircissement que j'attends de vous, je crois devoir jouer un rôle dont je n'ai pas encore été capable: c'est d'entretenir cette querelle ouverte. Une affectation de cette nature me rendra petite à mes propres yeux; car c'est marquer plus de ressentiment que je n'en puis avouer: mais il faut la compter entre les conséquences d'une fatale démarche, que je ne cesserai jamais de déplorer.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CLXXII.

Miss Howe à miss Clarisse Harlove.

Mercredi 10 mai.

J'approuve la résolution où vous êtes de fuir, si vous recevez le moindre encouragement de la part de votre oncle; et je suis d'autant plus pour ce parti, que, depuis deux heures, j'ai appris, sur le compte de votre homme, quelques histoires bien attestées, qui doivent le faire regarder comme le plus méchant personnage qui respire, du-moins à l'égard de notre sexe. Je vous assure, ma chère amie, qu'eût-il une douzaine de vies, si tout ce qu'on dit est vrai, il devroit les avoir perdues toutes, en expiation de plus de vingt crimes.

Si vous daignez jamais lui rendre la permission de vous entretenir familièrement, demandez-lui des nouvelles de miss Betterton, et ce qu'elle est devenue: s'il a recours à des évasions, faites-lui les mêmes questions sur miss Lockyer. Ah! ma chère, cet homme n'est qu'un misérable.

Votre oncle sera sondé, comme vous le désirez, et sans aucun délai; mais je doute du succès, par quantité de raisons. Il n'est pas aisé de deviner quel

effet le sacrifice de votre bien pourra produire sur certaines gens : et si l'affaire en étoit à ce point, je ne devrois pas vous permettre de vous dépouiller volontairement.

Je voudrois aussi que vous pussiez vous procurer quelques lettres de votre tyran. Un homme d'un caractère aussi négligent que le sien n'est pas toujours sur ses gardes. S'il a des attentions extraordinaires, et si vous ne pouvez engager votre Dorcas à vous servir, ils me sont tous deux suspects. Faites-lui dire de monter, lorsqu'il a la plume en main, ou lorsqu'il a ses papiers autour de lui, et surprenez-le dans quelque négligence. Ces soins, je l'avoue, ressemblent à ceux qu'on prend dans une hôtellerie, lorsque la crainte des voleurs fait visiter tous les coins, et qu'on seroit mortellement effrayé, néanmoins, si l'on en découvroit un. Mais vaut-il mieux le trouver tandis qu'on est debout et les yeux ouverts, que d'être attaqué la nuit dans son lit et pendant le sommeil.

Comme votre Hannah ne se rétablit point, je vous conseillerois, s'il est possible, d'attacher Dorcas à vos intérêts. Ne lui avez-vous pas marqué trop de dédain? Vous auriez manqué de politique.

Je suis charmée que vous ayez vos habits. Mais point d'argent, point de livres! à l'exception de *Spira*, de *Rexel*, d'une *Pratique de piété*. Ceux qui vous les envoyent en auroient grand besoin

pour eux-mêmes. Mais détournons les yeux de cet odieux sujet.

Vous m'avez extrêmement alarmée par le récit de son entreprise, pour se saisir d'une de mes lettres. Je sais, par mes nouvelles informations, qu'il est le chef d'une troupe de brigands (ceux entre lesquels il vous a fait paroître, étoient apparemment du nombre), qui se prêtent la main pour trahir d'innocentes créatures, et qui ne font pas difficulté d'employer la violence. S'il venoit à savoir avec quelle liberté je le traite, je ne voudrois plus sortir sans escorte.

Je suis fâchée de vous l'apprendre; mais j'ai de fortes raisons de croire que votre frère n'a pas renoncé à son extravagant complot. Une sorte de matelot à face brûlée, qui me quitte à ce moment, m'est venu dire, avec un air de mystère, que le capitaine Singleton auroit un grand service à vous rendre, s'il pouvoit obtenir l'honneur de vous parler. J'ai répondu que j'ignorois vôtre retraite. Cet homme étoit trop bien instruit, pour me laisser pénétrer le sujet de sa commission.

J'ai passé près de deux heures à pleurer, après avoir lu celle de vos lettres qui accompagnoit l'exhortation de votre cousin Morden. Ma très-chère amie, ne vous manquez pas à vous-même. Permettez à votre amie Anne Howe de suivre le mouvement de cette tendre amitié, qui ne fait de nous qu'une seule ame,

et d'employer tous ses efforts pour vous donner un peu de consolation.

Je ne suis pas étonnée des réflexions mélancoliques que je remarque dans vos lettres, sur la démarche à laquelle vous avez été poussée d'un côté par la violence, et entraînée de l'autre par l'artifice. Etrange fatalité! Il semble que le dessein du ciel soit de montrer la vanité de tout ce qu'on appelle prudence humaine. Je souhaite, ma chère, que vous et moi, comme vous le dites, nous ne nous soyons pas trompées par le témoignage intérieur de notre supériorité sur beaucoup d'autres. Mais je marrête. Nos foibles esprits sont portés à chercher des raisons au-dehors, pour expliquer tous les événements extraordinaires. Il est plus juste et plus sûr de nous en prendre à nous et à nos plus chers amis, qu'à la providence, qui ne peut avoir que des vues sages dans toutes ses dispensations.

Mais ne croyez pas, comme vous me l'avez marqué dans une de vos lettres, que votre disgrace ne soit propre qu'à servir d'avertissement. Vous serez en même-temps un aussi excellent exemple, que vous ayez jamais espéré de l'être dans une situation heureuse. Ainsi, l'histoire de vos malheurs aura une double force pour ceux qui en seront informés; car s'il arrivoit qu'un mérite tel que le vôtre ne vous assurât pas un traitement généreux de la part d'un libertin, qui s'attendroit jamais à trouver

la moindre ressource d'honnêteté dans les hommes de ce caractère?

Si vous vous croyez inexcusable d'avoir fait une démarche qui vous expose à la mauvaise foi d'un homme, sans avoir eu l'intention de fuir avec lui; que doivent penser d'elles-mêmes toutes ces femmes imprudentes qui, sans la moitié de vos motifs, sans aucun respect pour la bienséance, sautent les murs, descendent par les fenêtres, et passent, dans un même jour, de la maison d'un père au lit d'un vil séducteur?

Si vous vous reprochez avec tant de rigueur d'avoir résisté aux défenses des plus déraisonnables parents du monde, à des défenses mêmes qui n'ont eu d'abord que la moitié de leur force; que doivent faire ces filles endurcies, qui ferment volontairement l'oreille aux plus sages conseils; et dans des circonstances peut-être où leur ruine est visiblement le fruit d'une indiscrétion préméditée?

Enfin, vous serez pour tous ceux qui apprendront votre histoire, un excellent exemple de vigilance et de réserve, par laquelle une personne prudente, qu'on suppose un peu égarée du chemin, s'efforce de réparer son erreur, et sans perdre une fois de vue son devoir, fait tout ce qui dépend d'elle pour rentrer dans le sentier hors duquel on peut dire qu'elle a plutôt été poussée qu'elle ne s'en est éloignée.

Rappelez votre courage, ma très-chère amie; occupez-vous seulement de ces réflexions : et, loin de tomber dans l'abattement, ne cessez pas de travailler de toutes vos forces à rectifier ce que vous regardez comme un sujet de reproche. Il peut arriver qu'à-la-fin votre égarement ne mérite pas le nom d'infortune, sur-tout lorsque votre volonté n'y a pas eu plus de part.

Et je dois vous dire, en vérité, que si j'employe les termes d'*égarement* et d'*erreur*, c'est pour me conformer à la disposition qui vous porte vous-même à vous accuser si librement, et par respect pour l'opinion d'une personne à qui j'en dois beaucoup : car je suis persuadée, au fond de ma conscience, que votre conduite peut être justifiée sur tous les articles; et qu'il n'y a de blâmables, dans votre aventure, que ceux qui n'ont pas d'autre moyen, pour se purger, que d'en rejeter sur vous tout le blâme.

Cependant je prévois que les tristes réflexions qui sortent trop souvent de votre plume, se mêleront toujours à vos plaisirs; quand vous deviendriez la femme de M. Lovelace, et quand vous y trouveriez le meilleur de tous les maris.

Vous étiez extraordinairement heureuse avant de l'avoir connu, heureuse au-delà des bornes de la condition humaine. Tout le monde avoit pour vous une espèce d'adoration. L'envie même, qu'on a vue

lever, dans ces derniers temps, sa tête venimeuse contre vous, étoit forcée au silence, à l'admiration, par la supériorité de votre mérite. Vous étiez l'ame de toutes les compagnies où vous paroissiez. J'ai vu des personnes, d'un autre âge que vous, refuser de donner leur avis sur un sujet, avant que vous eussiez expliqué le vôtre, souvent pour s'épargner la mortification de se rétracter après vous avoir entendue. Cependant, avec tous ces avantages, la douceur de vos manières, votre modestie, votre affabilité, rendoient la déférence que tout le monde avoit pour vos sentiments et pour votre supériorité, également prompte et sincère. On voyoit sensiblement que vous n'étiez pas tentée de vous en faire un triomphe. Vous aviez, sur tous les points où vous l'emportiez, quelque chose d'agréable à dire, qui rassuroit le cœur de ceux à qui vous aviez fermé la bouche, et qui laissoit chacun satisfait de soi-même en vous cédant la palme.

Si l'on parloit de beaux ouvrages, c'étoient les vôtres qu'on citoit, ou qu'on montroit pour exemples. On n'a jamais nommé de jeunes personnes qu'après vous, pour la diligence, l'économie, les connoissances, le style, le langage, le goût et l'exercice des beaux arts; et pour les graces mêmes, plus enviées, de la figure et de l'ajustement, dans lesquelles on vous reconnoissoit une élégance et des agréments inimitables.

Les pauvres vous bénissoient à chaque pas que vous faisiez. Les riches vous regardoient comme leur gloire, et faisoient vanité de n'être pas obligés de descendre de leur classe, pour donner un exemple qui lui fît honneur.

Quoique tous les désirs des hommes fussent tournés vers vous, quoique leurs yeux ne cherchassent que vous, il n'y en a pas un de ceux qu'on vous a présentés, qui, s'il n'eût été encouragé par des vues sordides, eût osé porter ses espérances et ses prétentions jusqu'à vous.

Dans une situation si fortunée, faisant le bonheur de tout ce qui avoit quelque rapport à votre sphère, pouviez-vous croire qu'il ne vous arriveroit rien qui fût capable de vous convaincre que vous n'étiez pas dispensée du sort commun; que vous n'étiez pas absolument parfaite, et que vous ne deviez pas vous attendre à passer au travers de cette vie, sans épreuve, sans tentation et sans infortune?

Il faut avouer que vous ne pouviez être attaquée plus tôt, ni avec plus de force, par aucune épreuve, par aucune tentation digne de vous; vous étiez supérieure à toutes les tentations communes. Ce devoit être quelque homme fait exprès, ou quelque esprit plus méchant sous la forme d'un homme, qui fût envoyé pour essayer d'obtenir votre cœur; tandis que quantité d'autres esprits de même espèce, en même nombre qu'il y a de personnes dans

votre famille, ont eu la permission de s'emparer, à quelque heure ténébreuse, des cœurs de tous vos proches, de s'y établir peut-être, et d'en régler tous les mouvements sur ceux du séducteur, pour vous irriter, vous exciter, vous pousser à la fatale entrevue.

Ainsi, tout examiné, il me semble, comme je l'ai dit souvent, qu'il y ait une sorte de destin dans votre erreur, si c'en est une; et qu'elle n'ait peut-être été permise que pour donner, par vos souffrances, un exemple plus utile que vous ne l'eussiez donné dans une vie plus paisible : car l'*adversité*, ma chère, est *votre saison brillante*, et je vois évidemment qu'elle vous fera dévoiler des graces et des beautés, qu'on n'auroit jamais aperçues dans ce cours de prospérités qui vous ont accompagnée depuis le berceau; quoiqu'elles vous convinssent admirablement, et que tout le monde vous en ait jugée digne.

Le malheur est que cette épreuve sera nécessairement douloureuse; elle le sera pour vous, ma chère, pour moi, et pour tous ceux qui, vous aimant comme je fais, ne voyoient en vous qu'un parfait modèle de toutes les vertus, un objet d'admiration, contre lequel il est étonnant que l'envie ait osé lancer ses traits.

Que toutes ces réflexions ayent pour vous tout le poids qu'elles méritent. Alors, comme les imaginations ardentes ne sont pas sans un mélange d'enthou-

siasme, votre Anne Howe, qui croit remarquer, en lisant sa lettre, plus d'élévation qu'à l'ordinaire dans son style, se flattera d'avoir été comme inspirée, pour la consolation d'une amie souffrante, qui, dans l'abattement de ses forces et dans le nuage de sa tristesse, ne pénètre pas les ténèbres qui lui cachent l'aurore d'un plus beau jour.

ANNE HOWE.

LETTRE CLXXIII.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

Vendredi 12 mai.

JE dois me taire, ma noble amie, en recevant des louanges qui me font sentir vivement combien j'en suis indigne; quoiqu'en même-temps votre généreuse intention ait la force de relever mon courage. Il est si doux de se voir estimé des personnes qu'on aime, et de trouver des âmes capables de porter l'amitié au-delà des disgraces humaines, des événements et même des liens du sang. Quelque temps, ma chère, qu'on doive nommer *ma saison brillante*, l'adversité d'une amie est la vôtre. Je ne sais s'il m'est permis de regretter mes afflictions, lorsqu'elles vous donnent occasion d'exercer si glorieusement des qualités, qui non-seulement enno-

blissent notre sexe, mais qui élèvent la dignité de la nature humaine.

Souffrez que je passe à des sujets moins agréables. Je suis fâchée que vous ayez sujet de croire que les projets de Singleton subsistent encore. Mais qui sait ce que le matelot avoit à proposer? Cependant, si l'on avoit eu quelque vue favorable, il n'y a pas d'apparence qu'on eût employé cette voie.

Soyez sûre, ma chère, qu'il n'y a aucun danger pour vos lettres. J'ai pris occasion de l'entreprise hardie de M. Lovelace, comme je vous ai marqué que je me le proposois, pour le tenir éloigné depuis, dans la vue d'attendre ce que j'ai à me promettre de mon oncle, et de me conserver la liberté d'embrasser les ouvertures favorables que je ne cesse pas d'espérer. Cependant il m'a fort importunée; et je n'ai pu l'empêcher de m'amener deux fois M. Mennell, qui est venu de la part de madame Fretchville pour m'entretenir de la maison. Si j'étois obligée de faire la paix avec lui, je ne me croirois propre qu'à me causer sans cesse du mal à moi-même.

A l'égard de ses crimes nouvellement découverts, et du conseil que vous me donnez de me procurer quelqu'une de ses lettres et de m'attacher Dorcas, ces soins demanderont plus ou moins d'attention, suivant les espérances que je recevrai du côté de mon oncle.

La continuation des infirmités d'Hannah me chagrine beaucoup. Ayez la bonté, ma chère, de vous informer pour moi, si sa situation ne l'expose pas à quelque besoin.

Je ne fermerai pas cette lettre jusqu'à demain; car je suis résolue d'aller à l'église, autant pour remplir mon devoir, que pour essayer si j'ai la liberté de sortir quand il me plaît, sans être accompagnée.

Dimanche 14 mai.

Il ne m'a pas été possible d'éviter un petit débat avec M. Lovelace. J'avois donné ordre qu'on fît venir un carrosse à la porte. Apprenant qu'il y étoit, je suis descendue de ma chambre pour m'y rendre; mais j'ai rencontré Lovelace, un livre à la main, sans épée et sans chapeau.

Il m'a demandé d'un air fort grave, quoique respectueux, si j'allois sortir. Je lui ai dit que c'étoit mon dessein. Il m'a priée de permettre qu'il m'accompagnât, si j'allois à l'église. Je l'ai refusé. Il s'est plaint amèrement de la manière dont je le traite; et, pour le monde entier, m'a-t-il dit, il ne voudroit pas avoir une seconde semaine à passer, telle que la dernière.

Je lui ai confessé naturellement que j'avois fait quelque démarche du côté de ma famille, et que j'étois résolue de ne voir personne jusqu'à ce que j'en eusse appris le succès. Il a rougi. Il a marqué

de l'étonnement. Mais, étouffant quelque chose qu'il paroissoit prêt à dire, il m'a représenté à quoi j'allois m'exposer de la part de Singleton, et combien je devois craindre de sortir sans être accompagnée. Ensuite il s'est plaint de madame Fretchville, qui souhaite de passer quinze jours de plus dans sa maison. Elle voit, m'a-t-il dit, que j'ai peine à me déterminer pour conclure; et qui sait sur quoi l'on peut compter avec une femme si vaporeuse? Cette semaine, Mademoiselle, est assurément bien malheureuse. Si je n'étois pas si mal dans vos bonnes graces, vous seriez maîtresse à-présent de cette maison; et vraisemblablement vous y auriez déjà ma cousine Montaigu, ou ma tante même, avec vous.

Ainsi, Monsieur, lui ai-je répondu, votre cousine ne peut donc venir chez madame Sinclair? Quelles sont, je vous prie, ses objections contre madame Sinclair? Une maison, dans laquelle vous croyez que je puis passer un mois ou deux, ne convient-elle à aucune de vos parentes pour quelques jours? Et puis, que dois-je penser du retardement de madame Fretchville? Là-dessus, je l'ai poussé, pour me faire un passage, et j'ai continué de marcher vers la porte.

Il a appelé Dorcas pour se faire apporter son épée et son chapeau; et se hâtant de marcher devant moi, il s'est placé entre moi et la porte. Là, il m'a suppliée encore de lui accorder la permission de



Je vous prie de m'apprendre si je suis icy votre prisonnière.

m'accompagner. Madame Sinclair est venue à l'instant, et m'a demandé si je sortirois sans avoir pris le chocolat. Ce que je souhaiterois, lui ai-je dit, c'est que vous voulussiez engager M. Lovelace à le prendre avec vous; j'ignore si j'ai la liberté de sortir sans sa permission : et me tournant vers lui, je l'ai prié de m'apprendre si j'étois ici sa prisonnière. Dorcas lui ayant à l'instant apporté son épée et son chapeau, il a lui-même ouvert la porte; et, pour toute réponse, il m'a pris la main, malgré ma résistance, et m'a conduite fort respectueusement au carrosse. Les passants m'ont paru s'arrêter avec quelques marques de suprise. Mais il est d'une figure si gracieuse, et toujours mis si galamment, qu'il attire sur lui les yeux de tout le monde. Je souffrois de me voir exposée aux regards. Il est monté dans le carrosse après moi, et le cocher a pris le chemin de Saint-Paul.

Il n'a rien manqué à ses attentions dans le voyage et pendant l'office. Je me suis tenue dans la plus grande réserve; et sans m'expliquer davantage, à notre retour, je me suis retirée dans ma chambre, où j'ai dîné seule, comme j'avois fait pendant la plus grande partie de la semaine. Cependant, lorsqu'il m'a vue dans cette résolution, il m'a dit qu'il continueroit à-la-vérité de garder un respectueux silence, jusqu'à ce que je fusse informée du succès de mes démarches; mais qu'ensuite je devois m'at-

tendre qu'il ne me laisseroit pas un moment de repos, jusqu'à ce que j'eusse fixé son heureux jour; pénétré comme il étoit, jusqu'au fond du cœur, de mon humeur sombre, de mes ressentiments et de mes délais. Le misérable! lorsque je puis lui reprocher, avec un double regret, que le sujet de ses plaintes vient de lui-même! Ah! plaise au ciel que je reçoive d'heureuses nouvelles de mon oncle!

Adieu, ma très-chère amie. Cette lettre attendra l'arrivée de votre messager; et celle qu'il m'apportera de vous en échange décidera sans doute de mon sort.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CLXXIV.

Miss HOWE à Madame NORTON.

Jeudi 11 mai.

NE pourriez-vous, ma bonne madame Norton, sans m'en attribuer le dessein, à moi qui suis haïe dans la famille, trouver quelque moyen de faire savoir à madame Harlove, que, dans une compagnie où le hazard nous a fait rencontrer, vous m'avez entendue dire, « que ma chère amie languit de se » voir réconciliée avec ses proches; que, dans cette

» espérance, elle a refusé de prendre les moindres
» engagements qui pourroient être un obstacle;
» qu'elle voudroit éviter de donner à M. Lovelace
» le droit de chagriner sa famille, par rapport à la
» terre de son grand-père; que tout ce qu'elle
» demande encore est la liberté de vivre fille, et
» qu'à cette condition, elle soumettra sa conduite
» et sa terre à la volonté de son père; que M. Lo-
» velace et tous ses amis la pressent continuelle-
» ment de conclure son mariage; mais que je suis
» sûre qu'elle a si peu de goût pour cette alliance,
» à cause de ses mœurs et de l'aversion qu'elle con-
» noît pour lui à tous les Harloves, qu'avec un
» peu d'espérance de réconciliation, elle cesseroit
» d'y penser, pour se jeter uniquement sous la
» protection de son père: mais que leur résolu-
» tion ne doit pas traîner en longueur, parce qu'elle
» se trouveroit dans la nécessité de céder à des in-
» stances continuelles, et qu'il ne dépendroit plus
» d'elle de prévenir des procédures désagréables».

Je vous assure, madame Norton, sur ma conscience et mon honneur, que notre très-chère amie ignore absolument le parti que je prends de vous écrire; et cette raison m'oblige de vous apprendre, en confidence, sur quels fondements je m'y suis déterminée.

Elle m'a priée d'engager M. Hickman à faire quelques ouvertures dans la même vue à son oncle

Harlove, mais indirectement, et comme de lui-même; dans la crainte que, si cette démarche étoit sans succès, et que M. Lovelace, qui n'est déjà pas content de se voir si peu avancé dans son affection, vînt à le découvrir, elle ne se vît privée de la protection de tout le monde, et peut-être exposée à de fâcheux inconvénients de la part d'un esprit si hautain. Avec cette commission, et le zèle que j'ai pour ses intérêts, j'ai cru que, si le poids d'une aussi bonne femme, d'une aussi bonne mère et d'une aussi bonne sœur que madame Harlove, étoit joint dans la même balance avec celui de M. Jules Harlove, il seroit difficile que ces deux forces réunies ne fissent pas une juste impression.

M. Hickman verra demain M. Jules Harlove. Vous pourriez voir sa sœur dans l'intervalle. Si M. Hickman étoit écouté favorablement, il diroit à l'oncle, que vous avez vu madame Harlove dans les mêmes intentions, et l'engageroit à délibérer avec elle sur les moyens de toucher ces cœurs endurcis.

Voilà l'état de l'affaire, et le véritable motif de ma lettre. J'abandonne tout à votre discrétion. Le succès fera le plus ardent de mes vœux; car mon opinion est que M. Lovelace ne peut jamais être digne de notre admirable amie; et je ne connois même aucun homme qui mérite une femme comme elle.

Prenez la peine de m'informer, par quelques

lignes, du résultat de votre négociation. S'il n'est pas tel qu'on peut raisonnablement l'espérer, notre chère amie ne saura rien de la démarche que je fais, et je vous demande en grace qu'elle ne l'apprenne pas de vous. Ce seroit augmenter les plaies d'un cœur déjà trop blessé. Je suis, ma chère et digne madame Norton, votre servante et votre véritable amie.

ANNE HOWE.

LETTRE CLXXV.

Madame NORTON à miss HOVE.

Samedi 13 mai.

MISS,

J'AI le cœur pénétré de la nécessité où je suis de vous dire que, dans les dispositions présentes de la famille, il n'y a rien à se promettre des sollicitations, en faveur de ma très-chère miss Harlove. Sa mère est digne de compassion. J'ai reçu d'elle une lettre des plus touchantes; mais il ne m'est pas permis de vous la communiquer. Elle me défend de faire connoître à personne qu'elle m'ait écrit sur le sujet de ses peines, quoiqu'elle y ait été comme for-

cée pour le soulagement de son cœur. Ainsi, je vous le dis en confidence.

J'espère de la bonté du ciel que ma chère miss s'est conservée sans tache, et qu'il n'y a pas d'homme au monde qui soit capable d'un si détestable sacrilége. Non, non, il n'y a point de foiblesse à craindre d'une vertu si solidement affermie. Que Dieu défende une ame si pure des atteintes de la surprise et de la violence ! Daignez soulager, chère miss, je vous en conjure, mon cœur trop inquiet, par deux mots que vous aurez la bonté de donner au porteur, pour m'assurer aussi fortement qu'il vous sera possible, que l'honneur de ma chère fille est respecté. S'il ne l'a pas été, il faut renoncer pour le reste de mes jours à toutes les consolations de la vie; car je ne connois rien qui soit capable d'en procurer à la pauvre

JUDITH NORTON.

LETTRE CLXXVI.

Miss HOWE à Madame NORTON.

Samedi au soir, 13 mai.

CHÈRE et excellente femme, l'honneur de votre incomparable élève est sans tache, et ne cessera jamais d'être tel, en dépit des hommes et de toutes les

puissances de l'enfer. S'il y avoit eu quelque espérance de réconciliation, mon unique vue étoit de l'arracher à cet homme-là. Ce que je puis dire, à présent, c'est qu'elle doit courir le risque d'avoir un mauvais mari; elle, dont il n'y a pas d'homme qui soit digne!

Vous plaignez sa mère : c'est de quoi je suis bien éloignée. Je ne plains pas ceux qui se mettent dans l'impuissance de marquer de la tendresse et de l'humanité, par de misérables vues de repos et d'intérêt propre, que le moindre souffle peut troubler. Non, je n'en plains pas un seul. C'est à ma chère amie que je dois toute ma compassion. Sans eux, elle ne seroit jamais tombée dans les mains de cet homme-là. Elle est irréprochable. Vous ne savez pas toute son histoire. Quand je vous dirois qu'elle n'a pas eu l'intention de partir avec lui, ce seroit la justifier inutilement; ce seroit condamner seulement ceux qui l'ont poussée dans l'abîme, et celui qui doit être à-présent son refuge. Je suis votre servante et votre amie sincère,

ANNE HOWE.

LETTRE CLXXVII.

Madame Harlove à madame Norton.

(Cette lettre n'a été communiquée qu'après la fin de l'Histoire, et lorsqu'on a formé ce recueil).

Samedi 13 mai.

J'exécute ma promesse, en répondant par écrit à vos informations. Mais gardez-vous d'en parler à personne; soit à la Betty de ma fille Bella, qui vous rend quelquefois visite, à ce que j'apprends; soit à la pauvre malheureuse elle-même : à personne, en un mot; je vous le recommande absolument. J'ai le cœur plein, je me soulagerai en prenant la plume : et peut-être m'arrêterai-je bien plus à la peinture de mes peines, qu'à la réponse que je vous ai promise.

Vous savez combien cette ingrate personne nous a toujours été chère; vous savez quel plaisir nous nous faisions de nous joindre à ceux qui la voyoient ou qui conversoient avec elle, pour la louer et pour l'admirer. Il nous arrivoit même assez souvent de passer les bornes d'une certaine modestie, qui devoit nous rendre plus réservées, parce que c'étoit notre fille. Mais nous pensions qu'il y avoit plus à

craindre de marquer de l'aveuglement et de l'affectation, en refusant nos louanges aux apparences d'un mérite si distingué, que de nous attirer un reproche d'orgueil et de partialité en louant ce qui nous appartenoit.

Ainsi, lorsqu'on nous félicitoit d'avoir une telle fille, nous recevions ce compliment sans le trouver excessif. Si l'on admiroit notre bonheur, nous convenions que jamais parents n'avoient été plus heureux dans une fille. Si l'on observoit particulièrement le respect qu'elle avoit pour nous : il est vrai, disions-nous, qu'elle ne sait pas manquer au devoir. Si nous entendions dire que Clarisse avoit de l'esprit et de la pénétration fort au-delà de son âge, au-lieu de rabaisser son esprit, nous ajoutions que son jugement n'étoit pas moins extraordinaire. Si l'on faisoit l'éloge de sa prudence; et de cet *esprit réfléchi* qui suppléoit en elle au défaut des années et de l'expérience, nous répondions avec une sorte de vanité : Clarisse Harlove est en état de donner des leçons à tout le monde.

Pardonnez, ma chère Norton, ah! pardonnez la tendresse d'une mère ! Mais je sais que vous aurez cette indulgence pour moi. Cet enfant étoit aussi le vôtre, tandis qu'il n'y avoit rien à lui reprocher. Il faisoit votre gloire comme la mienne.

Mais n'entendiez-vous pas les étrangers, lorsqu'ils la voyoient passer à l'église, qui, s'arrêtant pour l'a-

mirer, la traitoient de créature angélique; pendant que ceux de qui elle étoit connue, croyoient avoir dit assez que c'étoit miss Clarisse Harlove; comme si tout le monde eût été obligé de connoître miss Clarisse Harlove, ou d'avoir entendu parler d'elle et de ses perfections. De son côté, accoutumée dès l'enfance à ce tribut de louanges, l'habitude en étoit trop familière pour lui faire changer quelque chose à sa marche ou à ses regards.

Pour moi, je ne pouvois me dérober un plaisir qui avoit peut-être une vanité coupable pour fondement, lorsqu'on me parloit ou qu'on s'adressoit à moi comme à sa mère. M. Harlove et moi nous sentions croître notre affection l'un pour l'autre, en nous applaudissant de la part que nous avions eue à cet admirable ouvrage.

Encore, encore un peu d'indulgence pour ces tendres effusions d'un cœur maternel! Je pourrois m'attacher éternellement au souvenir de ce qu'elle étoit: que ne puis-je écarter de mon esprit ce qu'elle est devenue!

Dans un âge si tendre, je pouvois déposer toutes mes peines dans son sein, sûre de trouver dans sa prudence du conseil et de la consolation: et l'un et l'autre insinués d'une manière si humble, si respectueuse, qu'il étoit impossible d'y remarquer la moindre de ces indiscrétions que la différence des années et du caractère, entre une mère et une fille, auroit

pu faire appréhender de tout autre enfant. Elle faisoit notre gloire au-dehors, et nos délices dans l'intérieur de la maison. Entre ses parents, chacun étoit passionné pour sa compagnie. Ils se la disputoient entr'eux. Son père et moi nous ne l'accordions qu'à regret à ses oncles et à sa tante : et s'il s'élevoit quelque différend dans la famille, c'étoit à l'occasion de ses visites, et du temps qu'elle devoit passer chez l'un ou chez l'autre. Jamais elle n'a reçu de nous d'autres marques de mécontentement ou d'humeur que celles des amants; c'est-à-dire, des reproches tendres, lorsqu'elle se renfermoit trop longtemps pour ces charmantes et utiles occupations, dont toute la maison néanmoins tiroit de si grands avantages.

Nos autres enfants, quoiqu'ils ayent toujours été d'un fort bon caractère, avoient peut-être raison de se croire un peu négligés. Mais ils rendoient tant de justice à la supériorité de leur sœur, que, reconnoissant l'honneur qu'elle faisoit à la famille, ils n'étoient pas capables de la regarder d'un œil d'envie. Entre des frères et des sœurs, une différence de cette nature n'excite que l'émulation. Clary, vous le savez, chère Norton, donnoit du lustre à toute la famille. A-présent qu'elle nous a quittés, hélas! quittés avec tant de confusion pour tous ses proches, nous sommes dépouillés de notre véritable ornement; nous ne sommes plus qu'une famille ordinaire.

Vanterai-je ses talents, sa voix, son habileté dans la musique et la peinture, l'excellence de son aiguille, cette élégance dans la manière de se mettre, qui faisoit dire à toutes les dames du voisinage qu'elles n'avoient pas besoin des modes de Londres, et que le goût naturel de Clarisse Harlove étoit fort au-dessus des recherches de l'art; son air aisé et tous les charmes de sa figure; ses profondes lectures, dont le fruit, augmenté par ses réflexions, ne changeoit rien à ses manières ouvertes et ne diminuoit pas son modeste enjouement? O ma chère Norton! quel délicieux enfant avois-je autrefois dans ma Clarisse!

Je ne dis rien que vous ne sachiez comme moi, comme tout le monde, et même encore mieux; car une partie de ses perfections venoit de vous, et vous lui aviez donné, avec le lait, ce qu'on ne pouvoit attendre de toute autre nourrice.

Et croyez-vous, ma digne femme, croyez-vous que la chute volontaire d'un enfant si précieux puisse jamais être pardonnée? Peut-elle croire elle-même que l'abus de tant de talents, qui lui ont été confiés par le ciel, ne mérite pas le plus sévère châtiment? Sa faute est une faute préméditée, où l'artifice et la ruse ont joué les premiers rôles. Elle a trompé l'attente de tout le monde. C'est une tache pour tout son sexe, comme pour la famille dont elle est sortie.

Quelqu'un se seroit-il jamais imaginé qu'une

jeune personne de son caractère, qui avoit sauvé sa trop vive amie du danger d'épouser un libertin, prendroit la fuite elle-même avec le plus infâme et le plus renommé de tous les débauchés; avec un homme dont elle connoissoit les mœurs, pires mille fois que celles de l'homme dont elle avoit sauvé son amie; avec un homme qui a presque ôté la vie à son frère, et qui n'a pas cessé un moment de braver toute notre famille?

Pensez-y pour moi, ma bonne Norton; jugez quel doit être le malheur de ma vie, en qualité de femme et de mère. Que de jours d'affliction! que de nuits passées dans l'insomnie! obligée néanmoins d'étouffer la douleur qui me ronge, pour adoucir des esprits violents, et pour arrêter de nouveaux désastres. O cruelle, cruelle fille! avoir si bien connu ce qu'elle faisoit! avoir été capable d'en soutenir toutes les conséquences! elle, que nous aurions crue disposée à souffrir la mort, plutôt que de consentir à sa honte?

Sa prudence, si long-temps éprouvée, ne lui laisse aucune excuse. Comment pourrois-je donc entreprendre de plaider pour elle, quand l'indulgence maternelle me porteroit moi-même à lui pardonner? D'ailleurs toute l'humiliation que nous avions à craindre de cette disgrace n'est-elle pas déjà tombée sur nous? manque-t-il quelque chose à la sienne?

Si le dégoût la prend aujourd'hui pour les mœurs de ce malheureux, n'avoit-elle pas la même raison d'en ressentir avant sa fuite? Seroit-ce sa propre expérience?.... Ah! ma chère bonne femme, je doute, je doute.... Le caractère de l'homme ne feroit-il pas douter d'un ange, s'il lui tomboit un ange entre les mains? Le public en jugera dans le plus mauvais sens, et j'apprends qu'il l'a déjà fait. Son frère le dit. Son père le craint. Ah! que puis-je faire?

Elle connoissoit notre aversion pour lui, comme son caractère. Il faut donc que, pour de nouveaux motifs, il y ait quelque nouvelle raison. O ma chère madame Norton! comment pourrai-je, comment pourrez-vous supporter les craintes où ces idées nous conduisent! *Il la presse continuellement*, m'avez-vous dit, *et tous ses parents la sollicitent de l'épouser*. Elle a ses raisons, sans doute, elle a ses raisons pour s'adresser à nous; et son crime est d'une nature à nous faire redouter quelque nouvelle disgrace. Dans quels précipices un cœur égaré n'est-il pas capable de se laisser conduire après une criminelle démarche? Il n'est que trop vraisemblable qu'on cherche à nous sonder, pour ménager la vanité d'un esprit opiniâtre, qui se réserve le pouvoir de nier ou de se rétracter.

Mais enfin, quand j'aurois du penchant à plaider pour elle, c'est à-présent le moins favorable de tous

les temps; à-présent que mon frère Jules (comme il est venu nous le dire ce matin) a rejeté les sollicitations de M. Hickman, et qu'il en a été applaudi; à-présent que mon frère Antonin pense à faire passer ses grands biens dans une autre famille; elle-même s'attendant sans doute à rentrer dans la terre de son grand-père, en conséquence d'une réconciliation, et comme une récompense pour sa faute; et s'en tenant d'ailleurs aux termes qu'elle offroit auparavant, et qui ont déjà été refusés; refusés, je puis le dire, sans qu'il y ait eu de ma faute.

Vous ferez, sur toutes ces raisons, une réponse telle que le cas la demande. Dans les conjonctures présentes, parler pour elle, ce seroit renoncer à tout le repos de ma vie. Que le ciel lui pardonne! Si je le fais aussi, mon exemple ne sera suivi de personne. Pour votre intérêt comme pour le mien, qu'on ne sache pas même que vous et moi nous ayons mis ce sujet en délibération; et je vous recommande de ne m'en plus parler sans ma permission particulière; car c'est me faire saigner inutilement le cœur par autant de ruisseaux que j'ai de veines.

Cependant ne me croyez point insensible à de véritables marques de pénitence et de remords. Mais c'est un nouveau tourment pour moi, d'avoir de la bonne volonté sans aucun pouvoir.

Adieu! adieu! Attendons toutes deux notre consolation du ciel. Puisse-t-il inspirer à cette fille,

autrefois si chère (hélas! elle me le sera toujours, car une mère peut-elle oublier son enfant?) un véritable sentiment de repentance, et ne pas la punir suivant l'énormité de sa faute. C'est la prière de votre sincère amie,

CHARLOTTE HARLOVE.

LETTRE CLXXVIII.

Miss HOWE à miss CLARISSE HARLOVE.

Dimanche 14 mai.

J'IGNORE, ma chère, comment vous êtes actuellement avec M. Lovelace : mais j'appréhende beaucoup que vous ne soyez obligée de le prendre pour seigneur et pour maître.

Je l'ai fort maltraité dans ma dernière lettre. Je venois d'apprendre quelques-unes de ses bassesses, lorsque j'ai pris la plume; et mon indignation étoit fort animée. Mais, après un peu de réflexion, et sur d'autres recherches, je trouve que les faits dont on le charge sont assez anciens, et qu'ils ne sont pas postérieurs, du-moins, au temps depuis lequel il a cherché à vous plaire. C'est dire quelque chose en sa faveur. La conduite généreuse qu'il a tenue à l'é-

gard de la petite fille de l'hôtellerie, est un exemple plus récent à l'avantage de son caractère; sans parler du témoignage que tout le monde rend à sa bonté pour ses gens et pour ses fermiers. J'approuve beaucoup aussi la proposition qu'il vous fait d'entrer dans la maison de madame Fretchville, pendant qu'il continuera de demeurer chez l'autre veuve, et jusqu'à ce que vous soyez convenus tous deux de n'occuper qu'une seule maison. C'est une affaire que je souhaiterois de voir déjà conclue. Ne manquez point d'accepter cette offre; du-moins, si vous ne vous rencontrez pas bientôt à l'autel, et si vous n'avez pas la compagnie d'une de ses cousines.

Une fois mariée, je ne puis m'imaginer que vous ayez de grands malheurs à craindre, quoique moins heureuse peut-être avec lui que vous ne méritez de l'être. Les grands biens qu'il a dans sa province, celui qui doit lui revenir, l'attention qu'il donne à ses affaires, votre mérite, et son orgueil même, me paroissent des sûretés raisonnables pour vous. Quoique chaque trait particulier que j'apprends de sa méchanceté me blesse et m'irrite, cependant, après tout, lorsque je me donne le temps de réfléchir, ce qu'on m'a dit à son désavantage étoit compris dans le portrait général que l'intendant de son oncle faisoit de lui, et qui vous a été confirmé par madame Grême. Je ne vois rien, par conséquent, qui doive vous causer d'autre inquiétude sur l'avenir,

que pour son propre bien, et pour l'exemple qu'il sera capable de donner à sa propre famille. Il est vrai que c'en est un assez grand sujet : mais si vous le quittiez à-présent, soit malgré lui, soit avec son consentement, sa fortune et ses alliances étant si considérables, sa personne et ses manières si engageantes, et tout le monde vous trouvant aussi excusable par ces raisons que par la folie de vos parents, cette démarche n'auroit pas bonne apparence pour votre réputation. Il me semble donc, après y avoir pensé long-temps, que je ne puis vous donner ce conseil, pendant que vous n'avez aucune raison de vous défier de son honneur. Puisse la vengeance éternelle s'attacher sur le monstre, s'il donne jamais lieu à des craintes de cette nature!

J'avoue qu'il y a quelque chose d'insupportable dans la conduite qu'il tient avec vous. Sa résignation à vos délais et sa patience pour l'éloignement où vous le tenez, à l'occasion d'une faute qui doit lui paroître bien plus légère que la punition, me paroissent tout-à-fait inexpliquables. Il doute de votre tendresse pour lui ; voilà ce que je trouve de plus probable : mais vous devez être surprise de lui voir si peu d'ardeur, lorsqu'il est maître, en quelque sorte, de son propre bonheur.

Ce que vous venez de lire vous a fait juger, sans doute, du succès de la conférence entre M. Hickman et votre oncle. Je suis irritée, sans excep-

tion, contre tous ces gens-là. Sans exception, je dois le dire; car j'ai fait sonder votre mère par votre bonne Norton, dans la même vue qui a fait agir M. Hickman. Jamais on n'a vu, dans le monde, des *brutes* si déterminées. Pourquoi m'arrêter au détail? J'ignore seulement jusqu'à quel point on peut excepter votre mère.

Votre oncle soutient que vous êtes perdue. « Il » se persuade tout, dit-il, au désavantage d'une » fille qui a pu s'enfuir avec un homme; sur-tout » avec un homme tel que Lovelace. Ils s'atten» doient à vous entendre parler de réconciliation, » lorsqu'il vous seroit arrivé quelque pesante dis» grace : mais ils étoient tous résolus de ne pas se » remuer d'un pas en votre faveur, quand il s'agi» roit de vous sauver la vie ».

Ma très-chère amie, déterminez-vous à faire valoir vos droits. Redemandez ce qui est à vous, et prenez le parti d'aller vivre, comme vous le devez, dans votre propre maison. Alors, si vous ne vous mariez pas, vous aurez le plaisir de voir ces misérables ramper devant vous, dans l'espérance d'une reversion.

On vous accuse, comme votre tante l'a déjà fait dans sa lettre, de préméditation et de ruse dans votre fuite. Au-lieu d'être touchés de quelque compassion pour vous, ils en ont demandé au médiateur pour eux-mêmes, qui vous aimoient autrefois

jusqu'à l'idolâtrie, dit votre oncle; qui ne connoissoient de joie qu'en votre présence; qui dévoroient tous les mots à mesure qu'ils sortoient de votre bouche; qui marchoient sur vos pas lorsque vous marchiez devant eux; et je ne sais combien d'affectations de cette nature.

En un mot, il est évident pour moi, comme il doit l'être pour vous, après avoir lu cette lettre, qu'il ne vous reste qu'un seul choix et que vous ne sauriez vous hâter trop de le faire. Supposerons-nous que ce choix n'est pas en votre pouvoir? Je n'ai pas la patience de faire cette supposition.

A-la-vérité, je ne suis pas sans quelque embarras sur la manière dont vous vous y prendrez pour revenir à lui, après l'avoir tenu si rigoureusement éloigné, et sur la vengeance même à laquelle son orgueil peut le porter. Mais je vous assure que la résolution où je suis de partager votre sort peut bien dispenser une ame si noble de se rabaisser trop, à plus forte raison, s'ils peuvent empêcher votre ruine, je n'hésiterai pas un moment à partir. Qu'est-ce pour moi que le monde entier, lorsque je le mets en balance avec une amitié telle que la nôtre? Pensez-vous que cette vie ait quelque plaisir qui pût en être un pour moi, s'il me falloit voir une amie telle que vous dans un abîme dont j'aurois pu la tirer par le sacrifice de tout ce qui porte ce nom? et lorsque je vous tiens ce langage, et que je

suis prête à le vérifier, n'est-il pas vrai que ce que je vous offre n'est que le fruit d'une amitié dont j'ai l'obligation à votre mérite?

Pardonnez la chaleur de mes expressions. Celle de mes sentiments est fort au-dessus. Je suis enragée contre votre famille; car, tout odieux qu'est ce que vous venez de lire, je ne vous ai pas tout dit; et peut-être ne vous le dirai-je jamais. Je suis irritée contre ma propre mère, qui a la petitesse d'esprit de s'attacher sans distinction à de vieilles maximes. Je suis furieuse contre votre insensé Lovelace et contre sa misérable vanité. Cependant, tenons-nous, puisque c'est votre sort, à vous attacher au sien, et à tirer de lui le meilleur parti qu'il est possible. Il ne s'est rendu coupable d'aucune indécence dont vous soyez directement blessée. Il n'oseroit : sa méchanceté n'est pas assez infernale. S'il avoit cette horrible intention, elle ne se seroit pas dérobée jusqu'à-présent, dans la dépendance où vous êtes de lui, à des yeux aussi pénétrants que les vôtres, à un cœur aussi pur! Sauvons donc ce misérable, si nous le pouvons; quoiqu'au risque de nous salir les doigts en aidant à le tirer de sa fange.

Mais il me semble que, pour une personne de votre fortune et de votre indépendance, il y a d'autres soins encore dont vous devez être occupée, si vous en venez aux termes que je crois désormais indispensables. Vous ne m'apprenez point qu'il

vous ait encore parlé de contrat, ni de permission ecclésiastique. C'est une réflexion fâcheuse. Mais comme votre mauvaise destinée vous prive de toute autre protection, vous devez vous tenir lieu à vous-même de père, de mère, d'oncles, et traiter vous-même ces deux points. Il le faut absolument; votre situation vous y force. A quoi reviendroit à-présent la délicatesse? Aimeriez-vous mieux néanmoins que je fisse la démarche de lui écrire? Mais ce seroit comme si vous lui écriviez vous-même : et vous pourriez lui écrire, en effet, si vous trouvez trop de peine à parler. Cependant, le mieux assurément seroit de vous expliquer de bouche. Les paroles ne laissent aucune trace. Elles passent comme l'haleine, et se mêlent avec l'air. On peut en resserrer le sens ou l'étendre; au-lieu que l'expression de la plume est un témoignage authentique.

Je connois la douceur de votre esprit. Je ne connois pas moins la louable fierté de votre cœur, et la juste idée que vous avez de la dignité de notre sexe dans des occasions si délicates. Mais, encore une fois, c'est à quoi vous ne devez pas vous arrêter à-présent. Votre honneur est intéressé à ne pas insister sur ce point.

« M. Lovelace, dirois-je (sans trouver le personnage moins ridicule pour son stupide orgueil, qui lui fait souhaiter une sorte de triomphe sur la dignité de sa femme), » je me vois privée, à votre

» occasion, de tout ce que j'avois d'amis au monde.
» Comment dois-je me regarder par rapport à vous?
» J'ai tout considéré. Vous avez fait croire à plu-
» sieurs personnes, contre mon inclination, que je
» suis mariée. D'autres savent que je ne le suis pas;
» et je ne souhaite point que personne croye que
» je le suis. Pensez-vous qu'il soit bien avantageux
» pour ma réputation, de vivre avec vous sous le
» même toit? Vous me parlez de la maison de
» madame Fretchville : si cette femme est incer-
» taine dans ses projets, que m'importe sa maison?
» Vous m'avez parlé de me procurer la compagnie
» de votre cousine Montaigu : si le complot de
» mon frère est votre prétexte pour ne pas aller
» lui faire cette proposition vous-même, vous
» pouvez lui écrire. J'insiste sur ces deux points.
» Que vos parents s'y prêtent ou non, c'est ce qui
» doit m'être indifférent, si la chose l'est pour
» eux ».

Une déclaration de cette nature avancera beaucoup vos affaires. Il y a vingt moyens, ma chère, que vous trouveriez pour une autre dans les mêmes circonstances. De l'insolence dont il est naturellement, il ne voudra pas qu'on puisse penser qu'il ait besoin de consulter personne. Il sera forcé, par conséquent, de s'expliquer; et s'il s'explique, au nom de Dieu, plus de délais de votre part. Fixez-lui le jour; et que ce jour ne soit pas éloigné. Ce

seroit déroger, et à votre mérite, et à votre honneur, permettez-moi de le dire, quand même ses explications ne seroient pas aussi nettes qu'elles doivent l'être, de paroître douter de ses intentions, et d'attendre des confirmations qui me le feroient mépriser éternellement, s'il les rendoit nécessaires. Souvenez-vous, ma chère, qu'un excès de modestie vous a déjà fait manquer deux fois, ou plus souvent, des occasions que vous n'auriez pas dû laisser échapper. A l'égard des articles, s'ils ne viennent pas naturellement, je les abandonnerois à sa propre volonté et à celle de sa famille. Alors, vous êtes à la fin de vos embarras.

Voilà mon avis. Faites-y les changements qui conviendront aux circonstances, et suivez le vôtre. Mais en vérité, ma chère, je ferois ce que je vous conseille, ou quelque chose d'approchant; et je ne balance point à le signer de mon nom.

ANNE HOWE.

(*Billet qui fut joint à la lettre précédente.*)

Il faut que je vous communique mes propres chagrins, quoique vous soyez si tourmentée des vôtres. J'ai une nouvelle curieuse à vous apprendre. Votre oncle Antonin pense à se marier. Devinez avec qui? avec ma mère. Rien n'est plus vrai. Votre famille le sait déjà. On en rejette la faute sur vous,

avec un redoublement de malignité; et le vieux masque n'apporte pas d'autre excuse.

Ne faites pas connoître que vous en soyez informée; et, de peur d'accident, ne m'en parlez pas même dans vos lettres.

Je ne crois pas que cette folle idée puisse réussir. Mais c'est un bon prétexte pour quereller ma mère; et si je n'en avois pas manqué jusqu'à-présent, ne doutez pas que je ne fusse depuis long-temps à Londres. Aux premières marques d'encouragement que je croirai découvrir de sa part, je donne son congé à Hickman; cela est certain. Si ma mère me chagrine sur un point de cette importance, je ne vois pour moi aucune raison de l'obliger sur l'autre. Il est impossible que ses vues ne soient qu'une ruse pour me faire hâter mon mariage. Je répète que ce beau projet ne peut réussir. Mais ces veuves sont étranges; sans compter que, vieilles ou jeunes, nous sommes toutes si aises qu'on nous fasse la cour et qu'on nous admire! A cet âge-là sur-tout, il est si doux pour une mère de se voir comme ramenée à la classe de sa fille! J'ai souffert beaucoup de l'air de satisfaction qui étoit répandu sur son visage lorsqu'elle m'a communiqué les propositions. Cependant elle affectoit de m'en parler comme d'une chose qui la touchoit peu.

Ces garçons surannés, qui se trouvent vieux sans s'en apercevoir, n'ont pas plus tôt pris leur parti,

qu'il ne leur reste rien de plus pressant que de faire connoître leurs intentions. Au fond, les richesses de votre oncle sont une puissante amorce. Ajoutez une fille impertinente dont on n'est pas fâché de se défaire; et la mémoire du père de cette fille, qui ne paroît pas fort précieuse. Mais que l'un avance, s'il a cette hardiesse. Que l'autre ait celle de l'encourager. Nous verrons, nous verrons. J'espère néanmoins que j'en serai quitte pour la peur.

Pardon, ma chère, je suis piquée. Peut-être me trouverez-vous coupable : aussi me garderai-je bien de mettre mon nom à ce billet. D'autres mains peuvent ressembler à la mienne. Vous ne m'avez pas vue l'écrire.

LETTRE CLXXIX

Miss Clarisse Harlove *à miss* Howe.

Lundi après midi, 15 mai.

C'est à-présent, ma meilleure, mon unique amie, qu'il ne me reste plus en effet deux partis à choisir. Je reconnois à-présent que j'ai poussé mon ressentiment trop loin, puisque je me trouve dans le cas de paroître obligée à la patience de cet homme, pour une conduite qui peut lui sembler capricieuse et puérile, ou plutôt, qui lui a fait connoître le peu

d'estime que j'ai pour lui. Il la croira du-moins fort subordonnée; pendant que son orgueil lui persuade qu'il la mérite exclusive et du premier ordre. O ma chère! se voir forcée de se jeter au-devant d'un homme, qui n'est pas en vérité un homme généreux! Cette idée n'est-elle pas capable d'affliger mortellement une jeune personne, pour laquelle toute autre espérance est évanouie, et qui n'a plus, par conséquent, devant elle qu'une éternité de tristesse, dont l'homme, auquel sa mauvaise destinée la livre, est capable lui-même de se faire un cruel plaisir? Il me semble, en vérité, que c'est à quoi je m'attends avec ce sauvage. Quel sort est le mien!

Vous me donnez, ma chère, un fort bon conseil sur la manière décisive dont je dois lui parler. Mais considérez-vous à qui vous donnez ce conseil? De toutes les femmes du monde, j'étois celle qui devoit se trouver le moins dans l'occasion de le recevoir; car il surpasse absolument mes forces. Moi, presser un homme d'être mon mari! Moi, rassembler toutes mes forces pour hâter les résolutions d'un homme trop lent! Chercher moi-même à faire renaître une occasion que j'ai perdue! Menacer en quelque sorte, employer du-moins les reproches pour assurer mon mariage! Ah! chère miss Howe; si ce parti est juste, s'il est sage, que cette justice et cette sagesse doivent coûter à la modestie, ou à la fierté, si vous l'aimez mieux! Ou, pour m'exprimer

dans vos termes, se tenir lieu à soi-même de père, de mère et d'oncles! sur-tout lorsqu'on a lieu de croire que l'homme veut s'en faire un triomphe! Par pitié, ma chère, conseillez-moi, persuadez-moi de renoncer pour jamais à lui, et j'embrasserai pour jamais votre conseil.

Vous m'apprenez que vous avez fait l'essai du crédit de madame Norton sur ma mère; vous me cachez, dites-vous, une partie de la fâcheuse réponse qu'on a faite à M. Hickman; et vous ajoutez que peut-être ne m'en apprendrez-vous jamais davantage. Pourquoi donc, ma chère? Quelles sont, quelles peuvent être les fâcheuses réponses que vous ne devez jamais m'apprendre? Quoi de pire que de renoncer pour jamais à moi? « Mon oncle, dites-
» vous, me croit perdue. Il déclare qu'il se persuade
» tout au désavantage d'une fille qui a pu s'enfuir
» avec un homme; et tous sont résolus de ne pas
» se remuer d'un seul pas, quand il seroit question
» de me sauver la vie »!

Me tenez-vous quelque chose de pis en réserve? Parlez, ma chère! Mon père n'aura pas renouvelé contre moi sa terrible malédiction. Ma mère, du-moins, n'y aura pas joint la sienne. Mes oncles l'auroient-ils scellée de leur consentement? En auroit-on fait un acte de famille? Quelle est donc, ma chère, cette fatale partie de mes disgraces, que vous ne voulez jamais me révéler?

O Lovelace! que ne te présentes-tu devant moi, tandis que j'ai cette noire perspective sous les yeux? C'est à ce moment que, si tu pouvois pénétrer dans mon cœur, tu verrois une affliction digne de ton barbare triomphe.

L'accablement de mon ame m'a forcée de quitter la plume.

Vous dites donc que vous avez fait l'essai du crédit de madame Norton sur ma mère? Ce qui est fait est fait. Cependant, je souhaiterois que, sur un point si important, vous n'eussiez rien entrepris sans m'avoir consultée. Pardon, ma chère; mais cette noble et généreuse amitié dont vous m'assurez avec une chaleur si extraordinaire et dans des termes si obligeants, me cause autant de crainte que d'admiration, par son ardeur.

Revenons à l'opinion où vous êtes, que je ne puis me dispenser de me donner à lui; et que, soit qu'il y consente ou non, mon propre honneur ne me permet plus de le quitter. Il faut donc que je tire parti d'une situation si désespérée.

Ce matin il est sorti de fort bonne heure, après m'avoir fait dire qu'il ne reviendroit pas dîner; à-moins que je ne lui fisse l'honneur de le recevoir à dîner avec moi. Je m'en suis excusée. Cet homme, dont la colère est à-présent d'une si haute importance pour moi, n'a pas été content de ma réponse.

Comme il s'attend, aussi-bien que moi, que je recevrai aujourd'hui de vos nouvelles, je m'imagine que son absence ne sera pas longue. Apparemment qu'à son retour il prendra un air grave, imposant, un air d'autorité si vous voulez. Et moi, ne dois-je pas prendre alors un air humble, un air soumis, et m'efforcer, par des apparences respectueuses, de m'insinuer dans ses bonnes graces? lui demander pardon, sinon de bouche, du-moins en baissant les yeux, d'avoir eu l'injustice de le tenir éloigné? Je n'y dois pas manquer sans doute. Mais il faut que j'essaye auparavant si ce rôle me sied. Vous m'avez raillée souvent de l'excès de ma douceur. Eh bien, il faut essayer de me rendre encore plus douce. N'est-ce pas votre avis?... ô ma chère!...

Mais je vais me tenir assise, les mains croisées devant moi, résignée à tout, car je l'entends revenir.... ou plutôt, irai-je simplement au-devant de lui, et lui adresserai-je ma harangue dans les termes que vous m'avez prescrits?

Il est rentré; il me l'a fait dire, en demandant à me voir. Dorcas raconte que tous ses mouvements respirent l'impatience. Mais il m'est impossible, oui, impossible de lui parler.

Lundi au soir.

La lecture de votre lettre et mes douloureuses réflexions m'ont rendue incapable de le voir. La

première question qu'il a faite à Dorcas, a été si j'avois reçu quelque lettre depuis qu'il étoit sorti. Elle lui a répondu que j'en avois reçu une, que je n'avois pas cessé de pleurer depuis, et que j'étois encore à jeun.

Il l'a fait remonter aussitôt, pour me demander une entrevue avec de nouvelles instances. J'ai répondu que je n'étois pas bien; que demain au matin je le verrois d'aussi bonne heure qu'il le souhaiteroit.

Ce ton n'est-il pas humble? Ne vous le paroît-il pas assez, ma chère? Cependant on ne l'a pas pris pour de l'humilité. Dorcas m'a dit qu'il s'étoit frotté impatiemment le visage, et qu'en se promenant dans la salle, il avoit laissé échapper quelques mots emportés.

Une demi-heure après, il m'a renvoyé cette fille, pour me supplier instamment de l'admettre à souper avec moi, en promettant de ne prendre aucun autre sujet de conversation que ceux que je ferois naître moi-même. Ainsi j'aurois été libre, comme vous voyez, de lui faire ma cour. Mais je l'ai fait prier encore de recevoir mes excuses. Que voulez-vous, ma chère? J'avois les yeux enflés. Je me sentois très-foible. Il m'auroit été impossible, après plusieurs jours de distance, d'entrer tout-d'un-coup, avec une certaine liberté, dans la conversation à laquelle je suis forcée, par l'entier abandon de mes amis, et par votre conseil.

Il m'a fait dire aussitôt qu'ayant appris que j'étois encore à jeun, il se soumettoit à mes ordres, si je voulois promettre de manger un poulet. Voilà bien de la bonté dans sa colère. Ne l'admirez-vous pas? J'ai promis ce qu'il désiroit. C'est une préparation à l'humilité. Je serai fort heureuse, assurément, si je lui trouve demain une sorte de disposition à me pardonner.

Je me hais moi-même. Mais je ne veux pas être insultée. Non, je ne veux pas l'être, quoiqu'il puisse en arriver.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CLXXX.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Mardi 16 mai.

IL paroît que nous sommes encore parvenus à quelque espèce de raccommodement; mais c'est au travers de l'orage. Je vous dois ce curieux détail.

Dès cinq heures du matin, j'ai cru l'entendre dans la salle à manger. Je m'étois mise au lit en fort mauvais état, et j'étois déja levée aussi : mais je n'ai pas ouvert ma porte avant sept heures, et Dorcas est venue alors me proposer de le voir. Je suis descendue.

Il s'est avancé vers moi; et me prenant la main, lorsque je suis entrée dans la salle : Je ne me suis pas mis au lit, Madame, avant deux heures; cependant je n'ai pas fermé l'œil pendant le reste de la nuit. Au nom de Dieu, ne me tourmentez pas, comme vous l'avez fait toute la semaine. D'abord, a-t-il continué, j'ai cru que votre ressentiment pour une légère curiosité ne pouvoit être bien vif, et qu'il se dissiperoit de lui-même. Mais lorsque vous m'avez déclaré qu'il dureroit jusqu'à l'explication que vous attendez sur de nouvelles ouvertures, dont le succès m'expose à vous perdre pour toujours, comment aurois-je pu soutenir la pensée d'avoir fait si peu d'impression sur votre cœur, malgré l'union de nos intérêts?

Il s'est encore arrêté. J'ai continué de me taire. Il a repris: Je reconnois, Madame, que la nature m'a donné un cœur fier. Il m'est bien pardonnable d'avoir espéré quelque marque de faveur et de préférence de la part d'une femme, à qui toute mon ambition est d'appartenir, et d'avoir souhaité que son choix ne parût pas ouvertement conduit par la malignité de ses propres persécuteurs et de mes ennemis irréconciliables.

Il s'est étendu assez long-temps sur la même idée. Vous jugez, ma chère, qu'il m'a donné vingt sujets de récrimination. Je ne l'ai point épargné. Mais il seroit inutile de vous répéter tous les chefs. Chacun

de ces points, lui ai-je dit, n'étoit propre à me convaincre que de sa fierté. Je lui ai confessé que j'en avois autant que lui, mais d'une espèce différente : et j'ai ajouté que s'il entroit dans la sienne le moindre mélange d'une véritable fierté, d'une fierté digne de sa naissance et de sa fortune, il souhaiteroit plutôt d'exciter la mienne, que de la combattre ou de s'en plaindre : que c'étoit elle qui m'avoit fait regarder comme au-dessous de moi de désavouer mes motifs, lorsque depuis quelques jours j'avois évité tout entretien avec lui, et lorsque j'avois refusé la visite de M. Mennell, pour ne pas tomber sur des points dont la décision n'étoit pas en mon pouvoir jusqu'à la réponse que j'attendois de mon oncle : enfin, qu'il étoit vrai que je l'avois fait sonder, dans l'espérance d'obtenir sa médiation, pour me réconcilier avec ma famille, à des conditions que je lui avois fait proposer.

Il ne savoit pas, m'a-t-il répondu, s'il pouvoit prendre la liberté de me demander quelles étoient ces conditions : mais il ne lui étoit que trop aisé de les pénétrer, et de juger même quel devoit être le premier de mes sacrifices. Cependant, je lui permettrois de dire qu'autant qu'il admiroit la noblesse de mes sentiments en général, et en particulier cette véritable fierté que je venois d'expliquer, autant il souhaiteroit qu'elle fût assez uniforme pour m'élever au-dessus de la soumission que je rendois à des

esprits implacables, comme elle me mettoit au-dessus de toute sorte d'indulgence et de faveur pour lui.

Le devoir de la nature, Monsieur, me fait une loi des soumissions que vous me reprochez. Un père, une mère, des oncles, voilà ce qui justifie ces soumissions. Mais de grace, Monsieur, qu'auriez-vous à dire pour ce que vous appelez de la faveur et de l'indulgence? Ferez-vous valoir ce que vous avez mérité d'eux et de moi?

Hélas! qu'entends-je! s'est-il écrié : après leurs persécutions! après tout ce que vous avez souffert! après ce que vous m'avez permis d'espérer! Nous parlions de fierté; permettez que je vous demande, chère Miss, quelle seroit la fierté d'un homme qui dispenseroit la personne qu'il aime, de l'honorer de quelque inclination et de quelque préférence? Quel seroit un amour.....

Un amour, Monsieur! Qui parle d'amour? N'en étions-nous pas à ce que vous avez mérité? Vous ai-je jamais marqué, vous ai-je jamais demandé quelque chose qui ressemblât à l'amour? Mais ces débats ne finiroient point : si irréprochables l'un et l'autre, si pleins de nous-mêmes.....

Je ne me crois pas irréprochable, non, Madame : mais..... Mais, quoi, Monsieur! aurez-vous toujours recours à des subtilités? chercherez-vous des excuses? ferez-vous des promesses? et quelles pro-

messes, Monsieur? celle d'être à l'avenir ce qu'on doit rougir de n'avoir pas toujours été?

Grand Dieu! a-t-il interrompu, en levant les yeux vers le ciel, si ta bonté te permettoit d'être aussi sévère.....

Fort bien, fort bien, ai-je repris impatiemment; il me suffit d'observer combien la différence de nos idées fait espérer peu de rapports dans nos caractères. Ainsi, Monsieur.....

Qu'allez-vous dire? Ah! Madame..... Vous jetez un trouble dans mon cœur! (En effet, ses regards m'ont paru si farouches, que j'en ai tressalli). Qu'allez-vous dire?

Qu'il faut prendre, Monsieur, le parti (ne vous emportez pas; je ne suis qu'une fille très-foible sur bien des points; mais lorsqu'il est question d'être ce que je dois, ou d'être indigne de vivre, je me connois mal, si je n'ai pas l'esprit noble et invincible), le parti de renoncer mutuellement à tout autre égard que celui de la civilité. Voici sur quoi vous pouvez compter de ma part, et c'est de quoi satisfaire votre fierté : je ne serai jamais la femme d'un autre homme. J'ai assez connu votre sexe. Je vous ai du-moins assez connu. Le célibat sera mon choix pour jamais, et je vous laisserai la liberté de suivre le vôtre.

Qu'entends-je? de l'indifférence! s'est-il écrié d'un ton passionné, et pis que de l'indifférence!

Je l'ai interrompu. De l'indifférence, si vous voulez; il me semble que vous n'avez pas mérité de moi d'autres sentiments. Si vous en jugez autrement, c'est un sujet que je vous donne, ou du-moins à votre fierté, pour me haïr.

Chère, chère Clarisse! en se saisissant brusquement de ma main, je conjure votre cœur d'être plus uniforme dans sa noblesse. Des égards de civilité! Madame, des égards! Ah! pouvez-vous prétendre de réduire à des bornes si étroites une passion telle que la mienne?

Une passion telle que la vôtre, monsieur Lovelace, mérite absolument d'être resserrée dans ces bornes. Nous nous trompons l'un ou l'autre dans l'idée que nous en avons; mais je vais jusqu'à douter si votre ame est capable de se resserrer, et de s'étendre autant qu'il est nécessaire pour devenir telle que je la souhaiterois. Levez, aussi long-temps que vous voudrez, les mains et les yeux au ciel, avec ce silence emphatique et ces marques d'étonnement. Que signifient-elles? de quoi peuvent-elles me convaincre, si ce n'est que nous ne sommes pas nés l'un pour l'autre?

Sur sa damnation, m'a-t-il dit, en reprenant ma main avec tant de force, qu'il m'a blessée, il étoit né pour moi, je l'étois pour lui; je serois à lui, je serois sa femme, fût-ce au prix de son salut éternel.

Cette violence m'a fort effrayée. Laissez-moi, Monsieur, ou souffrez que je me retire. Quoi! c'est d'une manière si choquante, que cette passion tant vantée se déclare?

Vous ne me quitterez point, non, Madame; non, vous ne me quitterez point en colère..

Je reviendrai, Monsieur; je vous promets de revenir, lorsque vous serez moins emporté, moins offensant.

Il m'a laissé la liberté de sortir. J'étois si effrayée, qu'en arrivant à ma chambre, j'ai eu besoin de me soulager par un torrent de larmes.

Une demi-heure après, il m'a marqué, par un petit billet, le regret qu'il avoit de sa violence, et l'impatience où il étoit de me revoir.

J'ai cédé à ses instances; n'ayant point de secours à tirer de moi-même, j'ai cédé. Il m'a prodigué les excuses. O ma chère! qu'auriez-vous fait vous-même avec un homme tel que lui, et dans ma situation?

Il avoit appris par expérience, m'a-t-il dit, ce que c'étoit qu'un désordre frénétique. Il avouoit qu'il avoit pensé perdre la raison. Mais avoir tant souffert pendant une semaine entière! et m'entendre parler ensuite des seuls égards de la civilité, lorsqu'il espéroit de la noblesse de mon cœur....

Espérez ce qu'il vous plaira, ai-je interrompu; je dois vous répéter que je ne crois pas nos esprits

faits l'un pour l'autre. Vous m'avez jetée dans l'embarras où je suis. Il ne me reste que miss Howe pour amie. Je ne veux pas vous cacher mes véritables sentiments; c'est contre ma volonté que je suis obligée d'accepter votre protection, dans les craintes que j'ai du côté de mon frère, qui n'a point abandonné ses projets, si j'en dois croire les avis de miss Howe, votre protection, c'est-à-dire celle de l'homme qui cause mes disgraces, et cela, souvenez-vous-en, sans que j'y aye la moindre part.

Je m'en souviens, Madame. Vous me le répétez si souvent, que je ne puis l'oublier.

Cependant, Monsieur, je veux vous la devoir, cette protection, si mon malheur me la rend nécessaire; dans l'espoir que vous apporterez tous vos soins à prévenir les fâcheux accidents. Mais, qui vous empêche de quitter cette maison? Ne puis-je vous faire avertir au besoin? Il paroît que madame Fretchville ne sait ce qu'elle veut. Les femmes d'ici deviennent, à-la-vérité, plus civiles de jour en jour; mais j'aimerois mieux un logement plus convenable à ma situation. Personne ne sait mieux que moi ce qui me convient, et je suis résolue de n'être pas obligée à tout le monde. Si vous me quittez, je prendrai civilement congé de mes hôtesses, et je me retirerai dans quelque village voisin de la ville, où j'attendrai avec patience l'arrivée de M. Morden.

Il croyoit, m'a-t-il dit, pouvoir inférer de mon discours que ma négociation, du côté de ma famille, avoit été sans succès. Il se flattoit, par conséquent, que je lui accorderois enfin la liberté de me proposer des articles auxquels on donneroit la forme d'un contrat. Cette ouverture, qu'il pensoit à me faire depuis long-temps, et qui avoit été différée par divers accidents sur lesquels son cœur n'avoit rien à se reprocher, il l'avoit remise au moment que je prendrois possession de ma nouvelle maison, et lorsqu'il me verroit aussi indépendante en apparence, que je l'étois réellement. Il m'a demandé la permission de m'expliquer là-dessus ses idées; sans s'attendre, m'a-t-il dit, à une réponse immédiate, mais pour les soumettre à mes réflexions.

Hésiter, rougir, baisser les yeux, n'étoit-ce pas un langage assez clair? J'avois votre conseil trop présent. J'étois disposée à le suivre; mais j'ai hésité.

Il a repris la parole, sur mon silence. Dieu lui étoit témoin de la justice, et, s'il l'osoit dire, de la générosité de ses intentions. Il me demandoit seulement assez de bonté pour écouter ce qui regardoit les articles.

Ne pouvoit-il pas venir tout-d'un-coup au sujet, sans toutes ces préparations affectées? Il y a mille choses, vous le savez, qu'on refuse et qu'on doit refuser, lorsque la permission de les dire est demandée; et lorsqu'une fois on les a refusées, l'hon-

neur oblige de ne pas se rétracter ; au-lieu qu'étant insinuées avec un peu d'adresse, elles peuvent mériter plus de considération.

Je me suis crue obligée, sinon d'abandonner tout-à-fait cette matière, du-moins de lui faire prendre un tour plus vague, dans la double vue de m'épargner la mortification de montrer trop de complaisance, après l'espèce d'éloignement où nous avions été l'un de l'autre, et d'éviter, suivant votre avis, la nécessité de lui faire un refus, qui nous auroit encore jetés plus loin de toute espèce de conciliation. Cruelle alternative à laquelle je me voyois réduite!

Vous parlez de *générosité*, monsieur Lovelace, vous parlez de justice, lui ai-je dit : et c'est peut-être sans avoir considéré la force de ces deux termes, dans le sens où vous les employez. Je veux vous expliquer ce que c'est que la générosité, dans le sens que j'y attache. La véritable générosité ne se borne pas aux objets pécuniaires. Elle est plus que la politesse ; elle est plus que la bonne-foi, plus que l'honneur, plus que la justice : puisque toutes ces qualités ne sont que des devoirs, dont une créature raisonnable ne peut se dispenser. Mais la véritable générosité est la grandeur d'ame : elle nous excite à faire pour nos semblables plus qu'on ne peut exiger de nous à la rigueur. Elle nous oblige de secourir avec empressement ceux qui ont besoin de secours;

et de prévenir même leur espérance ou leur attente. La générosité, Monsieur, ne permettra point à une belle ame de laisser du doute sur ses honorables et bienfaisantes intentions: et bien moins lui permettra-t-elle d'offenser, de blesser personne; sur-tout ceux que l'infortune ou quelque autre accident à jetés sous sa protection.

S'il eût été bien disposé, quelle occasion n'avoit-il pas, dans la dernière partie de cette remarque, pour éclaircir toutes ses intentions? Mais il ne s'est arrêté qu'à la première. « Admirable définition! » m'a-t-il dit. Mais à ce compte, chère Miss, qui » pourra jamais mériter le nom de généreux à votre » égard? J'implore votre propre générosité; tandis » que la justice fera mon seul objet, comme elle » doit être mon seul mérite. Jamais une femme » n'eut les sentiments si élevés et si délicats ».

Cette extrême admiration pour mes sentiments, ai-je répliqué, ne fait honneur ni à vous, ni à la compagnie où vous avez vécu. Vous trouveriez mille femmes plus délicates que moi; car elles auroient évité le mauvais pas que j'ai fait sans le vouloir, et la nécessité où cette erreur me jette, de donner des leçons de générosité à un homme qui n'a pas l'ame assez délicate pour concevoir ce qui fait la gloire et la distinction du caractère d'une femme.

Il m'a nommée *son divin précepteur*. Il vouloit s'efforcer, comme il m'en avoit souvent assurée, de

former son cœur par mes principes, et ses manières par mon exemple. Mais il espéroit qu'à-présent je lui permettrois de m'expliquer en peu de mots la *justice* qu'il se proposoit de me rendre dans le plan des articles. Ici, ma chère, je me suis assez animée pour lui répondre que je ne me sentois pas actuellement la force de traiter un sujet de cette importance; mais qu'il pouvoit mettre ses idées par écrit, et que je saurois quelle réponse j'aurois à lui faire. Je l'ai prié seulement de se souvenir que, s'il touchoit quelque point dans lequel mon père fût mêlé, je jugerois, par la manière dont il traiteroit le père, de la considération qu'il avoit pour la fille.

Ses regards m'ont fait juger qu'il auroit mieux aimé s'expliquer de bouche que par écrit : mais, s'il avoit osé me le faire connoître, je me préparois à lui faire une réponse sévère; et peut-être s'en est-il aperçu à mes yeux.

Voilà les termes où nous sommes à-présent. Une espèce de calme a succédé à l'orage. Qui peut deviner, avec un esprit tel que le sien, si c'est le calme ou l'orage qui naîtra de notre première entrevue? Mais il me semble, ma chère, que je ne me suis pas conduite avec bassesse, et je suis sûre que vous en aurez quelque joie. Je puis du-moins lever les yeux sur lui, avec un reste de *dignité*. Quel autre terme pourrois-je employer, qui ne sentît point l'arro-

gance? Quoique les circonstances se soient arrangées d'une manière qui ne m'a pas permis de prendre votre conseil sur ce dernier événement, c'est le courage que vous m'aviez inspiré, qui m'a rendue capable de mener les affaires à ce point, et qui m'a fait renoncer au dessein de fuir. J'y étois résolue, à toutes sortes de risques. Cependant, lorsque j'en serois venue à l'exécution, j'ignore ce que j'aurois fait, parce que cette démarche auroit dépendu de la conduite qu'il auroit tenue alors avec moi.

Au fond, quelque conduite qu'il puisse tenir, je commence à craindre, comme vous, que, s'il me mettoit dans la nécessité de le quitter, ma situation n'en prît pas une meilleure apparence aux yeux du public. D'un autre côté, je ne veux pas être traitée indignement, aussi long-temps que j'aurai le pouvoir de l'empêcher.

Vous-même, ma chère, vous m'avez reproché d'avoir perdu plusieurs fois, par un excès de modestie, l'occasion d'être..... d'être quoi, ma chère amie? la femme d'un libertin. Ce que c'est qu'un libertin et que sa femme, la lettre de M. Morden nous l'apprend. Souffrez qu'une fois pour toutes, je tâche de vous expliquer mes motifs, dans la conduite que j'ai tenue avec cet homme-là, et les principes sur lesquels je me suis fondée; du-moins tels qu'ils me paroissent après de sérieuses réflexions.

Faites-moi la grace de croire qu'ils n'ont pas leur

source dans la seule délicatesse de mon sexe, ni même dans la crainte de ce que M. Lovelace, aujourd'hui mon tyran, et peut-être un jour mon mari, pourroit penser d'une complaisance précipitée à l'occasion d'une conduite aussi désagréable que la sienne. Ils viennent principalement du fond de mon cœur, c'est-à-dire, de sa propre droiture, du jugement qu'il porte de ce qui est convenable et de ce qui ne l'est pas, et qui me fait désirer, sans étude, premièrement de me satisfaire moi-même; ensuite, mais seulement en second lieu, de satisfaire M. Lovelace et le public. Ces principes sont dans mon essence. Je les y ai trouvés imprimés; sans doute par la main du premier des êtres. Ils me forcent, en quelque sorte, de me conformer à leurs inspirations. Je n'ai pas d'autre moyen d'être contente de moi-même, ni d'autre règle pour me conduire dignement, soit dans l'état du mariage, soit dans celui du célibat, de quelque manière que les autres puissent se conduire avec moi.

Il me semble, ma chère, que je ne me trompe pas moi-même, et qu'au-lieu de rectifier ce qu'il y a de défectueux dans mon cœur, je ne cherche point à excuser des habitudes ou des foibles que je ne puis vaincre. Le cœur s'enveloppe souvent dans ses propres replis. Dévoilez le mien, ma chère; il a toujours été ouvert devant vous : mais ne m'épargnez pas, si vous le trouvez ou si vous le jugez coupable.

J'ai cru, comme j'ai dit, cette explication nécessaire une fois pour toutes, dans la seule vue de vous convaincre qu'au poids le plus exact, mes fautes peuvent venir d'un défaut de lumières, mais qu'elles ne viendront jamais de ma volonté.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CLXXXI.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

Mardi au soir, 16 mai.

M. LOVELACE vient de m'envoyer, par Dorcas, le mémoire suivant :

« Je me sers de ma plume, non-seulement pour
» épargner votre délicatesse et pour vous obéir,
» mais pour vous mettre en état de communiquer
» mes idées à miss Howe, qui pourra consulter,
» dans cette occasion, ceux d'entre ses amis à qui
» vous jugerez à propos d'accorder votre confiance :
» je dis votre confiance, parce que j'ai fait enten-
» dre, comme vous le savez, à d'autres personnes,
» que nous sommes actuellement mariés.

» En premier lieu, chère Miss, j'offre de vous
» assurer la jouissance particulière de votre propre
» terre, et d'y joindre quatre cents livres sterling
» annuelles sur le bien que j'ai dans le comté de

» Lancastre, qui vous seront payées par quartier,
» pour votre propre et seul usage.

» Le fond de mon revenu est de deux mille livres » sterling. Mylord M.... propose de me céder, le » jour de notre mariage, ou sa terre de Lancastre, » à laquelle je puis dire, en passant, que je crois » avoir plus de droit que lui; ou celle de Médian, » dans le comté de Hertfort, et de mettre celle que » je choisirai sur le pied de mille livres sterling » annuelles.

» Un excès de mépris pour l'opinion des hommes » a souvent exposé ma conduite à de mauvaises » interprétations. Je dois par conséquent vous as- » surer, en homme d'honneur, qu'aucune partie » de mon bien n'a jamais été engagée, et que, mal- » gré la dépense excessive que j'ai faite dans les pays » étrangers, je compte d'être acquitté au terme » prochain de tout ce que je dois au monde. Tous » mes principes ne sont pas condamnables. On » m'a cru généreux dans ma dépense : je ne me se- » rois pas jugé digne de ce nom, si je n'avois com- » mencé par être juste.

» Comme votre terre est actuellement entre les » mains de votre père, si vous souhaitez que je » vous assigne le même revenu sur les miennes, » vos volontés là-dessus seront ma règle. J'enga- » gerai mylord M... à vous marquer, de sa propre » main, ce qu'il a dessein de faire pour nous, sans

» qu'il paroisse que ce soit vous qui le désiriez, et
» pour faire voir seulement qu'on ne prétend tirer
» aucun avantage de la situation où vous êtes à l'é-
» gard de votre famille.

» Pour faire éclater ma parfaite considération,
» je vous laisserai la disposition libre de toutes les
» sommes provenues de la succession de votre
» grand-père, et du revenu accumulé de votre bien,
» qui doit être entre les mains de votre père. Je ne
» doute pas qu'il ne vous fasse là-dessus des de-
» mandes considérables. Vous aurez le pouvoir de
» les accorder, pour votre propre tranquillité. Le
» reste sera remis entre vos mains. Vous en ferez
» l'usage auquel vous serez portée par ces géné-
» reuses inclinations qui vous ont fait tant d'hon-
» neur dans le monde, et pour lesquelles vous n'avez
» pas laissé d'essuyer quelque censure dans votre
» famille.

» A l'égard des habits, des diamants et des autres
» ajustements de cette nature, mon ambition sera
» que, pour en avoir de convenables à notre rang,
» vous n'ayez point obligation à ceux qui ont eu
» la stupidité d'abandonner une fille dont ils ne
» sont pas dignes. Il me semble, chère Miss, que
» vous ne devez pas vous offenser de cette réflexion.
» Vous douteriez de ma sincérité si j'étois capable
» de les traiter autrement, quoiqu'ils vous appar-
» tiennent de si près.

» Voilà mes propositions, Madame. Ce sont les » mêmes que j'ai toujours eu dessein de vous offrir, » lorsqu'il me seroit permis de toucher une si dé- » licieuse matière. Mais vous avez paru si détermi- » née à tenter toutes sortes de méthodes pour vous » réconcilier avec votre famille, en offrant même » de renoncer pour jamais à moi, que vous avez » cru faire un acte de justice de me tenir éloigné » jusqu'à l'éclaircissement de votre plus chère espé- » rance. Elle est éclaircie. Quoique j'aye toujours » regretté, et que peut-être je regrette encore, de » n'avoir pas obtenu la préférence que j'aurois sou- » haitée de miss Clarisse Harlove, il n'est pas moins » sûr que le mari de madame Lovelace sera bien » plus porté à l'adorer, qu'à reprocher à cette di- » vine femme les tourments qu'elle lui a causés. » C'est de mes implacables ennemis qu'elle avoit » appris à douter de ma justice et de ma générosité. » D'ailleurs, je suis persuadé qu'une ame si noble » n'auroit pas pris plaisir à me faire souffrir, si ses » doutes n'avoient été entretenus par de fortes ap- » parences de raison; et je me flatte de pouvoir » penser, pour ma consolation, que l'indifférence » aura cessé au moment que les doutes auront » disparu.

» J'ajoute seulement, Mademoiselle, que si j'ai » omis quelque chose qui puisse vous plaire, ou » si le détail précédent ne répond point à vos vues,

» vous aurez la bonté d'y joindre ou d'y changer
» ce que vous jugerez à propos. Lorsque je con-
» noîtrai vos intentions, je ferai dresser aussitôt
» les articles dans la forme que vous désirerez, afin
» qu'il n'y manque rien de ce qui dépend de moi
» pour votre bonheur.

» C'est à vous, très-chère Miss, qu'appartient à
» présent la décision de tout le reste ».

Vous voyez, ma chère, quelles sont ses offres. Vous voyez que c'est ma faute s'il ne me les a pas faites plus tôt. Je suis une étrange personne! Être blâmable sur tous les points, et blâmable aux yeux de tout le monde! Cependant, n'avoir pas de mauvaise intention, et n'apercevoir le mal que lorsqu'il est trop tard, ou si près d'être trop tard, qu'il faut renoncer à toute délicatesse pour réparer ma faute.

C'est à moi qu'appartient à-présent la décision de tout le reste! Avec quelle froideur il conclut des propositions si ardentes, et contre lesquelles il ne me paroît pas qu'il y ait d'autre objection! N'auriez-vous pas cru, en les lisant, qu'il alloit finir par des instances, pour me faire nommer le jour? J'avoue que je m'y attendois, jusqu'au point d'avoir été choquée de me voir trompée. Mais quel moyen d'y remédier? J'ai peut-être à faire bien d'autres sacrifices. Il me semble qu'il faut dire adieu à toute délicatesse. Cet homme, ma chère, ignore ce qui est

connu de tous les hommes sages; c'est-à-dire, que la prudence, la vertu et la délicatesse des sentiments font plus d'honneur au mari dans sa femme, qu'elles ne lui en feroient dans lui-même si toutes ces qualités manquoient à sa moitié. Les erreurs d'une femme ne tournent-elles pas à la honte de son mari? Heureusement, il n'en est pas de même de celles de l'homme par rapport à sa femme.

Je ferai de nouvelles réflexions sur ce mémoire, et j'y répondrai par écrit, si j'en ai la force; car il paroît à-présent que la décision m'appartient.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CLXXXII.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

Mercredi matin, 17 mai.

M. LOVELACE auroit souhaité d'engager la conversation hier au soir; mais je n'étois pas préparée à raisonner sur ses propositions. Mon dessein est de les examiner paisiblement. Sa conclusion m'a extrêmement déplu. D'ailleurs il est impossible avec lui de se retirer de bonne heure. Je le priai de remettre notre entretien au lendemain.

Nous nous sommes vus, dans la salle à manger, dès sept heures du matin. Il s'attendoit à me trouver des regards favorables; que sais-je? peut-être un air de reconnoissance; et j'ai remarqué au sien qu'il étoit fort surpris de ne me pas voir répondre à son attente. Il s'est hâté de parler : Mon très-cher amour, êtes-vous en bonne santé? Pourquoi cet air de réserve? votre indifférence ne finira-t-elle jamais pour moi? Si j'ai proposé quelque chose qui ne réponde pas à vos intentions.....

Je lui ai dit qu'il m'avoit laissé fort prudemment la liberté de communiquer ses propositions à miss Howe, et de consulter quelques amis par son moyen; que j'aurois bientôt l'occasion de lui envoyer le mémoire; et qu'il falloit remettre à nous entretenir de cette matière lorsque j'aurois reçu sa réponse.

Bon Dieu! je ne laissois pas échapper la moindre occasion, le plus léger prétexte pour les délais. Mais il écrivoit à son oncle, pour lui rendre compte des termes où il en étoit avec moi : et comment pouvoit-il finir sa lettre avec un peu de satisfaction pour Mylord et pour lui-même, si je n'avois pas la bonté de lui apprendre ce que je pensois de ses propositions?

Je pouvois l'assurer d'avance, ai-je répondu, que le principal point pour moi étoit de me réconcilier, et de bien vivre avec mon père; qu'à l'égard du reste, sa générosité le porteroit sans doute à faire

plus que je ne désirois; que par conséquent, s'il n'avoit pas d'autre motif, pour écrire, que de savoir ce que mylord M.... vouloit faire en ma faveur, c'étoit une peine qu'il pouvoit s'épargner, parce que mes désirs, par rapport à moi-même, seroient plus aisés à satisfaire qu'il ne paroissoit se l'imaginer.

Il m'a demandé si je permettrois du-moins qu'il parlât de l'heureux jour, et qu'il priât son oncle de me servir de père dans cette occasion? Je lui ai dit que le nom de père avoit un son bien doux et bien respectable pour moi : que je serois charmée d'avoir un père qui me fît la grace de me reconnoître.

N'étoit-ce pas m'expliquer assez? Qu'en pensez-vous, ma chère? Cependant, il est vrai que je ne m'en suis aperçue qu'après y avoir fait réflexion, et que mon dessein alors n'étoit pas de parler si librement; car, dans le temps même, j'ai pensé à mon propre père, avec un profond soupir, et le plus amer regret de me voir rejetée de lui et de ma mère. M. Lovelace m'a paru touché, et de ma réflexion, et du ton dont je l'avois prononcée.

Je suis bien jeune, monsieur Lovelace, ai-je continué, en détournant le visage pour essuyer mes larmes; et je ne laisse pas d'avoir éprouvé déjà beaucoup de chagrins. Je n'en accuse que votre amour. Mais vous ne devez pas être surpris que le nom de père fasse tant d'impression sur le cœur d'une fille toujours soumise et respectueuse avant que de vous

avoir connu, et dont la tendre jeunesse demande encore l'œil d'un père.

Il s'est tourné vers la fenêtre. Réjouissez-vous avec moi, ma chère miss Howe (puisqu'il faut que je sois à lui), de ce qu'il n'a pas le cœur tout-à-fait impénétrable à la pitié. Son émotion étoit visible. Cependant il s'est efforcé de la surmonter. Il s'est rapproché de moi. Le même sentiment l'a forcé encore une fois de se tourner. Il lui est échappé quelques mots, parmi lesquels j'ai entendu celui d'*angélique*. Enfin, retrouvant un cœur plus conforme à ses désirs, il est revenu à moi. Après y avoir pensé, m'a-t-il dit, mylord M..... étant sujet à la goutte, il craignoit que le compliment dont il venoit de parler, ne devînt l'occasion d'un plus long délai; et c'étoit se préparer à lui-même de nouveaux sujets de chagrin.

Je n'ai pu répondre un seul mot là-dessus; vous le jugez bien, ma chère. Mais vous devinez aussi ce que j'ai pensé de ce langage. Tant de profondeur avec un amour si passionné! Tant de ménagement, tout-d'un-coup, pour un oncle auquel il a si peu rendu jusqu'à-présent ce qu'il devoit! Pourquoi; pourquoi mon sort, ai-je pensé en moi-même, me rend-il l'esclave d'un tel homme!

Il a hésité, comme s'il n'eût point été d'accord avec lui-même; il a fait un tour ou deux dans la salle. Son embarras, a-t-il dit en marchant, étoit

extrême à se déterminer, parce qu'il ignoroit quand il seroit le plus heureux des hommes. Que ne pouvoit-il connoître ce précieux moment! Il s'est arrêté pour me regarder. (Croyez-vous, ma très-chère miss Howe, que je n'ai pas besoin d'un père ou d'une mère!) Mais, a-t-il continué, s'il ne pouvoit m'engager aussitôt qu'il le souhaitoit à fixer un jour, il croyoit, dans ce cas, qu'il pouvoit faire le compliment à Mylord, comme ne le pas faire, puisque, dans l'intervalle, on pourroit dresser les articles, et que ce soin adouciroit son impatience, sans compter qu'il n'y auroit pas de temps perdu.

Vous jugerez encore mieux combien j'ai été frappée de ce discours, si je vous répète mot pour mot ce qui l'a suivi. « Sur sa foi, j'étois si réservée, » mes regards avoient quelque chose de si mystérieux, qu'il ne savoit pas si, dans le moment qu'il » se flattoit de me plaire, il n'en étoit pas plus » éloigné que jamais. Daignerois-je lui dire, si » j'approuvois ou non le compliment qu'il vouloit » faire à mylord M.... » ?

Il m'est revenu heureusement à l'esprit, ma chère, que vous ne voulez pas que je le quitte. Je lui ai répondu : « Assurément, monsieur Lovelace, si » cette affaire doit jamais se conclure, il doit être » fort agréable pour moi d'avoir une pleine appro» bation d'un côté, si je ne puis l'obtenir de l'autre ».

Il m'a interrompue avec une chaleur extrême.

« Si cette affaire doit se conclure! Juste ciel! quels » termes pour les circonstances! Et parler d'*appro-* » *bation!* tandis que l'honneur de mon alliance » faisoit toute l'ambition de sa famille. Plût au ciel, » mon très-cher amour, a-t-il ajouté dans le même » transport, que, sans faire de compliment à per- » sonne, demain pût être le plus heureux jour de » ma vie! Qu'en dites-vous, chère Clarisse? (avec » un air tremblant d'impatience, qui ne paroissoit » point affecté.) Que dites-vous de demain »?

Il ne pouvoit pas douter, ma chère, que je n'eusse beaucoup à dire contre un temps si court, et que je n'eusse nommé un jour plus éloigné, quand le délai qu'il avoit déjà proposé m'y auroit laissé plus de disposition.

Cependant, me voyant garder le silence, il a repris : « Oui, demain, chère Miss; ou après demain, » ou le jour suivant »! et me prenant les deux mains, il m'a regardée fixement, pour attendre ma réponse.

Cette ardeur, fausse ou sincère, m'a rendue confuse. Non, non, lui ai-je dit. Il n'y a aucune raison de se presser si fort. Il sera mieux, sans doute, que Mylord puisse être présent.

Je ne connois pas d'autres loix que vos volontés, m'a-t-il répondu aussitôt, d'un air de résignation; comme s'il n'eût fait que se rendre effectivement à mes désirs, et qu'il lui en eût coûté beaucoup pour

me faire le sacrifice de son empressement. La modestie m'obligeoit d'en paroître contente. C'est dumoins ce que j'ai jugé. Que n'ai-je pu!... mais que servent les souhaits?

Il a voulu se *récompenser*, terme qu'il avoit employé dans une autre occasion, de la violence qu'il se faisoit pour m'obéir, en me donnant un baiser. Je l'ai repoussé avec un juste et très-sincère dédain. Mon refus a paru le surprendre et le chagriner. Son mémoire apparemment l'avoit mis en droit de tout attendre de ma reconnoissance. Il m'a dit nettement que, dans les termes où nous en étions, il se croyoit autorisé à des libertés de cette innocence, et qu'il étoit sensiblement affligé de se voir rejeté d'un air si méprisant. Je n'ai pu lui répondre, et je me suis retirée assez brusquement. En passant devant un trumeau, j'ai remarqué, dans la glace, qu'il portoit le poing à son front; et j'ai entendu quelques plaintes, où j'ai démêlé les mots d'*indifférence et de froideur qui approchoient de la haîne*. Je n'ai pas compris le reste.

S'il a dessein d'écrire à Mylord, ou à miss Montaigu, c'est ce que je ne puis assurer. Mais comme je dois renoncer maintenant à toute délicatesse, peut-être suis-je blâmable d'en attendre d'un homme qui la connoît si peu. S'il est vrai qu'il ne la connoisse pas, et que, s'en croyant beaucoup, néanmoins, il soit résolu d'être toujours le même, je suis

plus à plaindre qu'à blâmer. Après tout, puisque mon sort m'oblige de le prendre tel qu'il est, il faut m'y résoudre. J'aurai un homme vain, et si accoutumé à se voir admirer, que, ne sentant pas ses défauts intérieurs, il n'a jamais pensé à polir que ses dehors. Comme ses propositions surpassent mon attente, et que, dans ses idées, il a beaucoup à souffrir de moi, je suis résolue, s'il ne me fait pas de nouvelle offense, de répondre à son mémoire; et j'aurai soin que mes termes soient à couvert de toute objection de sa part, comme les siens le sont de la mienne.

Au fond, ma chère, ne voyez-vous pas de plus en plus combien nos esprits se conviennent peu?

Quoi qu'il en soit, je veux bien composer pour ma faute, en renonçant, si ma punition peut se borner là, à tout ce qu'on appelle bonheur dans cette vie, avec un mari tel que j'appréhende qu'il ne soit: en un mot, je consens à mener, jusqu'à la fin de mes jours, une vie souffrante dans l'état de mariage. Le supplice ne sauroit être bien long.

Pour lui, cet événement et les remords qu'il sentira d'en avoir mal usé avec sa première femme, pourront le rendre plus traitable pour une seconde, quoiqu'il puisse arriver qu'elle n'en soit pas plus digne; pendant que tous ceux qui apprendront mon histoire en tireront ces instructions: que les yeux sont des traîtres auxquels on ne doit jamais se fier;

que la figure est trompeuse ; en d'autres termes, que la beauté du corps et celle de l'ame se trouvent rarement unies ; enfin que les bons principes et la droiture du cœur sont les seules bases sur lesquelles on puisse fonder l'espérance d'une vie heureuse, soit pour ce monde ou pour l'autre.

C'en est assez sur les propositions de M. Lovelace. J'en attends votre opinion.

CLARISSE HARLOVE.

L'éditeur se borne ici à quelques extraits de quatre lettres de M. Lovelace, écrites à son ami depuis la date de la dernière, qui contiennent, dit-il, les mêmes détails qu'on a vus dans celles de miss Clarisse, mais dont les traits suivants méritent néanmoins d'être conservés :

« Que serois-je devenu, moi et mes projets, si
» son père et toute son implacable famille n'a-
» voient travaillé pour mes intérêts ? Il est évident
» que, si sa négociation avoit eu le moindre suc-
» cès, elle me quittoit sans retour, et que je n'au-
» rois pas été capable d'arrêter cette résolution, à
» moins que je n'eusse pris celle d'abattre l'arbre
» par les racines, pour arriver au fruit ; tandis
» qu'avec un peu de patience jusqu'au temps de la

» maturité, j'espère encore qu'il suffira de le se-
» couer doucement.

» Après la hauteur avec laquelle elle m'a traité,
» j'exige qu'elle s'explique nettement. Il y a mille
» beautés à découvrir dans le visage, dans l'accent
» et dans tout l'embarras d'une femme, qui veut
» amener un point qu'elle désire impatiemment,
» et qui ne sait comment s'y prendre. Un sot qui
» se pique de générosité, croira se faire un mérite
» de lui épargner cette confusion; mais c'est une
» sottise en effet. Il ne voit pas qu'il se dérobe à
» lui-même le plaisir du spectacle, et qu'il lui ôte
» l'avantage de déployer une infinité de charmes
» qui ne peuvent éclater que dans ces occasions.
» La dureté de cœur, pour le dire entre nous, est
» essentielle au caractère d'un libertin. Il doit être
» familiarisé avec les chagrins auxquels il donne
» occasion; et des attendrissements de complaisance
» seroient une foiblesse indigne de lui. Combien de
» fois ai-je joui de la confusion ou du dépit d'une
» femme charmante, étant assis vis-à-vis d'elle et
» voyant ses yeux livrés à l'admiration de mes
» boucles, ou à l'étude de quelque figure bizarre
» sur le plancher »?

En parlant de son mémoire et des articles, il dit:
« Je suis de bonne foi sur ce point. Si je l'épouse,
» comme je n'en doute pas, lorsque ma fierté, mon
» ambition et ma vengeance, si tu veux, seront sa-

» tisfaites, je suis résolu de lui rendre noblement » justice; d'autant plus que tout ce que je ferai » pour une femme si prudente et si réglée, ce sera » le faire pour moi-même. Mais, par ma foi, Bel- » ford, son humeur sera contrainte à reconnoître » qu'elle m'aime et qu'elle m'a quelque obligation. » Ne crains pas que cette esquisse d'articles me » mène plus loin que je ne veux. La modestie du » sexe me secondera toujours. A l'autel même, nos » mains l'une dans l'autre, je serai sûr de faire quit- » ter à cette fière beauté, le prêtre, moi, vingt » amis, s'ils étoient présents, et, tandis que nous » nous regarderions comme des fous, de lui faire » prendre des ailes pour s'envoler par la porte, ou » par la fenêtre, si la porte étoit fermée; et cela, » mon ami, d'une seule parole ».

Il se rappelle sa téméraire expression, *qu'elle seroit sa femme, au prix même de sa damnation éternelle*. Il avoue que, dans le même instant, il avoit été prêt d'employer la violence : mais qu'il avoit été comme repoussé par un mouvement de terreur, en jetant les yeux sur son charmant visage, où, malgré la tristesse et l'abattement, il avoit cru voir la pureté de son cœur dans chaque trait.

« O vertu! vertu! continue-t-il, qu'y a-t-il donc » en toi qui puisse faire cette impression forcée sur » le cœur d'un Lovelace? D'où peuvent venir ces » tremblements involontaires, et cette crainte de

» causer une mortelle offense? Qui es-tu, pour
» agir avec tant de force dans une foible femme,
» et pour jeter l'effroi dans l'esprit d'un homme in-
» trépide? Jamais tu n'eus tant de pouvoir sur moi;
» non, pas même dans mon premier essai, jeune
» comme j'étois alors, et fort embarrassé de ma
» propre hardiesse jusqu'au moment du pardon ».

Il peint des plus vives couleurs cette partie de la scène, où miss Clarisse lui a dit « que le nom de
» père avoit pour elle un son doux et respectable ».

« Je ne te dissimule pas que je me suis senti vive-
» ment touché. La honte d'être surpris dans cet
» accès de tendresse efféminée, m'a fait faire un
» effort pour le subjuguer aussitôt, et pour me
» tenir plus en garde pour l'avenir. Cependant j'ai
» presque regretté de ne pouvoir accorder à cette
» charmante fille la satisfaction de jouir de son
» triomphe. Sa jeunesse, sa beauté, son innocence,
» et cet air d'affliction que je ne puis décrire, sem-
» bloient mériter un instant de complaisance : mais
» son indifférence, Belford! cette résolution de me
» sacrifier à la malignité de mes ennemis! cette har-
» diesse d'avoir conduit son dessein par des voies
» clandestines; tandis que je l'aime à la fureur et que
» je la révère jusqu'à l'adoration! C'est avec le se-
» cours de ces idées que j'ai fait reprendre courage
» à mon traître cœur. Cependant je vois que, si le
» courage ne l'abandonne point elle même, il faut

» qu'elle l'emporte. Elle a déjà fait un lâche de moi,
» qui n'ai jamais connu la lâcheté ».

Il finit sa quatrième lettre par des emportements de fureur, à l'occasion du refus qu'elle a fait de lui laisser prendre un baiser. Il avoit espéré, comme il l'avoue, de ne lui trouver que de la condescendance et de la bonté après ses propositions.

« C'est une offense, dit-il, que je n'oublierai
» jamais. Compte que je m'en souviendrai, pour
» rendre mon cœur d'acier, et capable de fendre le
» rocher de glace que j'ai à traverser jusqu'au sien;
» pour la payer avec usure du dédain, du mépris
» qu'elle a fait éclater dans ses yeux, en me quit-
» tant, après la conduite obligeante que j'avois
» tenue avec elle; après mes instances pour obtenir
» qu'elle me nommât le jour. Les femmes de cette
» maison prétendent qu'elle me hait, qu'elle me
» méprise. Rien n'est si vrai. J'ouvre les yeux. Elle
» me hait; elle doit me haïr. Pourquoi ne suivrois-je
» pas le conseil qu'on me donne? Il faut le suivre....
» Je ne serai pas long-temps méprisé de l'une, et
» raillé des autres ».

Il ajoute que son dessein de le quitter, si ses parents avoient voulu la recevoir, et la liberté qu'elle a prise, dimanche dernier, de faire venir un carrosse, dans la résolution, peut-être, de ne pas reparoître si elle étoit sortie seule (car ne lui a-t-elle

pas déclaré qu'elle pense à se retirer dans quelque village voisin de la ville), l'ont alarmé si vivement, qu'il s'est hâté de donner de nouvelles instructions par écrit, aux gens de la maison, sur la manière dont ils doivent se conduire, supposé qu'elle entreprît de s'échapper dans son absence. Il a particulièrement instruit son valet-de-chambre de ce qu'il doit dire aux étrangers, s'il arrivoit qu'elle implorât le secours de quelqu'un pour favoriser sa fuite. Suivant les circonstances, dit-il, il joindra d'autres précautions à ses ordres.

LETTRE CLXXXIII.

Miss Howe à miss Clarisse Harlove.

Jeudi 18 mai.

Je n'ai, ma chère amie, ni le temps, ni la patience de répondre à tous les articles de votre lettre, que je viens de recevoir. Les propositions de M. Lovelace sont l'unique chose que j'approuve de lui. Cependant je pense, comme vous, qu'elles ne finissent point avec la chaleur et l'empressement auquel nous devions nous attendre. De ma vie je n'ai rien entendu ni rien lu qui approche de sa patience, avec son bonheur entre ses mains. Mais,

entre vous et moi, ma chère, je m'imagine que les misérables de son espèce n'ont pas les mêmes ardeurs qu'on voit aux honnêtes gens. Qui sait, comme votre sœur Bella le disoit dans son dépit, s'il n'a pas une douzaine de créatures dont il faut qu'il se défasse avant que de former un engagement pour la vie? Au fond, je ne crois pas que vous deviez vous attendre à le voir honnête homme, avant sa grande année climatérique.

Lui, prendre prétexte, pour des délais, d'un compliment qu'il est obligé de faire à mylord M.....! lui, dont le caractère est de n'avoir jamais connu ce que c'est que la complaisance pour ses proches! La patience me manque. Il est bien vrai, ma chère, que vous auriez eu besoin de l'intervention d'un ami, dans l'intéressante occasion qui faisoit le sujet de votre lettre d'hier matin. Mais, sur ma parole, si j'avois été dans votre situation, et traitée comme vous me l'avez écrit, je lui aurois arraché les yeux; après quoi, j'aurois laissé à son propre cœur le soin de lui en apprendre la raison.

Plût au ciel que, sans être obligé de faire de compliment à personne, son jour heureux fût demain! L'infâme! après avoir commencé par vous faire sentir la nécessité du compliment! Et n'est-ce pas sur vous, après cela, qu'il rejette le délai? Misérable qu'il est! Que mon cœur souffre!

Mais, dans les termes où vous êtes ensemble,

mes ressentiments sont hors de saison. Cependant je ne sais pas non plus s'ils le sont; puisque le plus cruel destin, pour une femme, est de se voir forcée de prendre un homme que son cœur méprise. Il est impossible que vous ne le méprisiez pas, du-moins par intervalles. Il a porté le poing au front, lorsque vous l'avez quitté en colère : que son poing n'étoit-il une hache, dans les mains de son plus mortel ennemi !

Je veux m'efforcer de tirer de ma tête quelque méthode, quelque invention pour vous délivrer de lui, et pour vous fixer dans un lieu sûr, jusqu'à l'arrivée de votre cousin Morden; une invention qui soit toujours prête, et que vous puissiez suivre dans l'occasion. Vous êtes sûre, dites-vous, de pouvoir sortir quand il vous plaît; et vous l'êtes aussi que notre correspondance est à couvert. Cependant, par les mêmes raisons que je vous ai représentées, et qui regardent votre réputation, je ne puis souhaiter que vous le quittiez, aussi long-temps qu'il ne vous donnera pas sujet de soupçonner son honneur. Mais je juge que votre cœur seroit plus tranquille, si vous pouviez compter sur une retraite, dans le cas de la nécessité.

Je répète encore une fois que je n'ai pas la moindre notion qu'il puisse ou qu'il ose former le dessein de vous outrager. Mais il en faut donc conclure que c'est un fou, ma chère; voilà tout.

Puisque le sort, néanmoins, vous jette entre les mains d'un fou, soyez la femme d'un fou à la première occasion : et quoique je ne doute point qu'il ne soit le plus difficile des fous à gouverner, comme sont tous les fous qui ont de l'esprit et de la vanité, prenez-le comme un châtiment, puisque vous ne sauriez le prendre comme une récompense; en un mot, comme un mari que le ciel vous donne, pour vous convaincre qu'il n'y a dans cette vie que des imperfections.

Mon impatience sera extrême, jusqu'à l'arrivée de votre première lettre.

ANNE HOWE.

LETTRE CLXXXIV.

M. Belford à M. Lovelace.

Mercredi 17 mai.

L'AMITIÉ ne me permet pas de vous cacher ce qui vous intéresse autant que la lettre que je vous communique. Vous y verrez ce qu'on appréhende de vous, ce qu'on souhaite de vous, et combien tous vos proches ont à cœur que vous teniez une conduite honorable à l'égard de miss Clarisse Harlove. Ils me font l'honneur de m'attribuer sur vous un peu d'influence. Je souhaiterois, de toute mon

ame, d'en avoir autant qu'ils le croyent dans cette occasion.

Qu'il me soit permis, Lovelace, de t'exhorter encore une fois, avant qu'il soit trop tard, avant que la mortelle offense soit commise, à faire de sérieuses réflexions sur les graces et le mérite de ta dame. Puissent tes fréquents remords en produire un solide! Puissent ton orgueil et la légèreté de ton cœur ne pas ruiner les plus belles espérances! Par ma foi, Lovelace, il n'y a que vanité, illusion et sottise dans tous nos systêmes de libertinage. Nous deviêndrons plus sages en vieillissant. Nous jetterons les yeux en arrière sur nos folles idées présentes, et nous nous mépriserons nous-mêmes, après avoir perdu notre jeunesse, lorsque nous nous rappellerons les engagements honorables que nous aurions pu former; toi particulièrement, si tu laisses échapper l'occasion de t'assurer une femme incomparable, pure depuis le berceau, noblement uniforme dans ses actions et dans ses sentiments, constante dans son respect mal récompensé pour le plus déraisonnable des pères. Quelle femme, pour l'heureux homme qui lui fera prendre ce titre!

Considère aussi ce qu'elle souffre pour toi. Actuellement, tandis que tu inventes des systêmes pour sa ruine, du-moins dans le sens qu'elle attache à ce terme, ne gémit-elle pas sous la malédiction d'un père, qu'elle ne s'est attirée qu'à l'occasion et pour

l'amour de toi? Voudrois-tu donner sa force et son effet à cette malédiction?

Et de quoi se flatte ici ton orgueil? Toi qui t'imagines follement que toute la famille des Harloves, et celle même des Howes, ne sont que des machines que tu fais servir, sans qu'elles le sachent, à tes projets de libertinage et de vengeance; qu'es-tu toi-même, que l'instrument d'un frère implacable et d'une sœur jalouse, pour causer toutes sortes de chagrins et de disgraces à la plus excellente femme du monde? Peux-tu souffrir, Lovelace, qu'on te regarde comme la machine de ton ancien ennemi James Harlove? N'es-tu pas même la dupe d'une ame encore plus vile, ce Joseph Léman, qui se sert bien plus, par tes libéralités, qu'il ne te sert toi-même par le double rôle que tu lui fais jouer? Ajoute que tu es aussi l'agent du diable, qui peut seul te récompenser comme tu le mérites, et qui n'y manquera pas, je t'assure, si tu persistes dans ton noir dessein, et si tu l'exécutes.

Quel autre que toi pourroit faire, avec autant d'indifférence que j'en remarque dans tes termes, les questions que tu me fais dans ta dernière lettre? Relis-les ici, cœur de diamant! « Ou fuiroit-elle » pour m'éviter? Ses parents ne la recevront point. » Ses oncles ne fourniront point à sa subsistance. » Sa chère Norton dépend d'eux, et n'est point en » état de lui faire des offres. Miss Howe n'oseroit la

» recevoir. Elle n'a point à Londres d'autre ami » que moi, et la ville est un pays étranger pour » elle ». Quel doit être le cœur qui est capable de triompher d'une si profonde affliction, où elle ne se trouve plongée que par tes inventions et tes artifices? Et quelle douce, mais triste réflexion, que la sienne, qui a presque amolli ta dureté, à l'occasion du nom de père, sous lequel tu lui proposois mylord M... pour le jour de la célébration? La tendresse de son âge lui faisoit souhaiter un père, lui faisoit espérer un ami. Ah! cher Lovelace, te résoudras-tu à devenir un démon pour elle, au-lieu du père que tu lui as ravi?

Tu sais que je n'ai aucun intérêt, que je ne puis avoir aucune vue, en souhaitant que tu rendes justice à cette admirable fille. Pour l'amour de toi-même, je t'en conjure encore une fois, pour l'honneur de ta famille, pour celui de notre humanité commune, sois juste à l'égard de Clarisse Harlove.

N'importe si ces instances conviennent à mon caractère. J'ai été et je suis encore assez méchant. Si tu reçois mon conseil, qui est, comme tu le verras dans la lettre de ton oncle, celui de toute ta famille, peut-être auras-tu raison de me dire que tu n'es pas plus méchant que moi. Mais si ton cœur s'endurcit contre mes reproches, et si tu ne respectes pas tant de vertus, toute la méchanceté d'une légion de diables lâchés dans une troupe d'ames

innocentes, avec plein pouvoir de leur nuire, ne commettroit pas autant de mal, ni un mal aussi bas que celui dont tu veux te rendre coupable.

On dit ordinairement que la vie d'un monarque, assis sur son trône, n'est pas en sûreté, s'il se trouve quelque désespéré qui méprise la sienne. On peut dire de même que la vertu la plus pure n'est point à couvert, s'il se trouve un homme qui compte pour rien son propre honneur, et qui se fasse un jeu des protestations et des vœux les plus solennels.

Tu peux, par tes ruses, tes chicanes, tes fausses couleurs, toi qui es pire en amour qu'un démon en méchanceté, vaincre une pauvre fille que tu as trouvé le moyen d'embarrasser dans tes filets, et que tu as privée de toute sorte de protection. Mais considère s'il ne seroit pas plus juste et plus généreux à son égard, plus noble à l'égard de toi-même, d'étouffer tes misérables désirs.

Il importe peu, je le répète, si mes actions passées ou futures répondent à mon *sermon*, comme tu nommeras peut-être ce que je t'écris. Mais voici ce que je te promets solennellement : Lorsque je trouverai dans une femme la moitié des perfections de miss Harlove, je prendrai l'avis pour moi, et je me marierai, si l'on consent à m'accepter. Il ne m'arrivera pas de vouloir éprouver son honneur aux dépens du mien. En d'autres termes, je ne dégraderai point une excellente fille à ses propres yeux,

par des épreuves, lorsque je n'aurai aucune raison de la soupçonner; et j'ajoute (par rapport à la merveilleuse utilité qu'on peut tirer, à ton avis, de l'épreuve d'une fille sage et innocente, plutôt que de celle des filles ordinaires) que je n'ai point à me reprocher, une fois dans ma vie, d'avoir ruiné les mœurs d'aucune personne de ce sexe, qui fût faite pour vivre sage sans mes sollicitations. C'est être assez coupable que de contribuer à la continuation du désordre dans celles qui s'y sont déjà livrées, et d'empêcher qu'elles ne se relèvent lorsqu'une fois elles sont tombées.

Enfin, quelque parti que l'esprit infernal dont tu suis l'étendard puisse te faire prendre à l'égard de cette incomparable personne, j'espère que tu en useras avec honneur par rapport à la lettre que je te communique. Ton oncle désire, comme tu verras, que je te laisse ignorer qu'il m'a écrit sur cette matière, par des raisons qui ne sont pas trop glorieuses pour toi. Je me flatte aussi que tu prendras les marques de mon zèle dans leur véritable sens.

Mylord M..... *à M.* Belford.

Lundi 15 mai.

« Monsieur,

» Si quelqu'un au monde a de l'ascendant sur
» l'esprit de mon neveu, c'est vous. Cette raison

» me porte à vous écrire, pour vous demander
» votre entremise dans l'affaire qui est entre lui et
» la plus accomplie de toutes les femmes; du-moins
» suivant le témoignage que tout le monde lui rend,
» et *ce que tout le monde pense doit être vrai* *.

» J'ignore qu'il ait aucun mauvais dessein sur
» elle; mais je connois trop bien son caractère pour
» ne pas être alarmé d'un si long délai. Les dames
» d'ici ont eu quelque temps les mêmes craintes.
» Ma sœur Sadleir, en particulier (vous savez que
» c'est une femme prudente), prétend que, dans
» les circonstances présentes, le délai doit moins
» venir de la demoiselle que de lui. Il est certain
» qu'il a toujours eu beaucoup d'aversion pour le
» mariage. Qui sait s'il ne pense point à lui jouer
» quelque mauvais tour, comme il en a joué à tant
» d'autres? Le mieux seroit de le prévenir; car,
» *après l'évènement, le conseil arrive trop tard.*

» Il a toujours eu la folie et l'impertinence de se
» moquer du goût que j'ai pour les proverbes. Mais,
» les regardant comme la sagesse de toutes les na-
» tions et de tous les siècles, rassemblée dans un
» petit nombre de paroles, je n'ai pas honte d'em-
» ployer un langage qui contient plus de sagesse que
» les ennuyeuses harangues de nos prédicateurs et

* M. Lovelace a fait remarquer plusieurs fois que son oncle étoit un homme simple et grand partisan des proverbes.

» de nos moralistes. Qu'il en rie, s'il le veut. Vous » et moi, monsieur Belford, nous savons mieux » ce qu'il en faut penser. *Quoique vous fréquentiez un loup, vous n'avez pas appris à hurler* » *avec lui.*

» Cependant il ne faut pas lui faire connoître que » je vous aye écrit là-dessus. J'ai honte de le dire; » mais il m'a toujours traité comme un homme » d'un sens médiocre : et peut-être n'auroit-il pas » meilleure opinion d'un conseil, s'il savoit qu'il » lui vînt de moi.

» Je suis sûr qu'il n'a aucune raison de me mé- » priser. Il se trouvera bien d'être mon neveu, s'il » me survit; quoiqu'un jour il m'ait dit en face, » que je pouvois disposer à mon gré de mon bien, » et que, pour lui, il aimoit autant la liberté qu'il » méprisoit l'argent. Il s'est imaginé, je suppose, » que je *ne pouvois le couvrir de mes ailes sans* » *le piquer de mon bec*. Cependant je ne l'ai jamais » piqué sans quelque bonne raison; et Dieu sait que » je lui donnerois mon sang, s'il vouloit s'attacher » un peu à m'obliger pour son propre bien. C'est » tout ce que je désire de lui. Il est vrai que sa pro- » pre mère a commencé à le gâter, et qu'ensuite » j'ai eu trop d'indulgence pour lui. Belle disposi- » tion! direz-vous, *de rendre le mal pour le bien*. » Mais telle a toujours été sa méthode.

» Comme tout le monde parle avec admiration



» de la prudence et de la bonté de cette jeune per-
» sonne, j'ai l'espérance que ce mariage pourroit
» le faire rentrer en lui-même. Si vous trouviez le
» moyen de l'y déterminer, je le mettrois en état
» de rendre les articles aussi avantageux qu'il peut
» les souhaiter, et je ne serois pas éloigné d'y join-
» dre la possession actuelle d'une fort belle terre.
» Pourquoi suis-je au monde, comme je le dis sou-
» vent, si ce n'est pour le voir marié et bien établi;
» lui et mes deux nièces? Puisse le ciel lui inspirer
» de meilleurs principes, avec un peu plus de bonté
» d'ame et de considération pour lui-même!

» Si les délais viennent de lui, je tremble pour
» la demoiselle. S'ils viennent d'elle, comme il l'é-
» crit à ma nièce Charlotte, je souhaiterois qu'on
» fît entendre à cette jeune personne que *les dé-*
» *lais sont dangereux*. Toute excellente qu'elle
» est, je puis l'assurer qu'elle ne doit pas faire trop
» de fond sur son mérite, avec une tête si légère
» et un ennemi si déclaré du mariage. Je sais, Mon-
» sieur, que vous êtes capable de donner à propos
» quelques bons avis. *Une parole est assez pour*
» *le sage*.

» Mais je voudrois sur-tout que vous vissiez un
» peu ce que vous pouvez obtenir de lui; car je l'ai
» averti si souvent de ses mauvaises pratiques, que
» je commence à désespérer de mes propres exhor-
» tations. Représentez-lui que *la vengeance n'en*

» *est pas moins sûre, pour se faire attendre.* Il
» pourra l'éprouver, s'il se conduit mal dans cette
» occasion. Quelle pitié qu'avec tant de lumières et
» de bonnes qualités, il ne fût jamais qu'un vil liber-
» tin! Hélas! hélas! *une poignée de bonne vie vaut*
» *mieux que plein muid de savoir**.

» Vous pouvez hazarder, comme son ami, que,
» s'il abusoit trop de mon affection, il n'est pas
» trop tard pour me remarier. Mon vieil ami Wy-
» cherley prit le même parti, dans un âge plus
» avancé que le mien, pour faire enrager son neveu.
» Ma goutte n'empêcheroit pas que je ne pusse avoir
» un ou deux enfants. J'avoue même qu'il m'en est
» venu quelque pensée, lorsqu'il m'a causé quel-
» que chagrin extraordinaire. Mais je me suis ré-
» froidi, en faisant réflexion que les enfants des
» personnes âgées, qui veulent faire les jeunes gens
» (je ne suis pas non plus de la dernière vieillesse),
» ne jouissent pas d'une longue vie, et qu'*un vieil-*
» *lard qui épouse une jeune femme, travaille,*
» dit-on, *à creuser sa fosse.* Cependant qui sait
» si le mariage ne seroit pas bon pour l'humeur
» goutteuse dont je suis tourmenté?

» Les sentences que je mêle exprès dans mon
» style, peuvent vous être de quelque utilité dans
» l'entretien que vous aurez avec mon neveu. Mais

* Vieux proverbe françois, que les Anglois ont adopté en propres termes.

» employez-les avec ménagement, de peur qu'il ne » reconnoisse *dans quel carquois vous avez pris* » *vos flèches.*

» Fasse le ciel, monsieur Belford, que vos bons » conseils, fondés sur les bons avis que je viens de » vous donner, pénètrent son cœur et l'excitent » à prendre un parti aussi avantageux pour lui-» même, que nécessaire pour l'honneur de cette » admirable personne, dont je souhaiterois qu'il eût » déjà fait sa femme. Alors je renoncerai tout-» à-fait au mariage.

» S'il étoit capable d'abuser de la confiance qu'elle » a eue pour lui, je serois le premier à solliciter la » vengeance du ciel. *Rarò, rarò*..... J'ai oublié » mon latin, mais je crois que c'est, *rarò antece-* » *dentem scelestum deseruit pede pœna claudo.* » Lorsque le vice marche devant, tôt ou tard la » vengeance le suit.

» Je ne vous fais pas d'excuse pour la peine où » je vous engage. Je sais combien vous êtes de ses » amis et des miens. Vous n'aurez jamais une si » belle occasion de nous rendre service à tous deux, » qu'en pressant ce mariage. Avec quelle joie vous » embrasserai-je après le succès! En attendant, » vous me ferez un plaisir extrême de me marquer » quelles sont vos espérances. Je suis, mon cher » Monsieur, votre, etc.

» M..... ».

M. Lovelace ne s'étant pas hâté de répondre à cette lettre, M. Belford lui en écrivit une autre, pour lui marquer la crainte qu'il avoit de lui avoir déplu par son honnête franchise. Il lui dit « qu'il » s'ennuie beaucoup à Watford, où il continue » d'attendre la mort de son oncle, et que c'est une » raison de plus pour souhaiter de n'être pas privé » de ses lettres ». Pourquoi me punirois-tu, ajoute-t-il, d'avoir plus de conscience et de remords que toi, qui ne t'es jamais fait un honneur d'en avoir beaucoup? D'ailleurs, j'ai à te faire un récit assez triste, qui regarde notre ami Belton et sa Thomasine, et qui sera une bonne leçon pour tous ceux qui sont dans le goût d'entretenir des maîtresses.

J'ai reçu depuis peu des lettres de nos trois associés. Ils ont toute ta méchanceté, sans avoir ton esprit. Les deux autres se vantent de quelques nouvelles entreprises, qui me paroissent mériter la corde, si le succès répond à leurs espérances.

Je suis fort éloigné de haïr l'intrigue, lorsqu'elle porte sur quelque principe. Mais que des personnages de cette espèce s'avisent de former des systêmes et de les confier au papier sans cet assaisonnement et cette pointe qui est ton talent, je t'avoue que j'en suis révolté et que leurs lettres me choquent beaucoup. Pour toi, Lovelace, quand tu t'obstinerois à suivre ton misérable plan, ne refuse pas d'aider un peu à me délivrer de ma pesanteur par ton

agréable correspondance, s'il te reste quelque désir d'obliger ton mélancolique ami,

BELFORD.

LETTRE CLXXXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi au soir, 19 mai.

LORSQUE je me suis ouvert si librement avec toi, et que je t'ai déclaré que ma principale vue est uniquement de mettre la vertu à l'épreuve; sur ce fondement que, si la vertu est solide, elle n'a rien à redouter, et que le mariage sera sa récompense, du-moins, si je ne puis parvenir à lui faire goûter une vie plus libre, qui seroit à-la-vérité le charme de mon cœur; je suis étonné de te voir revenir sans cesse à tes ridicules propos.

Je pense, comme toi, que dans quelque temps, lorsque je serai devenu plus sage, je conclurai « qu'il » n'y a que vanité, folie, extravagance dans nos » systêmes libertins ». Mais à quoi cela revient-il, si ce n'est à dire qu'il faut d'abord être plus sage?

Mon dessein n'est pas, comme tu parois le craindre, *de laisser échapper de mes mains cette incomparable fille*. Es-tu capable de dire à sa louange

la moitié de ce que j'ai dit, et de ce que je ne cesse de dire et d'écrire? Son tyran de père l'a chargée de sa malédiction, parce qu'elle l'a privé du pouvoir de lui faire accepter malgré elle un homme qu'elle déteste. Tu sais que, de ce côté-là, le mérite qu'elle s'est fait dans mon cœur est des plus médiocres. Que son père soit un tyran, est-ce une raison pour moi de ne pas mettre à l'épreuve une vertu que j'ai dessein de récompenser? Pourquoi, je te prie, ces réflexions éternelles sur une si excellente fille, comme s'il te paroissoit certain qu'elle doit succomber à l'épreuve? Tu me répètes dans toutes tes lettres, que, resserrée comme elle est dans mes filets, sa chute est infaillible : et c'est sa vertu néanmoins que tu fais servir de prétexte à tes inquiétudes.

Tu me nommes l'*instrument* du vil James Harlove! Que je suis tenté de te maudire! Oui, oui, je suis l'instrument de cet odieux frère, de cette sœur jalouse : mais sois attentif au spectacle, et tu verras quel sera le sort de l'un et de l'autre.

N'allègue pas contre moi une sensibilité que j'ai reconnue; une sensibilité qui te jette en contradiction, lorsque tu reproches ensuite à ton ami d'avoir un cœur de diamant; enfin une sensibilité que tu ne connoîtrois guère si je ne te l'avois communiquée.

Ruiner tant de vertu! m'oses-tu dire. Insup-

portable monotonie! Et puis tu as le front d'ajouter « que la vertu la plus pure peut être ruinée par » ceux qui n'ont aucun égard pour l'honneur, et » qui se font un jeu des serments les plus solennels». Quelle seroit, à ton avis, la vertu qui pourroit être ruinée sans serments? Le monde n'est-il pas plein de ces douces tromperies? et, depuis un grand nombre de siècles, les serments de l'amour ne passent-ils pas pour un badinage? D'ailleurs, les précautions contre la perfidie de notre sexe ne font-elles pas une partie nécessaire de l'éducation des femmes?

Mon dessein est de me vaincre moi-même; mais je veux tenter auparavant de vaincre la belle Clarisse. Ne t'ai-je pas dit que l'honneur de son sexe est intéressé dans cette épreuve?

Lorsque tu trouveras dans une femme la moitié seulement de ses perfections, tu te marieras: A-la-bonne-heure. Marie-toi, Belford.

Une fille est-elle donc dégradée par l'épreuve, lorsqu'elle y résiste?

Je suis bien aise que tu te fasses un reproche de ne pas travailler à la conversion des pauvres misérables qui ont été ruinées par d'autres que toi. Ne crains pas les récriminations auxquelles tu pourrois t'attendre, lorsque tu te vantes de n'avoir jamais ruiné les mœurs d'une jeune créature que tu ayes crue capable de demeurer sage. Ta consolation me

paroît celle d'un Hottentot, qui aime mieux exercer sa gloutonnerie sur de sales restes, que de réformer son goût. Mais, dis-moi, Belford, aurois-tu respecté une fille telle que mon *Bouton de rose*, si mon exemple ne t'avoit pas piqué d'honneur? Et ce n'est pas la seule fille que j'aye épargnée. Lorsqu'on a reconnu mon pouvoir, qui est plus généreux que ton ami?

C'est la résistance qui enflamme les désirs, et qui aiguise les traits de l'Amour. Il est désarmé lorsqu'il n'a rien à vaincre : il languit, il perd le soin de plaire *.

Les femmes ne l'ignorent pas plus que les hommes. Elles aiment de la vivacité dans les soins qu'on leur rend. De là vient, pour le dire en passant, que l'amant vif, empressé, est si souvent préféré au froid mari. Cependant le beau sexe ne considère pas que c'est la variété et la nouveauté qui donnent cette ardeur; et que si le libertin étoit aussi accoutumé que le mari à leurs faveurs, elles ne lui seroient pas moins indifférentes. Que les belles prennent cette leçon de moi : l'art de plaire consiste, pour une femme, à paroître toujours nouvelle.

Revenons. Si ma conduite ne te paroît pas assez justifiée par cette lettre et par les dernières, je te renvoye à celle du 13 d'avril. Je te supplie, Bel-

* Quatre vers.

ford, de ne me pas mettre dans la nécessité de te répéter si souvent les mêmes choses. Je me flatte que tu relis plus d'une fois ce que je t'écris.

Tu me fais assez bien ta cour, lorsque tu parois craindre mon ressentiment, jusqu'à ne pouvoir être tranquille si je laisse passer un jour sans t'écrire. C'est ta conscience, je le vois clairement, qui te reproche d'avoir mérité ma disgrace : et si elle t'en a convaincu, peut-être empêchera-t-elle que tu ne retombes dans la même faute. Tu feras bien d'en tirer ce fruit; sans quoi, prends garde que, sachant à-présent comment je puis te punir, je ne le fasse quelquefois par mon silence; quoique je prenne autant de plaisir à t'écrire sur ce charmant sujet, que tu peux en prendre à me lire.

Marque à mylord que tu m'as écrit; mais garde-toi de lui envoyer la copie de ta lettre. Quoiqu'elle ne contienne qu'un tas de raisonnements mal digérés, il pourroit croire qu'elle n'est pas sans force. Les plus pauvres arguments nous paroissent invincibles, lorsqu'ils favorisent nos désirs. Le stupide pair s'imagine peu que sa nièce future soit rebelle à l'amour. Il est persuadé au contraire, et tout l'univers pense comme lui, qu'elle s'est engagée volontairement sous mon étendard. Qu'en arrivera-t-il? que je serai blâmé, et qu'on la plaindra s'il arrive quelque chose de mal.

Mais puisque mylord paroît avoir ce mariage à

cœur, j'ai déjà pris le parti de lui écrire, pour lui apprendre : « qu'une malheureuse prévention in-
» spire à ma belle des défiances qui ne sont pas trop
» généreuses; qu'elle regrette son père et sa mère,
» et que son penchant la porteroit plutôt à retour-
» ner au château d'Harlove qu'à se marier; qu'elle
» apprébende même que la démarche qu'elle a
» faite de partir avec moi, n'ait fait prendre une
» mauvaise idée d'elle aux dames d'une maison
» telle que la nôtre. Je le prie de m'écrire une lettre
» que je puisse lui montrer; quoique ce point, lui
» dis-je, demande d'être touché délicatement. Je
» lui laisse la liberté de me traiter aussi mal qu'il
» voudra, et je l'assure que je recevrai tout de
» bonne grace, parce que je sais qu'il a du goût
» pour le *style correctif*. Je lui dis que, pour les
» avantages qu'il me destine, il est le maître de ses
» offres, et que je lui demande l'honneur de sa pré-
» sence à la célébration, afin que je tienne de sa
» main le plus grand bonheur qu'un mortel puisse
» m'accorder ».

Je n'ai pas déclaré absolument à ma charmante que mon dessein fût d'écrire à mylord, quoique je lui aye fait entrevoir que je prendrois cette résolution. Ainsi, rien ne m'obligera de produire la réponse. S'il faut te parler naturellement, je ne serois pas bien aise d'employer des noms de ma famille pour avancer mes autres desseins. Cependant je

dois tout assurer, avant que de jeter le masque. C'est le motif que j'ai eu en amenant la belle ici. Tu vois, par conséquent, que la lettre du vieux pair ne pouvoit venir plus à propos. Je t'en remercie.

A l'égard de ses sentences, il est impossible qu'elles produisent jamais un bon effet sur moi. J'ai été suffoqué de bonne heure *par sa sagesse des nations*. Dans mon enfance, je ne lui ai jamais fait aucune demande qui n'ait fait sortir un proverbe de sa bouche; et si le sens de la sage maxime tournoit au refus, il ne falloit plus espérer d'obtenir la moindre faveur. J'en avois conçu tant d'aversion pour le seul mot de proverbe, qu'aussitôt qu'on m'eut donné un précepteur, qui étoit un fort honnête ministre, je lui déclarai que jamais je n'ouvrirois ma *Bible*, s'il ne me dispensoit d'en lire un des plus sages traités, contre lequel néanmoins je n'avois pas d'autre sujet d'objection que son titre. Pour Salomon, je l'avois pris en haîne, non à cause de sa polygamie, mais parce que je me le représentois comme un vieux maussade personnage, tel que mon oncle.

Laissons, je te prie, les vieux dictons aux vieilles gens. Que signifient tes ennuyeuses lamentations sur la maladie de ton parent? Tout le monde ne convient-il pas qu'il n'en peut revenir? Le plus grand service que tu aurois à lui rendre, seroit d'abréger

sa misère. J'apprends qu'il est encore infesté de médecins, d'apothicaires et de chirurgiens; que toutes les opérations ne peuvent pénétrer jusqu'au siége du mal, et qu'à chaque visite, à chaque scarification, ils prononcent sur lui la sentence d'une mort inévitable. Pourquoi prennent-ils plaisir à faire durer ses tourments? N'est-ce pas pour enlever sa *toison*, plutôt que des lambeaux de sa chair? Lorsqu'un malade est désespéré, il me semble qu'on devroit cesser de payer les médecins. Tout ce qu'ils prennent est un vol qu'ils font aux héritiers. Si le testament est tel que tu le souhaites, que fais-tu près du lit d'un moribond? Il t'a fait appeler, dis-tu. Oui, pour lui fermer les yeux. Ce n'est qu'un oncle, après tout; un oncle, et rien de plus. De quel air tu te signes, *mon mélancolique ami!* De quoi mélancolique? De voir un mourant; d'être témoin d'un combat entre un vieillard et la mort : je te croyois plus homme. Toi qu'une mort aiguë, que la pointe d'une épée n'effraye pas, être si consterné du spectacle d'une maladie chronique! Les scarificateurs s'exercent tous les jours; sur quoi? sur un cadavre. Prends exemple des grands *bouchers*, des *bourreaux* fameux, pires mille fois que ton ami Lovelace, qui font, dans l'espace d'un jour, dix mille veuves et deux fois autant d'orphelins. Ils obtiennent à ce prix le nom de *grands*. Apprends d'eux à soutenir la vue d'une mort ordinaire.

Je souhaiterois que mon oncle m'eût donné l'occasion de te fortifier par un meilleur exemple. Tu aurois vu jusqu'où j'aurois poussé le courage; et si je t'avois écrit dans cette conjoncture, voici comment j'aurois fini ma lettre : « J'espère que le vieux » Troyen jouit d'un heureux sort; le mien l'est dans » cette espérance, et je suis ton joyeux ami,

» LOVELACE ».

P. S. Ne t'arrête pas toujours au même sujet, Belford. Raconte-moi l'histoire du pauvre Belton. Si mes services peuvent lui être utiles, dis-lui qu'il peut disposer de ma bourse et de ma personne; mais plus librement, néanmoins, de ma bourse; car le moyen de quitter ma déesse? Je donnerai ordre à mes autres vassaux de se tenir prêts à t'obéir. Si vous avez besoin d'un chef, vous me le ferez savoir; mais j'entre pour ma part dans tous les frais.

LETTRE CLXXXVI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Samedi 20 mai.

N'ATTENDS pas un mot de réponse aux misérables propos dont ta dernière lettre est remplie. J'abandonne ta charmante maîtresse à la protection des

puisssances qui ont la vertu des miracles, et à la force de son propre mérite. Je ne suis pas encore sans espérance dans l'une ou l'autre de ces deux ressources.

Il faut te raconter, comme tu le désires, l'histoire du pauvre Belton; d'autant plus volontiers qu'elle m'a jeté dans une suite de réflexions sur notre vie passée, sur notre conduite présente, et sur nos vues pour l'avenir, qui peuvent nous être utiles à tous deux, si je puis donner quelque poids à mes idées.

Le malheureux Belton m'est venu voir, jeudi dernier, dans la triste situation où je suis. Il a commencé par des plaintes de sa mauvaise santé, de l'abattement de ses esprits, de la toux qui le consume, et de son crachement de sang, qui ne fait qu'augmenter; après quoi, il est entré dans le récit de son infortune.

L'aventure est détestable, et ne sert pas peu à l'augmentation de ses autres maux. On a su que sa Thomasine, qui n'espéroit pas moins que de finir par le mariage avec un homme qu'elle feignoit d'aimer à l'idolâtrie, entretenoit depuis long-temps un commerce secret avec un valet de son père, qui tient, comme tu sais, une hôtellerie à Darking; et qu'elle en a fait un homme du bel air aux dépens du pauvre Belton. Elle a ménagé cette intrigue avec beaucoup d'art. Notre ami, dans la confiance de son

cœur, lui avoit abandonné la clef de sa cassette, et le soin de rembourser une rente considérable sur la principale partie de son bien, dont il souhaitoit ardemment d'être délivré. Elle n'a pu rendre compte de plusieurs grosses sommes qu'elle a reçues pour cet usage; et n'ayant pas payé plus fidèlement la rente, elle l'expose aujourd'hui à perdre le fonds, par les chicanes obstinées de ses créanciers. Comme elle passe depuis long-temps pour sa femme, il ne sait quel parti prendre à son égard, ni par rapport à deux petits enfants, pour lesquels il avoit une si vive tendresse, en supposant qu'ils étoient à lui, mais auxquels il commence à douter s'il a quelque part.

On n'a donné le commencement de cette lettre que pour en faire connoître le sujet, et pour jeter du jour sur quelques endroits de la lettre suivante. Le reste contient des réflexions sur le caractère commun des maîtresses entretenues, auxquelles Belford établit qu'il n'y a point de confiance à prendre.

LETTRE CLXXXVII.

M. Lovelace à M. Belford.

Samedi 20 mai.

Je suis assez content des sobres réflexions de ta dernière lettre, et je t'en fais mes remercîments. Pauvre Belton! Je ne me serois guère imaginé que sa Thomasine fût capable de cet excès de méchanceté. Mais tel sera toujours le danger de ceux qui entretiennent une fille de basse naissance. C'est ce qui ne m'est jamais arrivé; et je n'ai pas eu besoin de cette ressource. Un homme tel que moi, Belford, *n'a, jusqu'à-présent, qu'à secouer le plus grand arbre, et le meilleur fruit lui tombe dans la bouche.* Toujours dans le goût de Montagne, comme tu sais; c'est-à-dire, persuadé qu'il y a de la gloire à subjuguer une fille de bonne maison. Le progrès de la séduction a réellement plus de charmes pour moi, que l'acte qui le couronne; car c'est une vapeur, le transport d'un instant. Je te remercie cordialement de cette approbation indirecte que tu donnes à mon entreprise présente.

Avec une jeune personne telle que miss Harlove, un homme est à couvert de tous les inconvénients sur lesquels ton éloquence s'est exercée.

Encore une fois, Belford, je te rends grace de l'encouragement que tu me donnes. On n'a pas besoin, comme tu dis, de se cacher dans un trou et de fuir le jour, avec une compagne telle que miss Clarisse. Que tu es aimable, de flatter si agréablement le désir favori de mon cœur! Ce ne sera pas non plus une honte pour moi, de laisser à une fille comme elle la liberté de prendre mon nom : et je m'embarrasserai peu de la censure du public, si je vis avec elle jusqu'à l'âge de discrétion dont tu parles; quand il devroit m'arriver à-la-fin d'y être pris, et de consentir quelque jour à marcher avec elle dans le bon vieux chemin de mes ancêtres.

Que le ciel te bénisse, mon honnête ami! Lorsque tu plaidois pour le mariage, en faveur de la belle, je me suis figuré que tu badinois, ou que tu ne prenois ce ton que par complaisance pour mon oncle. Je savois bien que ce n'étoit pas par principe, que ce n'étoit pas par compassion. A-la-vérité, je te soupçonnois d'un peu d'envie : mais à-présent, c'est toi-même. Je te reconnois, et je répète encore : Que le ciel te bénisse, mon honnête et mon véritable ami!

LOVELACE.

P. S. Mon courage va redoubler pour l'exécution de tous mes systêmes, et je te ferai le plaisir de t'informer fidèlement de la continuation de

mes progrès. Mais je n'ai pu m'empêcher d'interrompre mon histoire, pour t'exprimer ma reconnoissance.

LETTRE CLXXXVIII.

M. Lovelace à M. Belford.

Samedi 20 mai.

Il faut te faire la peinture de notre situation :

Grands et petits, nous sommes tous extrêmement heureux. Dorcas est dans les bonnes graces de sa maîtresse. Polly lui a demandé son conseil sur une proposition de mariage qui la regarde : jamais oracle n'en donna de meilleur. Sally, à l'occasion d'une petite querelle avec son marchand, a pris ma charmante pour arbitre. Elle a blâmé Sally de tenir une conduite tyrannique avec un homme dont elle est aimée. Chère petite personne ! être devant le miroir, et fermer les yeux de crainte de s'y reconnoître ! Madame Sinclair a fait sa cour à un juge si infaillible, en lui demandant son avis sur le mariage de ses deux nièces.

Nous sommes sur ce pied, depuis plusieurs jours, avec les gens de la maison. Cependant on mange toujours seule. On ne leur accorde pas souvent

l'honneur de sa compagnie dans les autres temps. Ils sont accoutumés à sa méthode; ils ne la pressent point. C'est la persévérance qui l'emportera. Lorsqu'on se rencontre, tout se passe fort civilement de part et d'autre. Je crois, Belford, que, dans le mariage même, on éviteroit quantité de querelles si l'on se voyoit rarement.

Mais comment suis-je moi-même avec la belle, depuis ce brusque départ et ce refus incivil de mercredi matin? C'est ta demande, n'est-ce pas? En vérité, fort bien, mon ami. Pourquoi serois-je mal avec elle? La chère petite impertinente n'a point de secours à tirer d'elle-même. Elle n'a pas d'autre protection à se promettre. D'ailleurs, elle a pleinement entendu (qui se seroit défié qu'elle pût être si proche?) une conversation que j'eus le même jour avec madame Sinclair et miss Martin; et son cœur en est devenu plus tranquille sur divers points douteux. Tels sont particulièrement :

Le malheureux état de madame de Fretchville. La pauvre femme! Miss Martin, feignant de la connoître, ne manque point de la plaindre fort humainement. Elle et le mari qu'elle a perdu s'étoient aimés dès le berceau. La pitié se communique d'un cœur à l'autre. Il est impossible que toutes les circonstances d'une si grande douleur, représentées par une fille aussi tendre que miss Martin, n'ayent pas fait une extrême impression sur ma bien-aimée;

La goutte de mylord M...., seul obstacle qui l'empêche de venir marquer sa tendresse à mon épouse;

Le départ de mylady Lawrance et de miss Montaigu, qu'on attend bientôt à Londres;

La passion que j'aurois de voir mon épouse en état de les recevoir dans sa propre maison, si madame Fretchville pouvoit être un moment d'accord avec elle-même;

L'intention où je suis, malgré cela, de demeurer chez madame Sinclair, dans la seule vue de satisfaire, jusqu'au moindre article, la délicatesse de mon épouse;

Ma tendresse infinie pour elle, que je représentai d'un ton fort ardent, comme la plus sincère et la plus pure passion qu'un homme ait jamais ressentie pour une femme.

Sally et madame Sinclair s'étendirent sur ses louanges, mais sans affectation. Sally particulièrement admira sa modestie, et la nomma *exemplaire*. Cependant, pour prévenir tous les soupçons, elle ajouta que, s'il lui étoit permis d'expliquer librement ses idées devant moi, elle trouvoit sa délicatesse excessive. Mais elle m'applaudit beaucoup d'observer rigoureusement ma promesse.

Pour moi, je blâmai plus ouvertement sa conduite avec moi. Je la traitai de cruelle; je m'emportai contre sa famille; je parus douter de son amour.

Me voir refuser jusqu'à la moindre faveur, tandis que ma conduite étoit aussi pure, aussi délicate, dans les moments où je me trouvois seul avec elle, que sous les yeux de toute la maison! Je touchai quelque chose de ce qui s'étoit passé le même jour entre elle et moi, ne me plaignant que de quelques traits d'indifférence si marqués, qu'il m'étoit impossible de les soutenir. Mais je voulois lui proposer d'aller samedi prochain à la comédie, où l'on devoit donner l'*Orpheline d'Otway*, jouée par les meilleurs acteurs, pour essayer si toutes sortes de faveurs me seroient refusées. J'avois néanmoins peu de goût pour les tragédies; quoique je n'ignorasse pas qu'elle les aimoit, à cause de l'instruction et des bons exemples qu'on y trouve presque toujours.

Je n'avois que trop de sentiments, ajoutai-je; et le monde offroit d'assez grands sujets de tristesse, sans qu'il fût besoin d'emprunter les douleurs d'autrui et de s'en faire un amusement. Cette remarque est assez vraie, Belford; et je crois qu'en général, tout ce qu'il y a de gens de notre espèce pensent là-dessus comme moi; ils n'aiment point d'autres tragédies que celles où ils font eux-mêmes les rôles de tyrans et d'exécuteurs. Ils ne veulent pas s'exposer à des réflexions trop sérieuses. Ils courent aux pièces comiques, pour rire des chagrins qu'ils ont causés, et pour y trouver des exemples qui ressemblent à leurs propres mœurs; car nous avons peu de comé-

dies qui en offrent de bons. Mais que dis-je? je crois me souvenir, en y pensant, que tu te plais au *lamentable*.

Miss Martin répondit pour Polly, qui étoit absente; madame Sinclair, pour elle-même et pour toutes les femmes de sa connoissance, sans excepter miss Partington, qu'elles préféroient le comique à la tragédie. Je crois qu'elles ont raison, parce qu'il n'y a pas de libertin un peu déterminé, qui ne mêle assez de tragique dans les comédies qu'il joue avec une maîtresse.

Je priai Sally de tenir compagnie à mon épouse. Elle étoit engagée pour samedi, m'a-t-elle répondu. Je demandai à madame Sinclair sa permission pour Polly. Assurément, me dit-elle, Polly se feroit un honneur extrême d'accompagner madame Lovelace; mais la pauvre fille avoit le cœur si tendre, et la pièce étoit si touchante, qu'elle perdroit les yeux à force de pleurer.

En même-temps, Sally me représenta ce qu'il y avoit à craindre de Singleton, pour me donner occasion de répondre à l'objection, et pour épargner à ma belle la peine de la faire, ou de discuter cet article avec moi.

Aussitôt je confessai que je n'avois que mon courage pour être tranquille de ce côté-là; et parlant d'une lettre que je venois de recevoir, je déclarai à madame Sinclair qu'on me donnoit avis qu'une

personne dont on me faisoit le portrait, avoit entrepris de nous découvrir. Ensuite, ayant demandé une plume et de l'encre, je jetai sur un papier les principales marques auxquelles on pourroit le reconnoître, afin qu'au besoin toute la maison pût s'armer contre lui : « Un matelot fort maltraité de » la petite vérole, le teint brûlé, le regard mauvais, » haut d'environ six pieds, les sourcils pendants, » les lèvres écorchées, comme un reste de scorbut; » avec un couteau qu'il portoit ordinairement au » côté, une casaque brune, un mouchoir de toile » peinte autour du cou, un bâton de bois de chêne » dans la main, presque de sa longueur, et d'une » grosseur proportionnée ». Il ne falloit pas répondre un mot à toutes ses questions. Il falloit m'appeler sur-le-champ, mais empêcher, s'il étoit possible, que mon épouse n'en eût la moindre connoissance. J'ajoutai que si son frère ou Singleton se présentoient, je les recevrois civilement pour l'amour d'elle; et qu'alors elle n'auroit qu'à reconnoître son mariage; après quoi, il ne resteroit de part et d'autre nul prétexte pour la violence. Mais je jurai, dans les termes les plus furieux, que, si malheureusement elle m'étoit enlevée par la persuasion ou par la force, j'irois, dès le lendemain, la demander chez son père, soit qu'elle y fût ou qu'elle n'y fût pas; et que si je ne trouvois pas la sœur, je saurois trouver le frère, et m'assurer aussi facile-

ment que lui d'un capitaine de vaisseau. A-présent, Belford, crois-tu qu'elle entreprenne de me quitter, quelque conduite que je puisse tenir avec elle ?

Madame Sinclair a si bien contrefait l'air tremblant, elle a paru si effrayée des désastres qui pouvoient arriver dans sa maison, que j'ai commencé à craindre qu'elle n'outrât son rôle, et qu'elle ne détruisît mon ouvrage. Je lui ai fait signe de l'œil. Elle m'en a fait un de la tête, pour marquer qu'elle m'entendoit. Elle a baissé le ton ; et passant une de ses lèvres sur l'autre, avec ses minauderies ordinaires, elle est demeurée en silence.

Voilà des préparatifs, Belford. Crois-tu que tes raisonnements et tous les proverbes de mylord M.... soient capables de m'y faire renoncer ? *Non sûrement ;* comme dit ma charmante, lorsqu'elle veut exprimer son aversion pour quelque chose.

Et quel doit être nécessairement l'effet de toutes ces ruses, pour la conduite de ma belle avec moi ? Peux-tu douter qu'elle n'ait été d'une complaisance achevée, dès la première fois qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir ?

Jeudi fut un jour très-heureux. Il ne manqua rien à notre bonheur le matin. Je baisai sa main charmante. Tu n'as pas besoin que je te fasse la description de ses mains et de ses bras. Lorsque tu l'as vue, j'ai remarqué que tes yeux y étoient fixés aussitôt

qu'ils pouvoient abandonner les rares beautés qui composent son visage. Je baisai donc sa main, environ cinquante fois, si j'ai bien compté. J'allai une fois jusqu'à ses joues, dans le dessein de parvenir à ses lèvres, mais avec un transport si vif, qu'elle en parut fâchée.

Si ses soins n'étoient pas continuels pour me tenir ainsi à la longueur du bras; si les plus innocentes libertés, auxquelles notre sexe aspire par degrés, ne m'étoient pas refusées avec une rigueur insupportable, il y auroit long-temps que nous serions un peu plus familiers. Si je pouvois seulement obtenir quelque accès près d'elle, à sa toilette, ou dans son déshabillé; car l'air de dignité augmente dans une femme vêtue, et fortifie le respect : mais on ne peut la retenir si tard, ni la surprendre si matin, qu'elle ne soit toujours dans la dernière décence. Tous ses trésors étant gardés si soigneusement, ne sois pas surpris que j'aye fait si peu de progrès dans l'épreuve. Mais quel aiguillon que cette cruelle distance!

Encore une fois, jeudi matin nous fûmes fort heureux. Vers midi, elle compta le nombre des heures qu'elle avoit passées avec moi. Ce temps ne m'avoit paru qu'une minute; mais elle me témoigna qu'elle souhaitoit d'être seule. Je me fis presser; et je ne cédai qu'après avoir remarqué que le soleil commençoit à se couvrir de quelques nuages.

J'allai dîner chez un ami. A mon retour, je parlai

de maison et de madame Fretchville. J'avois vu Mennell; je l'avois pressé de faire entendre raison à la veuve. Elle marqua beaucoup de compassion pour cette dame; autre effet de la conversation qu'elle avoit entendue. Je ne manquai pas de lui dire aussi que j'avois écrit à mon oncle, et que j'attendois bientôt sa réponse. Elle me fit la grace de m'admettre à souper. Je lui demandai ce qu'elle pensoit de mes articles. Elle me promit de s'expliquer aussitôt qu'elle auroit reçu des nouvelles de miss Howe.

Je lui proposai alors de m'accorder sa compagnie samedi au soir, à la comédie. Elle me fit les objections que j'avois prévues; les projets de son frère, le temps qui étoit fort chaud, etc., mais d'un ton qui paroissoit modéré par la crainte de me désobliger : autre effet charmant de la conversation. Elle passa par conséquent sur ses propres difficultés, et j'obtins la grace que je demandois.

Vendredi n'a pas été moins tranquille que le jour d'auparavant.

Voilà deux jours que je puis nommer heureux ! Pourquoi tous les autres ne leur ressemblent-ils pas? Il semble que cela dépende de moi. C'est une chose étrange que je prenne plaisir à tourmenter une femme que j'aime uniquement ! Il faut que j'aye dans le caractère quelque chose de semblable à miss Howe, qui se plaît à faire enrager son malheureux Hickman. Cependant je ne serois pas ca-

pable de cette dureté pour un ange tel que Clarisse, si je n'étois résolu, après le temps de l'épreuve, de la récompenser au-delà de ses désirs.

Samedi est à moitié passé. Notre bonheur dure encore. On se prépare pour la comédie. Polly s'est offerte. Elle est acceptée. Je l'ai avertie des endroits où elle doit pleurer, non-seulement pour faire connoître la bonté de son cœur, dont les larmes sont toujours une bonne marque, mais encore pour avoir un prétexte de cacher son visage avec son éventail ou son mouchoir, quoique Polly, dans le fond, soit bien éloignée d'être une fille publique. Nous serons dans la loge verte.

Les douleurs d'autrui, si bien représentées, ne manqueront point d'ouvrir le cœur de ma charmante. Lorsque j'ai obtenu d'une jeune personne la permission de l'accompagner à la comédie, je me suis toujours cru sûr de la victoire. Le cœur des femmes, pétri de douceur et d'harmonie lorsque rien ne le gêne, s'étend et perd le soin de s'observer à mesure que leur attention est attirée au-dehors par un amusement qui les intéresse. La musique, et peut-être une collation qui succède, ont aussi leur part à cet effet. Je n'espère ici rien d'approchant. Mais j'ai plus d'une vue dans l'empressement avec lequel j'ai proposé la comédie à ma chère Clarisse. Pour t'en apprendre une, Dorcas a le passe-partout, comme je te l'ai déjà dit. Tu

comprends l'usage qu'elle en fera dans notre absence. A-présent, ne crois-tu pas qu'il soit important de faire voir à ma belle une tragédie des plus touchantes, ne fût-ce que pour lui apprendre qu'il y a de plus grandes disgraces et des douleurs plus profondes qu'elle ne se l'est peut-être jamais imaginé ?

Conviens que notre bonheur est extrême. J'espère que nous ne trouverons pas, dans notre chemin, quelqu'un de ces génies sinistres qui se plaisent à troubler la joie des pauvres mortels.

LOVELACE.

Miss Clarisse, dans une lettre du vendredi 19 mai, apprend à son amie que sa perspective est encore une fois changée avec avantage, et que depuis sa dernière lettre elle a connu vingt-quatre heures assez heureuses, du-moins en les comparant à sa situation. « Que je compose volontiers, dit-» elle, pour les moindres apparences de bonheur ! » Que je suis facilement disposée à tourner vers » moi le côté flatteur des événements, et à me re-» paître de toutes sortes d'espérances! et cela, non-» seulement pour mon propre intérêt, mais aussi » pour l'amour de vous, qui entrez si généreuse-» ment dans tout ce qui m'arrive d'agréable ou de » fâcheux ».

Elle lui fait ici le détail de la conversation qu'elle a trouvé le moyen d'entendre, entre M. Lovelace, madame Sinclair et miss Martin; mais elle explique, avec plus d'étendue, l'occasion qu'elle a eue de prêter l'oreille à leurs discours, dans la persuasion qu'ils n'ont pu se défier d'être écoutés. Elle apporte les raisons qui lui ont fait trouver du plaisir à les entendre; et quoiqu'elle soit choquée du projet hardi qu'il a formé, s'il la perd de vue un seul jour, elle se réjouit qu'il soit résolu d'éviter la violence, s'il se rencontre dans la ville avec son frère. Elle s'est crue obligée, dit-elle, par ce qui s'est passé mercredi, et par ce qu'elle a eu le bonheur d'entendre, de lui promettre d'aller à la comédie, sur-tout lorsqu'il a eu la discrétion de lui proposer une des nièces pour l'accompagner. Elle paroît charmée qu'il ait écrit à mylord M.... Elle lui a promis de s'expliquer sur les articles, aussitôt qu'elle aura reçu des nouvelles de son amie. Enfin l'avenir, ajoute-t-elle, commence à lui offrir des apparences assez favorables, comparées du-moins aux nouveaux dangers dont elle s'est crue menacée depuis son naufrage.

Cependant elle est bien aise que son amie s'occupe de quelque plan qui puisse assurer son repos par d'autres voies. Elle regarde M. Lovelace comme un esprit dangereux; et la prudence l'oblige, par

conséquent, de veiller sans cesse, et de s'armer contre le mal possible.

Elle se croit sûre que ses lettres et celles de son amie sont parfaitement à couvert. Elle ne doute pas non plus qu'elle ne soit libre de sortir et de rentrer; mais M. Lovelace est si assidu près d'elle, qu'elle n'a pas le temps de mettre cette liberté à l'épreuve. Elle le feroit plus souvent, néanmoins, s'il arrivoit quelque occasion d'en douter, et si les desseins de son frère et du capitaine Singleton lui causoient moins de frayeur.

LETTRE CLXXXIX.

Miss Howe à miss Clarisse Harlove.

Samedi 20 mai.

Je ne savois pas, ma chère, que, pour répondre aux articles de M. Lovelace, vous attendissiez mon avis. Comme je serois fâchée que cette raison causât quelque délai, je profite d'une occasion extraordinaire pour faire porter cette lettre chez Wilson.

Jamais je n'ai douté de la justice et de la générosité de votre personnage, sur ce qui concerne les articles; et tous ses parents n'ont pas les sen-

timents moins nobles que leur naissance. Mais, à-présent, je crois que vous ne ferez pas mal d'attendre quelle sera la réponse de mylord à sa lettre d'invitation.

Voici le plan que j'ai médité pour vous. Ne vous souvenez-vous pas d'avoir vu, avec moi, une femme nommée madame Towsend, qui fait un grand commerce d'étoffes des Indes, de toiles de Cambrai et de dentelles de Flandres, qu'elle trouve le moyen de recevoir sans payer d'entrées, et de débiter secrettement dans toutes les bonnes maisons de votre voisinage? Elle est alternativement à Londres, dans une chambre qu'elle y loue à l'extrémité du faubourg de Southwark, où elle a des échantillons de ses marchandises, pour la commodité de ses pratiques de ville. Mais sa véritable résidence et son magasin sont à Depford. Je dois sa connoissance à ma mère, à qui elle avoit été recommandée, dans la supposition de mon mariage, et qui me dit, en me la présentant, qu'avec le secours de cette femme je pourrois être magnifique à peu de frais.

Au fond, ma chère, je n'ai pas trop de penchant à favoriser la contrebande. Il me semble que c'est braver les loix de notre pays, nuire aux honnêtes marchands, et dérober à notre prince un revenu légitime, dont la diminution peut l'obliger à faire de nouvelles levées sur le public. Mais quoique je n'aye encore rien pris à madame Towsend, nous

ne sommes pas mal ensemble. C'est une femme entendue, et d'un fort bon caractère. Elle a vu les pays étrangers, par rapport à son commerce, et je trouve beaucoup de plaisir à l'entendre. Comme elle cherche à se faire connoître de toutes les jeunes personnes qui ne sont pas éloignées de changer d'état, elle m'a priée de la recommander à vous; et je suis sûre que je l'engagerois sans peine à vous accorder une retraite dans sa maison de Depford. C'est un bourg qu'elle représente fort peuplé, et peut-être un des lieux du monde où l'on penseroit le moins à vous chercher. Il est vrai que la nature de son commerce ne lui permet pas d'y être long-temps; mais on ne sauroit douter qu'elle n'y ait quelque personne de confiance. Vous y seriez en sûreté jusqu'au retour de M. Morden. Il me semble que vous feriez fort bien d'écrire d'avance à cet honnête cousin. Ce n'est point à moi de vous prescrire ce que vous devez lui marquer. Je me repose sur votre discrétion; car vous comprenez sans doute ce qu'il y auroit à craindre du moindre démêlé entre deux hommes de cœur.

J'apporterai de nouveaux soins à digérer ce plan, si vous l'approuvez, ou plutôt si vous le jugez nécessaire. Mais il faut espérer que vous n'aurez pas besoin de cette ressource, puisque la perspective est changée, et que vous avez *connu vingt-quatre heures, qui ne peuvent pas être nommées mal-*

heureuses. Que je me sens indignée de voir une fille telle que vous, réduite à cette misérable consolation !

Je me souviens que madame Towsend a deux frères, qui commandent chacun un vaisseau marchand. Comme ils ne peuvent manquer d'être liés d'intérêts avec elle, qui sait si vous ne pourriez pas avoir, au besoin, tout l'équipage d'un vaisseau à votre service? Supposé que Lovelace vous donne sujet de le quitter, ne vous occupez point de vos craintes pour les Harloves. Qu'ils prennent soin l'un de l'autre. Ils y sont assez portés. Les loix seront leur défense. Votre homme n'est pas un assassin, ni un meurtrier de nuit. C'est un ennemi ouvert, parce qu'il est intrépide : et s'il entreprenoit quelque chose qui le soumît à la rigueur des loix, vous seriez heureusement délivrée de lui, par la fuite ou par la corde; n'importe lequel des deux.

Si vous n'étiez pas entrée dans un si grand détail de toutes les circonstances qui regardent la conversation que vous avez entendue entre M. Lovelace et les deux femmes, je les soupçonnerois de n'avoir tenu cette conférence que pour vous.

J'ai fait voir les propositions de M. Lovelace à M. Hickman, qui avoit été destiné pour la robe avant la mort de son frère aîné. Il en a pris un air si grave, si fier et si important; il m'a dit, d'un ton si mystérieux, qu'il vouloit les prendre en considé-

ration; qu'il les emporteroit, si je le trouvois bon; qu'il les pèseroit, et d'autres affectations de cette nature, que la patience m'a manqué. Je lui ai arraché le papier de colère. Eh quoi! le traiter si mal pour son zèle! Oui, pour un zèle sans lumières, tel que la plupart des autres zèles. S'il n'a point été frappé tout-d'un-coup de quelque objection, c'est qu'il n'y en a point à faire.

Si prompte, ma très-chère Miss! Si lent, *très-peu cher* Monsieur! aurois-je pu répondre. Mais je me suis contentée de lui dire, *assurément*, avec un regard qui signifioit, *oseriez-vous faire le rebelle?*

Il m'a demandé pardon. A-la-vérité, il ne voyoit aucune objection; mais il avoit cru qu'une seconde lecture.... N'importe, n'importe, ai-je interrompu. Je les ferois voir à ma mère, qui, sans avoir pensé à porter la robe, en sait plus au premier coup-d'œil que tous vos *lambins* de conseillers, si je ne craignois de l'irriter par l'aveu de ma correspondance.

Mais ne balancez pas, ma chère, à faire dresser les articles en bonne forme. Que la célébration les suive de près, et qu'il n'en soit plus parlé.

Je ne dois pas oublier que le matelot a beaucoup tourné autour de ma femme-de-chambre, et qu'il a tenté de la corrompre par un gros présent, pour savoir d'elle le lieu de votre retraite. La première fois qu'il aura l'audace de paroître, je le ferai jeter dans le plus profond de nos étangs, si je ne puis rien

tirer de sa bouche. L'entreprise de corrompre un domestique de la maison justifiera mes ordres.

ANNE HOWE.

LETTRE CXC.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Dimanche 21 mai.

J'AI l'esprit trop plein de mes ressentiments pour m'occuper d'autre chose que de ma vengeance; sans quoi je m'étois proposé de te communiquer les observations de miss Harlove sur la tragédie d'Otway. Miss Harlove! Pourquoi lui donner ce nom? parce que je le hais, et que je suis extrêmement irrité contre elle et contre son impertinente amie.

De quoi donc? me demandes-tu. Le sujet en vaut assez la peine. Pendant que nous étions à la comédie, Dorcas, qui avoit ses ordres, et la clef de la chambre de sa maîtresse, aussi-bien que le passe-partout de l'armoire d'ébène, du cabinet et de tous les tiroirs, a trouvé le moyen de parvenir aux dernières lettres de miss Howe. La vigilante soubrette avoit remarqué que sa maîtresse en avoit tiré une de *son sein*, et qu'elle l'avoit jointe aux autres, avant que de partir avec moi pour la comédie; dans la

crainte apparemment, comme les femmes d'en-bas me l'ont reproché, que je ne la trouvasse sous son mouchoir de cou.

Dorcas ne s'est pas plutôt vue en possession du trésor, qu'ayant appelé Sally, et trois autres filles qui ne paroissent point, elles se sont employées ensemble, avec la dernière diligence, à transcrire ces maudites lettres, suivant la méthode que je leur avois tracée. Je puis bien les nommer maudites. Ce sont des injures, une malignité! Quelle petite furie que cette miss Howe! Je ne m'étonne plus que son impertinente amie, qui ne m'a pas mieux traité sans doute, puisqu'elle doit avoir donné occasion aux libertés de l'autre, ait marqué tant d'emportement, lorsque j'ai tenté de me saisir d'une de ces lettres.

Aussi me paroissoit-il impossible que la belle, dans cette fleur de jeunesse, avec une si bonne constitution, une santé si ferme, et tant de feu dans les yeux, pût trouver en elle-même ce fonds de vigilance et de crainte qui ne l'abandonne jamais. Des yeux brillants, Belford, malgré tout le bien que les poètes en peuvent dire, sont le signe infaillible d'un cœur fripon, ou qui peut le devenir.

Tu peux continuer tes prédications, et mylord M..... n'est pas moins libre de déployer la sagesse en proverbes; mais compte que je suis plus sûr d'elle que jamais. A-présent que ma vengeance est excitée, et se joint dans mon cœur à l'amour, il faut que

toute résistance fléchisse. Je te jure solennellement que miss Howe portera la peine de sa trahison.

On apporte à ce moment une autre lettre de ce virulent petit démon. J'espère qu'elle sera bientôt transcrite aussi; du-moins si l'on prend le parti de la joindre au recueil. L'impertinente déesse est résolue d'aller ce matin à l'église; moins, comme j'ai raison de le croire, par esprit de dévotion, que pour essayer si elle peut sortir sans opposition ou sans plainte, ou sans être accompagnée de moi.

Elle m'a refusé l'honneur de déjeûner avec elle. Il est vrai qu'hier au soir elle fut un peu mécontente de ce qu'à notre retour de la comédie je l'obligeai de passer le reste de la soirée dans le parloir commun, et de demeurer avec nous jusqu'après minuit. En se retirant, elle me déclara qu'elle comptoit d'être libre tout le jour suivant. Comme je n'avois pas encore lu les extraits, je ne témoignai que du respect et de la soumission; car je m'étois déterminé à commencer, s'il étoit possible, une nouvelle méthode, et à bannir de son cœur toutes sortes de soupçons et de jalousies. Cependant je n'avois pas trop de sujet d'être alarmé de ses soupçons passés. Lorsqu'une femme, qui peut ou qui croit pouvoir quitter un homme qu'elle soupçonne, continue de demeurer avec lui, je suis sûr, Belford, que ce n'est pas un mauvais signe.

Elle est partie. Elle s'est glissée avant que j'aye pu m'en défier. C'est une chaise à porteur qu'elle s'étoit fait amener, dans la vue de m'ôter le pouvoir de l'accompagner. Mais j'avois pris des précautions convenables. *Will*, mon valet-de-chambre, l'a suivie de son consentement; et *Peter*, domestique de la maison, étoit à portée de recevoir les ordres de Will.

Je lui avois fait représenter, par Dorcas, ce qu'elle avoit à redouter de Singleton, pour lui ôter la pensée de sortir sans moi : mais elle a répondu que, s'il n'y avoit pas de danger à la comédie, quoiqu'il n'y ait que deux spectacles à Londres, il devoit y en avoir beaucoup moins à l'église, lorsque les églises sont en si grand nombre. Les porteurs ont reçu ordre de la conduire à l'église de Saint-James.

Elle ne se seroit pas souciée si peu de m'obliger, si elle savoit à quoi je suis déjà parvenu, et combien je suis pressé par nos femmes, qui se plaignent continuellement de la contrainte où je les tiens, dans leur conduite, dans leurs compagnies; et de la nécessité où elles sont de ne recevoir personne dans le joli bâtiment de derrière, pour ne faire naître aucun soupçon. Elles ne doutent pas de ma générosité, disent-elles : mais, pour mon propre intérêt, elles me reprochent, dans le style de mylord M..., *de tirer si peu de bled d'une si longue moisson*. Il me semble qu'elles raisonnent bien. Je

crois que je commencerai mes opérations à son retour.

Je me suis procuré la lettre qu'elle a reçue aujourd'hui de miss Howe. Les complots, l'artifice, la magie noire, vont leur train. Il me sera difficile de revoir tranquillement cette *miss Harlove*. Quelle nécessité, comme disent nos nymphes, d'attendre le temps de la nuit? Sally et Polly me rappellent, avec beaucoup de reproches, la méthode que j'ai employée la première fois avec elles. Mais la force répondroit mal à mes vues. Cependant elle pourroit fort bien y répondre aussi; du-moins s'il y a quelque vérité dans cette partie du symbole des libertins, qu'*une femme une fois subjuguée, l'est pour toujours*. Quelles sont les femmes qui répondent affirmativement à la première question?

Elle est revenue. Mais elle refuse de me voir. Elle veut être seule tout le jour. Dorcas attribue son refus à des motifs de piété. De par tous les diables, Belford, est-il vrai qu'il y ait de l'impiété à me voir? Sa dévotion peut-elle mieux s'employer qu'à me convertir? et croit-elle avancer l'ouvrage, en refusant de me voir dans ses accès de piété? Mais je la hais; je la hais de tout mon cœur. Elle est vieille, laide, difforme. Horrible blasphême! mais c'est du-moins une Harlove, et je la hais à ce titre.

Puisqu'il faut renoncer à la voir, qu'elle soit donc maîtresse de ses volontés, et de l'emploi qu'elle va faire de son temps. Mais il faut, pour remplir aussi le mien, que je te rende compte de mes découvertes.

La plus ancienne lettre qu'on ait trouvée porte pour date le 27 d'avril. Où peut-elle avoir mis les précédentes? Hickman est regardé entr'elles comme leur agent. Il feroit mieux de prendre garde à lui-même. Miss Howe dit à la belle : *J'espère que vous ne serez pas exposée à vous repentir de m'avoir renvoyé mon* Norris. *En tout cas, il reprendra le même chemin au premier mot.* Que diable cela veut-il dire? son *Norris* retourner au premier mot! Que je sois damné si j'y comprends rien. Si ces innocentes se permettent l'intrigue, je me crois autorisé par l'exemple.

Elle est fâchée qu'*Hannah ne puisse venir.* Hé bien, supposons qu'elle le pût. De quel secours lui seroit Hannah, dans une maison telle que celle-ci?

Les femmes de la maison peuvent être pénétrées dans l'espace d'un déjeûner. Ce trait les rend furieuses contre les deux correspondantes. Elles me pressent plus que jamais d'achever ma victoire. Je suis tenté de leur abandonner miss Howe en pleine propriété. Tu n'as qu'un mot à dire, Belford, et je te promets que l'effet suivra la menace.

Elle est bien aise que miss Harlove ait pensé

à me prendre au mot. Elle s'étonne que je ne lui aye pas renouvelé mes offres. Si je ne le fais pas bientôt, *elle lui conseille de ne pas demeurer avec moi*. Elle l'exhorte *à me tenir dans l'éloignement, à ne pas souffrir la moindre familiarité*. Vois, Belford; me suis-je trompé? La vigilance qui me fait enrager vient d'une froide amie, qui est assise tranquillement pour écrire, et qui donne fort à son aise un conseil qu'elle seroit incapable de suivre dans le même cas. Elle lui dit que *c'est mon intérêt d'être honnête*. Mon intérêt, petites folles! J'avois cru ces deux filles persuadées que mon intérêt est toujours subordonné à mes plaisirs.

Que ne donnerois-je pas pour obtenir une copie des lettres auxquelles miss Howe répond par les siennes!

La seconde est du 3 de mai. Dans celle-ci, la petite effrontée s'étonne beaucoup que sa mère ait écrit à miss Harlove, pour lui interdire toute correspondance avec sa fille. *M. Hickman*, dit-elle, *est d'avis qu'elle ne doit point obéir à sa mère*. Que ce plat visage est rampant entre deux filles! Je crains d'être obligé de le punir, aussi-bien que sa *virago*; et j'ai déjà trouvé, dans ma tête, un plan qui ne demande qu'une heure de méditation pour recevoir sa dernière forme. Je ne puis souffrir que l'autorité maternelle soit ainsi méprisée, ainsi foulée aux pieds. Mais écoute l'impertinente: *Il est heureux pour lui*

de penser si bien; car sa mère l'ayant mise en mauvaise humeur, elle a besoin de quelqu'un qu'elle puisse quereller. Un Lovelace s'en permettroit-il davantage? Cette fille est un libertin déterminé au fond du cœur. Si la nature en avoit fait un homme, ne doute pas qu'elle n'eût été pire que nous.

Elle n'a pas besoin, dit-elle, qu'on l'irrite beaucoup plus, pour lui faire prendre le parti de s'enfuir secrettement à Londres; et, dans cette supposition, elle ne quittera point son amie, qu'elle ne l'ait vue honorablement mariée, ou quitte de son misérable. Ici, Belford, Sally a joint une prière en transcrivant : « Au nom de Dieu, cher monsieur » Lovelace, amenez-nous cette furie à Londres ». Je t'assure, cher ami, que son sort seroit plus tôt décidé que celui de son amie.

Je trouve, dans la même lettre, que ma belle captive a fait ton portrait et celui de nos amis. Je ne suis pas plus épargné. *Cet homme est un fou*, dit-on de moi. Que je meure, si l'une et l'autre me trouvent tel. *C'est du-moins un franc imbécille*. Maudite et méprisable créature! *Je vois*, ajoute-t-elle, *que c'est une race infernale;* voilà pour toi, Belford : *et qu'il en est le Belzébuth;* voilà pour toi, Lovelace. C'est à ce *Belzébuth*, néanmoins, qu'elle voudroit voir son amie mariée. Qu'avons-nous donc fait, aux yeux de miss Harlove, pour mériter qu'elle ait tracé de nous une peinture, qui nous attire ce

traitement de miss Howe? Mais c'est sur quoi je remets à délibérer.

Elle blâme son amie d'avoir refusé de partager son lit avec miss Partington. *Vigilante comme vous êtes, qu'en pouvoit-il arriver? S'il pensoit à la violence, il n'attendroit pas le temps de la nuit.* Sally écrit en forme de note : « Voyez, voyez, Mon- » sieur, ce qu'on attend de vous. Nous vous l'avons » répété cent et cent fois ». Elles me l'ont dit en effet; mais l'avis, de leur part, n'avoit pas la moitié tant de force que de celle de miss Howe.

Elle approuve mes propositions pour la maison de madame Fretchville. Elle l'exhorte à penser aux articles, et à nommer un jour. Enfin elle la presse de lui écrire, malgré la défense de sa mère; sans quoi elle lui déclare qu'elle doit se charger des conséquences. Malheureuses petites rebelles!

Tu diras en toi-même : Cette fière et insolente fille est-elle donc cette miss Howe, qui a soupiré pour notre honnête ami, sir Georges Colmar, et qui, sans les conseils de sa Clarisse Harlove, l'auroit peut-être suivi, dans le désordre de sa fortune, lorsqu'il fut obligé de quitter le royaume?

Oui, c'est la même : et j'ai toujours remarqué, par l'expérience d'autrui comme par la mienne, qu'une première passion subjuguée fait un corsaire du vainqueur; ou un tyran, si c'est une femme.

Dans une autre lettre, « elle approuve le dessein

» que son amie a de me quitter, si sa famille con-
» sent à la recevoir. Elle vient d'apprendre, sur
» mon compte, quelques étranges aventures, qui
» doivent me faire regarder comme le plus mé-
» chant de tous les hommes. Si j'avois une douzaine
» de vies, j'aurois dû les perdre, *il y a vingt cri-*
» *mes* ». Plaisante façon de compter, Belford!

Miss Betterton et miss Lockyer sont nommées. *Votre homme* (c'est le nom qu'elle me donne irrespectueusement) *est un infâme*, dit-elle. Je veux être confondu, si je me laisse traiter d'*infâme* sans le mériter! Elle fera sonder les dispositions de M. Jules Harlove. « Elle lui conseille d'attacher
» Dorcas à ses intérêts, et de se procurer quel-
» qu'une de mes lettres, par ruse ou par surprise ».
Vois, Belford. « Elle est alarmée de mon entreprise
» pour me saisir d'une des siennes ».

S'il arrivoit, dit-elle, *que je fusse jamais informé de la manière dont elle me traite, elle n'oseroit sortir sans une escorte.* Je conseille à l'effrontée de tenir son escorte prête.

Je suis le chef d'une bande de scélérats (elle te nomme, toi et mes autres subalternes), *qui sont associés pour tromper d'innocentes créatures, et pour se prêter la main dans leurs infâmes entreprises*. Qu'as-tu à répondre, Belford?

Elle n'est pas surprise des mélancoliques réflexions de son amie sur le malheur qu'elle a eu

de me voir à la porte du jardin, d'être forcée de me suivre, d'être trompée par mes artifices. J'espère qu'après cela, Belford, tu finiras tes prédications.

Mais elle lui représente, pour la consoler, *qu'elle servira d'exemple et d'avertissement à son sexe.* J'espère en effet que son sexe m'en aura l'obligation.

Mes copistes n'ont pas eu le temps, disent-elles, de transcrire tout ce qui mérite mon ressentiment dans cette lettre. Il faudra que je cherche l'occasion de la lire moi-même. Elle contient, à leur avis, des réflexions fort nobles. Mais j'y suis *un séducteur,* et mille fois *un vil misérable.* Miss Howe croit que *le diable a pris possession de mon cœur et de celui de tous les Harloves à la même heure, pour exciter son amie à la fatale entrevue.* Elle ajoute *qu'il y a du destin dans son erreur. Pourquoi donc s'affliger? L'adversité est sa saison brillante;* et je ne sais combien d'autres propos. Mais pas un mot de remercîment pour l'homme à qui elle doit l'occasion de briller!

Dans la lettre suivante, *elle craint que, tout méchant que je suis, son amie ne soit forcée de me prendre pour son seigneur et son maître.* Véritablement c'est mon espérance.

Elle rétracte tout ce qu'elle a dit contre moi dans sa dernière lettre. Ma conduite à l'égard de mon *Bouton de rose;* le dessein d'établir son amie dans la maison de madame Fretchville, tandis que je con-

tinuerai de demeurer chez madame Sinclair; l'établissement que j'ai dans ma province, mes reversions, mon économie, ma personne, mes talents, tout est rappelé en ma faveur, pour lui faire perdre la pensée de me quitter. Que j'aime à jeter dans l'embarras ces filles pénétrantes!

Puisse la vengeance éternelle me poursuivre (heureusement qu'elle ne dit pas *m'atteindre*), *si je lui donne lieu de douter de mon honneur!* Les femmes ne savent pas jurer, Belford. Les douces créatures! elles ne savent que maudire.

Elle lui apprend le mauvais succès de sa négociation, du côté de l'oncle Jules. C'est sans doute Hickman qu'elles ont employé. Il faut que j'aye les oreilles de ce benêt-là dans ma poche; et bientôt, crois-moi.

Elle est furieuse, dit-elle, *contre toute la famille. Le crédit de madame Norton n'a pas eu plus d'effet sur madame Harlove. Jamais il n'y eut dans le monde des brutes si déterminées. Son oncle Antonin la croit déjà perdue.* N'est-ce pas tout-à-la-fois un reproche et une exhortation pour moi? *Ils s'attendoient à la voir revenir à eux dans l'affliction; mais ils ne feroient pas un pas pour lui sauver la vie.* Ils l'accusent *de préméditation et d'artifice.* Miss Howe *est inquiette,* dit-elle, *de la vengeance à laquelle mon orgueil peut me porter,* pour la distance où l'on me tient.

Elle a raison. *Il ne reste à-présent qu'un choix à son amie*, car son cousin paroît déclaré contre elle avec tous les autres; et *ce choix, c'est de se donner à moi*. La nécessité, la convenance lui en font une loi presque égale. Ton ami, cher Belford, Lovelace choisi d'une femme par des raisons de convenance! Ah! Lovelace est-il capable de soutenir cette idée?

J'ai de grands usages à faire de cette lettre. Les ouvertures de miss Howe sur ce qui s'est passé entre l'oncle Jules et Hickman (ce ne peut être un autre qu'Hickman) me donneront lieu de déployer mon invention. Elle lui dit qu'elle ne peut lui révéler tout. Il faut absolument que je parvienne à lire moi-même cette lettre. Il faut que j'en voye les propres termes. Des extraits ne me suffisent pas. Si je l'ai une fois entre les mains, ce sera la boussole de toute ma conduite.

Le feu de l'amitié éclate et pétille ici. Je n'aurois jamais cru qu'une amitié si chaude pût subsister entre deux femmes. Mais elle peut être enflammée par les obstacles, et par cette sorte de contradiction qui anime des esprits femelles, lorsqu'ils ont le tour romanesque.

Elle extravague en parlant de son départ; *si cette démarche*, dit-elle, *pouvoit épargner des bassesses à une ame* si noble, *ou la sauver de sa ruine*. C'est un roseau qui entreprend d'en soutenir

un autre. Ces jeunes créatures sont un peu frénétiques dans leurs amitiés; elles ne savent pas ce que c'est qu'un feu durable.

Mais comment se fait-il que l'ardeur de cette *virago* ne laisse pas de me plaire, quoique j'en aye beaucoup à souffrir? Si je la tenois ici, j'engagerois ma vie que, dans l'espace d'une semaine, je lui apprendrois la soumission sans réserve. Quel plaisir de réduire un esprit de cette trempe! Je suppose qu'elle soutiendroit mes désirs l'espace d'un mois, et pas plus long-temps. Elle seroit ensuite trop facile et trop apprivoisée pour moi. Quel doux spectacle, de voir les deux charmantes amies, humiliées de leur sort commun, assises dans le coin d'une chambre, le bras de l'une sous celui de l'autre, pleurer et soupirer de leur situation! et moi, leur monarque reconnu, reposant sur un sopha de la même chambre, comme le grand-seigneur; incertain à laquelle des deux je ferois l'honneur de jeter le mouchoir!

Observe, je te prie, cette plaisante fille. *Elle est furieuse contre les Harloves, irritée contre sa mère, indignée contre la folie et la basse vanité de Lovelace....* Petite folle! et tout-d'un-coup: *Aidons le misérable à sortir de la fange, quand nous devrions nous salir un peu les doigts. Il ne s'est rendu coupable, à votre égard, d'aucune indécence directe.* C'est ce qui paroît extraordi-

naire à miss Howe. *Il n'oseroit. Elle en est sûre.* Si ces idées passent par la tête des femmes, pourquoi ne trouveroient-elles pas place dans mon cœur? *Il n'est point encore à cet infernal excès. De si infâmes desseins se seroient déjà trahis, s'il les avoit conçus.* Que le ciel ait pitié de ces deux folles!

Elle revient ensuite à presser son amie de penser aux articles, à la permission ecclésiastique, et à d'autres soins. *La délicatesse*, dit-elle, *n'est pas de saison.* Elle va jusqu'à lui dicter les termes qu'elle doit employer avec moi. Peux-tu croire, Belford, que la victoire ne fût pas à moi depuis long-temps, si je n'avois eu ce démon de plus à combattre. Elle lui fait un reproche d'avoir perdu, par un excès de modestie, plus d'une occasion dont elle auroit dû profiter. Ainsi, tu vois que la plus noble de ce sexe n'a pas d'autre vue au monde, par sa froideur et ses affectations, que de retenir un pauvre amant pour lequel elle n'a pas de dégoût, lorsqu'il est une fois tombé dans ses filets.

Une autre lettre est sans contredit le plus insolent libelle qu'une fille ait jamais écrit contre sa mère. Elle contient des réflexions si libres sur les veuves et les vieux garçons, que j'ai peine à comprendre où miss Howe peut avoir puisé son savoir. Sir Georges Colmar devoit être plus sot que ton ami, s'il lui a donné gratuitement de si belles leçons.

Elle apprend à miss Harlove, dans cette lettre, que l'oncle Antonin a fait des propositions de mariage à sa mère. Ce vieux marin doit avoir le cœur à l'épreuve, s'il obtient ce qu'il désire ; sans quoi, madame Howe, qui a fait crever de chagrin un premier mari, qui valoit beaucoup mieux, sera bientôt quitte du second. Mais, quel que soit le succès de cette proposition, tous les autres Harloves en sont plus irrités que jamais contre leur divine fille. Ainsi, je me vois plus sûr de ma conquête que je ne l'étois auparavant, puisqu'à la rigueur des termes, il ne lui reste plus qu'un seul choix. Mon orgueil en est un peu blessé. Cependant, je crois qu'à-la-fin un cœur aussi tendre que le mien se laissera toucher en sa faveur. Réellement, je ne souhaite point que toute sa vie se passe dans le chagrin et la persécution. Mais pourquoi conserve-t-elle tant d'affection pour des *brutes*, comme miss Howe a raison de les nommer? et pourquoi n'en a-t-elle pas plus pour moi? J'ai d'autres copies et d'autres extraits de lettres, que tu trouveras bien plus offensants.

LOVELACE.

LETTRE CXCI.

M. Lovelace à M. Belford.

La lettre suivante est d'une nature, j'ose le dire, qui a dû faire souhaiter aux deux insolentes beautés qu'elle ne tombât jamais entre mes mains. Elle m'apprend d'où est venu le mécontentement de miss Harlove par rapport à mes articles. Je n'ai pas mis, dans la conclusion, autant d'ardeur qu'elle s'y étoit attendue. Dorcas, à qui cette lettre est tombée à transcrire, n'en a pas omis une seule ligne. Aussi l'auras-tu presque entière, à l'aide de mes abréviations.

Le petit démon *s'imagine*, dit-elle, *que les hommes de notre trempe ne peuvent ressentir les mêmes ardeurs que les honnêtes gens.*

Que penses-tu de cette idée, Belford? Miss Howe doit *s'imaginer* de jolies choses. La charmante fille! Plût au ciel que je pusse découvrir si ma belle lui répond dans des termes aussi libres! *Qui sait*, ajoute-t-elle, *si je n'ai pas à rompre avec une demi-douzaine de créatures, avant que de prendre un engagement pour la vie?* Mais, de peur que cela n'ait l'air d'un compliment, qui pourroit

faire juger que je pense à la réformation, elle se hâte d'assurer qu'*il ne faut pas s'attendre de me voir honnête avant ma grande année climatérique*. Elle doit avoir une haute opinion de son sexe, pour s'imaginer qu'un homme qui connoît si bien les femmes puisse les aimer si long-temps.

Lui, dit-elle, *chercher un prétexte pour des délais, dans le compliment qu'il doit à mylord M....!* Oui, moi, ma très-chère. Parce qu'un homme n'est pas accoutumé à faire ce qu'il doit, faut-il qu'il ne le fasse jamais? Le cas n'est-il pas assez important? Toute la famille n'y est-elle pas assez intéressée? *Il est bien vrai*, dit-elle à miss Harlove, *que vous auriez eu besoin de l'entremise d'un ami. Mais à votre place, j'aurois arraché les yeux au monstre, et j'aurois laissé à son propre cœur le soin de lui en apprendre les raisons*. Eh bien, Belfort, les bras ne te tombent-ils pas d'étonnement? On m'appelle ensuite *misérable et infâme personnage*; pourquoi? parce que j'ai désiré que le lendemain fût le jour heureux, et parce que j'ai marqué du respect pour mon plus proche parent!

C'est le sort le plus cruel du monde pour une femme, continue-t-elle, *d'être forcée de prendre un homme que son cœur méprise*. Voilà de quoi je souhaitois d'être sûr. Je craignois que ma charmante ne connût trop ses perfections, sa supériorité. Je tremblois qu'elle n'eût effectivement du mépris pour

moi. Je suis éclairci, et je ne le puis supporter. Mais mon intention, Belford, n'est pas de réduire ma charmante à un sort si cruel. Que je sois abîmé, si je deviens le mari d'une femme qui a donné sujet à son amie intime de dire qu'elle me méprise! Lovelace méprisé! qu'en dis-tu?

Son poing qu'il a tenu fermé sur son front, lorsque vous vous êtes retirée en colère (c'est dans une occasion où la belle n'a point été satisfaite *de mes ardeurs* et de tout ce que tu voudras. Je me souviens du mouvement que je fis, mais elle avoit alors le dos tourné vers moi : ces vigilantes personnes sont toutes composées d'yeux. Remarque le souhait), *son poing, que n'étoit-il une hache entre les mains de son plus mortel ennemi!* Patience, patience, Belford. Mon jour n'est pas éloigné. Je me rappellerai toutes ces circonstances pour m'endurcir le cœur.

Mais on promet *de méditer un plan* qui pourra servir à délivrer ma conquête de mes mains, *si je lui donne quelque raison de me soupçonner.* Au fond, ce projet m'alarme. Le combat devient sérieux. Tu ne seras pas surpris si je lâche la bride à mes inventions : le *Norris* me revient à l'esprit, Belford. Je ne veux point qu'on l'emporte sur moi par la ruse.

Encore une fois, dit-elle, *rien ne la porte à croire que je puisse ou que j'ose attaquer son*

honneur. Mais *son homme est un fou : c'est tout ce qu'elle en peut penser*. Je serois un fou, comme elle le dit, si je pensois au mariage. *Malgré cela*, conclut-elle, *faites votre mari de ce fou, à la première occasion : et quoique j'appréhende qu'il ne soit un fou intraitable, comme sont tous les fous qui ont de l'esprit et de la vanité, prenez-le comme une punition, puisque vous ne sauriez le prendre comme une récompense*. Crois-tu, Belford, que cela soit supportable ?

Mais dans la lettre que je me suis procurée aujourd'hui, pendant que la belle étoit à l'église, tout le plan de miss Howe est à découvert. C'est une assez maudite lettre, je t'assure.

M. Lovelace transcrit ici toute la partie de la lettre de miss Howe, qui contient le dessein qu'elle a d'engager madame Towsend à donner une retraite à son amie jusqu'à l'arrivée de M. Morden. Il répète le serment de se venger, sur-tout à l'occasion de ces termes :

« S'il entreprenoit quelque chose qui le soumît à
» la rigueur des loix, vous en seriez heureusement
» délivrée, soit par la fuite, soit par la corde : n'im-
» porte lequel des deux ».

Il ajoute : Je me fais une gloire de terrasser deux filles qui en savent trop pour douter de leur savoir ; et de les convaincre qu'elles n'en savent point assez

pour se garantir des inconvénients d'en savoir trop. Que la passion est féconde! J'ai fait, comme tu vois, en fort peu de temps, une lettre d'une prodigieuse longueur. A-présent que mes ressentiments sont échauffés, je veux voir, et peut-être punir, cette beauté fière et doublement armée. Je lui ai fait demander la permission de souper avec elle. Nous n'avons dîné ni l'un ni l'autre. Elle a refusé de prendre le thé cette après-midi; et je crois qu'elle et moi, nous n'aurons pas beaucoup d'appétit à souper.

LOVELACE.

LETTRE CXCII.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

Dimanche 21 mai, à sept heures du matin.

J'ALLAI hier à la comédie avec M. Lovelace et miss Horton. Cette pièce, comme vous savez, est extrêmement touchante à la seule lecture. Vous ne serez pas surprise que la représentation nous ait fort émues, miss Horton et moi, si je vous dis, et même avec quelque plaisir, que, dans quelques-unes des principales scènes, M. Lovelace n'a pu cacher lui-même son émotion. C'est l'éloge de l'ouvrage que je prétends faire ici, car je regarde M. Lovelace

comme un cœur des plus durs. En vérité, ma chère, c'est l'opinion que j'ai de lui.

Cependant toute sa conduite, pendant la pièce comme à notre retour, est irréprochable; excepté, qu'il s'est obstiné à vouloir que j'aye soupé en bas, avec les femmes de la maison, et qu'il m'a retenue jusqu'à minuit passé. J'étois résolue d'avoir aujourd'hui mon tour, et je ne suis pas fâchée qu'il m'ait donné ce prétexte. J'ai toujours aimé à passer le dimanche dans la solitude.

Je suis déjà prête à sortir pour aller à l'église. Mon dessein n'est pas d'en chercher une plus éloignée que Saint-James. Je vais prendre une chaise à porteurs, pour m'assurer si je puis sortir et rentrer librement sans le trouver dans mon chemin, comme il m'est arrivé deux fois.

A neuf heures.

J'ai reçu votre obligeante lettre d'hier. Il sait que je l'ai reçue; et je m'attends, lorsque je le verrai, de lui trouver beaucoup de curiosité pour savoir ce que vous pensez de ses articles. Je n'ai pas douté de votre approbation; et dans cette idée, j'avois déjà fait une réponse, que je tiens prête pour lui. S'il arrive quelque nouvel incident, qui fasse naître entre nous d'autres démêlés, je serai forcée de croire qu'il cherche des occasions pour le délai, et que son intention n'est pas de m'obliger. Il fait

demander à me voir, avec beaucoup d'importunité. Il veut m'accompagner à l'église. Il est fâché que j'aye refusé de déjeûner avec lui. Si je m'étois rendue à ses instances, il est certain que je n'aurois pas été libre. Je lui ai fait répondre par Dorcas, que je souhaitois de l'être tout le jour, et que je le verrai demain d'aussi bonne heure qu'il lui plaira. Elle me dit qu'elle ne sait ce qui le chagrine, et qu'il querelle tout le monde.

Il a recommencé ses demandes, et d'un ton plus sérieux. Suis-je rassuré contre Singleton ? m'a-t-il fait dire. J'ai répondu que si je n'avois pas redouté Singleton hier au soir à la comédie, je ne devois pas être aujourd'hui plus timide à l'église; sur-tout lorsqu'il y a tant d'églises à Londres, pour un seul et unique théâtre. J'ai consenti à me faire suivre par un de ses gens. Mais il me semble qu'il est de fort mauvaise humeur. C'est de quoi je m'inquiète fort peu. Je ne veux pas être assujettie continuellement à ses insolentes loix. Adieu, ma chère, jusqu'à mon retour. Les porteurs m'attendent. Je me flatte qu'il n'aura pas la hardiesse de m'arrêter au passage.

Je ne l'ai pas vu en sortant. Dorcas m'assure qu'il paroît fort chagrin. Elle ne croit pas que ce soit contre moi; mais il paroît qu'il est arrivé quelque chose qui l'irrite. Peut-être joue-t-il ce rôle, pour m'engager à dîner avec lui. Je n'y consentirai pas,

si je puis m'en défendre. Ce seroit m'exposer à n'être pas libre un moment pendant le reste du jour.

Ses instances ont été fort vives pour dîner avec moi. Mais j'étois déterminée à ne pas céder sur ce seul petit point, et j'ai pris le parti de me priver de dîner. A-la-vérité, j'étois à faire une lettre pour M. Morden, que j'ai recommencée trois fois sans être contente de moi-même, tant je trouve d'incertitude et de désagrément dans ma situation. Dorcas m'a dit qu'il n'avoit pas cessé non plus d'écrire, et qu'il avoit refusé de dîner, parce que je lui avois refusé ma compagnie.

Il m'a fait demander ensuite d'être reçu du-moins à l'heure du thé, en appelant, par la bouche de Dorcas, à la conduite qu'il tint hier au soir; comme si c'étoit un mérite pour lui de n'avoir pas mérité de reproche. C'est ce que je lui ai fait répondre. Cependant j'ai renouvelé la promesse de le voir demain aussitôt qu'il le souhaitera, ou de déjeûner même avec lui.

Dorcas dit qu'il est furieux. Je l'ai entendu parler fort haut, et gronder tous les domestiques. Vous m'avez dit, ma chère, dans une de vos lettres, que, lorsque votre mère vous chagrine, vous avez besoin de quelqu'un que vous puissiez quereller. Je serois bien fâchée de faire une mauvaise comparaison;

mais l'effet des passions auxquelles on ne résiste point est le même dans les deux sexes.

Il m'envoye dire, à ce moment, qu'il compte souper avec moi. Comme nous avons passé plusieurs jours en assez bonne intelligence, je crois qu'il ne seroit pas prudent de rompre pour une bagatelle. Cependant, il est bien dur de se voir comme forcé sans cesse de renoncer à ses résolutions.

Pendant que j'étois à délibérer, il est monté; et frappant à ma porte, il m'a dit d'un ton chagrin, qu'il me verroit absolument le soir, et qu'il ne me laisseroit pas en repos, jusqu'à ce qu'il sût de moi ce qu'il avoit fait pour mériter ce traitement.

Il faut que je le satisfasse. Peut-être n'a-t-il rien de nouveau à me dire. Je serai de fort mauvaise humeura vec lui.

Miss Clarisse ne pouvant savoir quel étoit le dessein de M. Lovelace, ni la cause de son chagrin, c'est de lui-même qu'il faut l'apprendre, c'est-à-dire, de ses propres lettres. Après avoir décrit l'air brusque avec lequel il étoit monté à la porte de sa chambre pour lui demander sa compagnie à souper, il continue son récit :

« Il est bien mortifiant, m'a répondu la perverse, » de me voir si peu maîtresse de moi-même. Je » descendrai dans une demi-heure ».

Il a fallu revenir sur ses pas, et passer cette demi-heure à l'attendre. Toutes les femmes m'ont excité vivement à lui donner sujet de me traiter avec cette rigueur. Elles m'ont prouvé, par la nature de leur sexe et par celle des circonstances, que je ne devois rien espérer de ma soumission, et que je n'avois rien à craindre de pis, en me rendant coupable de la dernière offense. Elle m'ont pressé d'essayer du-moins quelques familiarités plus hardies, pour voir quel en seroit l'effet : et leurs raisons étant fortifiées par le ressentiment de mes découvertes, j'étois résolu de prendre quelques libertés, d'aller plus loin, suivant la manière dont elles seroient reçues, et de rejeter toute la faute sur sa tyrannie. Après m'être affermi dans cette résolution, je me suis mis à me promener dans la salle à manger, pour observer son arrivée : mais j'ai senti de l'embarras dans les jambes : jamais paralytique n'eut si peu d'empire sur ses mouvements.

Elle est entrée avec cet air de noblesse que tu lui connois, la tête haute, mais le visage un peu tourné; son sein dans une charmante agitation, que cette attitude même rendoit plus sensible. O Belford! comment se fait-il que l'humeur chagrine et l'air de réserve donnent de nouveaux charmes à cette fille hautaine? Mais la beauté perd-elle jamais son empire? J'ai remarqué tout-d'un-coup que cette chère insolente étoit disposée à se fâcher. L'air

sombre que j'ai affecté lorsque ma main tremblante a saisi la sienne, lui a fait craindre aussi que je ne fusse capable de quelque violence. Mais je n'ai pas plus tôt attaché ma vue sur elle, que je me suis senti le cœur pénétré d'amour et de respect. Assurément, Belford, cette fille est un ange. Cependant, si l'on n'avoit pas été sûr que c'est une femme, on ne lui auroit pas fait prendre l'habit de ce sexe depuis son enfance. Elle-même, sans cette conviction, auroit-elle continué de le porter?

« De grace, chère Miss, je vous demande, je » vous prie de m'apprendre ce que j'ai fait pour » mériter votre colère »?

« Je vous demande aussi, monsieur Lovelace, » pourquoi j'ai si peu de liberté dans ma retraite? » Qu'avez-vous à me dire depuis hier au soir, que » j'allai avec vous à la comédie, et que je passai malgré moi une partie de la nuit à vous entendre »?

« J'ai à dire, Madame, que je ne puis supporter » la distance où vous me tenez, sous le même toit. » J'ai mille choses à dire sur nos intérêts présents » et futurs. Mais, lorsque je pense à vous ouvrir » toute mon ame, vous ne pensez qu'à m'écarter de » vous. Vous me jetez dans des incertitudes qui me » désolent; vous cherchez des délais : il faut que » vous ayez des vues dont vous ne voulez pas convenir. Dites-moi, au nom de Dieu, je vous conjure de me dire à ce moment, sans détour et sans

» réserve, dans quel jour je dois paroître à l'ave-
» nir devant vous? Je ne puis soutenir cet éloi-
» gnement : l'incertitude où vous me tenez m'est
» absolument insupportable ».

« Dans quel jour, monsieur Lovelace? J'espère
» que ce ne sera pas dans un mauvais jour. Je vous
» prie, Monsieur, de ne me pas tant serrer les
» mains (en s'efforçant de les retirer des miennes);
» ayez la bonté de me laisser libre ».

« Vous me haïssez, Madame ».

« Je ne hais personne, Monsieur ».

« Vous me haïssez, oui, vous, ai-je répété ».
Tout animé, tout déterminé que j'étois venu, j'avois besoin de quelque nouvel aiguillon. *Satan* sortoit de mon cœur, à la vue d'un ange ennemi : mais il avoit laissé la porte ouverte, et je sentois qu'il n'étoit pas loin.

« Vous ne me paroissez pas bien disposé, mon-
» sieur Lovelace. Je vois une agitation extraordi-
» naire dans vos yeux. Mais, de grace, point d'em-
» portement. Je ne vous ai fait aucun mal. Faites-
» moi la grace de ne pas vous emporter ».

« Cher objet de mes transports (en passant le
» bras autour d'elle, et tenant le sien de l'autre
» main)! vous ne m'avez fait aucun mal! Ah! quel
» mal ne m'avez-vous pas fait? Par où ai-je mérité
» l'éloignement où vous me tenez »?.... Je ne savois ce que je devois dire.

Elle s'efforçoit de se dégager. « Je vous supplie,
» monsieur Lovelace, de me laisser sortir. Je ne
» comprends point ce qui vous agite. Je n'ai rien
» fait qui puisse vous offenser. Vous n'êtes venu
» apparemment que dans le dessein de me quereller. Si vous ne voulez pas m'effrayer par la mau-
» vaise humeur où je vous vois, laissez-moi sortir.
» J'entendrai une autre fois tout ce que vous avez
» à me dire. Je vous ferai avertir demain au matin.
» Mais, en vérité, vous m'effrayez. Je vous con-
» jure, si vous avez pour moi quelque sentiment
» d'estime, de permettre que je sorte ».

La nuit, la nuit, Belford, est absolument nécessaire. Il faut que la surprise, la terreur fassent leur rôle dans la dernière épreuve. Je n'ai pu tenir mes résolutions. Ce n'est pas la première fois que je m'étois proposé d'essayer si cette divine fille est capable de pardonner.

J'ai baisé sa main avec une ardeur!.... « Sortez
» donc, chère, trop chère Clarisse! Oui, je suis
» venu dans une humeur très-chagrine. Je ne puis
» soutenir la distance où vous me tenez sans rai-
» son. Sortez néanmoins, trop chère Miss, puisque
» votre volonté est de sortir : mais jugez-moi géné-
» reusement; jugez-moi comme je mérite de l'être,
» et laissez-moi l'espérance de vous trouver demain
» au matin, dans les sentimens qui conviennent à
» notre situation ». En parlant, je la conduisois

vers la porte, et je l'y ai laissée. Mais, au-lieu de rejoindre les femmes, je me suis retiré dans mon propre appartement, où je me suis enfermé sous la clef, honteux de m'être laissé comme épouvanter par la majesté de son visage et par les alarmes de sa vertu.

Ce qu'on vient de lire n'étant qu'une addition tirée d'une lettre de M. Lovelace, l'éditeur nous ramène à la suite du récit de miss Clarisse, qui décrit sa terreur dans la même occasion.

A mon entrée dans la chambre, il a pris ma main avec un mouvement si brusque, que j'ai vu clairement un dessein formé de me quereller. Et quel sujet, ma chère? De ma vie je n'ai connu un esprit si fier et si impatient. L'effroi m'a saisie. Au-lieu de paroître fâchée, comme je me l'étois proposé, je suis devenue la douceur même. J'aurois peine à me rappeler ses premiers mots, tant ma frayeur étoit vive. Mais j'ai fort bien entendu : *Vous me haïssez, Miss, vous me haïssez :* et son air étoit si terrible, que j'aurois souhaité d'être à cent lieues de lui. Je ne hais personne, lui ai-je répondu; graces au ciel, je ne hais personne. Vous m'effrayez, monsieur Lovelace. Permettez que je me retire. Il m'a paru d'une laideur extrême. Je n'ai jamais vu d'homme si laid, qu'il me l'a paru dans sa colère. *Et quel*

sujet, ma chère? Il me pressoit la main, l'impétueux personnage! Il me serroit la main avec une force! En un mot, il sembloit, par ses regards et par ses expressions, passant même une fois le bras autour de moi, qu'il voulût me donner l'occasion de l'irriter : de sorte que je n'ai pas eu d'autre parti à prendre, que de le prier, comme j'ai fait plusieurs fois, de me laisser la liberté de sortir, et de lui promettre que je reviendrois le lendemain matin, à l'heure qu'il choisiroit lui-même.

C'est d'assez mauvaise grace qu'il s'est rendu à cette condition. En me laissant partir, il m'a baisé la main avec tant de rudesse, que la marque de rougeur y est encore.

Achevez, ma très-chère miss Howe, achevez, je vous en conjure, votre négociation avec madame Towsend. Je quitterai alors mon tyran. Ne voyez-vous pas comment il gagne du terrain par degrés? Je tremble de jeter les yeux sur ses usurpations : et ne me donne-t-il pas sujet ici d'appréhender de lui plus de mal que mon indignation ne me permet de l'exprimer? O ma chère! achevez votre plan, et laissez-moi quitter un homme si étrange. En me querellant comme il a fait, il doit avoir eu des vues qu'il n'oseroit avouer. Quelles peuvent-elles être?

J'étois si dégoûtée de lui, et tout-à-la-fois si effrayée, qu'en rentrant dans ma chambre, un mou-

vement de chagrin et de désespoir m'a fait déchirer la réponse que j'avois faite à ses articles.

Je le verrai demain matin, parce que je l'ai promis. Mais je sortirai ensuite de la maison, sans être accompagnée de personne. S'il ne donne pas quelque explication supportable à ce changement de conduite, je chercherai un logement particulier chez quelques honnêtes gens, et je ne remettrai plus ici le pied. Telle est ma résolution présente. Là, j'attendrai que votre plan soit fini, ou que vous me rendiez le service d'écrire vous-même à cet outrageant personnage, pour faire mes conditions avec lui, puisque vous jugez que je dois être sa femme, et puisque je n'ai pas plus de secours à tirer de moi-même : ou peut-être prendrai-je le parti de me jeter tout-d'un-coup sous la protection de mylady Lawrance ; et cette démarche arrêtera l'insolente visite qu'il menace de faire au château d'Harlove.

CLARISSE HARLOVE.

L'éditeur supprime une autre lettre de miss Clarisse, qui contient le récit de ce qui se passa le lendemain entr'elle et M. Lovelace, et les craintes qui l'empêchèrent de sortir, comme elle se l'étoit proposé. La lettre suivante, qui est de M. Lovelace, et de la même date, renferme amplement les mêmes détails. Cependant l'éditeur

fait observer que miss Clarisse, plus mécontente que jamais de cette nouvelle scène, presse encore son amie de finir avec madame Towsend; et que, s'étendant aussi sur la proposition de mariage que son oncle Antonin avoit faite à madame Howe, elle condamne les railleries excessives de son amie, à l'occasion de ce bizarre incident.

LETTRE CXCIII.

M. Lovelace à M. Belford.

Lundi matin, 22 mai.

Cette belle personne ne connoît point la générosité. Non, c'est une vertu qu'elle ne connoît pas. N'aurois-tu pas cru qu'après avoir obtenu hier la liberté de se retirer et l'avoir échappé si belle, elle me rejoindroit de bonne heure ce matin, avec un sourire, avec des graces, et qu'elle me feroit une de ses plus agréables révérences?

J'étois dans la salle à manger avant six heures. Elle n'a point ouvert sa porte. Je suis monté; je suis descendu; j'ai toussé; j'ai appelé Will; j'ai appelé Dorcas; j'ai poussé les portes avec assez de violence. Elle n'en a pas plus tôt ouvert la sienne. J'ai perdu ainsi mon temps jusqu'à huit heures et demie; et le

déjeûner étant prêt alors, je lui ai fait demander par Dorcas l'honneur de sa compagnie.

Ma surprise n'a pas été médiocre, lorsque, suivant cette fille à la première invitation, elle est entrée tout habillée, avec ses gants et son éventail à la main, donnant ordre en même-temps à Dorcas de faire appeler des porteurs.

Cruelle fille! ai-je dit en moi-même, de m'exposer avec si peu de ménagement aux railleries des femmes de la maison!

« Vous vous disposez à sortir, Madame * »?

Oui, Monsieur.

J'ai paru fort sot, j'en suis sûr. « J'espère, Madame, que vous ne sortirez pas sans avoir déjeûné » (d'un ton fort humble). Mais je me sentois le cœur percé de mille pointes. Si j'avois eu le moindre pressentiment de ses intentions, je me serois peut-être remonté sur le ton où j'étois la veille, et j'aurois commencé ma vengeance. Tous les furieux extraits des lettres de miss Howe n'ont pas manqué de me revenir à l'esprit.

Je prendrai une tasse de thé, m'a-t-elle répondu. Elle a mis son éventail et ses gants sur la fenêtre.

J'étois parfaitement déconcerté. J'ai toussé; j'ai hésité; j'ai ouvert plusieurs fois la bouche pour parler, sans avoir la force de prononcer une parole.

---

* Il l'appelle Madame devant les femmes de la maison.

Qui de nous deux est le modeste! disois-je en moi-même. De quel côté est à-présent l'insolence? Combien la tyrannie d'une femme est capable de confondre un homme *timide!* J'ai pensé qu'elle faisoit le rôle de miss Howe, et moi celui d'Hickman.

La force de parler me reviendra, ai-je continué en moi-même. Elle a pris sa tasse; moi, la mienne. Elle, en tenant les yeux fixés sur sa liqueur, comme une souveraine altière, impérieuse, qui sent sa dignité, et dont chaque regard est une faveur; moi, comme son vassal, les lèvres et les mains tremblantes, sentant à-peine ce que je tenois et ce que je portois à ma bouche.

« J'avois.... j'avois.... (ai-je commencé en goû-
» tant au thé, quoique si chaud, qu'il me brûloit
» les lèvres) j'avois quelque espérance, Madame... ».

Dorcas est revenue. Eh bien! Dorcas, lui a-t-elle dit, m'appelle-t-on des porteurs?

Maudite impertinence! ai-je pensé. Est-ce ainsi qu'on interrompt les gens? Il a fallu nécessairement attendre la réponse de la servante à la question de l'insolente maîtresse.

Will vient de partir, Madame, a répondu Dorcas.

Il m'en a coûté une minute de silence, avant que j'aye pu reprendre mon discours. Enfin j'ai recommencé : « J'avois quelque espérance, quelque espé-
» rance, Madame, d'être admis un peu plus ma-
» tin.... ».

Quel temps fait-il, Dorcas? a-t-elle demandé à sa servante, sans faire plus d'attention à moi que si je n'eusse pas été présent.

Un temps incertain, Madame. Le soleil s'est caché, quoiqu'il fût très-beau il n'y a qu'une demi-heure.

Ma foi, la patience m'a manqué; je me suis levé brusquement. La tasse, la soucoupe ont volé en l'air. « Au diable le temps, le soleil, et la ridicule ser-» vante, ai-je dit, qui a l'audace de m'interrompre, » lorsque je parle à sa maîtresse, et que j'en ai si » rarement l'occasion ».

La belle s'est levée aussi, d'un air effrayé. Elle s'est hâtée de reprendre ses gants et son éventail.

J'ai saisi sa main. « Vous n'aurez pas la cruauté » de sortir, Madame! non, vous n'aurez pas cette » cruauté ».

Je sortirai, Monsieur. Vos imprécations contre cette fille peuvent continuer en mon absence, comme si j'étois présente: à-moins... à-moins que ce que vous lui avez adressé ne me regarde moi-même.

« Très-chère Clarisse! vous ne sortirez point. » Non, non, vous n'aurez point la cruauté de me » quitter. Un dédain si marqué! un mépris de cette » force! des questions redoublées à votre servante, » dans la seule vue de m'interrompre! qui pour-» roit le supporter »?

Ne me retenez pas, m'a-t-elle dit, en se débattant pour m'arracher sa main. Je ne veux pas être forcée. Vos méthodes me déplaisent beaucoup. Vous cherchâtes hier à me quereller, sans que j'en puisse imaginer d'autre raison que l'excès de ma complaisance. Vous êtes un ingrat. Je vous hais du fond de mon cœur, monsieur Lovelace!

« Vous me mettez au désespoir, Madame. Per-
» mettez-moi de le dire, vous ne me quitterez point
» dans l'humeur où vous êtes. Je vous suivrai, dans
» quelque lieu que vous alliez. Si miss Howe étoit
» de mes amies, vous ne m'auriez pas traité si mal.
» Je vois clairement d'où viennent tous mes ob-
» stacles. J'observe, depuis long-temps, que chaque
» lettre que vous recevez d'elle, altère pour moi
» votre conduite et vos sentiments. Elle voudroit
» apparemment que vous me traitassiez comme elle
» traite son Hickman. Mais il ne convient, ni à
» votre admirable caractère de tenter ce traite-
» ment, ni à moi de le recevoir ».

Ce reproche a paru l'embarrasser. Elle n'étoit pas bien aise, m'a-t-elle répondu d'abord, d'entendre mal parler de miss Howe. Ensuite, se remettant un peu, elle m'a dit que miss Howe étoit amie de la vertu et des hommes vertueux; et que si elle n'étoit des miennes, c'est qu'*apparemment* je n'étois pas de ce nombre.

« Oui, Madame; et c'est *apparemment* la même

» raison qui lui fait traiter M. Hickman, comme il » est sûr qu'elle ne traiteroit pas un Lovelace. De » tant de lettres que vous avez reçues d'elle, je vous » défie, Madame, de me montrer une de celles où » elle vous parle de moi ».

Où cette idée doit-elle nous conduire? a-t-elle répliqué. Miss Howe est juste. Miss Howe est bonne. Elle écrit, elle parle de chacun, comme chacun le mérite. Si vous pouvez me nommer une seule occasion dans laquelle vous ayez marqué de la bonté, de la justice, ou même de la générosité, je chercherai celle de ses lettres qui a rapport à cette occasion, supposé que j'aye pris soin de l'en informer : et j'engage ma parole que cette lettre vous sera favorable.

Maudite sévérité! Ne trouves-tu pas une sorte de grossièreté, Belford, à mettre un honnête homme dans le cas de jeter les yeux derrière lui, pour se rappeler le souvenir de ses bonnes actions?

Elle s'est efforcée de me quitter. Je veux sortir, m'a-t-elle dit; je le veux absolument. Vous ne me retiendrez pas malgré moi.

« En vérité, Madame, vous ne devez pas penser » à sortir dans l'humeur où vous êtes ». Je me suis placé entre elle et la porte. Alors elle s'est jetée sur une chaise, le visage enflammé, et se servant de son éventail avec beaucoup d'action.

Je me suis mis à ses pieds. Retirez-vous, m'a-t-elle

dit, avec un mouvement de rebut, de la main dont elle tenoit son éventail ouvert. Pour votre propre intérêt, laissez-moi! et me repoussant des deux mains : « Apprends, homme, que mon ame est au-» dessus de toi. Ne me presse pas de te dire avec » quelle sincérité je crois mon ame supérieure à » toi. Tu as un cœur fier, dur, impitoyable. Mais » ta fierté m'en impose peu. Laisse-moi, laisse-moi » pour jamais ».

Malgré la rigueur de ce langage, ses regards, son air, le son de sa voix, étoient d'une merveilleuse noblesse.

« J'adore un ange, me suis-je écrié en penchant » la tête sur ses genoux! Ce n'est point une femme, » c'est un ange que j'admire et que j'adore! Par-» don, divine Clarisse! Si vous êtes de l'espèce hu-» maine, pardonnez mes inadvertances, pardonnez » mes inégalités, pardonnez l'infirmité de la nature! » Qui sera jamais égal à ma Clarisse »?

Je tremblois d'admiration et d'amour. Dans le transport de ces deux sentiments, j'ai passé les deux bras autour d'elle, assise comme elle étoit encore. Elle s'est efforcée aussitôt de se lever; mais, ne cessant point de la tenir entre mes bras, je l'ai fait retomber sur sa chaise. Jamais femme ne fût plus effrayée. Cependant, quelque libre que mon action pût paroître à son cœur alarmé, je n'avois pas, dans cet instant, une seule idée qui ne me fût inspirée

par le respect; et, jusqu'à son départ, tous les mouvements de mon cœur n'ont pas été moins purs que les siens. Après lui avoir fait promettre qu'elle me reverroit bientôt, qu'elle renverroit les porteurs, je lui ai laissé la liberté de se retirer.

Mais elle n'a pas tenu parole. J'ai attendu plus d'une heure, avant que de lui rappeler sa promesse. Elle m'a fait dire qu'il lui étoit encore impossible de me voir, et qu'elle me verroit aussitôt qu'elle seroit en état de descendre.

Dorcas m'assure qu'elle a tremblé excessivement, et qu'elle s'est fait apporter de l'eau fraîche et des sels. Je ne comprends rien à cette timidité. Il y a de l'excès pour l'occasion. La crainte grossit toutes sortes de maux. N'as-tu jamais observé que les terreurs d'un oiseau pris, qu'on tient actuellement dans la main, sont plus grandes sans comparaison qu'on n'auroit cru qu'elles pussent l'être, si l'on avoit jugé de l'animal par son petit air d'assurance, avant qu'il fût tombé dans le piége?

Chère personne! n'a-t-elle donc jamais joué, depuis son enfance, à ce qu'on appelle *de petits jeux?* Les innocentes libertés qu'on s'accorde dans ces occasions l'auroient familiarisée avec de plus grandes. C'est un sacrilége de toucher sa robe. Quel excès de délicatesse! Comment peut-elle penser à devenir femme? Mais quel moyen de savoir, avant l'épreuve, s'il n'y a pas de succès à se promettre par des voies

moins capables de l'alarmer? Résistera-t-elle aux surprises nocturnes? Pour celles de jour, il n'y faut plus penser. Le refrain de ma chanson, c'est que je puis l'épouser quand je le voudrai; et si je prends ce parti après avoir triomphé d'elle, soit par surprise ou par un consentement à-demi forcé, à qui aurai-je fait injure qu'à moi-même?

Il est déjà près de onze heures. Elle me verra le plus tôt qu'il lui sera possible, a-t-elle dit à Polly Horton, qui lui a fait une tendre visite, et pour laquelle elle a moins de réserve que pour toute autre. « Son émotion, a-t-elle ajouté, n'est pas venue » d'un excès de délicatesse, ni de mauvaise humeur, » mais de *foiblesse de cœur*. Elle n'a point, dit-» elle, assez de force d'esprit pour soutenir sa situa-» tion, et ses craintes, sous le poids de la malé-» diction d'un père, dont elle tremble que l'effet » ne soit déjà commencé ».

Cependant quelle contradiction! Foiblesse de cœur, dit-elle; avec tant de force dans la volonté! Ah! Belford, c'est un cœur de lion que cette fille, dans toutes les occasions où le point d'honneur anime son courage. J'ai observé plus d'une fois que les passions d'une femme douce, quoique plus lentes à s'émouvoir que dans un tempérament vif, sont plus ardentes et plus invincibles, lorsqu'elles sont bien enflammées. Mais le corps charmant de Cla-

risse n'est pas organisé comme l'est son ame. La divinité qui habite ce beau temple fatigue un logement trop foible pour elle. Si la même ame s'étoit trouvée dans un corps d'homme, jamais on n'auroit vu de plus véritable héros.

Lundi, à deux heures.

MA déesse n'est point encore visible. Sa santé n'est pas la meilleure du monde. Qu'a-t-elle donc pu craindre de mes transports d'admiration? de la rudesse plutôt que de la vengeance. Grand sujet d'altération pour sa santé! Cependant le désir de me venger n'est pas éteint. J'ai besoin de quelque coup de maître, pour faire repentir miss Howe et madame Towsend de leur maudit projet, qui sera toujours une épée suspendue sur ma tête, si je ne trouve pas le moyen de le faire avorter. Le moindre mécontentement donnera des aîles à ma charmante; et toutes les peines que j'ai prises, pour la priver de toute autre protection et la rendre plus dépendante de moi, deviendront inutiles. Mais je saurai trouver un *contrebandier*, pour l'opposer à madame Towsend.

Tu te souviens de la dispute du Soleil et du Vent du Nord, dans la Fable. Il étoit question de savoir qui des deux forceroit, le premier, un honnête voyageur de quitter son habit.

Borée commença. Il se mit à souffler de toutes

ses forces; et la glace de son souffle causa beaucoup de mal au pauvre diable, mais sans autre effet que de lui faire boutonner son manteau, pour s'envelopper plus soigneusement. Phœbus, lorsque son tour fut venu, fit jouer si vivement ses rayons sur le pélerin, qu'il l'obligea d'abord de se déboutonner, et bientôt de se dépouiller tout-à-fait. Il ne quitta prise qu'après l'avoir mis dans la nécessité de chercher de l'ombre sous des feuillages épais, où, s'étendant sur son habit qu'il avoit quitté, il rétablit ses forces par quelques heures de sommeil. Le vainqueur ayant beaucoup ri de Borée et du voyageur, continua sa course brillante, répandant son éclat et sa chaleur sur tous les objets qui s'offrirent à lui; et le soir, après avoir dételé ses fiers coursiers, il amusa sa Thétis par le récit de son aventure.

Voilà mon modèle. Je veux, Belford, renoncer à toutes mes inventions orageuses; et si je puis obliger ma chère *pélerine* de quitter un moment le manteau de sa rigide vertu, je n'aurai, comme le Soleil, que des bénédictions continuelles à répandre par mes rayons. Mes heures de repos et de félicité, comme les siennes, seront celles que je passerai avec ma déesse.

A-présent, Belford, pour suivre mon nouveau système, je crois que cette maison de madame Fretchville est un embarras pour moi. Je veux m'en déli-

vrer, pour quelque temps du-moins. Mennell prendra le moment où je serai sorti, pour rendre une visite à ma déesse, en feignant d'avoir demandé d'abord à me voir. Pourquoi? dans quelle vue? N'est-ce pas la question que tu me fais? Pourquoi! Tu ne sais donc pas ce qui est arrivé à cette pauvre madame Fretchville? Je vais te l'apprendre.

Une de ses femmes fut attaquée, il y a huit jours, de la petite vérole. Les autres cachèrent cet accident à leur maîtresse jusqu'à vendredi, qu'elle en fut informée par hazard. La plus grande partie des fléaux de notre pauvre condition mortelle vient de nos domestiques, que nous prenons moitié par ostentation, moitié pour notre usage, et dans la vue de diminuer nos peines.

Cette nouvelle a causé tant d'épouvante à la veuve, qu'elle est prise elle-même de tous les symptômes qui annoncent une attaque de cette terrible ennemie des beaux visages. Elle ne peut plus penser par conséquent à quitter sa maison. Mais elle ne doit pas espérer non plus que nous attendions éternellement pour l'amour d'elle.

Elle regrette à-présent de tout son cœur de n'avoir pas mieux connu ce qu'elle désiroit, et de n'être pas partie pour sa campagne lorsque j'ai commencé à traiter pour sa maison. Ce fatal accident ne lui seroit point arrivé. Mais n'est-il pas bien fâcheux pour nous? Hélas! hélas! cette vie mortelle

n'est composée que de malheurs. Il n'est pas besoin de nous en attirer nous-mêmes, par notre propre pétulance.

Ainsi l'affaire de cette maison est finie, du-moins pour un temps. Mais ce contre-temps m'oblige d'imaginer quelque expédient qui puisse le réparer. Puisque je suis réduit à marcher lentement, pour rendre ma marche sûre, j'ai dans la tête deux ou trois inventions charmantes, qui seroient capables même de ramener ma belle, quand elle trouveroit le moyen de m'échapper.

Qu'est devenu mylord M...., qui ne m'écrit pas pour répondre à mon invitation? Si je recevois de lui une lettre que je pusse montrer, ce seroit le moyen d'avancer beaucoup ma réconciliation. J'ai pris le parti d'en écrire deux mots à miss Charlotte. S'il ne se hâte pas de me répondre, il aura bientôt de mes nouvelles, et par des voies qui ne lui seront point agréables. Tu sais qu'il m'a quelquefois menacé de me déshériter : mais si je le renonçois pour mon oncle, je ne ferois que lui rendre justice; et je lui causerois plus de chagrin, que tout ce qu'il peut faire de pis contre moi ne m'en causera jamais. Sa négligence diffère nécessairement la conclusion des articles. Comment puis-je supporter ce délai! moi qui, pour l'exercice de mes volontés, pour l'impatience, et pour bien d'autres choses, suis une véritable femme, et qui ne peux souffrir, plus que la

meilleure de ce sexe, qu'on me manque ou qu'on me contredise.

Autre lettre de miss Howe. Je suppose que c'est celle qui étoit annoncée dans sa dernière, et qui regarde les propositions de mariage du vieil oncle Antonin à madame Howe. Il ne sera plus question, j'espère, du complot de contrebande. On m'apprend que ma charmante l'a mise dans sa poche. Mais je me flatte que je ne serai pas long-temps sans la trouver au dépôt avec toutes les autres.

Lundi au soir.

Mes instances redoublées l'ont fait consentir à me voir dans la salle ordinaire, à l'heure du thé, et pas plus tôt.

Elle est entrée avec un air d'embarras, si j'en ai bien jugé, et comme un peu confuse d'avoir porté trop loin ses alarmes. Elle s'est avancée lentement et les yeux baissés, vers la table; Dorcas présente, et s'employant aux préparatifs du thé. J'ai pris sa main, qu'elle s'est efforcée de retirer; et la pressant de mes lèvres : « Cher objet de mes adorations! pourquoi » cette distance? lui ai-je dit; pourquoi ces mar- » ques de chagrin? Quel plaisir prenez-vous à tour- » menter si cruellement le plus fidèle de tous les » cœurs »? Elle a dégagé sa main. J'ai voulu la reprendre. Laissez-moi, en la retirant avec dépit. Elle

s'est assise. Une douce palpitation, que j'ai remarquée au travers de tous ses charmes, m'a fait pénétrer ce qui se passoit dans son ame. Le mouchoir, qui cachoit son sein, se levoit et se baissoit avec un mouvement précipité. Ses joues charmantes étoient couvertes d'une aimable rougeur.

Au nom de Dieu! Madame....; et pour la troisième fois j'ai voulu prendre sa main, qui a repoussé la mienne.

Au nom de Dieu! Monsieur, cessez vous-même de me tourmenter.

Dorcas s'est retirée. J'ai poussé ma chaise plus près de la sienne. J'ai pris sa main avec la plus respectueuse tendresse; et je lui ai dit que, dans la cruelle distance où elle me tenoit, il m'étoit impossible de ne pas lui exprimer, avec une mortelle inquiétude, la crainte où j'étois, que, s'il y avoit quelque homme au monde qui lui fût plus indifférent, pour ne pas dire plus odieux qu'un autre, ce ne fût le malheureux qu'elle voyoit devant elle.

Elle m'a regardé un moment d'un œil fixe; et, sans retirer sa main que j'avois dans les miennes, elle a tiré de l'autre son mouchoir de sa poche. Elle a tourné la tête du même côté, pour essuyer une larme ou deux, qui demandoient un passage; mais elle ne m'a répondu que par un soupir.

Je l'ai pressée de parler, de jeter les yeux sur moi, de me rendre heureux par un regard plus favorable.

J'avois raison, m'a-t-elle dit, de me plaindre de son indifférence. Elle ne connoissoit rien de généreux dans mon caractère. Je n'étois pas un homme qu'on pût obliger, ni traiter avec la moindre faveur. Mon étrange conduite, depuis samedi au soir, l'en avoit convaincue. Toutes les espérances qu'elle avoit conçues de moi s'étoient évanouies. Elle ne voyoit plus rien, dans mes manières, qui ne lui causât du dégoût.

Ce langage m'a piqué jusqu'au vif. Je crois que les coupables se révoltent plus contre la vérité qui les montre à découvert, que les innocents contre la calomnie qui ose les travestir. J'ai prié ma charmante d'écouter avec patience l'explication que je devois à ce changement. J'ai fait un nouvel aveu de la fierté de mon cœur, qui ne pouvoit soutenir dans une femme, à qui je me flattois d'appartenir un jour, ce défaut de préférence qu'elle m'avoit toujours donné raison de lui reprocher. Le mariage, ai-je dit, étoit un état dans lequel on ne devoit point entrer, de part et d'autre, avec une froide indifférence.

Il n'y a qu'une insolente présomption, a-t-elle interrompu vivement, qui puisse faire attendre des marques d'estime à ceux qui ne font rien pour les mériter. Vous jugez mal de moi, monsieur Lovelace, si vous croyez que de vils motifs puissent m'inspirer de l'amour pour ce qui n'en est pas digne. Miss Howe

vous apprendra, Monsieur, que je n'ai jamais aimé les fautes de mon amie, et que je n'ai jamais souhaité qu'elle aimât les miennes. C'est une règle, entr'elle et moi, de ne pas nous épargner. Pourquoi donc un homme qui n'offre que des fautes (car, dites-moi, Monsieur, quelles sont vos vertus?), se croiroit-il en droit d'exiger mon estime? Je ne mériterois pas même la sienne, si j'étois capable de cette aveugle bassesse. Il ne me devroit que du mépris.

Il est vrai, Madame, que vous avez soutenu parfaitement cette noble manière de penser. Vous n'êtes point en danger d'être méprisée, pour des marques de tendresse ou de faveur que vous ayez accordées à l'homme qui est devant vous. Il paroît que tous vos soins se sont tournés à faire naître ou à saisir les occasions de déclarer que, si vous avez eu quelques pensées en ma faveur, ce n'est rien moins que par votre choix. Mon ame entière, Madame, dans toutes ses erreurs, dans tous ses désirs et dans toutes ses vues, auroit été ouverte et nue devant vous, si j'avois été encouragé par une part assez libre à votre confiance et à votre estime, pour me rassurer contre les fâcheuses interprétations que j'ai tremblé de vous voir donner à tout ce que j'aurois pu vous dire ou vous proposer. Jamais un cœur n'eut plus de franchise; jamais personne ne fut plus disposé à reconnoître ses fautes. (C'est la vérité, Belford.) Mais

vous savez, Madame, combien nous avons été loin de ces heureux termes. La défiance, la réserve de votre part, ont produit de la mienne le doute et la crainte. Nulle confiance mutuelle; comme si nous avions supposé de part et d'autre plus de dissimulation que d'amour. Combien ai-je redouté chaque lettre que je vous ai vue recevoir par le ministère de Wilson? et ce n'est pas sans raison; puisque la dernière, dont j'avois conçu tant d'espérance, à l'occasion des articles que je vous ai proposés par écrit, n'a point eu d'autre effet, si j'en dois juger par le refus que vous fîtes hier de me voir (quoique vous fussiez en état de sortir, et même dans une chaise, pour m'ôter la satisfaction de vous accompagner), que de vous irriter plus que jamais contre moi.

Je suis coupable apparemment, m'a répondu la belle indignée, d'avoir été à l'église; et sans être accompagnée d'un homme que son inclination n'y porteroit guère, s'il ne m'y voyoit aller. Je suis coupable d'avoir souhaité de me recueillir un peu le dimanche, après avoir eu la complaisance d'aller samedi à la comédie, et de passer avec vous une partie de la nuit. Voilà mes crimes : voilà ce qui m'a fait mériter d'être punie; ce qui vous a mis en droit, sans doute, de me forcer à vous voir, et de m'effrayer, lorsque je vous ai vu, par les manières les plus choquantes qu'on ait jamais prises avec une

femme que rien n'oblige à les souffrir. L'humeur de mon père n'est point échappée à votre censure, monsieur Lovelace : mais ce qu'il a montré de pis, après le mariage, n'est pas comparable à ce que vous avez montré vingt fois d'avance. Que dois-je attendre de vous à l'avenir, en vous considérant du côté le plus favorable ? Mon indignation s'échauffe, au moment que je vous parle, lorsque je me rappelle vingt traits de votre conduite, aussi contraires à la générosité qu'à la politesse, pour une personne que vous avez jetée dans les disgraces dont elle gémit. En vérité, j'ai peine à vous souffrir devant mes yeux.

Elle s'est levée ici, en étendant les bras, et tournant la tête pour cacher ses larmes : O mon père ! mon père ! s'est écriée l'inimitable fille, vous auriez pu vous épargner une malédiction terrible, si vous aviez su comment je me trouve punie, depuis l'instant que mes pieds égarés m'ont conduite hors des portes de votre jardin, pour joindre M. Lovelace ! Ensuite se laissant retomber sur sa chaise, elle s'y est noyée dans ses pleurs.

Ma très-chère vie ! lui ai-je dit, en prenant ses mains, qu'elle tenoit encore étendues ; qui pourroit soutenir une invocation si touchante, quoique si passionnée ! (Comme j'espère de vivre, Belford, je me sentois tremblant ; quelques larmes se sont présentées sous mes paupières, et j'osois à-peine exposer mon visage au sien.) Qu'ai-je donc fait pour

mériter cette impatiente exclamation? Vous ai-je donné sujet, en aucun temps, par mes discours, par mes actions, par mes regards, de douter de mon honneur, de mon respect, de mon adoration? Je puis donner ce nom à mes sentiments, pour vos célestes vertus. De part et d'autre, le mal vient de ne pas nous entendre. Daignez m'éclaircir vos idées, comme je vais vous expliquer les miennes, et nous serons aussitôt heureux. Plût au ciel que je pusse l'aimer comme je vous aime! Et si je doutois néanmoins d'un retour de sentiments, que je périsse, si je sais comment je pourrois souhaiter de vous voir à moi! Laissez-moi penser, très-chère Clarisse, laissez-moi seulement penser, que je suis votre choix de préférence! Souffrez que je me flatte de n'être point haï, de n'être point méprisé!....

Ah! monsieur Lovelace, nous avons vécu ensemble assez long-temps, pour être fatigués de l'humeur et des manières l'un de l'autre. Elles se conviennent si peu, que vous devez vous sentir peut-être aussi dégoûté de moi que je le suis de vous. Je crois... je crois qu'il ne m'est pas possible d'accorder le retour que vous me demandez aux sentiments dont vous faites profession pour moi. Mon caractère naturel est tout-à-fait altéré. Vous m'avez donné une fort mauvaise opinion de tout votre sexe, et particulièrement de vous. Vous m'en avez fait prendre en même-temps une si fâcheuse de moi-même, qu'ayant

perdu pour jamais cette satisfaction, ce témoignage intérieur de mes propres sentiments, qui est nécessaire à une femme pour se soutenir avec dignité pendant le cours de cette vie, je ne serai jamais capable de lever la tête d'un air assuré.

Elle s'est arrêtée. J'ai gardé le silence. Sur mon Dieu, ai-je pensé en moi-même, cette divine fille est capable à-la-fin de me perdre entièrement.

Elle a repris : Que me reste-t-il à désirer, sinon que vous me déclariez libre de toute obligation par rapport à vous, et que vous ne m'empêchiez pas de suivre ma destinée ?

Elle s'est arrêtée encore une fois. Mon silence a continué. Je méditois si je ne devois pas renoncer à tous mes projets sur elle ; si je n'avois pas assez de preuves d'une vertu et d'une grandeur d'ame, supérieures à tous les soupçons.

Elle a repris encore : Votre silence m'est-il favorable, monsieur Lovelace ? Dites-moi que je suis libre de toute obligation à votre égard. Vous savez que je ne vous ai jamais fait de promesse. Vous savez que vous n'êtes pas lié par les vôtres. Je ne m'embarrasse point du mauvais état de ma fortune....

Elle alloit continuer. Ma très-chère vie ! ai-je interrompu, quoique vous me laissiez dans un si cruel doute de votre affection, je me suis employé pendant ces derniers jours aux préparations nup-

tiales. Je suis actuellement en traité pour des équipages.

Des équipages, Monsieur ! de l'éclat ! du clinquant ! Qu'est-ce qu'un équipage? qu'est-ce que la vie et tout ce qu'elle peut offrir pour une malheureuse fille qui est tombée si bas dans sa propre opinion; qui gémit sous la malédiction d'un père; qui ne peut tourner les yeux sur elle-même sans reproche, ni les jeter devant elle sans terreur; confirmée dans ces fatales idées par l'opposition qu'elle trouve à tous ses désirs; obligée de renoncer à ses plus chères inclinations; privée de toutes sortes de plaisirs et d'espérances? Ne me refusez pas la liberté de chercher un asile, dans quelque coin obscur, ignoré, où ni les ennemis que vous m'avez faits, ni le peu d'amis que vous m'avez laissés, ne puissent jamais entendre parler de celle qu'ils supposent coupable, jusqu'à l'heureux moment de sa mort, qui fera revivre peut-être leur tendresse et leur compassion, en expiant toutes ses fautes.

Il ne m'est pas venu un mot à répondre pour moi-même. Jamais une guerre de cette espèce ne s'étoit élevée dans mon ame; la reconnoissance et l'admiration combattant de misérables habitudes, des résolutions préméditées et des vues dont tu sais combien je me suis glorifié. Cent nouvelles inventions, que j'ai roulées dans ma tête et dans

mon cœur, y faisoient face à la tentation d'être honnête ; les injures de miss Howe se présentoient pour les seconder ; et je ne leur trouvois plus assez de force pour me défendre. J'étois un homme perdu, si Dorcas n'avoit paru fort à propos avec une lettre. L'adresse portoit : *Ouvrez sur-le-champ, Monsieur.*

Je me suis approché d'une fenêtre. J'ai ouvert cette lettre mystérieuse. Elle étoit de Dorcas même, qui me pressoit en deux mots, « d'arrêter Madame, » pour lui donner le temps de transcrire un pa- » pier d'importance ». Elle me promettoit de tousser lorsqu'elle auroit fini.

J'ai mis la lettre dans ma poche, et je suis retourné vers ma charmante, moins déconcerté ; comme elle avoit eu le temps de se remettre un peu pendant ma lecture. Une grace, lui ai-je dit, très-chère Clarisse ! que j'apprenne seulement si miss Howe approuve mes propositions. Je sais qu'elle est mon ennemie. Mon intention étoit de vous rendre compte du changement que vous m'avez reproché dans ma conduite ; mais vous m'en avez fait perdre l'idée par votre petit emportement. En vérité, ma chère Clarisse, vous vous êtes emportée avec beaucoup de chaleur. Croyez-vous qu'il ne soit pas bien chagrinant pour moi de voir mes désirs si long-temps remis ou rejetés, en faveur de vos vues prédominantes pour une récon-

ciliation avec votre famille, qui ne souhaite rien moins que de se réconcilier? De là vient le délai que vous avez apporté à la célébration, avant notre arrivée à Londres, malgré mes pressantes instances, et quoiqu'outrageusement traitée par votre sœur et par toute votre famille; de là, cette facilité que vous avez eue à vous prévenir contre mes quatre amis, et à vous offenser de la hardiesse que j'ai eue de me saisir d'une lettre égarée, me figurant peu que, dans le commerce de deux dames, telles que vous et votre amie, ma curiosité pût trouver le sujet d'une mortelle injure; de là, l'éloignement où vous m'avez tenu pendant une semaine entière, pour attendre le succès d'une autre négociation. Mais après avoir reconnu qu'elle étoit inutile; après avoir envoyé mes articles à miss Howe, pour lui en demander son opinion, comme je vous l'ai conseillé moi-même; après m'avoir honoré de votre compagnie samedi au soir à la comédie, et me devant le témoignage que, jusqu'au dernier moment, ma conduite n'a pas cessé d'être irréprochable; le changement, Madame, que j'ai remarqué dès le jour suivant dans la vôtre, n'a-t-il pas dû me causer autant de surprise que de douleur? et lorsque je vous y ai vue persister, après avoir reçu la réponse que vous attendiez impatiemment de miss Howe, n'ai-je pas dû conclure qu'il venoit uniquement de son influence? N'ai-je pas dû juger

qu'il se formoit quelque nouvelle négociation, quelque nouveau projet, qui vous mettoit dans la nécessité de me tenir éloigné de vous pour en attendre le succès, et dont le but étoit de vous arracher pour jamais à moi? car ce sacrifice n'a-t-il pas été constamment votre article préliminaire? O Madame! suis-je donc coupable d'être devenu furieux de cette crainte, et n'ai-je pas eu droit de vous reprocher que vous n'aviez pour moi que de la haîne? Aujourd'hui, très-chère Clarisse, qu'il me soit permis de vous demander encore une fois ce que miss Howe pense de mes propositions.

Si j'étois d'humeur à disputer avec vous, monsieur Lovelace, il me seroit fort aisé de répondre à votre belle harangue : mais je me contenterai de vous dire, à-présent, que vos procédés m'ont toujours paru inexplicables. Si vous n'avez eu que de justes intentions, il me semble que vous vous êtes fort étudié à les rendre obscures. Je ne puis décider si c'est faute d'une tête saine ou d'un cœur pur; mais je suis réellement persuadée que la plus grande partie de votre étrange conduite doit être attribuée à l'un ou à l'autre de ces deux défauts.

Malédiction, me suis-je écrié, sur le *petit diable* qui vous excite à penser si mal du cœur le plus fidèle du monde!

« Comment osez-vous, Monsieur... »? Elle s'est arrêtée là, dans la crainte apparemment de s'expli-

quer trop, comme j'avois dessein de l'y engager.

Comment j'ose..... quoi donc, Madame? ai-je dit en la regardant d'un air qui signifioit beaucoup. Qu'ai-je osé?

« Dangereux esprit! osez-vous.... »? L'expression a paru lui manquer encore une fois.

J'ose..... qu'ai-je donc osé, Madame? et pourquoi *dangereux esprit?*

« Comment osez-vous maudire *quelqu'un* en » ma présence »?

C'étoit revenir doucement sur ses pas : mais on n'échappe pas si facilement à Lovelace.

« Quoi donc? chère Clarisse, y a-t-il *quelqu'un* » en effet qui vous excite? Si *quelqu'un* fait ce » rôle contre moi, je le maudis n'en doutez pas; » quel qu'il puisse être ».

Elle a paru dans une charmante petite fureur. C'est la première fois que les dés ont été en ma faveur.

« Je vois, chère Miss, que mes soupçons ne » m'ont pas trompé. Il m'est facile à-présent d'ex» pliquer une humeur qui ne peut vous être natu» relle ».

Artificieux esprit! est-ce ainsi que vous me faites donner dans tous vos piéges? Mais sachez, Monsieur, que je ne reçois de lettres que de miss Howe. Miss Howe n'approuve pas plus que moi plusieurs de vos procédés; car je lui communique tout ce qui

m'arrive. Cependant elle n'est pas plus votre ennemie que la mienne. Elle croit que je ne dois pas refuser vos offres, et que je dois me soumettre à mon sort. Vous êtes instruit à-présent de la vérité. Plût au ciel que vous fussiez capable d'autant de bonne foi !

« Je le suis, très-chère Miss. Ici, à genoux de-
» vant mon adorable Clarisse, je renouvelle tous
» les serments qui doivent me donner à elle; et je
» n'aspire qu'au moment de pouvoir bénir, elle et
» miss Howe tout d'une haleine ».

Pour te parler sincèrement, Belford, j'avois commencé à soupçonner cette miss Howe, qui n'aime pas Hickman, j'en suis sûr, d'être amoureuse de moi.

Levez-vous, Monsieur, m'a dit la majestueuse Clarisse, d'un ton solennel; quittez une posture que vous ne prenez que trop aisément, et ne vous moquez pas de moi.

Une posture, ai-je dit en moi-même, qui me paroît toucher peu ma fière déesse; mais elle ne sait pas tout ce que cette posture m'a fait obtenir de son sexe, ni combien de fois on m'a pardonné des entreprises assez hardies, lorsque j'ai demandé grace à genoux.

« Me moquer de vous, Madame! ô Dieu »!.... Je me suis levé. J'ai recommencé à la presser pour le jour. Je me suis blâmé moi-même d'avoir fait à mylord M...., une invitation qui pouvoit m'exposer

à quelque retardement, à cause de ses infirmités. Je lui ai dit que j'écrirois à ce vieil oncle pour lui faire mes excuses; que je lui marquerois le jour qu'elle auroit la bonté de me fixer; et que, s'il ne pouvoit arriver à temps, nous prendrions le parti de ne pas l'attendre.

Mon jour, m'a-t-elle répondu fièrement, c'est jamais. Ce langage, Monsieur, ne doit pas vous surprendre. Une personne de quelque politesse, qui jugeroit entre nous, n'en seroit point étonnée. Mais, en vérité, monsieur Lovelace (pleurant d'impatience), ou vous ne savez guère comment il convient de traiter avec un esprit un peu délicat, malgré votre naissance et votre éducation; ou vous êtes un ingrat. Pire qu'un ingrat, a-t-elle ajouté après un moment de réflexion. Je me retire. Je vous verrai demain au matin. Il m'est impossible de vous voir plus tôt. Je crois que je vous hais.... Vous me regardez en vain; je crois réellement que je vous hais: et si je me confirme dans cette idée par le nouvel examen que je vais faire de mon cœur, je ne voudrois pas, pour le monde entier, que les affaires fussent poussées plus loin entre nous.

J'étois trop chagrin, trop déconcerté, pour l'empêcher de se retirer. Cependant elle ne seroit pas sortie, si Dorcas n'avoit pas toussé.

Cette fille est venue à moi, aussitôt que sa maîtresse lui a laissé la liberté de descendre. Elle m'a

donné la copie qu'elle venoit de faire. Que pouvoit-ce être qu'une réponse à mes articles, que l'admirable Clarisse se proposoit apparemment de me donner, quoiqu'elle ne m'en eût pas parlé?

Je n'ai fait que parcourir ce touchant écrit. Je n'aurois pas fermé l'œil de toute la nuit, si je l'avois lu plus attentivement. Demain j'en ferai le sujet de mes sérieuses méditations.

LOVELACE.

LETTRE CXCIV.

M. Lovelace à M. Belford.

Mardi matin, 23 mai.

La chère personne me fait prier de remettre notre entrevue à l'après-midi. Dorcas me dit qu'elle n'est pas bien.

Lis, si tu veux, le papier que Dorcas a transcrit. Il me seroit impossible de continuer mes projets contre cette admirable fille, si je n'étois résolu, après quelques autres épreuves, aussi noblement soutenues que celles dont je t'ai rendu compte, d'en faire légitimement ma femme; supposé du-moins qu'elle ne me haïsse pas.

A M. Lovelace.

« Lorsqu'une femme entre dans l'état du
» mariage, ce lien, le plus sacré qu'il y ait sur la
» terre, l'oblige, dans tous les cas de la justice na-
» turelle, et dans tout ce qui peut intéresser l'hon-
» neur de son mari, de soumettre sa propre vo-
» lonté à la sienne. Mais, auparavant, je serois bien
» aise, suivant le désir que j'en ai toujours marqué,
» d'avoir les plus claires assurances, que toutes
» les voies possibles seront employées pour éviter
» d'entrer en procès avec mon père. Le temps et la
» patience ramèneront tout à d'heureux termes.
» Mes vues de bonheur sont extrêmement resser-
» rées. Le droit d'un mari sera toujours le même.
» Je souhaiterois que, si les discussions devenoient
» nécessaires, elles fussent suspendues pendant le
» temps de ma vie. L'état de votre fortune, Mon-
» sieur, ne vous obligera pas d'employer la vio-
» lence pour arracher mon bien des mains de mon
» père. Je ferai tout ce qui dépendra de moi, soit
» du côté de ma personne et de mes plaisirs, soit
» par cette espèce d'économie qu'une femme ma-
» riée, de quelque rang qu'elle soit, ne doit pas
» croire au-dessous d'elle, pour prévenir la néces-
» sité de ces violentes mesures; et s'il n'arrive pas
» qu'elles soient nécessaires, il faut espérer que des

» motifs moins excusables n'auront aucune force.
» Je parle de ces motifs qui doivent venir d'une
» petitesse d'ame, qu'une femme qui n'auroit pas
» cette petitesse, ne pourroit trouver dans son
» mari, sans être tentée de le mépriser, quelque
» attachement qu'elle eût pour son devoir; sur-tout
» dans des cas où sa propre famille, qui fait une
» partie si considérable d'elle-même, et qui a sur
» elle des droits, du-moins secondaires, qu'elle
» ne peut jamais perdre, est essentiellement inté-
» ressée.

» C'est donc un article que je recommande très-
» sérieusement à votre considération, comme ce
» que j'ai de plus à cœur au monde. Je n'entre ici
» dans aucun détail sur la fatale mésintelligence qui
» est entre vous et mes proches. La faute est peut-
» être des deux côtés; mais, dans l'origine, Mon-
» sieur, le mal vient de vous. C'est vous du-moins
» qui avez donné un prétexte trop plausible à l'an-
» tipathie de mon frère. Vous ne vous êtes pas
» fait une étude de la complaisance. Vous avez
» mieux aimé porter les imputations dont on vous
» a chargé, que de faire le moindre effort pour les
» détruire.

» Mais ce sujet peut conduire à d'odieuses récri-
» minations. Qu'il me soit permis seulement de
» vous rappeler ici que vous leur avez dérobé une
» fille qu'ils aimoient chèrement, et que le ressen-

» timent qu'ils en ont conçu n'est que proportionné
» à leur tendresse et à la perte de leurs espérances.
» S'ils ont commis des fautes dans quelques-unes
» de leurs mesures, qui sera leur juge, lorsqu'ils ne
» se reconnoissent pas coupables? Vous, Monsieur,
» qui voulez juger de tout le monde à votre gré et
» qui ne voulez être jugé de personne, vous n'avez
» pas droit en particulier de vous établir leur juge.
» Ils peuvent donc marcher tête levée.

» Pour ce qui me regarde moi-même, je dois
» laisser à votre justice (ainsi que paroît en ordon-
» ner ma destinée) le soin de me traiter comme
» vous me croyez digne de l'être. Mais si votre
» conduite future, à l'égard de mes proches, n'est
» pas gouvernée par cette haîne implacable dont
» vous accusez quelques-uns d'entr'eux, la splen-
» deur de votre famille et l'excellent caractère d'une
» partie de la mienne serviront par degrés à rame-
» ner les esprits. Cette victoire n'est pas impossible,
» quoique je la croye d'autant plus difficile, que les
» prospérités extraordinaires rendent l'ame plus
» impatiente et plus sensible aux injures. Je vous
» avoue qu'en réfléchissant sur le caractère de quel-
» ques personnes de ma famille, j'ai souvent gémi
» en secret de voir que leur immense fortune étoit
» devenue pour eux comme un piége, aussi dan-
» gereux peut-être que l'ont été pour vous quelques
» autres biens accidentels, qui, étant moins immé-

» diatement votre ouvrage, vous autorisent moins
» encore à vous en glorifier.

» Je n'ajouterai qu'une réflexion sur le même
» sujet : c'est que la complaisance n'est pas une bas-
» sesse. Il y a de la gloire à céder, quoiqu'un esprit
» violent ne la connoisse point. Peut-être mon frère
» n'y est-il pas plus sensible que vous. Mais, comme
» vous avez des talents qu'il n'a pas, je souhaiterois
» que les difficultés qui vous empêchent tous deux
» de vaincre une aversion mutuelle, vinssent moins
» de votre part que de la sienne ; car c'est une de
» mes plus ardentes espérances, que vous parvien-
» drez tous deux à vous voir quelque jour, sans
» qu'une femme et une sœur ait à trembler pour
» les suites. Non que je souhaite jamais de vous
» voir céder sur des points qui concernent le véri-
» table honneur : non, Monsieur. Je serois là-des-
» sus aussi délicate que vous ; plus délicate, j'ose le
» dire, parce que ma délicatesse seroit plus uni-
» forme. Que je trouve vaine et méprisable une
» fierté qui n'a pour objet que des objets frivoles,
» et qui néglige ou qui tourne en raillerie les points
» d'importance !

» Cet article obtenant la considération qu'il mé-
» rite, tout le reste devient aisé. Si j'acceptois la
» généreuse pension que vous m'offrez, avec les
» sommes qui me reviendront de la succession de
» mon grand-père, et qui doivent être considéra-

» blement multipliées depuis sa mort, je regarde-
» rois comme un devoir de les mettre en réserve
» pour le bien de la famille, et pour les événements
» qui peuvent arriver sans avoir été prévus. Quant
» à mon usage, je saurai toujours me borner à une
» très-petite partie de mon revenu, quel qu'il puisse
» être; et tout ce que je désire, c'est de me trou-
» ver en état de satisfaire, dans l'occasion, le pen-
» chant que j'ai à secourir les misérables auxquels
» il n'y a point de mauvaise conduite à reprocher.
» Dans cette vue, deux cents guinées borneroient
» honnêtement mes désirs; ou s'il arrivoit que
» j'eusse besoin de quelque chose de plus, je ne
» ferois pas difficulté de vous le demander; à-moins
» cependant que, vous défiant de votre propre éco-
» nomie, vous ne jugeassiez à propos de me laisser
» la conduite d'une plus grosse somme, dont je
» vous rendrois compte régulièrement.

» A l'égard des habits, j'en ai deux complets, que
» je n'ai jamais portés, et qui peuvent suffire à-pré-
» sent pour toutes sortes d'occasions. Pour les dia-
» mants, j'ai ceux de ma grand'mère, auxquels il
» ne manque que d'être remontés; outre la garni-
» ture dont mon père m'avoit fait présent. Quoi-
» qu'on ait refusé de me les envoyer, je ne doute
» point qu'ils ne me soient rendus, lorsque je les
» ferai demander sous un autre nom : et, jusqu'a-
» lors, je ne désire point d'en porter.

» Quant aux plaintes qui regardent ma défiance,
» j'en appelle à votre propre cœur. Si vous pouvez
» vous mettre un moment à ma place, en jetant les
» yeux en arrière sur diverses parties de vos actions,
» de vos discours et de votre conduite, je vous de-
» mande, Monsieur, si je ne mérite pas plutôt
» votre approbation que votre censure, et si, de
» tous les hommes du monde, vous n'êtes pas celui
» de qui je suis le plus en droit de l'attendre. Si
» vous ne le pensez pas, vous me permettrez de
» vous avertir qu'il y a trop peu de rapport entre
» nos caractères et nos idées, pour vous faire jamais
» souhaiter entre nous une liaison d'intérêts plus
» intime.

» Clarisse Harlove ».

20 mai.

Dorcas m'assure que l'original de ce charmant écrit étoit presque déchiré en deux; dans quelque mouvement de dépit, je suppose. Convient-il à ce sexe, dont la principale gloire est la douceur, la patience et la résignation, de se laisser jamais emporter par la colère? Celle qui s'accorde ces libertés, dans l'état de fille, ne sera-t-elle pas capable d'en prendre de plus grandes avec le titre de femme?

Une femme en colère! Je veux bien l'apprendre à tout ce beau sexe; c'est la plus folle de toutes les imprudences que la colère d'une femme, si ce qu'elle

se propose n'est pas une séparation éternelle ou la plus noire défiance : car n'est-ce pas renoncer tout-d'un-coup à la douceur des plaintes, aux charmes de la persuasion, au pouvoir des tendres soupirs, à tout ce qu'il y a de touchant pour la majesté impériale d'un mari dans les regards humbles, dans les gestes et les accents de la douleur, qui hâtent la réconciliation, et dont l'effet ordinaire est de la rendre durable. En supposant même que le tort soit de notre côté, les plaintes d'une femme n'en tirent-elles pas plus de force ? Il me semble que l'intérêt d'un mari est d'avoir quelquefois tort, pour faire briller sa chère moitié. Miss Howe dit à ma déesse que *l'adversité est sa saison brillante*. Je trouve qu'il y a de la générosité, dans un homme, à faire briller sa femme aux dépens de son propre repos, à lui permettre de triompher de lui par la patience ; et, quand il seroit trop jaloux de son autorité absolue pour reconnoître sur-le-champ le tort qu'il a, elle ne laissera pas de recueillir, dans la suite, le fruit de son respect et de sa soumission, par la haute idée qu'il concevra de sa prudence et de son caractère obligeant. C'est le moyen de se rendre par degrés la maîtresse de son maître. Mais qu'une femme ose résister ! qu'elle puisse mettre de la fureur dans ses yeux et dans son langage ! ah ! Belford, c'est assez pour dégoûter tous les hommes sensés du mariage.

Dorcas a pris cet écrit dans un tiroir de la table



de sa maîtresse, qui étoit à le relire apparemment, lorsque je lui ai fait demander la permission de prendre le thé avec elle; et la fine soubrette l'ayant aperçu entre ses mains, a feint de détourner les yeux, pour lui laisser le temps de le cacher dans le tiroir où elle l'a trouvé.

Mais, autant que j'en puis juger, il me semble que je me serois bien passé de cette lecture. Tout déterminé que j'étois à commencer mes opérations, je sens qu'en un instant toutes mes résolutions sont changées en sa faveur. Cependant je donnerois volontiers quelque chose de bon, pour être convaincu qu'elle n'a pas affecté de cacher l'écrit devant sa servante, dans la vue de le faire tomber entre mes mains; ou peut-être pour découvrir, suivant l'avis de miss Howe, si Dorcas est plus de ses amies que des miennes. Le moindre soupçon que j'en aurois, ne tourneroit point à son avantage. Je n'aime point qu'on employe la ruse avec moi. Chacun voudroit être le seul à qui l'exercice de ses propres talents fût permis. Je crains aussi que tu ne fasses servir mes aveux à fortifier tes arguments. Mais sois persuadé que je sais là-dessus tout ce que tu peux me dire. Epargne-toi de misérables réflexions, je t'en prie; et laisse cette excellente fille à moi et à notre destin, qui disposera de nous comme il l'a résolu. Tu sais les vers de Cowley *.

* Il cite un endroit de ce poëte, qui attribue tout à la destinée.

Mais, après tout, je suis fâché, presque fâché, (comment le serois-je tout-à-fait, lorsqu'il ne m'est pas donné de le pouvoir?) oui, presque fâché de ne pouvoir me résoudre au mariage, sans avoir poussé l'épreuve un peu plus loin. Je viens de relire cette réponse à mes articles. Que je la trouve admirable! Cependant, encore une fois, cependant cette réponse ne m'a pas été envoyée. Ainsi, ce n'est pas la réponse de ma charmante. Elle n'est point écrite pour moi, quoiqu'elle le soit à moi. Loin d'avoir voulu me l'envoyer, Clarisse l'a déchirée, peut-être avec indignation, la croyant trop bonne apparemment pour moi. C'est l'avoir absolument rétractée. Pourquoi donc ma folle tendresse cherche-t-elle à lui donner le même prix, dans mon cœur, que si c'étoit une réponse avouée? Cher Belford, je t'en prie, laisse-nous à notre destin; n'entremets pas tes insensés raisonnements, pour affoiblir un esprit déjà trop chancelant, et pour fortifier une conscience qui s'est déclarée de son parti.

C'est à moi-même que je veux parler. Souviens-toi, Lovelace, de tes nouvelles découvertes; souviens-toi de son indifférence, accompagnée de toutes les apparences de la haîne et du mépris. Considère-la renfermée, même à-présent, dans ses réserves et dans ses mystères; méditant des complots, autant que tu l'as reconnu, contre le droit souverain que tu as sur elle à titre de conquête. Enfin, rappelle-toi

tout ce que tu as juré de te rappeler contre cette fière beauté, qui n'est qu'une rebelle au pouvoir sous lequel elle s'est engagée.

Mais comment te proposes-tu donc de subjuguer cette douce ennemie? Loin toute espèce de force; loin la nécessité de l'employer, si elle peut être évitée! Quel triomphe à se promettre de la force? Est-ce vaincre la volonté? est-ce faire servir par degrés les tendres passions du cœur à sa propre défaite?

Ma maudite réputation, comme je l'ai souvent remarqué, a toujours été contre moi. Cependant Clarisse n'est-elle pas une femme? Ne puis-je trouver un instant de demi-faveur, si ce n'est pas absolument la haîne qui l'indispose contre moi?

Mais qu'employerai-je pour la tenter? Elle est née pour les richesses; elle les méprise, parce qu'elle en connoît la vanité. Des joyaux, des ornements.... de quel prix peuvent-ils être pour une ame qui doit sentir ce qu'elle vaut, et ne rien connoître de plus précieux qu'elle-même? L'amour, si je suppose qu'elle en soit susceptible, est veillé si soigneusement dans son cœur par la modestie et la prudence, que je ne puis espérer de le trouver un moment sans ces deux gardes; et leur attention est si scrupuleuse, qu'ils sonnent l'alarme avant le danger. D'ailleurs l'amour de la vertu sera toujours son amour dominant. Elle l'a reçu de la nature; ou, s'il est né en elle, il y a de si fortes racines, qui se sont telle-

ment mêlées, par la longueur du temps, avec les fibres du cœur et les principes de la vie, qu'il est sans doute impossible de séparer les unes sans détruire entièrement les autres.

Quelle voie faut-il donc prendre pour faire abandonner ses principes à cette incomparable fille, et pour me procurer une victoire qui l'assujétiroit pour toujours à moi? En vérité, Belford, lorsque je suis assis près d'elle, occupé à contempler ses charmes, toute mon ame dans mes yeux, et faisant réflexion, après l'avoir vue tranquille et sereine, quelles seroient ses pensées si elle pouvoit connoître le fond de mon cœur comme moi; lorsque je la vois troublée, incertaine, et que, considérant la justice de ses craintes, je suis obligé de m'avouer à moi-même qu'elles ne sont pas comparables au danger, je sens quelquefois mon cœur prêt à me trahir; quelquefois je suis prêt à me jeter à ses pieds, à lui faire l'aveu de mes infâmes desseins, celui de mon repentir, et à me mettre dans l'impuissance d'en user indignement avec cette créature angélique.

Comment arrive-t-il que les honnêtes sentiments de respect, d'amour et de compassion s'évanouissent? Ma foi, c'est miss Howe qui te l'apprendra. Elle dit que je suis un *diable*. En vérité, je crois du-moins que le diable a beaucoup de part à mes agitations. Es-tu content de mon ingénuité? Tu vois avec quelle franchise je m'ouvre à toi. Mais ne vois-

tu pas aussi que plus je me rends justice à moi-même, moins je laisse de matière à tes reproches. O Belford! Belford! il m'est impossible, du-moins à-présent, impossible, te dis-je, de me marier.

Pensès-tu à sa famille, qui est composée de mes plus mortels ennemis; et qu'il faut plier les genoux devant eux, ou la rendre aussi malheureuse par ma fierté, qu'elle peut jamais l'être par mes épreuves? Penses-tu que je pourrai l'accuser de les aimer trop, c'est-à-dire, plus qu'elle ne m'aimera moi-même?

Elle paroît aujourd'hui me mépriser. Miss Howe déclare qu'elle a pour moi un mépris réel. Être méprisé par une femme! Qui soutiendroit cette idée! Être surpassé aussi par une femme, dans quelque partie louable du savoir! Prendre *des leçons, des instructions* d'une femme! Mais je parle de mépriser : n'a-t-elle pas pris du temps elle-même, pour examiner si elle ne me hait pas? Je vous hais du fond du cœur, me disoit-elle, il n'y a pas plus long-temps qu'hier. « Apprends, homme, que mon ame » est au-dessus de la tienne! Ne me presse pas de » te dire combien je crois mon ame supérieure à » la tienne ». Que j'étois petit alors, au témoignage de mon propre cœur! Une supériorité si visible, sur un esprit aussi fier que le mien! Est-il donc vrai que je ne sois qu'une pauvre machine? C'est trop aussi que de me croire réduit à ce point. Lovelace s'avi-

l'autre, si vous aviez cru simplement qu'il fût question d'une femme.

Eh bien, je ne puis qu'y faire. Mennell a consenti néanmoins, quoiqu'avec un peu de résistance, à m'écrire une lettre, pourvu que cette démarche soit la dernière que j'exige de lui dans mon entreprise.

Je m'imaginois, lui ai-je dit, que si je pouvois introduire la femme-de-chambre de madame Fretchville à sa place, il n'auroit pas d'objection à faire contre ce nouveau systême. Non, m'a-t-il répondu; mais n'est-ce pas une pitié... La pitoyable ame ! Ces pitiés ridicules ressemblent à celle de certaines gens, qui ne voudroient pas, pour tout au monde, avoir tué un innocent poulet, mais qui sont les plus avides à le dévorer lorsqu'il est tué.

Cette lettre enfin donne la petite vérole à la femme-de-chambre, qui l'a malheureusement communiquée à sa vaporeuse maîtresse. Les vaporeux, comme tu sais, sont la proie continuelle des maladies. Qu'on en nomme une en leur présence, c'est aussitôt la leur. Mais il n'est pas besoin de plus d'explication, après ce que je t'ai fait entendre dans ma lettre précédente. La dame, par conséquent, ne peut quitter sa maison, et le rôle de Mennell est fini. Il faut abandonner ce *pitoyable homme* aux reproches de sa conscience, mais pour ses péchés propres, et non pour ceux d'autrui.

Sa lettre est adressée *à Monsieur, ou, dans son absence, à Madame Lovelace.* Madame m'avoit refusé l'honneur de me voir et de dîner avec moi. J'étois absent de la maison lorsque la lettre est arrivée. Elle l'a ouverte. Ainsi, toute fière et toute impertinente qu'elle est, la voilà madame Lovelace de son consentement. Je suis ravi que la lettre soit venue avant que nous soyons entièrement réconciliés. Peut-être auroit-elle jugé, dans un autre temps, que c'étoit quelque invention pour amener un délai. D'ailleurs, nous pouvons raccommoder à-présent tout-à-la-fois nos querelles anciennes et nouvelles. Voilà ce qui s'appelle une invention. Mais quelle différence, d'elle aujourd'hui, à ce qu'elle étoit lorsque je l'ai vue pour la première fois ! Que son cœur hautain doit être humilié, pour craindre de moi des délais et pour n'avoir plus d'autre sujet de chagrin !

Je suis rentré à l'heure du dîner. Elle m'a envoyé la lettre, avec des excuses pour l'avoir ouverte. Elle l'avoit fait sans réflexion. Orgueil de femme, Belford ! Penser à ce qu'on a fait, et retourner sur ses pas.

Je lui ai fait demander la permission de la voir sur-le-champ. Mais elle souhaite que notre entrevue soit remise à demain matin. Compte qu'avant que j'aye fini avec elle, je l'amènerai à confesser qu'elle ne peut me voir trop souvent.

Mon impatience étoit si vive dans une occasion *si peu attendue*, que je n'ai pu me défendre de lui écrire, « pour lui exprimer combien j'étois affligé » de cet accident, et pour lui dire aussi que ce » n'étoit pas une raison de différer le jour heureux, » puisqu'il ne dépendoit pas d'une maison ». (Elle le savoit fort bien, dira-t-elle; et je le savois aussi.) J'ajoute que madame Fretchville ayant la politesse de témoigner, par M. Mennell, le chagrin qu'elle a de ce contre-temps, et le désir qu'elle auroit que nous pussions un peu nous y prêter, il me sembloit qu'aussitôt que je serois le plus heureux de tous les hommes, nous pourrions aller passer deux ou trois mois de l'été au château de Median, pour attendre qu'elle fût rétablie.

Je suis trompé, si la chère personne ne prend cet accident fort à cœur. Malgré mes instances répétées, elle ne se relâche point sur la résolution de ne me voir que demain. Ce sera dès six heures du matin, s'il vous plaît. Assurément, *il me plaira*. Comment soutenir, Belford, de ne la voir qu'une fois le jour !

T'ai-je dit que j'ai écrit à miss Charlotte Montaigu, pour lui marquer ma surprise de n'avoir point encore reçu la réponse de mylord sur un sujet si intéressant? Je lui ai parlé, dans ma lettre, de la maison que j'allois prendre, et des délais de la vaporeuse madame Fretchville.

C'est à contre-cœur que j'engage dans cette affaire quelqu'un de ma famille, homme ou femme; mais je ne puis mettre trop de sûreté dans mes mesures. Je vois qu'ils pensent déjà aussi mal de moi qu'ils le peuvent. Tu m'avertis toi-même que l'honnête *pair* appréhende que je ne joue à cette admirable fille *quelqu'un de mes infâmes tours*.

Je reçois à l'instant une réponse de miss Charlotte. Cette pauvre cousine n'est pas bien. Elle se plaint d'un mal d'estomac. Je ne suis pas étonné que l'estomac d'une fille la tourmente. C'est le mal de cet état. Qu'on leur donne un homme à faire enrager, elles sont soulagées de moitié, parce que leur estomac trouve à s'exercer hors d'elles-mêmes. Pauvre Charlotte ! Mais je savois qu'elle étoit assez mal; c'est ce qui m'a excité à lui écrire, et à lui témoigner un peu de chagrin de ce qu'elle n'est pas encore venue à la ville pour rendre visite à ma charmante.

Voici la copie de sa lettre. Tu riras de voir que la moindre de ces petites guenons me catéchise. Ils se reposent tous sur la bonté de mon caractère.

« Cher Cousin,

» Depuis long-temps nous sommes de jour en
» jour dans l'espérance d'apprendre que vous êtes
» heureusement lié. Mylord a été fort mal. Ce-
» pendant on n'a pu lui ôter le désir de vous ré-

» pondre lui-même. C'est peut-être la seule occa-
» sion qu'il aura jamais de vous donner quelques
» bons avis, auxquels il espère que vous attacherez
» un peu de poids. Chaque jour, il n'a pas cessé
» de s'y employer, dans les moments de relâche
» que sa goutte lui a laissés. Sa lettre ne demande
» plus que d'être revue. Il espère qu'elle fera plus
» d'impression sur votre esprit, lorsqu'elle sera
» écrite entièrement de sa propre main.

» En vérité, mon cher cousin, son cœur n'est
» occupé que de vous. Je souhaiterois que vous
» eussiez, pour vous-même, la moitié seulement de
» l'affection qu'il vous porte. Mais je suis persua-
» dée aussi que, si toute la famille vous aimoit
» moins, vous vous en aimeriez davantage.

» Les moments où Mylord ne pouvoit écrire,
» ont été employés à consulter Pritchard, son
» homme d'affaires, sur les biens dont il veut se dé-
» faire en votre faveur, à cette heureuse occasion,
» dans la vue de vous faire une réponse agréable,
» et de vous prouver, par des effets, combien il est
» sensible à votre invitation. Je vous assure qu'il
» s'en glorifie beaucoup.

» Pour moi, je ne me porte pas trop bien; et,
» depuis quelques semaines, j'ai beaucoup souffert
» de mes anciens maux d'estomac. Sans une raison
» si forte, je n'aurois pas attendu si long-temps à
» me procurer l'honneur que vous me reprochez

» d'avoir différé. Ma tante Lawrance, qui étoit » résolue de m'accompagner, n'a pas été libre un » moment. Vous savez ses affaires. L'adverse par» tie, qui est actuellement sur les lieux, lui a fait » des propositions d'accommodement. Mais vous » pouvez compter qu'aussitôt que notre chère cou» sine, qui l'est déjà du-moins par nos désirs et » notre affection, sera établie dans le nouveau loge» ment dont vous me parlez, nous aurons l'honneur » de lui faire notre visite; et si le courage lui man» quoit pour avancer l'heureux jour (ce qui ne » paroît pas impossible, permettez-moi de le dire, » quand on considère à quel homme il est question » de s'engager), nous tâcherons de lui en inspirer, » et nous répondrons de vous. Au fond, cousin, je » crois que vous auriez besoin d'être régénéré par » un nouveau baptême, pour devenir digne d'un » si grand bonheur. Qu'en pensez-vous?

» Mylord vient me dire actuellement qu'il vous » dépêchera demain un exprès avec sa lettre. Ainsi » j'aurois pu me dispenser de vous écrire. Mais, » puisque la mienne est faite, elle partira. J'en » charge Empson, qui va monter à cheval pour » retourner à Londres.

» Mes compliments les plus tendres, et ceux de » ma sœur, à la plus digne personne du monde. Je » suis, mon cher cousin, votre, etc.

» CHARLOTTE MONTAIGU ».

Tu vois que cette lettre ne pouvoit arriver plus à propos. J'espère que mylord ne m'écrira rien que je ne puisse montrer à ma charmante. Je viens de lui envoyer la lettre de Charlotte, et j'en espère d'heureux effets.

LOVELACE.

Miss Clarisse, dans une lettre que l'éditeur supprime, rend compte à son amie de ce qui s'est passé entre elle et M. Lovelace. Elle se ressent de sa conduite avec sa dignité ordinaire. Mais, lorsqu'elle arrive à la lettre de M. Mennell, elle presse miss Howe d'achever son systême pour sa délivrance, dans la résolution de l'exécuter. Cependant, sous une autre date, où elle lui envoye la lettre de miss Montaigu, elle change de pensée, et elle la prie de suspendre ses conventions avec madame Towsend.

« J'avois commencé, dit-elle, à trouver fort sus» pect tout ce qu'il m'a dit de madame Fretchville » et de sa maison; et mes soupçons tomboient jus» que sur M. Mennell, quoique je lui trouve la » physionomie honnête. Mais à-présent que M. Lo» velace a communiqué à sa famille le dessein qu'il » a de prendre cette maison, et qu'il a même en» gagé quelques-unes de ses dames à m'y rendre

» une visite, j'ai peine à ne me pas faire un re-
» proche de l'avoir cru capable d'une si vile impos-
» ture. Cependant ne doit-il pas se prendre à lui-
» même de l'embarras qu'il me cause par une con-
» duite inexplicable; et de celui qu'il met dans ses
» propres intentions, comme je le dis souvent, si
» elles sont aussi bonnes que je veux encore me le
» persuader »?

LETTRE CXCVI.

M. Lovelace à M. Belford.

Mercredi 24 mai.

Il raconte à son ami l'entrevue qu'il a eue le matin avec miss Clarisse, et l'heureux effet qu'a produit sur elle la lettre de sa cousine Montaigu. Cependant il se plaint qu'elle n'a point encore banni tout-à-fait la réserve; ce qu'il attribue à de pures formalités. Il continue :

J'avoue qu'il n'est pas au pouvoir d'une femme d'être absolument sincère dans ces occasions : mais pourquoi? Courent-elles donc tant de risque à se laisser voir telles qu'elles sont?

J'ai regretté la maladie de madame Fretchville,

ai-je dit à ma chère Clarisse, parce que l'intention que j'ai eue de la fixer dans cette maison, avant que l'heureux lien fût formé, l'auroit mise, réellément comme en apparence, dans cette indépendance parfaite qui étoit nécessaire pour montrer à tout le monde que le choix étoit libre; et que les dames de ma famille auroient ambitionné de lui faire la cour dans son nouvel établissement, tandis que je me serois occupé à préparer les articles et les équipages. Par tout autre motif, ai-je ajouté, la chose me touchoit assez peu, puisqu'après la célébration il nous étoit aussi commode de nous rendre au château de Median, ou près de mylord, au château de M...., ou chez l'une ou l'autre de mes deux tantes; ce qui nous auroit donné tout le temps nécessaire pour nous fournir de domestiques et d'autres commodités.

Tu ne saurois t'imaginer avec quelle charmante douceur elle me prêtoit son attention.

Je lui ai demandé si elle avoit eu la petite vérole.

C'est de quoi sa mère et madame Norton, m'a-t-elle répondu, n'ont jamais été bien sûres. Mais, quoiqu'elle ne la craignît point, elle ne se soucioit pas d'entrer sans nécessité dans des lieux où elle étoit. Fort bien, *ai-je pensé en moi-même*. Sans cela, lui ai-je dit, il n'auroit pas été mal-à-propos qu'elle eût pris la peine de voir cette maison avant que de partir pour la campagne; parce que, si elle

n'étoit pas de son goût, rien ne m'obligeoit de la prendre.

Elle m'a demandé si elle pouvoit prendre copie de la lettre de ma cousine. Je lui ai dit qu'elle pouvoit garder la lettre même, et l'envoyer à miss Howe, parce que je supposois que c'étoit son intention. Elle a baissé la tête vers moi, pour me remercier. Qu'en dis-tu, Belford? Je ne doute pas que bientôt je n'obtienne une révérence. Qu'avois-je besoin d'effrayer cette douce créature par mes rodomontades? Cependant je ne crois pas avoir mal fait de me rendre un peu terrible. Elle me reproche d'être un homme impoli. Chaque trait de civilité, de la part d'un homme de cette espèce, est regardé comme une faveur.

En raisonnant sur les articles, je lui ai dit que, de tous les gens d'affaires, j'aurois souhaité que Pritchard, dont miss Charlotte parle dans sa lettre, eût été le seul que mylord n'eût pas consulté. Pritchard, à-la-vérité, étoit un fort honnête homme. Il étoit attaché depuis long-temps à la famille. Il en connoissoit les biens et leur situation, mieux que mylord ou que moi-même. Mais Pritchard avoit le défaut de la vieillesse, qui est la lenteur et la défiance. Il faisoit gloire d'être aussi habile qu'un procureur; et, pour soutenir cette misérable réputation, il ne négligeroit pas la moindre formalité, quand la couronne impériale dépendroit de sa diligence.

Dans cette conversation, je n'ai pas baisé sa main moins de cinq fois, sans qu'elle m'ait repoussé. Bon Dieu! cher ami, combien de mouvements se sont élevés dans mon généreux cœur! Elle étoit tout-à-fait obligeante en me quittant. Elle m'a demandé, en quelque sorte, la permission de se retirer, pour relire la lettre de miss Charlotte. Je crois qu'elle a plié les genoux vers moi; mais je n'ose l'assurer. Que nous serions heureux depuis long-temps l'un et l'autre, si cette chère personne avoit toujours eu pour moi la même complaisance! J'aime le respect; et, soit que je le mérite ou non, je m'en suis toujours fait rendre, jusqu'à ce que j'aye commencé à connoître cette fière beauté.

C'est à-présent, Belford, que nous sommes en fort bon train, ou le diable s'en mêle. Une ville fortifiée a ses endroits forts et ses endroits foibles. J'ai poussé mes attaques sur les parties imprenables. Je ne doute point que je n'emporte le reste en contrebande, puisqu'elle n'a pas fait difficulté d'employer des *contrebandiers* contre moi. Ce que nous attendons à-présent, c'est la réponse de mylord.

Mais j'ai presque oublié de t'apprendre que nous n'avons pas été peu alarmés, par quelques informations qu'on a prises ici sur ma charmante et sur moi. C'est un homme de fort bonne apparence, qui engagea hier un artisan du voisinage à faire appeler Dorcas. Il lui fit diverses questions sur mon compte;

et, comme nous sommes logés et nourris dans la même maison, il lui demanda particulièrement si nous sommes mariés.

Cette aventure a jeté ma charmante dans une vive inquiétude. En réfléchissant sur les circonstances, je lui ai fait observer combien nous avions eu raison de déclarer que nous sommes mariés. Les recherches, lui ai-je dit, viennent probablement de la part de son frère; et, notre mariage étant avoué, peut-être n'entendrons-nous plus parler de ses complots. L'homme, à ce qu'il paroît, étoit fort curieux de savoir quel jour la cérémonie avoit été célébrée. Mais Dorcas a refusé de lui donner d'autres lumières que sur notre mariage; avec d'autant plus de réserve, qu'il n'a pas voulu s'expliquer sur les motifs de sa curiosité.

LOVELACE.

LETTRE CXCVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

24 mai.

QUE le diable emporte ce cher oncle! J'ai reçu enfin sa lettre; mais je ne puis la montrer, sans exposer le chef de notre famille à passer pour un fou. Il a lâché sur moi un détestable amas de proverbes.

Je m'étois imaginé qu'il avoit épuisé son magasin, dans la lettre qu'il t'a écrite. Garder son écrit, différer à le faire partir, pour se donner le temps de ramasser ce tas d'impertinences! Au diable *la sagesse des nations*, s'il est besoin, à sa propre honte, d'en joindre tant ensemble pour l'instruction d'un seul homme. Cependant je suis bien aise de voir mon entreprise fortifiée de cette folle pièce, puisque, dans toutes les affaires humaines, le commode et l'incommode, le bon et le mauvais sont tellement mêlés, qu'on ne peut obtenir l'un sans l'autre.

J'ai déjà offert à ma belle le billet de banque qui accompagne la lettre, et je lui ai lu quelques endroits de la lettre même. Mais elle a refusé le billet; et moi, qui suis en argent, je suis résolu de le renvoyer. Elle paroît souhaiter beaucoup de lire la lettre entière; et, lorsque je lui ai dit que j'y consentirois volontiers, si je ne craignois d'exposer l'écrivain, elle m'a répondu que je ne courois pas ce risque avec elle, et qu'elle avoit toujours préféré le cœur à la tête. J'ai compris ce qu'elle vouloit dire. Je ne l'en ai pas remerciée.

Je lui transcrirai tout ce qui m'est favorable. Cependant, en dépit de moi-même, elle aura la lettre, et mon ame avec la lettre, pour un baiser volontaire.

Elle a trouvé le moyen d'obtenir la lettre sans la

récompense. Le diable m'emporte si j'ai eu le courage de lui proposer ma condition. Admire, dans ton ami, ce nouveau caractère de timidité. J'éprouve que la véritable honnêteté, dans une femme, tient en respect les présomptueux mêmes. Sur mon ame, Belford, je crois que, de dix femmes qui tombent, neuf doivent s'en prendre à leur propre vanité, à leur légèreté, à leur défaut de circonspection et de réserve.

Je m'attendois à prendre ma récompense, lorsqu'elle me rendroit une lettre qui nous est si favorable à tous deux. Mais elle me la renvoye cachetée par Dorcas. J'aurois dû juger qu'avec sa délicatesse, il y a deux ou trois endroits qui l'empêcheroient de paroître immédiatement après les avoir lus. Je te l'envoye; et je m'arrête ici pour te laisser le temps de la lire. Tu me la renverras aussitôt que tu l'auras lue.

LOVELACE.

LETTRE CXCVIII.

Mylord M.... à M. Lovelace.

Mardi 23 mai.

Une rue est longue lorsqu'elle ne tourne point *. Ne vous moquez pas de mes proverbes. Vous savez que je les ai toujours aimés. Si vous aviez fait de même, vous vous en trouveriez mieux; soit dit sans vous offenser. J'oserois jurer que la belle personne, qui se destine, suivant toute apparence, à faire bientôt votre bonheur, est fort éloignée de les mépriser; car on m'a dit qu'elle écrit fort bien, et que toutes ses lettres sont remplies de sentences. Que Dieu vous convertisse ! Il n'y a qu'elle et lui dont on puisse attendre ce miracle.

Je ne doute plus qu'enfin vous ne soyez disposé à vous marier, comme votre père et tous vos ancêtres l'ont fait avant vous. Sans cela, vous devez sentir que vous n'auriez aucun droit à mon héritage, et que vous n'en pourriez communiquer à vos descendants s'ils n'étoient légitimes. Ce point

* On doit connoître assez le caractère de ce vieux seigneur, pour entrer dans le goût de cette lettre.

mérite votre attention, Monsieur. *Un homme n'est pas toujours fou, quoique tout homme le soit quelquefois.* Mais on se flatte qu'à-présent vos folies touchent à leur fin.

Je sais que vous avez juré vengeance contre la famille de votre belle dame. Il n'y faut plus penser. Vous devez regarder tous ses parents comme les vôtres, et prendre le parti de l'oubli et du pardon. Lorsqu'ils vous reconnoîtront pour un bon mari et pour un bon père (ce que je demande à Dieu, pour le bien de tout le monde), ils s'étonneront eux-mêmes de leur folle antipathie, et ne manqueront pas de vous en faire des excuses. Mais tandis qu'ils vous regardent comme un méprisable libertin, comment pourroient-ils vous aimer, ou trouver leur fille excusable?

Il me semble que je dirois volontiers quelques mots de consolation à votre dame, qui doit être, sans doute, fort embarrassée à trouver le moyen de tenir en bride un esprit aussi indocile que vous l'avez été jusqu'à-présent. Je lui ferois entendre, qu'avec des raisonnements solides et des paroles douces, elle peut faire tout ce qu'elle voudra de vous. Quoiqu'en général vous ayez la tête facile à s'échauffer, les paroles douces sont capables de vous refroidir, et de vous ramener au tempérament nécessaire pour votre guérison. Plût au ciel que la pauvre milady, votre tante, qui est morte depuis long-temps, eût été sus-

ceptible du même remède! Que Dieu fasse paix à son ame! je ne veux pas faire de reproche à sa mémoire. *On sent le mérite lorsqu'il n'est plus.* Je connois aujourd'hui le sien : et si j'étois parti le premier, elle diroit peut-être la même chose de moi.

Il y a beaucoup de sagesse dans cette vieille sentence : *Dieu puisse m'envoyer un ami, pour m'avertir de mes fautes : ou du-moins un ennemi; il me les dira de même.* Ce n'est pas que je sois votre ennemi; et vous le savez fort bien. *Plus on a de noblesse, plus on a d'humilité.* Souffrez donc mes avis, si vous voulez qu'on vous croye le cœur noble. Ne suis-je pas votre oncle? N'ai-je pas dessein de faire plus pour vous que vous n'auriez pu attendre de votre père? Je consens même, puisque vous le désirez, à vous servir de père lorsque vous serez à l'heureux jour. Faites mes complimens là-dessus à ma chère nièce, et dites-lui que je m'étonne beaucoup qu'elle diffère si long-temps votre bonheur.

Je vous prie de lui apprendre que mon dessein est de lui offrir (à elle et non à vous) mon château de Lancashire, ou celui de Median dans le comté d'Herford, et de mettre sur sa tête mille livres sterling de rente annuelle, pour lui faire voir que notre famille n'est pas capable de prendre de vils avantages. Vous aurez toutes les donations en bonne forme. Pritchard sait toutes mes affaires sur le bout

du doigt. C'est un bon et vieux domestique, que je recommande à l'affection de votre dame. Je l'ai déjà consulté. Il vous dira ce qui est le plus avantageux pour vous et le plus agréable pour moi.

Je suis encore très-mal de ma goutte. Mais je me mettrai dans une litière, aussitôt que vous aurez fixé le jour. Je serai dans la joie de mon cœur, si je puis joindre vos mains : et trouvez bon que je vous le déclare; si vous n'êtes pas le meilleur de tous les maris avec une jeune personne qui a montré pour vous tant de courage et de bonté, je vous renonce d'avance, et je mettrai sur elle et sur les enfants qu'elle aura de vous, tout ce qui dépend de ma volonté, sans qu'il soit plus question de vous que si vous n'étiez pas au monde.

Demandez-vous quelque chose de plus pour votre sûreté? Parlez hardiment, je suis prêt à le faire; quoique ma parole, comme vous savez, soit aussi sacrée qu'un écrit. Lorsque les Harloves sauront mes intentions, nous verrons s'ils sont capables de rougir et de prendre la honte pour eux-mêmes.

Vos deux tantes ne demandent que de savoir le jour, pour mettre tout le pays en feu autour d'elles, et pour faire tourner la tête de joie à tous leurs vassaux. Si quelqu'un des miens étoit sobre ce jour-là, Pritchard a ordre de le chasser. A la naissance de votre premier enfant, si c'est un garçon, je ferai

quelque chose de plus pour vous, et toutes les réjouissances seront renouvelées.

Je conviens que j'aurois dû vous écrire plus tôt; mais je me suis imaginé que, si vous trouviez ma réponse trop lente, et si vous étiez pressé pour le jour, vous m'en donneriez avis par un second exprès. Ma goutte m'a furieusement tourmenté. D'ailleurs, comme vous savez, je ne suis plus un prompt écrivain, quand je veux faire une bonne lettre. La composition est un exercice que j'entendois autrefois fort bien; et mylord Lexington me louoit souvent là-dessus : mais, l'ayant interrompue depuis long-temps, j'avoue que je ne suis plus le même. Ajoutez que, dans ces circonstances, j'ai voulu tout écrire de ma propre main et sur ma seule mémoire, pour vous donner les meilleurs avis dont je suis capable; parce que je n'en aurai peut-être jamais la même occasion. Vous avez toujours eu l'étrange méthode de tourner le dos à tout ce que je vous ai dit. Mais j'espère qu'aujourd'hui vous ferez plus d'attention au conseil que je vous donne pour votre propre bien.

J'avois une autre vue. J'en avois même deux : l'une, à-présent que vous êtes *comme sur le bord* du mariage, et que *vous avez jeté enfin votre gourme*, de vous donner quelques instructions sur votre conduite publique et privée, dans le cours de cette vie mortelle. Me connoissant les bonnes inten-

tions que j'ai pour vous, votre devoir est de m'entendre. Peut-être ne l'auriez-vous jamais fait dans une occasion moins extraordinaire.

La seconde est de faire connoître à votre chère dame, qui écrit elle-même si bien et si *sentencieusement*, que, si vous n'avez pas mieux valu jusqu'à-présent, ce n'est pas notre faute, ni manque d'excellents avis.

Je commence, en peu de mots, par la conduite que vous devez tenir en public et en particulier, si vous me croyez capable de vous donner là-dessus quelques lumières. Je serai court, n'ayez pas d'inquiétude.

Dans la vie privée, ayez pour votre femme l'affection qu'elle mérite. *Que vos affections fassent votre éloge*. Soyez un bon mari; et donnez ainsi le démenti à tous ceux qui ne vous aiment point. Faites-les rougir de leurs propres scandales, et donnez-nous sujet de nous glorifier que miss Harlove ne s'est pas fait déshonneur à elle-même, ni à sa famille, en entrant dans la nôtre. Faites cela, cher neveu, et vous êtes sûr à jamais de mon amitié et de celle de vos tantes.

A l'égard de votre conduite publique, voici ce que j'aurois à souhaiter. Mais je compte que la sagesse de votre femme nous servira de guide à tous deux. Point de hauteur, Monsieur; car vous savez que jusqu'à-présent votre sagesse n'a pas fort éclaté.

Entrez au parlement le plus tôt qu'il vous sera possible. Vous avez des talents qui doivent vous faire espérer d'y faire une grande figure. Si quelqu'un est propre à faire des loix capables de subsister, ce sont ceux à qui les anciennes n'ont pu servir de frein. Soyez assidu aux assemblées. Tandis que vous serez dans la chambre du parlement, vous n'aurez pas l'occasion de commettre le mal, ou du-moins aucun mal qu'on puisse reprocher à vous seul.

Lorsque le temps de l'élection sera venu, vous n'ignorez pas que vous aurez deux ou trois bourgs à choisir. Mais j'aimerois mieux que vous fussiez pour le comté. La faveur ne vous manquera pas, j'en suis sûr. Etant si bel homme, toutes les femmes obtiendront pour vous les voix de leurs maris. J'attendrai vos harangues avec une extrême impatience. Je souhaiterois que vous parlassiez dès le premier jour, si l'occasion s'en présente. Vous ne manquez pas de courage : vous avez assez bonne opinion de vous-même, et assez mauvaise des autres, pour ne pas demeurer en arrière dans ces occasions.

Pour ce qui regarde les méthodes de la chambre, je vous connois assez d'élévation d'esprit, pour me faire craindre que vous ne les jugiez trop au-dessous de vous. Prenez garde à ce point. Je redoute bien moins, de votre part, un défaut de bonnes manières. Avec les hommes, vous ne manquez point de décence lorsqu'ils ne vous irritent pas mal-à-propos :

sur cet article, je vous donne pour règle de souffrir les contradictions d'autrui, avec autant de patience que vous en demanderiez pour les vôtres.

Quoique je ne souhaite pas de vous voir un partisan outré de la cour, je serois fâché que vous fussiez du parti des mécontents. Je me souviens (et je crois même l'avoir jeté par écrit) d'un bon mot de mon vieil ami, sir *Archibald Hutcheson*, à M. *Craggs*, le secrétaire d'état; oui, je crois que c'étoit à lui-même : « Je regarde une administra- » tion, disoit-il, comme en droit d'attendre de moi » tous les suffrages que je puis lui accorder en bonne » conscience. Une chambre des communes ne doit » pas jeter, mal-à-propos, de l'embarras dans les » roues du gouvernement. Lorsque je n'ai pas donné » ma voix au ministère, c'est avec regret; et, pour » le bien de mon pays, j'ai toujours souhaité de » tout mon cœur que les mesures fussent telles que » je pusse les approuver ».

Il avoit une autre maxime que je n'ai pas moins retenue; c'est « qu'un ministère et des opposants » ne peuvent avoir toujours tort. Ainsi, dire tou- » jours oui pour l'un ou pour l'autre, c'est une » marque infaillible de quelque mauvaise intention » qu'on n'oseroit avouer ».

Ces sentences, Monsieur, sont-elles si mauvaises? Les croyez-vous méprisables? Pourquoi donc me blâmeriez-vous de les conserver dans ma mémoire,

et de les citer, comme j'y prends plaisir? Je ne ferai pas difficulté de vous dire que, si vous aviez un peu plus de goût pour ma compagnie, vous n'en vaudriez pas moins. Je puis vous le faire remarquer sans vanité; puisque c'est de la sagesse d'autrui, et non de la mienne, que je fais tant de cas. Mais, pour ajouter un mot ou deux, dans une occasion qui ne reviendra peut-être jamais (car je veux que vous lisiez cette lettre d'un bout à l'autre), aimez les honnêtes gens, et fréquentez-les, de quelque condition qu'ils puissent être. *Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.* Ai-je ou n'ai-je pas déjà cité ce proverbe? Dans une si longue lettre, et reprise tant de fois, on n'a pas toujours la mémoire présente.

Vous pouvez espérer d'être revêtu de mon titre après moi. Dieu veuille alors avoir mon ame! Ainsi, je souhaiterois de vous voir garder l'équilibre. Si vous vous faites une fois la réputation de bien parler, il n'y a rien à quoi vous ne puissiez prétendre. Il est certain que vous avez un grand fond d'éloquence naturelle; une langue qui séduiroit un ange, comme disent les femmes, et quelques-unes à leur grand chagrin; les pauvres créatures! Un chef d'opinion, dans la chambre des communes, est un homme d'importance, parce que le droit de cette chambre est de donner l'argent, et que *l'argent fait mouvoir le monde;* et que, pour ne vous rien

cacher, il fait quelquefois aller les reines et les rois mêmes tout autrement qu'ils ne se l'étoient proposé.

Je ne serois pas d'avis que vous prissiez jamais une place à la cour. Votre crédit et l'opinion qu'on aura de vous croîtront au double, si l'on vous croit au-dessus des emplois. Vous ne serez point exposé à l'envie, parce que vous ne vous trouverez dans le chemin de personne. Vous jouirez d'une considération solide, et les deux partis vous feront également la cour. Un emploi ne vous sera pas nécessaire, comme à quelques autres, pour réparer le désordre de vos affaires. Si vous pouvez vivre aujourd'hui fort honnêtement avec deux mille livres sterling de rente, il seroit bien étrange qu'après moi vous ne le pussiez pas avec huit mille. Vous n'aurez pas moins, si vous avez un peu d'attention à m'obliger; comme vous y serez porté sans doute, en épousant une personne si estimable. Je ne compte pas ce que vous pouvez attendre de vos tantes. Quel démon peut avoir possédé les fiers Harloves, sur-tout ce fils, cet héritier de leur famille? Mais, en faveur de sa sœur, je n'en dirai pas un mot de plus.

A moi-même, on n'a jamais offert de place à la cour; et la seule que j'aurois acceptée, si on me l'avoit offerte, eût été celle de *grand-veneur*, parce que, dans ma jeunesse, j'ai beaucoup aimé la chasse, et que cet office est d'une fort belle apparence pour un homme qui vit dans ses terres. Je me

suis rappelé bien des fois cet excellent proverbe : *Celui qui mange les oies du roi sera étouffé par les plumes*. Il seroit fort à souhaiter qu'il fût connu de tous ceux qui aspirent aux emplois. Ils s'en trouveroient mieux, eux et leurs pauvres familles. Je pourrois ajouter beaucoup d'autres réflexions, mais qui reviendroient au même. Réellement je commence à me sentir fatigué, et je ne doute pas que vous ne le soyez aussi. D'ailleurs je suis bien aise de réserver quelque chose pour la conversation.

Mes nièces Montaigu, et mes deux sœurs, s'unissent dans leurs compliments à ma nièce future. S'il lui plaisoit que la cérémonie fût célébrée parmi nous, ne manquez pas de lui dire que nous ne laisserions rien manquer à la solidité du nœud. Nous ferions reluire et danser tout le pays, pendant une semaine entière. Mais je crois vous l'avoir déjà dit.

Si vous me croyez propre à quelque chose qui puisse avancer votre bonheur mutuel, faites-le moi savoir, avec le jour que vous aurez fixé, et tout ce qui peut toucher vos intérêts. Le billet de mille pistoles, que vous trouverez sous cette enveloppe, est payable à vue; comme le sera toute autre somme qui pourra vous être nécessaire et que vous me ferez le plaisir de me demander.

Je prie le ciel de vous bénir tous deux. Prenez les arrangements les plus commodes que vous pourrez pour ma goutte. Quels qu'ils soient néan-

moins, je me traînerai vers vous le mieux qu'il me sera possible; car j'ai une impatience extrême de vous voir, et plus encore de voir ma nièce. Dans l'attente de cet heureux jour, je suis votre oncle très-affectionné,

M....

LETTRE CXCIX.

M. Lovelace à M. Belford.

Jeudi 25 mai.

Tu vois, Belford, comme nous faisons voile avant le vent. La chère personne vient à-présent, presque au premier mot, chaque fois que je lui fais demander l'honneur de sa compagnie. Je lui dis, hier au soir, qu'appréhendant les lenteurs de Pritchard, j'étois déterminé à laisser la liberté à mylord de nous faire ses compliments dans la forme qu'il souhaiteroit, et que j'avois déposé actuellement, dans l'après-midi, mes papiers entre les mains d'un habile jurisconsulte, le conseiller Williams, avec ordre de dresser les articles sur l'état de mon bien. Ce n'est pas une petite partie de mon chagrin, lui ai-je dit, que ses fréquents mécontentements et nos malentendus continuels m'aient ôté jusqu'aujourd'hui

le pouvoir de délibérer là-dessus avec elle. Assurément, ma chère vie, ai-je ajouté, vous m'avez fait faire un cours de galanterie bien épineux.

Elle gardoit le silence, mais d'un air de bonté; car je sais fort bien qu'elle auroit pu récriminer avec justice. Mais je voulois voir si elle n'auroit pas à-présent quelque peine à me désobliger. Ma consolation, ai-je repris, étoit d'espérer que tous les obstacles seroient bientôt levés, et toutes les peines abîmées dans l'oubli.

Il est vrai, Belford, que j'ai déposé mes papiers chez le conseiller Williams, et que j'en espère l'extrait dans huit jours au plus tard. Alors je serai doublement armé. Si je tente quelque chose sans succès, ces nouvelles armes serviront à me rétablir dans son esprit, jusqu'à l'occasion d'une autre tentative.

J'ai d'autres inventions en réserve. Je pourrois t'en apprendre cent, et n'en avoir pas moins cent de reste, pour les employer au besoin, pour exciter ta surprise et soutenir ton attention. Ne t'emporte pas contre moi; car si tu es mon ami, souviens-toi des lettres de miss Howe, et de son systême de contrebande. C'est ma belle captive qui l'informe de tout. C'est elle qui l'excite. Ne suis-je pas déjà, pour ces deux filles, un vilain, un fou, un Belzébuth? Cependant quel mal leur ai-je fait? Qu'ai-je même tenté jusqu'à-présent?

La chère personne m'a répondu, les yeux baissés et la rougeur au visage, qu'elle m'abandonnoit tous les soins de cette nature. Je lui ai proposé, pour la célébration, la chapelle de mylord M...., où nous pourrions avoir la présence de mes deux tantes et de mes deux cousines. Elle ne m'a pas marqué de penchant pour les cérémonies publiques, et je m'imagine en effet qu'elle n'en a pas plus que moi. La voyant passer légèrement là-dessus, je me suis bien gardé de la presser davantage.

Mai je lui ai déjà offert des modèles d'étoffe, et j'ai donné ordre à quelques jouailliers de lui apporter aujourd'hui différentes garnitures de diamants à choisir. Elle n'a pas voulu développer les modèles. Elle a poussé un soupir à cette vue. Les seconds, m'a-t-elle dit, qui lui ont été présentés! Elle a refusé aussi de voir les jouailliers : et la proposition de faire remonter les diamants de ma mère a été renvoyée à d'autres temps. Je t'assure, Belford, que toutes ces offres étoient sérieuses de ma part. Tout mon bien n'est rien pour moi, en comparaison de son cœur.

Elle m'a dit alors qu'elle avoit jeté par écrit ce qu'elle pensoit de mes articles, et qu'elle y avoit expliqué son sentiment sur les habits et les joyaux; mais que dimanche dernier, à l'occasion de la conduite que j'avois tenue avec elle, sans qu'elle pût deviner pourquoi, elle avoit déchiré son écrit. Je

l'ai pressée fort instamment de me faire voir ce papier, tout déchiré qu'il étoit. Après avoir un peu hésité, elle est sortie, et le papier m'est venu par Dorcas. Je l'ai relu. Je l'ai trouvé comme nouveau, quoiqu'il y eût si peu de temps que je l'avois lu; et, sur ma damnation, j'ai eu beaucoup de peine à me rendre maître de ma contenance. L'admirable créature! ai-je répété vingt fois en moi-même. Mais je t'avertis, si tu lui veux du bien, de ne pas m'écrire un mot en sa faveur; car si je lui fais grace, ce doit être de mon propre mouvement.

Tu supposes aisément qu'aussitôt que je l'ai revue, je me suis livré au plaisir de la louer, et que j'ai renouvelé tous mes serments de reconnoissance et d'amour éternel. Mais voici le diable; elle reçoit encore tout ce que je lui dis avec réserve; ou si ce n'est pas avec réserve, elle le reçoit comme un tribut si juste, qu'elle n'en paroît pas flattée. Les louanges et la flatterie perdent quantité de femmes. Moi-même, je me sens enfler le cœur lorsqu'on me loue. Tu me diras peut-être que ceux qui s'enflent des louanges, sont ordinairement ceux qui les méritent le moins : comme on voit s'enfler de leurs richesses ou de leur grandeur, ceux qui ne sont pas nés pour ces deux avantages. J'avoue qu'il faut avoir une ame, pour être supérieur à ce foible. Mais suis-je donc sans ame? Non, j'en suis sûr. Regarde-moi donc comme une exception à la règle commune.

Je suis fondé maintenant à tenir ferme dans mes résolutions. Mylord, dans l'excès de sa générosité, parle de céder mille livres sterling de rente. Je suis persuadé que, si j'épousois ma belle, il mettroit sur elle, plutôt que sur moi, tout ce qu'il a dessein de céder; et ne m'a-t-il pas déjà menacé qu'à sa mort, si je ne suis pas un bon mari, il lui laissera tout ce qu'il pourra m'ôter? Cependant, il ne considère pas qu'une femme si parfaite ne peut jamais être mécontente de son mari sans le déshonorer; car personne ne la croira blâmable. Nouvelle raison, comme tu vois, qui ne permet point à un Lovelace d'épouser une Clarisse. Mais quel original que mon cher oncle, de penser à rendre une femme indépendante de son souverain, et par conséquent rebelle.... Cependant, il ne s'est pas trouvé trop bien lui-même d'avoir commis une folie de cette nature.

Dans son écrit déchiré, ma charmante ne parle que de deux cents livres sterling pour sa pension annuelle. Je l'ai pressée de fixer une plus grosse somme. Elle m'a dit qu'elle consentoit donc à trois cents: et moi, dans la crainte de me rendre suspect par de trop grandes offres, j'ai dit cinq cents, avec l'entière disposition de tous les arrérages qui sont entre les mains de son père, pour en favoriser madame Norton, ou tout autre qu'elle jugera digne de ses bienfaits.

Elle m'a répondu que sa bonne Norton ne sou-

haiteroit pas qu'elle allât, pour elle, au-delà des bornes convenables. Elle avoit soin, m'a-t-elle dit, que ses dispositions de cette nature fussent toujours proportionnées à l'état naturel des personnes. Les pousser plus loin, c'étoit exposer ceux qu'on oblige, à la tentation de former des projets extraordinaires, ou à prendre un air emprunté dans un nouvel état, pendant qu'ils pourroient briller dans leur état ordinaire. L'aisance nécessaire pour aider son fils, et pour se mettre elle-même à couvert du besoin, borneroit toute l'ambition d'une si digne mère.

Voilà de la prudence; voilà du jugement dans une personne de cet âge. Que je hais les Harloves, pour avoir produit un ange! Ah! pourquoi, pourquoi s'est-elle refusée à mes instances, lorsque je l'ai pressée de former le nœud avant que de venir à la ville? Mais ce qui mortifie mon orgueil, c'est que, si nous étions mariés, cette sublime créature ne seroit pas gouvernée avec moi par l'amour, mais par pure générosité, ou par un aveugle devoir, et qu'elle aimeroit mieux vivre dans le célibat, que d'être jamais ma femme. Je ne puis soutenir cette idée. Je voudrois que la femme à qui je donnerai mon nom, si je fais jamais cet honneur à quelque femme, négligeât pour moi jusqu'à ses devoirs supérieurs. Je voudrois que, lorsque je sortirai de la maison, elle me suivît des yeux aussi long-temps qu'elle pourroit me voir, comme mon *Bouton de*

rose suivoit Jean, et qu'à mon retour elle vînt avec transport au-devant de moi. Je voudrois l'occuper dans ses songes comme dans ses heures de veille. Je voudrois qu'elle regardât comme perdus tous les moments qu'elle n'auroit pas passés avec moi, qu'elle chantât pour moi, qu'elle lût, qu'elle badinât pour moi, et que sa plus grande satisfaction fût de m'obéir; que, lorsque je serois disposé à l'amour, elle m'accablât des marques de sa tendresse; que, dans mes moments sérieux ou solitaires, elle n'osât s'approcher de moi qu'avec respect, prête à se retirer au moindre signe, n'osant s'avancer qu'autant qu'elle seroit encouragée par un sourire; qu'elle se tînt devant moi dans un profond silence, et que, si je ne marquois pas d'attention pour sa présence, elle se retirât sur la pointe des pieds : enfin qu'elle fût commode pour tous mes plaisirs, et qu'elle aimât les femmes qu'elle connoîtroit capables d'y contribuer; soupirant seulement en secret que ce ne fût pas toujours elle-même. Tel étoit l'ancien usage entre les femmes des bonnêtes patriarches, qui recommandoient une jolie servante à leurs maris, lorsqu'elles la croyoient propre à lui plaire, et qui ne mettoient pas de distinction entre les fruits de cet amour et leurs propres enfants.

Le tendre Waller dit que *les femmes sont faites pour être maîtrisées*. Tout tendre qu'il étoit, il connoissoit cette vérité. Un mari tyran fait une ver-

tueuse femme. Pourquoi les femmes aiment-elles les libertins de notre espèce, si ce n'est parce qu'ils dirigent leurs volontés incertaines, et parce qu'ils entendent parfaitement l'art de les conduire.

Autre conversation agréable. Le jour, ou les jours en ont fait le sujet. En fixer un, m'a dit la belle, c'est ce qui n'est pas nécessaire avant que les articles soient réglés. La célébration dans la chapelle, en présence de ma famille, seroit une affaire d'éclat; et ma charmante observe avec regret que mylord paroît être dans l'intention de rendre la fête éclatante.

Je lui ai répondu que le voyage de mylord en litière, son arrivée à la ville, son goût pour la magnificence et les témoignages de sa joie donneroient aussi nécessairement un air public à notre mariage, que s'il étoit célébré dans la chapelle de M.... en présence des dames.

Elle ne pouvoit supporter, a-t-elle répliqué, la pensée d'une fête publique. C'étoit une espèce d'insulte pour toute sa famille. Si mylord vouloit ne pas s'en offenser (comme elle l'espéroit, parce que la proposition n'étoit pas venue de lui-même, mais de moi), elle le dispenseroit volontiers de nous honorer de sa présence, d'autant plus que la parure alors et l'air de représentation ne seroient pas nécessaires : car elle m'avouoit qu'elle ne pouvoit penser

à se parer, tandis que son père et sa mère étoient dans les larmes. Plaisante idée que celle-là. Si ses parents pleurent, ne l'ont-ils pas mérité?

Vois, Belford. Avec de si charmantes délicatesses, le nœud ne devroit pas être différé si long-temps. Cependant il nous reste encore du chemin à faire avant que d'y arriver.

Je n'ai marqué que de l'obéissance et de la résignation; nulle autre volonté que la sienne. Je l'ai quittée, pour écrire sur-le-champ à mylord. Elle n'a pas désapprouvé ma lettre. Je n'en ai pas gardé une copie; mais, en substance, « je témoigne ma » reconnoissance à mylord, pour la bonté dont il » me donne de si chères marques, dans l'occasion » la plus sérieuse et la plus importante de ma vie. » Je lui dis que l'admirable personne, à laquelle » il donne des louanges si justes, trouve de l'excès » dans les propositions qu'il fait en sa faveur; que, » jusqu'à ce qu'elle soit réconciliée avec ses proches, » elle n'a pas d'inclination pour une fête éclatante, » si nous pouvons éviter l'éclat sans désobliger les » miens; qu'en se croyant fort redevable aux senti- » ments de bonté qui le font consentir à me la » donner de sa propre main, comme elle présume » qu'il n'a pas d'autre intention que de lui faire » honneur, aux dépens même de sa santé, qui ne » lui permet pas trop de s'exposer à la fatigue du » voyage, elle croit qu'il seroit plus à propos qu'il

» s'épargnât cette peine; et qu'elle se flatte que la » manière dont elle pense là-dessus sera prise de » toute la famille dans son véritable sens.

» J'ajoute que le château de Médian me paroît » le plus convenable pour notre demeure, sur-tout » parce qu'il me semble que c'est aussi le sentiment » de mylord; mais que, s'il le souhaite, la dot peut » être assignée sur mon propre bien, et que je laisse » l'alternative à son choix : que j'ai offert son billet » de banque à miss Harlove; mais que, sur le refus » qu'elle a fait de l'accepter, n'en ayant pas besoin » moi-même à-présent, je le lui renvoye avec mes » remercîments, etc. ».

Cette manœuvre m'engage dans des longueurs qui me désespèrent. Quelle figure ferois-je dans les annales des libertins, s'il arrivoit que je fusse pris dans mon propre piége? Mais de quelque manière que l'affaire puisse tourner, de toute sa vie mylord n'a reçu une lettre si agréable de son neveu Lovelace.

Miss Clarisse, après avoir fait à son amie, dans une autre lettre, le récit des circonstances qu'on vient de lire, s'exprime en ces termes :

La principale consolation que je trouve dans ces favorables apparences, c'est que vraisemblablement, si je n'y mets pas d'obstacle par ma faute, moi qui

n'ai à-présent qu'une amie, j'en aurai autant qu'il y a de personnes dans la famille de M. Lovelace, soit qu'il en use bien ou mal avec moi ; et qui sait si, par degrés, le rang et le mérite de ces nouveaux amis n'auront point assez de poids pour me rétablir dans la faveur de mes proches? Il n'y a point de véritable repos pour moi jusqu'à cet agréable dénouement. Mon espérance d'ailleurs n'est pas d'être jamais heureuse. Le caractère de M. Lovelace et le mien sont extrêmement différents ; différents sur des points essentiels. Mais, dans les termes où je suis actuellement avec lui, je vous recommande, ma chère amie, de garder pour vous seule toutes les circonstances dont la révélation pourroit ne pas lui faire honneur. Il vaut mieux que les fautes d'un mari soient révélées par tout autre que par sa femme, si je suis destinée à porter ce titre; et tout ce qui pourroit vous échapper paroîtroit venir de moi.

Je demanderai constamment au ciel, qu'il répande sur vous tout ce qu'on peut espérer de bonheur dans ce monde; et que vous et les vôtres, dans la postérité la plus éloignée, vous ne manquiez jamais d'une amie telle que ma chère Anne Howe l'a toujours été pour sa

CLARISSE HARLOVE.

M. Lovelace, pour faire gloire de ses inven-

tions, explique à son ami, dans une autre lettre; le plan de vengeance qu'il a formé contre miss Howe, dans un voyage qu'elle devoit faire à l'île de Wight, accompagnée de sa mère et de M. Hickman, pour visiter une tante fort riche qu'elle avoit dans cette île, et qui souhaitoit de la voir, elle et son mari futur, avant qu'elle changeât de nom. Mais comme il parle de ce plan, sans être résolu de l'exécuter, l'éditeur anglois l'a supprimé.

LETTRE CC.

M. Lovelace à M. Belford.

Si le complot dont je t'ai donné l'explication, n'est pas de ton goût, compte, Belford, que j'en ai trois ou quatre autres dont je suis beaucoup plus satisfait, et dont tu le seras peut-être aussi. Je t'en laisserai le choix, si tu veux renoncer seulement aux misérables engagements que tu as pris. Pour tes trois camarades, ils doivent exécuter ce que je leur ai prescrit; et ne t'imagine pas que tu puisses t'en dispenser non plus. Ne suis-je pas votre général? Mais c'est un sujet auquel je reviendrai dans son temps. Tu sais que je ne me détermine jamais absolument pour un projet, avant le temps de l'exé-

cution. Alors, l'action de la foudre n'est pas plus prompte que la mienne.

Revenons à ce qui me touche immédiatement le cœur. Me croiras-tu si je te dis que, par rapport à ma fière maîtresse, j'ai tant de systêmes qui se présentent en foule à mon esprit, pour obtenir la préférence, que je suis dans l'embarras pour choisir. Je pourrois t'en apprendre six principaux, dont un seul répondroit à toutes mes vues. Mais comme la chère personne ne m'a point épargné les sujets de chagrin, je crois que la reconnoissance m'oblige à ne pas ménager mes machines, et que je dois, au contraire, lui causer de l'étonnement et de l'admiration, en faisant jouer trois ou quatre mines à-la-fois.

Ecoute, et suis-moi, si tu es capable de me comprendre. Je serai demain fort malade; sérieusement je le serai. Malade! eh! pourquoi malade? Pour quantité de bonnes raisons, Belford. Je te crois fort curieux d'en savoir du-moins une. Malade! de toutes mes inventions, je suis sûr que celle-ci te seroit le moins tombée dans l'esprit.

Peut-être crois-tu que ma vue est d'attirer la belle au chevet de mon lit. C'est une ruse ancienne de trois ou quatre mille ans. Il conviendroit bien mieux à mes desseins de pouvoir m'approcher du sien. Mais je vois bien qu'il faut t'instruire plus clairement.

Je suis plus inquiet que tu ne le penses sur ce systême de contrebande, qui est de l'invention de miss Howe. Il ne faut pas douter que si je fais une tentative sans succès, ma charmante n'entreprenne l'impossible pour s'échapper d'entre mes mains. Je m'étois persuadé autrefois qu'elle m'aimoit; mais j'en doute à-présent, ou du-moins que ce soit avec une *ardeur*, pour employer le terme de miss Howe, qui la rende capable de me pardonner des fautes préméditées.

Et que me servira d'être malade? Ecoute-moi jusqu'à la fin. Mon intention n'est pas d'être aussi mal que Dorcas le représentera. Cependant je haleterai prodigieusement; je rendrai un peu de sang caillé. Sûrement je me serai rompu quelque vaisseau. On n'en pourra point douter. On fera venir de l'eau stiptique d'*Eaton*; mais aucun médecin ne paroîtra. Si ma belle a quelque sentiment d'humanité, elle ne manquera pas de s'alarmer; mais si son cœur est pris, si c'est de l'amour qu'elle ressent, quelque refroidi qu'il puisse être, il se reproduira dans cette occasion, il éclatera, non-seulement dans ses yeux, mais dans chaque trait de son charmant visage.

Je serai fort intrépide. Je ne redouterai pas la mort, ni aucune suite de mon accident. Je parlerai en homme sûr d'être mieux dans une heure ou deux, pour avoir déjà fait une heureuse expérience

de ce remède balsamique, à l'occasion d'une chute qui m'est arrivée à la chasse, et dont ma maladie est vraisemblablement un reste. Cette conduite, tandis que tout le monde paroîtra fort alarmé de ma situation, fera voir à la belle que je n'en ai pas la moindre inquiétude, et que je n'ai, par conséquent, aucun dessein.

Tu commences, sans doute, à juger mieux de mon invention. Je m'y suis attendu, lorsque j'aurois achevé de m'expliquer. Une autre fois, que tes yeux soient prêts à lire des merveilles, et ton esprit à bannir tous les doutes. A-présent, Belford, si ma charmante n'est pas extrêmement touchée de me voir un vaisseau rompu, mal fort dangereux dans une constitution aussi ardente qu'on connoît la mienne, et que j'attribuerai, d'un air calme, aux agitations et aux chagrins que j'ai essuyés depuis quelque temps; ce qui doit passer à ses yeux pour une nouvelle preuve de mon amour, et m'attirer quelque sentiment de reconnoissance.... Quoi? qu'arrivera-t-il? Ce qui arrivera? Je ne serai pas combattu alors par des remords trop vifs, si je prends le parti d'employer un peu de violence: car celle qui ne marque point de compassion, n'en doit pas attendre.

Mais si son inquiétude paroît extrême?

Alors je serai dans l'espérance de bâtir sur un bon fondement. L'amour cache une multitude de

fautes, et diminue celles qu'il ne peut cacher. L'amour, lorsqu'il est découvert et reconnu, autorise les libertés. Une liberté en produit une autre. Enfin, je verrai alors où cette ouverture pourra me conduire.

Fort bien, Lovelace; mais avec cette force de santé et ce visage fleuri, comment persuader à quelqu'un que tu sois malade?

Comment? Quelques grains d'ipécacuanha feront l'affaire.... C'est assez pour me faire haleter comme une furie.

Mais le sang? comment rendre du sang, si je ne me fais une blessure réelle?

Pauvre Belford! Ignores-tu donc qu'il se trouve des pigeons et des poulets chez le premier rôtisseur?

Joins les mains d'admiration.

Dans un état si douteux, madame Sinclair me représentera que j'ai mené, depuis quelque temps, une vie trop sédentaire. Je me laisserai persuader de faire venir une chaise, et de me faire porter au parc, où j'essayerai un peu de marcher. A mon retour, je m'arrêterai au Cocotier, pour m'amuser quelques moments.

Et que m'en reviendra-t-il?

Encore des questions! Je crains, Belford, que tu ne sois un incrédule. Hé bien, pour satisfaire ta curiosité, ne saurai-je donc pas si ma charmante entreprend de sortir dans mon absence? Ne ver-

rai-je pas, à mon retour, si je suis reçu avec tendresse? Mais ce n'est pas tout; je ne sais quel pressentiment m'avertit qu'il arrivera quelque chose d'intéressant pendant ma promenade. C'est ce que je remets à t'expliquer dans un autre temps.

Conviendras-tu enfin, Belford, ou ne conviendras-tu pas, qu'il est utile à bien des choses d'être malade? En vérité, je prends tant de plaisir à mes inventions, que si je perds l'occasion de les mettre en œuvre, j'en serai à-demi fâché. De ma vie je n'en retrouverai une si belle.

D'un autre côté, les femmes de la maison sont si pressantes dans leurs impertinents reproches, qu'elles ne me laissent pas un moment de repos. Elles voudroient que, sans perdre le temps en projets éloignés, je prisse le parti d'employer quelqu'un de leurs artifices vulgaires et usés. Sally, particulièrement, qui se croit l'esprit fort inventif, me disoit tout-à-l'heure, d'un air insolent, sur le refus que j'ai fait de ses offres, que mon intention n'étoit pas de vaincre, et que j'étois assez méchant pour penser au mariage, quoique je fisse difficulté de l'avouer. Parce que ce petit diable a fait son premier sacrifice à mon autel, il se croit en droit de prendre avec moi toutes sortes de libertés; et son impertinence augmente, de ce que depuis long-temps j'évite avec affectation, dit-elle, l'occasion de répondre à ses avances. L'impudente! me croire capable d'être

le successeur d'un autre homme! Je n'ai jamais été réduit à cette humiliation. Tu sais quel a toujours été mon principe. Ce qui passe une fois entre les mains d'autrui, ne rentre jamais dans les miennes. C'est à des gens tels que toi et tes compagnons, qu'il convient de s'accommoder d'un bien commun. J'ai toujours aspiré à la gloire des premières découvertes. Je n'en suis que plus coupable, diras-tu peut-être, de me plaire à corrompre ce qui n'a jamais été corrompu. Mais tu te trompes grossièrement : une maxime telle que la mienne met les maris à couvert. Aussi n'ai-je point à me reprocher d'avoir porté beaucoup d'atteintes au nœud conjugal.

Cependant, une aventure qui m'est arrivée à Paris, avec une femme mariée, et dont je crois ne t'avoir jamais fait le récit, ne me permet pas de dire que j'aye la conscience absolument nette. L'esprit d'intrigue y eut plus de part qu'aucune méchanceté réfléchie. Je veux te l'apprendre en deux mots :

Un marquis françois, d'un âge assez avancé, qui se trouvoit employé par sa cour, dans une fonction publique, à celle de Madrid, avoit laissé une femme jeune et charmante, qu'il avoit épousée depuis peu, dans la maison et comme sous la garde de sa sœur, qui étoit une vieille et insolente prude. Je vis la jeune dame à l'Opéra. Je pris du goût pour elle, à la première vue; et plus encore à la seconde, lorsque j'eus appris sa situation. Il ne me fut pas difficile de

me lier avec l'une et l'autre, après avoir trouvé l'occasion de me faire présenter à la vieille. Mon premier soin fut de tourner toute mon attention vers cette prude, et de lui faire penser qu'elle avoit pu m'inspirer quelques sentiments tendres. En même-temps je prenois avantage de la situation de la jeune marquise, entre la jalousie de son mari et l'arrogance de sa belle-sœur, pour la piquer contre ces deux ennemis de sa liberté. Je me flattai d'y faire entrer un peu d'égard pour ma personne. Les dames françoises n'ont pas d'aversion pour la galanterie.

La vieille sœur ne laissa pas de former quelques soupçons. Mais j'étois déjà si bien dans l'esprit de la jeune, qu'elle ne se trouva pas disposée à voir congédier le seul homme qu'on lui eût permis de voir. Elle m'apprit les soupçons de sa sœur. Je lui conseillai de l'engager à se cacher dans un cabinet pendant ma première visite, sous prétexte de lui faire entendre comment je m'expliquerois dans son absence. Elle prit la clef du cabinet dans sa poche; parce qu'il n'étoit pas à propos que la vieille pût être surprise, soit par ma curiosité ou par celle d'un autre. J'arrivai; je m'assis près de l'aimable marquise; je marquai de l'étonnement de ne pas voir sa sœur, du chagrin, de l'impatience; et prenant une si belle occasion d'exprimer des sentiments fort vifs pour cette belle absente, je lui donnai le plaisir

de croire que je parlois d'elle avec une passion extrême; tandis que mes regards levoient l'équivoque pour la marquise.

Quel fut le dénouement? Je pris cette charmante Françoise par la main, en feignant de vouloir chercher sa sœur dans l'appartement voisin. Je la traînai à-demi, sans qu'elle osât crier pour se plaindre; et la vieille, enfermée sous une clef sûre, demeura dans le ravissement de tout ce qu'elle venoit d'entendre.

Jamais une jolie femme ne s'est trouvée inutilement tête à tête avec moi; à l'exception néanmoins de ma chère Clarisse. Mon ingénuité me fit obtenir grace. La marquise trouva cette double tromperie d'autant plus plaisante, que non-seulement sa geolière ne pouvoit se plaindre d'être elle-même en prison, mais qu'en redevenant libre après mon départ, elle se crut presque aussi heureuse que nous l'avions été, sa sœur et moi....

Les Anglois, Belford, ne l'emportent pas souvent sur les François par l'esprit.

Notre commerce se soutint par d'autres ruses, qui ne te paroîtroient pas moins ingénieuses. La glace une fois rompue, ma belle marquise ne fit pas difficulté d'y contribuer : car tu sais mon axiôme, *une fois subjuguée, c'est pour toujours*. Mais un incident plus tendre servit à révéler le secret; à le révéler, avant que notre disgrace commune pût être

voilée par le retour du marquis. La sœur, avec plus d'un sujet de ressentiment, devint une furie impitoyable. Le mari, moins propre à la qualité de mari qu'aucun homme de sa nation, et devenu plus délicat peut-être par son commerce avec les espagnols, promit de loin une éclatante vengeance. Que restoit-il à la belle que de se jeter sous ma protection? Elle ne s'en crut pas plus malheureuse; jusqu'au jour des grandes douleurs, que la mort et le repentir arrivèrent à la même heure. . . . . .

Pardonne une larme, cher ami : elle méritoit un meilleur sort. De quoi cet inexorable mari n'aura-t-il pas à répondre? La sœur fut punie par d'autres événemens : c'est une réflexion qui me console encore. Elle fut réellement punie. Mais peut-être t'avois-je déja raconté cette histoire.

LOVELACE.

LETTRE CCI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi au soir.

FÉLICITE-MOI. Je viens de prendre l'air avec ma charmante, après de grandes instances pour obtenir cette faveur. Nous étions accompagnés des

deux nymphes, qui ont joué parfaitement leur rôle; les yeux modestes, le discours tourné sans affectation à la morale. Ah! Belford, quels démons que les femmes, lorsqu'elles ont passé les bornes, et que nous avons rendu leur ruine complète!

Le carrosse nous a conduits vers Hamstead, de là vers Hihgate, vers Muzzelhill et d'autres lieux d'où nous sommes revenus à Hamstead; et là, par complaisance pour les nymphes, ma charmante a consenti à faire une petite collation. Ensuite nous sommes revenus de bonne heure à la ville, par Kentish-Town.

Elle a paru d'une humeur délicieuse. Moi, j'ai marqué tant de respect et de complaisance, pendant tout le chemin, et lorsque nous sommes descendus pour nous promener sur la hauteur, où la variété des objets forme une perspective charmante, qu'elle m'a promis d'y revenir quelquefois pour y prendre le même air. Je crois, miss Howe, ai-je dit plusieurs fois en moi-même, je crois que tes misérables plans deviennent inutiles.

Depuis que nous sommes revenus, son occupation et la mienne ont été d'écrire. Elle a promis de m'accorder ce soir une heure d'entretien avant que de se retirer.

Tout ce que l'amour le plus soumis est capable d'inspirer, pour disposer son cœur à la maladie de demain, fera mon étude pendant notre conversa-

tion. Mais j'aurai soin, en partant, de me plaindre d'un mal d'estomac.

Nous nous sommes vus. De ma part, l'amour et le respect ont joué leur rôle. Il n'a rien manqué non plus à sa douceur et à sa complaisance. Elle a paru touchée de mon incommodité. Si subitement! Au moment que nous allions nous quitter! Mais ce n'étoit rien. Elle comptoit de me trouver mieux demain.

Ma foi, Belford, je crois que je suis déjà malade. Est-il possible, pour un étourdi tel que moi, de se persuader qu'il ne se porte pas bien? A ce compte, je serois meilleur comédien que je ne le souhaite. Mais je n'ai pas un nerf, pas une fibre, qui ne soient toujours prêts à contribuer au succès d'une extravagance dont j'ai formé le dessein.

Dorcas a transcrit pour moi toute la lettre de miss Howe, du dimanche 14 de mai, dont je n'avois encore que l'extrait. Elle n'en a pas trouvé de nouvelle dans le même paquet. Mais c'est assez pour moi de celle-ci, et de celle que j'ai copiée moi-même en chiffre, dimanche dernier, tandis que ma charmante étoit à l'église.

Dorcas m'apprend que sa maîtresse a transporté ses papiers, de la grande armoire d'ébène, dans une cassette qui contient son linge, et qu'elle a

placée dans une garde-robe obscure. Nous n'avons pas à-présent la clef de cette cassette. Elle y conserve apparemment toutes les lettres qu'elle a reçues avant celles que je me suis procurées. Dorcas en est fort inquiète. Cependant elle se flatte de n'être pas soupçonnée; parce qu'elle est sûre d'avoir tout remis dans l'ordre où elle l'a trouvé.

LOVELACE.

LETTRE CCII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Au Cocotier, samedi 27 mai.

L'IPÉCACUANHA est un remède extrêmement désagréable. Pourquoi ces maudits médecins ne peuvent-ils rien employer pour notre santé qui ne soit un vrai poison? Il ne seroit pas besoin d'autre punition dans l'autre monde, pour une vie mal employée, que de prendre leurs détestables drogues. Un médecin d'un côté, un apothicaire de l'autre, et la pauvre ame soumise à leurs ordonnances, je ne conçois pas de tourments pires que cette situation.

Il étoit question de me donner un air malade; je n'ai que trop réussi. Ayant pris assez d'ipéca-

cuanha pour me causer de grands vomissements, et n'ayant pas avalé assez d'eau pour m'en délivrer tout-à-fait, je me suis trouvé aussitôt l'air d'un homme qui auroit gardé le lit pendant quinze jours. Il ne faut pas badiner avec des armes tranchantes, me suis-je dit à moi-même au milieu de l'exercice; et bien moins avec celles de la médecine.

J'ai passé deux heures dans les tranchées. J'avois défendu à Dorcas d'en rien dire à ma chère Clarisse, par un pur mouvement de tendresse; mais bien aise aussi de lui faire connoître, lorsqu'elle apprendroit ma défense, que je m'attendois à lui voir de l'inquiétude pour ma situation. Il faudroit valoir bien peu, pour s'abandonner soi-même, comme si l'on ne méritoit l'attention de personne.

Fort bien; mais Dorcas est une femme. Elle peut dire tout bas, à sa maîtresse, le secret qu'elle a reçu ordre de garder.

Viens ici, toi friponne, ai-je dit à cette fille (malade, en attendant, comme un chien). Laisse-moi voir comment la douleur, mêlée avec la surprise, fait sur ton visage. Tu t'y prends mal. Cette mâchoire abattue et cette bouche trop étendue en ovale, conviennent plus à l'horreur qu'à la pitié. Retranche-moi ce clignotement, ces minauderies dans ton *odieux regard,* comme tu sais que ma charmante l'a une fois nommé. Oui; cela est beaucoup mieux; fort bien : mais tiens la bouche un

peu plus fermée. Tu as un ou deux muscles que tu ne saurois gouverner, entre l'os de la joue et les lèvres. Bon. Pars à présent; monte et descends l'escalier en t'agitant beaucoup; porte quelque chose avec toi; rapporte-le, comme si tu l'avois été chercher, jusqu'à ce que ce mouvement extraordinaire t'ait mise hors d'haleine, et puisse donner à ta respiration l'air naturel des soupirs.

Dorcas a commencé aussitôt la scène. Qu'y a-t-il donc, Dorcas? Rien, Madame.

Ma charmante étoit étonnée, sans doute, de ne m'avoir pas vu le matin, mais trop dédaigneuse pour marquer son étonnement. Cependant, à force de répéter, qu'y a-t-il donc, qu'y a-t-il donc, pendant que Dorcas s'efforçoit de monter et de descendre, elle a tiré de cette fille: Ah! Madame, mon maître, mon maître....

Quoi? Comment? Quand?

(Entre deux parenthèses, je t'apprendrai, Belford, que les petits mots dans la république des lettres, comme les petits hommes dans une nation, sont quelquefois ceux qui signifient le plus.)

Je ne dois pas vous le dire, Madame. Mon maître m'a défendu de vous le dire. Mais il est plus mal qu'il ne le pense. Il ne veut pas qu'on vous cause de l'épouvante.

Ici, une vive inquiétude a pris possession de chaque trait du charmant visage. Elle s'est attendrie

pour moi ! Sur mon ame, elle s'est attendrie !

Où est-il ?

(Trop empressée, comme tu vois, pour observer la décence des termes. Autre parenthèse, Belford. Ce qu'on appelle décence est si peu naturel, qu'il faut avoir l'esprit composé pour l'observer. La politesse n'habite point avec le trouble.)

Je ne puis m'arrêter pour répondre aux questions, a crié la soubrette, quoiqu'elle ne désirât rien tant que de répondre. (Troisième parenthèse : comme les crieurs qui font des ventes publiques, et qui tournent le dos à ceux auxquels ils ont le plus d'envie de vendre.) Cette précipitation n'a fait qu'augmenter celle de ma charmante. Au même moment, une des nymphes a dit en bas à sa compagne, d'un ton contraint, mais à la porte, et assez haut pour être entendue de ma déesse, qui prêtoit l'oreille : Mon Dieu ! ma chère, il faut avertir madame Lovelace ; il y a sûrement du danger. A ces mots, l'adorable Clarisse s'est lancée après Dorcas : Arrêtez... Je veux savoir.... O Madame ! un vomissement de sang ! un vaisseau rompu, j'en suis sûre !

Ma charmante n'a fait qu'un pas jusqu'à la chambre où j'étois ; et s'approchant de moi, les yeux pleins d'une tendre inquiétude* : Qu'avez-vous, monsieur Lovelace ?

« O mon unique amour ! fort bien, fort bien,

» ai-je répondu d'une voix languissante. Ce n'est » rien, rien qui doive alarmer personne. Je serai » mieux dans un instant ». Je n'avois pas besoin de me contrefaire pour tromper ses yeux; car je souffrois comme un damné, quoique je ne rendisse plus de sang.

En un mot, Belford, je suis parvenu à mon point. Je vois que je suis aimé. Je vois que toutes les offenses sont oubliées. J'ai du crédit pour recommencer un nouveau compte. Miss Howe, je te défie, ma chère. Madame Towsend! Qui êtes-vous toutes ensemble pour lutter contre moi? Tournez-moi le dos, avec votre contrebande; qu'il n'y ait plus ici d'autre contrebandier que moi-même, et que les plus exquises faveurs de ma charmante ne soient plus des richesses prohibées pour moi.

Personne ne doute plus ici qu'elle ne m'aime. Les larmes lui sont venues aux yeux plus d'une fois, à la vue de ma situation. Elle a souffert que j'aye pris sa main, et que je l'aye baisée aussi souvent qu'il m'a plu. A l'occasion de quelques discours de madame Sinclair, qui me reprochoit de vivre trop renfermé, elle m'a pressé de prendre l'air; mais elle m'a recommandé, dans les termes les plus obligeants, de prendre soin de moi. Elle m'a conseillé de voir un médecin. *Dieu*, m'a-t-elle dit, *a fait les médecins*.

Je ne suis pas de cet avis, Belford. Dieu assurément nous a fait tous : mais je crois que ma charmante a voulu dire la médecine, au-lieu *des médecins :* alors sa pensée pourroit fort bien être entendue dans le sens de cette phrase vulgaire : *Dieu envoye les viandes, et le diable fait la cuisine.*

Je me suis trouvé bientôt rétabli, après avoir pris le styptique de ses chères mains.

Lorsqu'elle m'a pressé de prendre l'air, je lui ai demandé si elle me feroit l'honneur de monter en carrosse avec moi. Je voulois connoître, par sa réponse, si elle pensoit à sortir dans mon absence.

Elle m'a répondu que, si elle n'étoit persuadée qu'une chaise me convenoit mieux après mon accident, elle m'auroit accompagné de tout son cœur.

Est-ce là un divin compliment? J'ai baisé encore une fois sa main. Je lui ai dit qu'elle étoit la bonté même : que je regrettois de ne l'avoir pas mérité mieux ; mais que je ne voyois devant nous que des jours heureux : que sa présence, et le généreux intérêt qu'elle avoit pris à mon accident, m'avoit rétabli tout-d'un-coup : que j'étois bien : que je ne sentois plus le moindre mal ; mais que, puisqu'elle étoit d'avis que je prisse un peu l'air, j'allois faire appeler une chaise. O chère Clarisse! ai-je ajouté, quand cette indisposition me seroit venue de mes derniers chagrins, et du regret que j'ai eu de vous avoir désobligée, tout seroit compensé à l'infini par

votre bonté. Tout le pouvoir de la médecine est dans un sourire de votre bouche et dans un regard de vos yeux. Votre dernier mécontentement a fait ma seule maladie.

Pendant ce temps-là, toutes les femmes de la maison levoient les yeux et les mains, pour remercier le ciel du miracle. Voyez la force de l'amour, disoit l'une tout bas, mais d'un ton qui pouvoit être entendu; le charmant mari, disoit une autre; et toutes ensemble, l'heureux couple! Que ce concert d'éloges a paru flatter ma charmante! Quelles étincelles j'ai vues sortir de ses yeux! Qu'on ne dise pas que les louanges offensent la modestie; elles échauffent, au contraire, un cœur qui se rend témoignage de son mérite; elles en bannissent la défiance, en y ranimant le courage et la gaieté.

A-présent, Belford, crois-tu qu'une maladie ne mène à rien? Cependant je te déclare que j'ai trop d'expédients agréables à mettre en œuvre, pour recommencer jamais l'expérience de ce maudit ipécacuanha.

LOVELACE.

LETTRE CCIII.

Miss CLARISSE HARLOVE *à miss* HOWE.

Samedi 27 mai.

M. LOVELACE, ma chère, a été fort malade. Son mal l'a pris subitement. Il a vomi du sang en abondance. C'est quelque vaisseau rompu. Il s'étoit plaint, hier au soir, d'un mal d'estomac. Je m'en suis sentie d'autant plus touchée, que je crains qu'il ne soit venu de nos violentes contentions. Mais étois-je coupable?

Que j'ai cru le haïr ces jours passés! Mais je vois que, dans mon cœur, la colère et la haîne ne sont que des mouvements passagers. Il est impossible, ma chère, de haïr ceux qu'on voit en danger de mort, ou dans l'affliction. Je ne me sens point capable de résister à la bonté, ni au sincère aveu d'une faute commise.

Aussi long-temps qu'il l'a pu, il a pris grand soin de me faire cacher sa maladie. Si tendre, si attentif dans la violence de sa douleur! Je voudrois ne l'avoir pas vu dans cet état. Ce spectacle a fait sur moi trop d'impression; alarmée encore, comme je l'ai été, par les craintes de tout le monde. Le pauvre

jeune homme! être surpris tout-d'un-coup dans une santé si florissante!

Il est sorti dans une chaise à porteurs. Je l'en ai pressé. Mais je crains de lui avoir donné un mauvais conseil, car le repos est ce qu'il y a de mieux dans les maladies de cette nature. On n'est que trop prompt, dans les cas d'importance, à donner son avis sans certitude et sans lumières. Je lui ai proposé, à-la-vérité, de faire appeler un médecin : mais il ne veut pas en entendre parler. Je respecte beaucoup la faculté; et d'autant plus, que ceux qui la traitent avec mépris n'ont pas plus d'égard, comme je l'ai toujours observé, pour des institutions d'un ordre encore plus respectable.

Je vous avoue que mon esprit n'est pas tranquille. Je crains de m'être trop exposée devant lui et devant les femmes de la maison. Elles pourront me trouver excusable, parce qu'elles nous croyent mariés. Mais s'il manque de générosité, j'aurai peut-être sujet de regretter une surprise, qui m'apprend à me connoître mieux que je ne me suis connue jusqu'à-présent; sur-tout lorsque j'ai raison de croire qu'il ne s'est pas assez bien conduit avec moi.

Cependant je vous dirai, comme je le crois sincèrement, que, s'il me donne occasion de reprendre l'air de réserve et de le tenir éloigné, j'espère que je trouverai assez de force dans la connoissance que j'ai de ses défauts, pour me rendre supérieure à mes

passions; car M. Lovelace, ma chère, n'est pas un homme estimable dans toutes les parties de son caractère. Que pouvons-nous faire de plus, que nous gouverner par les rayons de lumière qui nous luisent par intervalles?

Vous ne vous étonnerez pas que je paroisse grave sur cette *découverte*. Quel nom je lui donne! Mais quel nom puis-je lui donner? Je n'ai pas le cœur assez à l'aise, pour approfondir ce cœur comme je le devrois.

Dans le mécontentement que j'ai de moi-même, je n'ai pas la hardiesse de jeter les yeux sur ce que je viens d'écrire. Cependant je ne sais pas comment j'aurois pu faire pour écrire autrement. Jamais je ne me suis trouvée dans une situation d'esprit si bizarre. Je serois embarrassée de vous la décrire. Auriez-vous jamais été de même? c'est-à-dire, redoutant la censure de mon amie, sans croire néanmoins que je la mérite?

Je ne suis sûre que d'une chose; c'est que je la mériterois effectivement, si mon cœur avoit quelque secret que je voulusse vous déguiser.

Mais je n'ajouterai pas un seul mot, après vous avoir assurée que je veux faire un examen plus rigoureux de moi-même, et que je suis, etc.

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CCIV.

M. Lovelace à M. Belford.

Samedi au soir.

L'AIR m'a fait le mieux du monde. Il ne me reste rien de ma maladie. Avec un cœur tranquille, comment avoir mal à l'estomac?

Mais en arrivant au logis, j'ai trouvé ma charmante fort alarmée d'un nouvel incident. On étoit venu s'informer de nous, et d'une manière fort suspecte. Ce n'étoit pas par nos noms, mais par la description de nos personnes qu'on nous avoit demandés: et le curieux étoit un domestique en livrée bleue, doublée et galonnée de jaune.

Dorcas et la fille de cuisine, qu'il avoit fait appeler à la porte, ayant refusé de répondre à ses questions, s'il n'expliquoit ses motifs, et par quel ordre il étoit si pressant, il avoit répondu, aussi laconiquement qu'elles, que si elles faisoient difficulté de s'expliquer avec lui, peut-être en feroient-elles moins avec une autre personne; et là-dessus, il s'étoit retiré de fort mauvaise humeur.

Dorcas étoit montée brusquement chez sa maîtresse, qu'elle avoit alarmée, non-seulement par le récit de l'événement, mais encore plus par ses pro-

pres conjectures, en ajoutant que c'étoit un homme de fort mauvaise mine, et qu'elle étoit sûre qu'il ne pouvoit être venu avec de bonnes intentions.

La livrée et les traits du domestique ont donné lieu à de grandes recherches, qui n'ont pas été moins détaillées que les informations. Mon Dieu! mon Dieu! s'est écriée ma charmante, les alarmes ne finiront donc pas? et son imagination lui a représenté tous les maux qu'elle peut redouter. Elle a souhaité que M. Lovelace revînt promptement!

M. Lovelace est revenu, plein de vivacité, de reconnoissance, de respect et d'amour, pour remercier sa chère Clarisse, et la féliciter du miracle qu'elle avoit opéré par une guérison si prompte. Elle lui a fait le récit de l'aventure, avec toutes ses circonstances. Dorcas, pour augmenter la frayeur de sa maîtresse, nous a dit que le domestique avoit le visage brûlé du soleil, et paroissoit être homme de mer.

On a conclu que ce devoit être le matelot du capitaine Singleton. La première scène à laquelle il falloit s'attendre, étoit de voir notre maison environnée de tout un équipage de vaisseau; d'autant plus que, suivant une lettre de miss Howe, le navire du capitaine n'étoit pas plus loin qu'à la pointe de Rotherhith.

Impossible! ai-je dit. Une entreprise de cette nature ne seroit pas précédée d'une information si mal

entendue. Pourquoi ne seroit-ce pas plutôt un des gens de votre cousin Morden, qui venoit vous apporter la nouvelle de son arrivée et vous préparer à sa visite?

Cette explication a paru lui plaire. Ses craintes se sont dissipées. Elle a eu le temps de me féliciter sur le prompt rétablissement de ma santé; ce qu'elle a fait de l'air le plus obligeant.

Mais notre entretien n'avoit pas été long, lorsque Dorcas est revenue nous dire, avec assez d'effroi, que le laquais, le même laquais étoit encore à la porte, et qu'il demandoit si monsieur et madame Lovelace n'étoient pas logés dans cette maison. Il n'avoit aucune mauvaise vue, avoit-il dit à Dorcas. Mais cette observation même étoit une démonstration pour ma charmante, que nous étions menacés de quelque grand mal. Comme Dorcas n'avoit pas fait de réponse, j'ai proposé de descendre moi-même, pour entendre de quoi il étoit question. Je vois, ai-je dit, vos craintes imaginaires et votre impatience, ma chère vie; vous plaît-il de descendre avec moi? Vous entrerez dans le parloir, d'où vous pourrez entendre, sans être vue, tout ce qui va se passer à la porte.

Elle y a consenti. Nous sommes descendus. Dorcas a fait avancer le domestique. Je lui ai demandé ce qu'il désiroit, et ce qu'il avoit à dire à monsieur ou à madame Lovelace? « Après quantité de révé-

» rences, je suis sûr, m'a-t-il dit, que j'ai l'hon-
» neur de parler à M. Lovelace même. Ce que j'ai
» à demander, Monsieur, c'est si vous demeurez
» ici, et si l'on peut vous y parler, ou si vous y êtes
» du-moins pour quelque temps » ?

De quelle part, mon enfant?

« De la part d'un gentilhomme, qui m'a donné
» ordre de répondre uniquement à cette demande,
» qu'il est ami de M. Jules Harlove, oncle aîné de
» madame Lovelace ».

La chère personne a pensé s'évanouir à ce nom. Elle s'est procuré depuis peu des sels; elle les a tirés aussitôt.

Dites-moi, mon ami, connoissez-vous le colonel Morden?

« Non, Monsieur, je n'ai jamais entendu ce
» nom-là ».

Ni le capitaine Singleton?

« Non, Monsieur. Mais mon maître est aussi
« capitaine ».

Comment se nomme-t-il?

« Je ne sais pas si je dois le dire ».

Il ne sauroit y avoir de mal à me dire son nom, si vous venez avec des vues honnêtes.

« Très-honnêtes, Monsieur, car mon maître
» me l'a dit; et sur la face de la terre, il n'y a pas de
» plus honnête gentilhomme que mon maître. Son
» nom, Monsieur, est le capitaine Tomlinson ».

Je ne connois point ce nom-là.

« C'est ce que je m'imagine, Monsieur. Il m'a dit » qu'il n'avoit pas l'honneur d'être connu de vous, » mais que, malgré cela, sa visite ne vous seroit » pas désagréable ».

Ici, faisant deux pas pour m'approcher du parloir: Connoissez-vous, ma très-chère vie, un capitaine Tomlinson, ami de votre oncle?

Non, a répondu ma charmante; mais mon oncle peut bien avoir des amis que je ne connoisse pas: et paroissant tremblante, elle m'a demandé si j'avois bonne opinion de cette aventure.

Il falloit achever avec le messager. Si votre maître, lui ai-je dit, a quelque chose à démêler avec M. Lovelace, vous pouvez l'assurer que M. Lovelace est ici, et se trouvera volontiers au rendez-vous qui lui sera marqué.

La chère personne a paru craindre que, pour ma propre sûreté, je ne me fusse engagé trop légèrement. Le messager est parti; tandis que, pour prévenir l'étonnement de ma belle, j'ai feint de m'étonner que le capitaine Tomlinson, qui avoit de justes raisons de me croire au logis, n'eût pas écrit deux mots en y envoyant pour la seconde fois.

En même-temps, dans la crainte que ce ne fût quelque invention de James Harlove, ai-je remarqué, quoiqu'il n'y ait pas la tête fort propre, j'ai donné quelques instructions préliminaires aux

femmes et aux domestiques de la maison; après avoir eu soin, pour rendre la scène plus éclatante, de faire assembler tout le monde : et ma charmante a pris la résolution de ne pas sortir, jusqu'à ce qu'elle ait vu la fin de cette affaire.

Je suis obligé de finir ici, quoiqu'au milieu d'une narration si intéressante. J'ajoute seulement que le pauvre Belton a besoin de toi; car, pour tout au monde, je n'ose m'écarter. Mowbray et Tourville se tourmentent beaucoup, comme des vagabonds sans chefs, sans mains et sans ame, depuis qu'ils n'ont plus ni toi ni moi pour les conduire. Apprends-moi comment se porte ton oncle.

LOVELACE.

LETTRE CCV.

M. Lovelace à M. Belford.

Samedi 28 mai.

CETTE aventure du capitaine Tomlinson a fait notre unique entretien, non-seulement pendant toute la soirée d'hier, mais ce matin encore, pendant tout le déjeûner. Ma belle ne cesse pas de croire que c'est le prélude d'une malheureuse entreprise de Singleton. J'ai répondu qu'il y a beaucoup d'apparence que c'est une invention du colonel Morden, pour lui

causer un peu d'alarme, et que les voyageurs, à leur retour, prennent quelquefois plaisir à surprendre. Pourquoi, très-chère Clarisse, lui ai-je dit, donnerions-nous l'interprétation la moins favorable à tout ce que nous ne saurions bien expliquer?

Elle m'a répondu que depuis quelque temps, il lui étoit arrivé tant de choses désagréables, qu'elle ne pouvoit empêcher que ses craintes ne fussent souvent plus fortes que ses espérances.

C'est ce qui me fait craindre, ai-je répliqué, de vous voir tomber dans un abattement qui vous rende insensible au bonheur qui se prépare pour nous. Elle espéroit, m'a-t-elle dit gravement, que son respect et sa reconnoissance pour le dispensateur de tous les biens, la garantiroient de l'ingratitude; et la reconnoissance, dans un cœur, produisoit le même effet que la joie.

Ainsi, Belford, toutes ses joies futures portent sur des biens invisibles. Elle a raison; car ceux qui comptent le moins sur les causes secondes, sont les moins exposés à voir manquer leurs espérances. Gravité, comme tu vois, pour gravité.

A-peine avoit-elle cessé de parler, que Dorcas est venue d'un air effrayé. Elle m'a causé à moi-même une sorte de palpitation. Mais il s'est passé bien d'autres mouvements dans le cœur de ma charmante, comme je l'ai remarqué à son sein, qui se soulevoit jusqu'au menton. Ces gens du bas ordre,

a-t-elle observé, tendent toujours stupidement au merveilleux, et trouvent un sujet de surprise dans les événements les plus communs.

Pourquoi cet air alarmé, ai-je dit à la soubrette: avec vos doigts étendus, et vos ô Mademoiselle! ô Monsieur! La différence auroit-elle été d'une minute, quand vous seriez venue plus doucement?

Le capitaine Tomlinson, Monsieur!

Le capitaine diable!... que m'importe? Ne voyez-vous pas dans quel trouble vous avez jeté votre maîtresse?

Cher monsieur Lovelace, m'a dit ma charmante en tremblant (vois, Belford, ce que c'est que de paroître nécessaire: je suis le cher monsieur Lovelace), si.... si mon frère, si le capitaine Singleton paroissoient; je vous en prie, je vous en conjure, gardez un peu de modération. Mon frère est mon frère. Le capitaine Singleton n'est qu'un agent.

Ma très-chère vie, en passant mes bras autour d'elle (lorsqu'on demande une faveur, ai-je pensé en moi-même, ce seroit bien le diable si des libertés si innocentes n'étoient pas permises, au cher monsieur Lovelace encore), vous serez témoin de tout ce qui va se passer entre nous. Dorcas, faites entrer la personne qui me demande.

Elle m'a supplié de lui laisser le temps de se retirer. On ne devoit pas savoir qu'elle fût dans la maison.

Charmante fille ! Tu vois, Belford, qu'elle ne pense plus à me quitter. Les friponnes ! si l'on n'employoit pas quelquefois la surprise, comment un honnête homme sauroit-il jamais ce qui se passe dans leur cœur ?

Elle est sortie de la chambre pour prêter l'oreille. Quoique cet incident n'ait pas produit tout ce que j'en avois attendu, il faut, si tu veux connoître entièrement la circulation de mes desseins, que je te raconte, jusqu'à la moindre circonstance, ce qui s'est passé entre le capitaine Tomlinson et moi.

Il est entré en habit de campagne, son fouet à la main :

« Votre serviteur, Monsieur. Je crois parler » à M. Lovelace ».

Mon nom est Lovelace, Monsieur.

« Pardon, Monsieur, pour le jour et pour l'ha- » billement. Je suis obligé de sortir à ce moment » de la ville, dans l'espérance de revenir ce soir ».

Le jour n'a rien que de convenable : l'habillement n'a pas besoin d'apologie.

« Lorsque j'ai envoyé mon valet, je ne pré- » voyois pas que je trouverois moi-même le temps » de vous voir. Je ne m'étois proposé ce jour-là, » pour obliger mon ami, que de m'assurer de votre » demeure, et si je pouvois espérer l'honneur de » vous parler, ou à madame votre épouse ».

Monsieur, vous devez connoître vos motifs. Vous

devez savoir aussi quel temps vos affaires vous laissent. J'attends que vous preniez la peine de vous expliquer.

(Ma charmante m'a confessé depuis, que le ton sec de mes réponses l'avoit fort alarmée. Tu devineras aisément que, si je mêle ici ses émotions, je n'en ai été informé qu'après cette scène.)

« J'espère, Monsieur, que vous ne vous offen-
» serez pas. Mon dessein n'est pas de vous offenser ».

Non, non, Monsieur; expliquez-vous librement.

« Je n'ai aucune sorte d'intérêt, Monsieur, dans
» l'affaire qui m'amène ici. Je puis vous paroître
» trop officieux. Mais si je le croyois, je cesserois
» de m'en mêler, aussitôt que je vous aurai fait en-
» tendre de quoi il est question ».

Et de quoi s'agit-il, Monsieur?

« Puis-je vous demander sans offense, Monsieur,
» si vous avez du penchant pour vous réconcilier,
» et si vous êtes disposé à prendre des mesures ho-
» norables, de concert avec une personne du nom
» d'Harlove, comme une préparation qui peut con-
» duire à la réconciliation générale ».

(Quelle agitation dans le cœur de ma charmante!)

Vous m'embarrassez, Monsieur (et l'agitation redoubla sans doute ici). Toute la famille en a fort mal usé avec moi. Elle a ménagé encore moins ma réputation, et celle même de mes proches; ce que j'ai bien plus de peine à pardonner.

« Monsieur, Monsieur, j'ai fini. Je vous de-
» mande pardon de vous avoir interrompu ».

(Ici, ma charmante a pensé s'évanouir, et n'a pas du tout été contente de moi).

Mais, Monsieur, rien n'empêche que vous n'expliquiez le sujet de votre commission, puisqu'il paroît que c'est une commission dont vous vous êtes chargé.

« Oui, Monsieur, c'en est une, et d'une nature
» qui m'avoit fait juger qu'elle seroit agréable pour
» toutes les parties : sans quoi j'aurois refusé de l'ac-
» cepter ».

Elle peut l'être, Monsieur, lorsqu'elle sera mieux connue. Mais souffrez que je la prévienne par une question. Connoîtriez-vous le colonel Morden?

« Non, Monsieur. Si vous entendez *personnel-*
» *lement*, je ne le connois pas. Mais mon intime
» ami, M. Jules Harlove, m'a parlé souvent de lui
» avec de grandes marques d'estime, comme de son
» associé dans une affaire d'importance ».

J'avois jugé, Monsieur, que le colonel pouvoit être arrivé, et qu'étant peut-être de ses amis, votre dessein étoit de me causer une agréable surprise.

« Si le colonel Morden étoit en Angleterre,
» M. Jules Harlove ne pourroit l'ignorer, et vrai-
» semblablement je ne serois pas sans avoir l'hon-
» neur de le connoître ».

Fort bien, Monsieur. Vous êtes donc chargé de

quelque commision pour moi, de la part de M. Jules Harlove?

« Monsieur, je vais vous expliquer en aussi peu » de mots qu'il me sera possible, le véritable sujet » qui m'amène. Mais approuvez que je vous fasse » aussi une question préliminaire, pour laquelle » vous verrez que la curiosité n'est pas mon seul » motif. Votre réponse m'est nécessaire pour con- » tinuer, et vous en allez juger après m'avoir en- » tendu ».

Quelle est cette question, Monsieur?

« En deux mots : si vous êtes actuellement, et » de bonne foi, marié à miss Clarisse Harlove »?

(J'ai marqué de l'étonnement, et j'ai pris un ton plus haut.)

Telle est donc la question à laquelle il faut que je réponde, avant que vous puissiez parler nettement?

« Je ne pense à rien moins qu'à vous offenser, » monsieur Lovelace. Un ami m'a pressé de me » charger de cet office. J'ai des nièces; j'ai des filles. » Je me suis figuré que la commission étoit louable, » sans quoi je me serois dispensé de l'accepter. Je » connois le monde, et je prendrai la liberté de » dire que si cette jeune dame.... ».

Vous vous nommez le capitaine Tomlinson, n'est-ce pas?

« Oui, Monsieur ».

Eh bien! capitaine Tomlinson, je vous déclare qu'il n'y a point de liberté que je puisse prendre en bonne part, si elle n'est extrêmement délicate, lorsqu'il est question de la jeune dame dont vous parlez.

« Lorsque vous m'aurez entendu, monsieur Lo-
» velace, si vous jugez que je me sois expliqué d'une
» manière qui ait rendu cette précaution nécessaire,
» je conviendrai qu'elle étoit juste. Permettez-moi
» de vous dire que je n'ignore pas ce qui est dû au
» caractère d'une femme vertueuse ».

Comment? Capitaine Tomlinson, il paroît que vous vous échauffez facilement. Au reste, si ce langage couvre quelque vue, (que ma belle a tremblé ici, comme elle m'en a fait l'aveu!) je réponds seulement que cette maison est un lieu privilégié. C'est à-présent ma demeure, et par conséquent un asile sacré pour quiconque me fait l'honneur d'y venir, dans quelque vue qu'il y vienne.

« Je ne crois pas, Monsieur, avoir donné occa-
» sion à ce discours. Mais je ne ferai pas difficulté
» de vous voir dans tout autre lieu, si je vous im-
» portune ici. On m'avoit averti que j'aurois à faire
» à un jeune gentilhomme plein de feu. Comme je
» me rends témoignage de mes intentions, et que
» la commission que j'ai acceptée est d'une nature
» paisible, je n'en ai pas été plus refroidi. J'ai deux
» fois votre âge, monsieur Lovelace; j'ose le dire.

» Mais je vous assure que si mon message, ou la
» manière dont je l'exécute, ont quelque chose d'of-
» fensant pour vous, je puis suspendre mon entre-
» prise un jour ou deux, et pour toujours si vous
» le désirez. Ainsi, Monsieur, quelque jour qu'il
» vous plaise de choisir, vous serez le maître de me
» faire savoir vos intentions.... ».

(Il alloit me dire sa demeure, mais je l'ai interrompu.)

Capitaine Tomlinson, vous répondez fort bien. J'aime les caractères fermes. N'êtes-vous pas officier de guerre?

« Je l'ai été, Monsieur. Mais *j'ai converti mon*
» *épée en un soc de charrue*, pour parler le lan-
» gage de l'Ecriture; et depuis quelques années j'ai
» fait toutes mes délices de cultiver le bien de mes
» pères. Un homme de cœur, monsieur Lovelace,
» me plaît autant que jamais. Cependant permet-
» tez-moi de vous dire que, lorsque vous serez à
» mon âge, vous penserez qu'il n'y a pas autant de
» vrai courage dans une chaleur de jeunesse, que
» vous semblez y en trouver à-présent ».

(Qu'en dis-tu, Belford? Ce n'est pas un sot que ce Tomlinson. Il a gagné tout-à-la-fois l'attention et le cœur de ma charmante. Quel bonheur, a-t-elle dit, qu'il y ait des hommes capables de se posséder dans la colère!)

Fort bien, Capitaine. Reproche pour reproche.

Nos points sont égaux. Donnez-moi donc à-présent le plaisir d'entendre votre commission.

« Volontiers, Monsieur, pourvu que vous me » permettiez de répéter ma demande. Êtes-vous » marié réellement et de bonne foi à miss Clarisse » Harlove, ou ne l'êtes-vous pas »?

Rien de plus clair, Capitaine. Mais si je vous réponds que je suis marié, qu'aurez-vous à dire?

« Je dirai, Monsieur, que vous êtes homme » d'honneur ».

Oui, Capitaine, c'est ce que je crois être; soit que vous le disiez, ou que vous ne le disiez pas.

« Je serai sincère, Monsieur, dans tout ce que » j'ai à vous expliquer là-dessus. M. Jules Harlove » a découvert depuis peu que vous êtes logés dans » la même maison, vous et sa nièce; que vous étiez » ensemble à la comédie, il y a sept ou huit jours. » Il se flatte que vous êtes mariés. On l'a même » confirmé dans cette opinion : mais, comme il vous » connoît d'un caractère entreprenant, et que vous » avez déclaré du dédain pour une alliance avec sa » famille, il souhaite que je tire de votre propre » bouche la confirmation de votre mariage, avant » que de s'engager dans les démarches qu'il est dis- » posé à faire en faveur de sa nièce. Vous convien- » drez, monsieur Lovelace, qu'il n'auroit pas lieu » d'être satisfait d'une réponse qui lui laisseroit le » moindre doute ».

Il me semble, capitaine Tomlinson, qu'il n'y a qu'une méchanceté damnable qui pût faire supposer.....

« Monsieur.... monsieur Lovelace, au nom de
» Dieu ne vous échauffez pas. Les parents de la
» jeune dame sont jaloux de l'honneur de leur fa-
» mille. Ils ont, comme vous, des préventions à
» vaincre. On peut avoir pris des avantages.... sans
» que la jeune dame soit blâmable ».

Elle n'est pas capable, Monsieur, de donner de tels avantages : et quand elle le seroit, qui seroit l'homme capable de les prendre ? La connoissez-vous ?

« Je n'ai jamais eu l'honneur de la voir plus d'une
» fois : c'étoit même à l'église, et je ne crois pas que
» je pusse la reconnoître ».

Ne pas la reconnoître, Monsieur ! J'aurois cru qu'après avoir eu le bonheur de la voir une fois, il n'y avoit pas d'homme au monde qui ne la reconnût entre mille.

« Je me souviens, Monsieur, d'avoir pensé que
» je n'avois jamais vu de si belle femme. Mais,
» monsieur Lovelace, vous conviendrez qu'il vaut
» mieux que ses parents vous ayent fait une injus-
» tice, que si vous lui en aviez fait une. Me per-
» mettez-vous de vous répéter ma question » ?

Là-dessus Dorcas est entrée avec précipitation. Monsieur, m'a-t-elle dit, un étranger demande à

vous parler une minute; et me tirant à part, c'est ma maîtresse, Monsieur.

(Conçois-tu, Belford, que la chère personne ait pu mettre ce petit mensonge dans la bouche de Dorcas, et cela pour m'en épargner un?) J'ai répondu à cette fille : Faites entrer l'étranger dans une salle, et je suis à lui dans quelques moments. Elle est sortie. Je n'ai pas douté que ma charmante ne voulût me dicter la réponse que je devois faire aux instances du capitaine. Elle n'auroit pas réussi, comme tu crois. Cependant le message de Dorcas a produit quelque effet. J'étois sur-le-point de faire un de mes coups de maître, qui auroit été de prendre avantage des informations du capitaine, pour lui faire avouer à elle-même notre mariage devant lui, comme elle l'avoit fait devant les femmes de la maison; et si j'avois pu l'y faire consentir, il ne m'auroit pas été plus difficile de l'engager, pour la satisfaction de son oncle, à lui écrire une lettre de reconnoissance, qu'elle n'auroit pu se dispenser de signer *Clarisse Lovelace*. Je n'étois pas fort disposé, par conséquent, à suivre l'ordre qu'elle m'envoyoit. Mais, dans la crainte aussi de l'offenser sans retour, j'ai jugé à propos de changer l'état de la question, en mettant Tomlinson dans la nécessité de répondre pour lui-même. Mes vues ne regardoient qu'elle : car, au fond, comme je le lui ai dit ensuite à elle-même, que m'importe d'être jamais réconcilié



Monsieur, un étranger demande a vous parler une minute!.

avec une famille que je dois éternellement mépriser?

Vous croyez donc, Capitaine, que j'ai fait une réponse douteuse à la question que vous m'avez proposée. Vous pouvez le penser. Je vous apprends que j'ai le cœur fier, et que si vous ne me paroissiez pas un galant homme, qui ne vous êtes engagé dans cette affaire que par de généreux motifs, je prendrois fort mal une question qui suppose quelque doute de mon honneur. Mais avant que de vous satisfaire plus directement, je vous ferai moi-même deux ou trois questions auxquelles je vous prie de répondre.

« De tout mon cœur, Monsieur. Vous ne me » ferez pas de questions auxquelles je ne réponde » avec candeur ».

Vous dites qu'il est revenu à M. Harlove que nous avons été ensemble à la comédie, et que nous sommes logés dans la même maison. De grace, d'où lui viennent ces lumières? Car je ne vous cacherai pas que, par certaines considérations qui ne me regardent pas moi-même, j'avois souhaité que notre demeure fût ignorée; et ce secret a été gardé si fidèlement, que miss Howe même, quoiqu'en commerce avec son amie, ne sait pas où lui adresser directement ses lettres.

« Je puis vous dire que la personne qui vous a » vus à la comédie, est un homme d'affaires de

» M. Jules Harlove. Il observa tous vos mouve-
» ments. Après le spectacle, il suivit votre car-
» rosse jusqu'ici; et le lendemain, étant monté à
» cheval, il se hâta d'aller faire part à son maître de
» ses observations ».

Quelle bizarrerie dans les événements, capitaine Tomlinson! Mais notre demeure est-elle connue de quelque autre Harlove?

« C'est un secret absolu pour tout le reste de la
» famille, et M. Jules Harlove désire qu'il soit
» gardé. Il souhaite qu'on ne sache pas non plus
» qu'il entre en traité avec vous, si sa nièce est
» actuellement mariée : car il prévoit beaucoup
» d'obstacles à la réconciliation, de la part de cer-
» taines personnes, quand il leur donneroit même
» cette assurance ».

Je n'en doute pas, Capitaine. Toute la folie de cette famille vient du brave James Harlove. Quels fous, en effet, de se laisser gouverner par une tête à qui la malice, plutôt que le génie, donne une vivacité mal entendue, qui ne vient de rien moins que de la nature! Mais y a-t-il long-temps, s'il vous plaît, que M. Jules Harlove est dans cette pacifique disposition?

« Je vous le dirai volontiers, monsieur Love-
» lace; et je vous en apprendrai même l'occasion.
» Je veux m'expliquer d'autant plus nettement là-
» dessus, et sur tout ce que vous avez quelque in-

» térêt à savoir de moi, qu'après m'avoir entendu,
» vous serez persuadé que je ne me suis pas chargé
» mal-à-propos de la commission que j'exécute ».

Parlez, Capitaine; je vous promets toute mon attention. (Ma charmante n'en donnoit pas moins sans doute.)

« Il faut vous apprendre, Monsieur, qu'il n'y a
» pas long-temps que je suis établi dans le voisinage
» de M. Jules Harlove. Deux motifs m'y ont fait
» transporter ma famille, de Nort-hampton-Shire :
» celui d'être plus à portée de remplir les devoirs
» d'une curatelle dont je n'ai pu me dispenser, et
» qui m'oblige de faire souvent le voyage de Lon-
» dres; et mon propre intérêt, qui m'a fait prendre
» le parti d'occuper moi-même une ferme négligée,
» dont j'ai acquis depuis peu la propriété. Mais
» quoique notre connoissance ne soit pas plus an-
» cienne, et qu'elle ait commencé au jeu de boules
» (l'oncle Jules est un grand joueur de boules,
» Belford), à l'occasion d'un coup d'importance
» dont on me remit la décision, deux frères n'ont
» pas l'un pour l'autre une plus cordiale estime.
» Vous savez, monsieur Lovelace, que la nature a
» mis, entre certains esprits, des rapports capables
» de les lier étroitement dans un quart-d'heure ».

Cela est vrai, Capitaine.

« Ce fut en conséquence de cette amitié reconnue
» de part et d'autre, que lundi 15 du mois,

» comme je m'en souviens parfaitement, M. Harlove vint me demander familièrement à dîner. » Dans notre entretien, il m'apprit en confidence » toute la malheureuse affaire qui a causé tant de » chagrin à toute sa famille. Je n'en étois informé » que par le bruit public; car, malgré notre intime » liaison, j'avois attendu que, dans une occasion » de cette nature, il s'expliquât le premier. Il me » dit alors qu'un homme de considération, qu'il » me nomma, s'étoit adressé à lui, deux ou trois » jours auparavant, pour l'engager, non-seulement » à se réconcilier avec sa nièce, mais à faire les ouvertures d'une réconciliation générale.

» Sa sœur Harlove, m'a-t-il dit, avoit été sollicitée en même-temps par une bonne femme, qui » est respectée de tout le monde, et qui avoit fait » entendre qu'avec un peu d'encouragement de la » part de la famille, sa nièce étoit disposée à rentrer sous la protection de ses parents, et même à » vous quitter; mais qu'autrement elle ne pouvoit » éviter de devenir votre femme.

» Je me flatte, monsieur Lovelace, de n'avoir » rien dit d'offensant pour vous. Vous paroissez » chagrin; vous soupirez, Monsieur ».

Continuez, capitaine Tomlinson; de grace, continuez. (J'ai poussé un soupir encore plus profond.)

« Ils ont trouvé tous extrêmement étrange qu'une

» jeune personne parlât d'éviter le mariage avec
» un homme à qui elle s'est livrée en prenant la
» fuite avec lui ».

Je vous prie, Capitaine, je vous prie, monsieur Tomlinson, de ne plus toucher ce point. La nièce de M. Harlove est un ange. Elle est au-dessus du moindre reproche. Les fautes, s'il y en a quelqu'une ici, viennent de sa famille et de moi. Ce que vous voudriez ajouter, n'est-ce pas? c'est que l'implacable famille a rejeté ses offres. Je le sais. Cet événement a causé quelque mésintelligence entre elle et moi : une querelle d'amants; vous m'entendez, Capitaine. Notre bonheur en est augmenté depuis.

« D'accord, Monsieur. Mais vous conviendrez
» que M. Harlove en a dû faire de plus sérieuses
» réflexions sur les circonstances. Il m'a demandé
» mon avis sur la conduite qu'il devoit tenir. Ja-
» mais, m'a-t-il dit, un père n'eut pour une fille
» plus de tendresse qu'il en a pour sa nièce. Il re-
» connoît qu'elle a été durement traitée par son
» frère et par sa sœur : et comme votre alliance,
» Monsieur, est bien éloignée de faire déshonneur
» à sa famille, il seroit porté à faire tous ses ef-
» forts pour réconcilier toutes les parties, s'il
» étoit sûr que vous fussiez actuellement mari et
» femme ».

Puis-je vous demander, Capitaine, quel a été votre avis?

« Je lui ai dit naturellement que, si sa nièce avoit
» été indignement traitée, ou si elle étoit dans
» quelque embarras, comme il croyoit le pouvoir
» conclure de ses offres, il ne seroit pas long-temps
» sans entendre encore parler d'elle ; mais qu'il me
» paroissoit plus vraisemblable qu'elle avoit fait des
» offres sans espérance de succès, et comme une
» démarche qu'elle avoit crue nécessaire pour se
» marier sans le consentement de ses proches : d'au-
» tant plus, comme il me l'avoit dit lui-même,
» qu'elles ne venoient pas directement d'elle, mais
» d'une jeune demoiselle de ses amies, qui n'étoit
» pas le mieux du monde avec la famille, et qu'elle
» n'auroit pas employée si elle s'étoit promis quel-
» que succès ».

A merveille, capitaine Tomlinson. De grace, continuez.

« L'affaire demeura dans cette situation jusqu'à
» dimanche au soir, que M. Jules Harlove me fit
» l'honneur de venir chez moi, accompagné de
» l'homme qui vous avoit vu à la comédie, avec
» votre chère femme, comme je veux croire qu'elle
» l'est à-présent, et qui l'avoit assuré que vous lo-
» giez dans la même maison. Les offres, qui étoient
» toutes récentes, semblant faire connoître que
» vous n'étiez pas mariés, il étoit dans une si vive
» inquiétude pour l'honneur de sa nièce, que je
» lui conseillai de dépêcher quelque personne de

» confiance à la ville, pour faire les recherches con-
» venables.

Fort bien, Capitaine; et M. Harlove fit-il partir quelqu'un avec cette commission?

« Il en chargea un homme sage et discret, qui » prit des informations mardi dernier, si je ne me » trompe, car il nous les apporta mercredi. Après » s'être adressé aux voisins, sans en pouvoir tirer » les lumières qu'il cherchoit, il fit appeler la » femme-de-chambre de votre dame, qui déclara » que vous étiez actuellement mariés. Mais l'homme » de confiance ayant refusé d'expliquer les motifs » de sa curiosité, cette fille refusa aussi de lui ap- » prendre le jour et les autres circonstances de » votre mariage ».

Votre récit, Capitaine, est fort clair et fort exact. Continuez, je vous prie.

« L'homme revint. Mais ses informations lais- » sèrent des doutes à M. Harlove, qui, ne voulant » point s'engager témérairement dans une affaire si » importante, me pria d'entreprendre moi-même » cet éclaircissement, parce que mes affaires m'ap- » pellent souvent à Londres. Vous avez des enfants, » monsieur Tomlinson; vous connoissez le monde, » eut-il la bonté de me dire; vous comprenez mes » vues; vous êtes capable d'y mettre et de la sa- » gesse et de la fermeté : je serai content de tout » ce qui vous satisfera vous-même ».

(Ici Dorcas est rentrée brusquement, pour me dire que l'étranger s'impatientoit. J'ai répondu que j'étois à lui dans un instant.)

Alors le capitaine a fort bien expliqué pourquoi il n'étoit pas venu lui-même, lorsqu'il savoit que nous étions logés dans cette maison. Il avoit, m'a-t-il dit, une affaire de conséquence hors de Londres, à laquelle il s'étoit crû obligé de donner tous ses soins. Mais d'autres obstacles lui ayant fait remettre son voyage à ce jour, et sachant qu'il nous trouveroit ce matin au logis, sans être sûr de retrouver une autre fois la même occasion, il avoit cru devoir tenter sa bonne fortune avant son départ; ce qui le faisoit paroître avec ses bottes et ses éperons, comme je le voyois.

Il a laissé couler quelques mots à l'honneur de nos hôtesses, mais assez adroitement pour ne pas faire soupçonner qu'il eût jugé nécessaire de prendre des informations sur le caractère d'une maison de si bonne apparence. Je puis remarquer aussi, par rapport à ce point, que si ma charmante avoit pu concevoir quelque défiance des femmes du logis, le silence du messager de son oncle, après ses informations dans le voisinage, auroit été une forte preuve en leur faveur.

Le capitaine a repris : « A-présent, Monsieur,
» que je crois vous avoir donné de justes éclaircis-
» sements sur tout ce qui regarde ma commission,

» j'espère que vous me permettrez de renouveler
» ma demande, qui est.... »

(Dorcas est revenue, comme hors d'haleine : Monsieur, l'étranger veut entrer jusqu'ici, pour vous parler. Et s'approchant de mon oreille : Ma maîtresse est impatiente; elle est surprise que vous tardiez si long-temps.)

Pardon, Capitaine, si je vous quitte un moment.

« Je vous ai trop retenu, monsieur Lovelace;
» et mes propres affaires ne me permettent pas de
» pousser cet entretien trop loin, sur-tout lorsque
» la suite de ma question et de votre réponse nous
» engageroit sans doute dans de plus longues expli-
» cations. Me permettez-vous de venir demain au
» matin »?

Vous déjeûnerez donc avec moi, Capitaine?

« Il faut que ce soit de très-bonne heure, si
» vous me faites cette faveur-là. Je dois être chez
» moi demain au soir, sans quoi je causerois une
» mortelle inquiétude à la meilleure de toutes les
» femmes; et j'ai deux ou trois endroits où je suis
» obligé de m'arrêter sur la route ».

Ce sera dès sept heures, si vous le souhaitez, Capitaine. Nous sommes ici fort matineux. Et je vous dirai volontiers que si j'ai quelque réconciliation à me promettre avec une famille aussi implacable que j'ai toujours éprouvé les Harloves, ce doit

être par la médiation d'un homme aussi sage et aussi modéré que vous.

Nous nous sommes quittés de cette manière, avec les plus grandes marques de considération et de politesse. Mais, pour la satisfaction particulière d'un si galant homme, je ne lui ai laissé aucun doute que nous ne fussions mari et femme; quoique je ne l'en aye point assuré directement.

LOVELACE.

LETTRE CCVI.

M. Lovelace à M. Belford.

Ce capitaine Tomlinson est tout-à-la-fois un des plus heureux et des meilleurs hommes du monde. Que ne donnerois-je pas pour être aussi bien que lui dans l'opinion de ma charmante! Cependant, si j'avois la liberté de raconter ma propre histoire, et si l'on y ajoutoit la même foi, je serois aussi bon homme que lui. Mais le diable l'eût plutôt emporté que je n'eusse consenti à le voir pour le sujet qui l'a fait venir, si j'eusse cru n'en pas tirer plus de fruit pour mon principal but, tel que je te l'ai fait entendre dans ma lettre précédente.

Il faut t'apprendre les particularités d'une conférence entre ma belle et moi, à l'occasion de ses

impatients messages. C'est à regret que j'en suis venu à des explications là-dessus, parce qu'au fond, elle avoit remporté sur moi un demi-triomphe.

Après avoir conduit le capitaine jusqu'à la porte, je suis retourné à la salle à manger, et j'ai pris un air joyeux lorsque j'y ai vu entrer la divinité de mon cœur. O très-chère Clarisse! quelles félicitations ne vous dois-je pas sur la perspective qui s'ouvre pour vos désirs! Là-dessus, j'ai saisi sa main, que j'ai pressée par mille baisers.

J'allois continuer; mais elle m'a interrompu. Vous voyez, monsieur Lovelace, m'a-t-elle dit, que vous vous êtes jeté dans l'embarras par vos propres détours. Vous voyez que vous n'avez pu satisfaire directement à une question simple et honnête, quoique de là dépende toute cette perspective de bonheur dont vous me félicitez.

Je lui ai répondu qu'elle n'ignoroit pas quelles avoient été mes vues, en déclarant que nous étions mariés. Vous savez, lui ai-je dit, que je n'en ai pris aucun avantage, et qu'il n'en est arrivé aucun inconvénient. Vous voyez que votre oncle demande seulement d'en être assuré par nous-mêmes.

« Pas un mot dans cette vue, monsieur Love-
» lace. Je risquerois, j'abandonnerois même la ré-
» conciliation que j'ai tant à cœur, plutôt que de
» donner le moindre crédit à une fausseté ».

Ma très-chère ame,.... voudriez-vous que je

parusse.... « Je voudrois, Monsieur, que vous pa-
» russiez ce que vous êtes : et je suis résolue de pa-
» roître ce que je suis aux yeux de l'ami de mon
» oncle et aux siens ».

Huit jours seulement, ma très-chère vie : ne pouvez-vous pendant huit jours, jusqu'à ce que les articles....

« Pas une minute avec mon consentement. Vous
» ne comprenez pas, Monsieur, combien j'ai res-
» senti de chagrin d'avoir paru ici ce que je ne suis
» pas. Mon oncle n'aura jamais à me reprocher de
» lui en avoir imposé volontairement ».

Que voulez-vous, ma chère, que je dise demain au capitaine? Je lui ai donné lieu de penser....

« Mettez-le sincèrement au fait, monsieur Lo-
» velace. Dites-lui la vérité. Communiquez-lui ce
» que vous voudrez, des intentions de votre famille
» en ma faveur. Dites-lui ce qu'il vous plaira par
» rapport aux articles : et lorsqu'ils seront dressés,
» si vous les soumettiez à son jugement et à son ap-
» probation, ce seroit lui faire voir combien il y a
» de sincérité dans vos dispositions ».

Ma très-chère vie, croyez-vous qu'il puisse désapprouver les articles que j'ai offerts?

« Non ».

Que je sois donc maudit du ciel, si je me soumets volontairement à me voir foulé aux pieds par mes ennemis!

« Et moi, monsieur Lovelace, que je n'aye ja-
» mais de bonheur dans ce monde, si je me sou-
» mets à faire passer aux yeux de mon oncle un
» mensonge volontaire pour la vérité! J'ai trop
» long-temps gémi dans l'affliction de me voir re-
» jetée de tous mes parents, pour acheter ma ré-
» conciliation au prix de ma candeur et de ma
» bonne-foi ».

Les femmes de cette maison, ma chère.....

« Que m'importent les femmes de cette maison?
» Leur opinion m'est indifférente. D'ailleurs est-il
» besoin qu'elles sachent tout ce qui se passe entre
» mes parents, vous et moi »?

Leur opinion ne me touche pas plus que vous, Mademoiselle. Seulement, comme je leur ai fait croire que nous sommes mariés, pour prévenir les malheurs qui pouvoient naître du complot de votre frère, je ne voudrois pas qu'elles prissent de moi une idée qui vous paroît choquante à vous-même. Par ma foi, Mademoiselle, j'aimerois mieux mourir que de me rétracter ouvertement, après leur avoir raconté tant de circonstances de notre mariage.

« Eh bien, Monsieur, il faut leur laisser croire
» tout ce qu'il leur plaira. L'espèce de consente-
» ment que j'ai donné à ce que vous leur avez dit,
» est une erreur que j'ai commise. Toutes ces cir-
» constances, dans le récit desquelles une première
» fausseté a pu vous engager, justifient elles-mêmes
» le refus auquel je me crois obligée ».

Ne voyez-vous pas, Mademoiselle, que votre oncle souhaite de nous trouver mariés? La cérémonie ne pourroit-elle pas être exécutée secrettement, avant que sa médiation soit commencée?

« Cessez de me presser là-dessus, monsieur Lo-
» velace. Si vous ne voulez pas déclarer la vérité,
» je me charge de la dire moi-même au capitaine
» Tomlinson, lorsqu'il reviendra demain. Oui, je
» la dirai ».

Consentez-vous, Mademoiselle, que les choses demeurent sur le même pied dans cette maison? Il peut arriver que cette médiation du capitaine ne produise aucun fruit. Votre frère peut continuer ses projets, d'autant plus qu'il saura bientôt, et peut-être de votre oncle même, que vous n'êtes pas sous la protection des loix. Vous devez consentir du-moins que les choses demeurent ici sur le même pied.

« Consentir à ce que vous désirez, monsieur Lo-
» velace, c'est persister dans une faute que je con-
» damne. Cependant, comme l'occasion (si vous
» croyez qu'il y ait quelque occasion qui puisse
» justifier une fausseté) ne sauroit durer long-temps,
» j'en suis moins portée à vous disputer ce point.
» Mais je ne me rendrai pas coupable d'une nou-
» velle erreur, si je puis l'éviter ».

Me soupçonnez-vous, Mademoiselle, de quelque vue indigne, dans la démarche dont j'ai supposé

que vous ne vous feriez pas un scrupule pour obtenir une solide réconciliation avec vos proches? Mon motif, vous le savez, n'est pas mon intérêt propre. Que m'importe à moi d'être jamais réconcilié avec eux? Je ne demande d'eux aucune faveur.

« Il me semble, monsieur Lovelace, que dans » notre situation présente, qui n'est pas absolument » désagréable, il n'y a rien qui m'oblige à répondre » à cette question. J'ajoute que je trouverai encore » plus d'agrément dans ma perspective, si demain » au matin vous déclarez au capitaine, non-seulement le fond de la vérité, mais tous les pas » mêmes que vous avez faits et que vous devez » faire, dans la vue de soutenir les favorables intentions de mon oncle. C'est une ouverture que vous » pouvez faire sous le secret, et sous toutes les restrictions qu'il vous plaira. M. Tomlinson est un » homme prudent, qui a le repos de ma famille à » cœur, et dont j'ose dire qu'on peut se faire un » ami ».

J'ai jugé qu'il n'y avoit rien à me promettre d'elle. J'ai vu l'inflexible esprit des Harloves, qui agissoit dans toute sa force. Une petite obstinée, une petite... Pardonne, Amour, si je lui donne des noms injurieux. Voici ma réponse : « Nous avons eu, chère » Miss, des démêlés trop fréquents, pour me » faire désirer d'en avoir jamais d'autres. Je veux » vous obéir sans réserve. Si je n'avois pas cru vous

» obliger par l'autre méthode, sur-tout en prenant
» le parti de hâter la célébration, qui nous auroit
» dispensés de persister dans une fausseté, je ne
» vous en aurois jamais fait la proposition. Mais ne
» vous imaginez pas, mon adorable Clarisse, que
» vous jouissiez sans condition du triomphe que
» vous remportez sur mon jugement ». En jetant mes bras autour d'elle, j'ai pris, malgré toute sa résistance, un baiser enflammé sur ses lèvres. « Votre
» pardon pour cette liberté (en lui faisant une
» profonde révérence), est l'unique condition que
» je vous propose ».

Elle n'a pas paru mortellement offensée. Il faut, à-présent, que je tire parti du reste. Mais je ne te cacherai pas que si son triomphe n'a pas diminué mon amour, il est devenu pour moi un nouvel aiguillon de ma vengeance, si tu veux lui donner ce nom. Mais celui de victoire ou de conquête me paroît convenir mieux.

A-la-vérité, il y a du plaisir à subjuguer ces beautés fières et vigilantes. Mais, sur ma foi, Belford, les gens de notre espèce prennent vingt fois plus de peine pour être des scélérats, qu'il ne leur en coûteroit pour devenir d'honnêtes gens; et, sans parler des risques auxquels on s'expose, il faut suer et se tourmenter prodigieusement le cerveau pour arriver au terme. Il s'ensuit qu'on ne doit pas nous envier le succès, lorsque nous l'obtenons, sur-tout,

parce qu'étant bientôt rassasiés, il ne nous reste presque rien de plus à faire valoir. Mais c'est ce qu'on peut dire aussi des plaisirs mondains. Cette réflexion ne te paroît-elle pas assez grave?

Quoique je n'aye pas réussi dans le principal point, j'ai quelque fruit à tirer de la commission du capitaine. Mais je veux t'avertir que tu ne dois pas juger de mes inventions par de simples parties. Prends patience, jusqu'à ce que tu sois informé du total. Je te jure encore que deux novices ne l'emporteront point sur moi. Cependant, je suis quelquefois fort alarmé du plan contrebandier de miss Howe.

Il est tard, ou plutôt de bonne heure, car les premiers rayons du jour commencent à luire. Je me sens fort pesant, et tu te le figures bien. Mais je vais prendre une heure de repos dans mon fauteuil, me secouër ensuite, me rafraîchir, et recommencer à vivre. A mon âge, et du tempérament dont je suis, il n'en faut pas davantage. Bonne nuit, Lovelace. Je doute qu'il soit grand jour lorsque je m'éveillerai.

A-propos, ton oncle n'est-il pas mort? Qu'est-il arrivé au mien, qui ne répond pas à ma dernière lettre? Je le suppose occupé à recueillir de nouveaux proverbes. Adieu. Je dors.

LOVELACE.

LETTRE CCVII.

M. Lovelace à M. Belford.

Lundi 29 mai.

C'est à-présent que je me crois établi pour jamais dans le cœur de ma charmante.

Le capitaine est venu à sept heures, comme il l'avoit promis, et dans l'équipage d'un homme prêt à partir. Ma charmante n'a pas jugé à propos de nous honorer de sa présence avant que les premiers éclaircissements fussent achevés : confuse, apparemment, de retomber par mon aveu dans la condition virginale, après avoir passé pour femme dans l'esprit de son oncle. Cependant elle ne s'en est pas fiée si parfaitement à moi, qu'elle n'ait voulu entendre tout ce qui s'est passé.

Les plus modestes personnes de ce sexe, Belford, doivent penser ; et quelquefois même assez profondément. Je voudrois savoir si elles rougissent en elles-mêmes de mille choses, pour lesquelles on les voit rougir avec tant de grace en compagnie. Si cela n'est point, et si la rougeur n'est qu'un signe extérieur de modestie, les femmes n'ont-elles pas le même empire sur leur rougeur qu'on prétend qu'elles ont sur leurs larmes ? Cette réflexion me feroit faire

bien du chemin dans la connoissance de leur caractère, si j'étois disposé à la continuer.

J'ai dit au capitaine que je voulois prévenir sa question : et sur-le-champ, après avoir exigé de lui le plus grand secret, qu'il m'a garanti de sa part et de celle de M. Jules Harlove, j'ai reconnu ouvertement et de bonne foi toute la vérité; c'est-à-dire, que nous n'étions pas mariés. Je ne l'ai pas instruit moins fidèlement des causes de ce délai; quelques-unes, venues d'une malheureuse mésintelligence; mais les principales, du désir que ma charmante avoit toujours eu de commencer par une véritable réconciliation avec sa famille, et d'une délicatesse qui n'avoit jamais eu d'exemple.

Des femmes moins délicates que celle-ci, Belford, ne sont pas fâchées, dans le même cas, qu'on rejette les délais sur elles. Cependant cette affectation de délicatesse me paroît très-peu délicate; car n'est-ce pas confesser tacitement qu'elles ont plus à gagner que nous dans le mariage, et c'est une privation de plaisir qui fait le fondement de leur orgueil?

J'ai raconté au capitaine les raisons qui nous avoient déterminés à nous donner dans la maison pour des gens mariés; avec serment néanmoins de suspendre la consommation : ce qui avoit tenu les deux parties dans la plus grande réserve, l'une condamnée à souffrir, l'autre se renfermant dans les

bornes d'une scrupuleuse vigilance, jusqu'à refuser ces faveurs innocentes que des amants destinés à s'unir ne font pas difficulté d'accorder et de prendre.

Je lui ai communiqué une copie du mémoire qui contient mes articles, de la réponse de ma belle, de ma lettre d'invitation à mylord M.... et des généreuses offres de mylord. Mais j'ai ajouté que les infirmités de ce vieux seigneur, joint au goût de ma charmante pour une célébration sans éclat, par le motif du respect qu'elle croit devoir à sa famille, m'avoient fait écrire à mylord que nous le dispenserions de nous accorder sa présence, et que d'heure en heure j'attendois sa réponse.

Des articles, ai-je dit encore au capitaine, étoient actuellement entre les mains du conseiller Williams, qu'il devoit connoître de réputation (le capitaine a répondu qu'il avoit cet honneur-là), et de la bouche duquel il pouvoit se le faire confirmer avant que de quitter Londres. Lorsque ces articles seroient dressés dans les formes, il ne manqueroit plus que de les signer, et de fixer le jour de mon bonheur.

J'ai déclaré au capitaine que ma fierté me faisoit trouver beaucoup de satisfaction à rendre volontairement justice à une femme qui m'étoit si chère, et sans l'intervention d'une famille de qui j'avois reçu les plus grandes insultes : et que notre situation étant telle que je venois de la représenter, je consentirois avec plaisir que M. Jules Harlove suspen-

dît ses ouvertures de réconciliation jusqu'après la célébration du mariage.

Le capitaine a paru charmé de tout ce qu'il avoit entendu. Cependant il a confessé que son cher ami, M. Jules Harlove, lui ayant témoigné qu'il apprendroit notre mariage avec une joie extrême, il auroit souhaité de pouvoir lui porter cette heureuse nouvelle : ce qui n'empêchoit pas qu'il n'espérât toutes sortes de bons effets de mon récit et de mes intentions.

Il avoit compris mes motifs, a-t-il dit, pour faire croire aux femmes de la maison, qui lui paroissoient des gens d'un fort bon caractère, que nous étions véritablement mariés. Il approuvoit mes raisons. Elles expliquoient fort bien la réponse de la femme-de-chambre à l'ami de M. Harlove. On ne pouvoit douter, a-t-il remarqué, que M. James n'eût ses vues pour tenir la brêche ouverte, et qu'il n'eût formé le dessein de m'enlever sa sœur : d'où je devois conclure qu'il paroîtroit aussi important à M. Jules qu'à moi de tenir notre traité secret, du-moins jusqu'à ce qu'il eût formé son parti, et qu'il eût arrangé ses mesures. La mauvaise volonté et la passion se formoient des fantômes terribles. Il lui paroissoit étonnant qu'on eût poussé si loin l'animosité contre un homme capable de vues si pacifiques et si honnêtes, qui avoit montré d'ailleurs tant d'empire sur ses ressentiments dans tout le cours de

cette fâcheuse aventure. Il voyoit bien, comme il l'avoit entendu dire, que, dans tous les cas où l'amour de l'intrigue (je devois lui pardonner ce terme) ne l'emportoit pas sur mes bonnes inclinations, la générosité faisoit le fond de mon caractère.

Il n'auroit pas cessé de parler, si, le déjeûner étant déjà prêt, la divinité de mon cœur n'étoit entrée, en répandant un déluge de lumière autour d'elle. Toute sa figure offroit un air de bonté et de douceur, qui en avoit été banni long-temps, quoique ce soit son cortège naturel.

Le capitaine a fait une révérence si profonde, que je l'ai cru prêt à se prosterner. Quel charmant sourire ce témoignage de respect et d'admiration a produit sur le visage de ma belle! Le respect, dans un homme, produit le même sentiment dans un autre. Nous sommes plus singes que nous ne le croyons, par le penchant qui nous porte à suivre l'exemple d'autrui. Un mouvement comme involontaire m'a fait plier les genoux. Ma très-chère vie (en baissant humblement la tête)..... et je lui ai fait un discours fort galant, pour lui présenter le capitaine. Quoique je n'eusse pas plus de droit que lui sur ce visage, sur ces lèvres, il a fort bien fait de ne rien entreprendre témérairement *. Mais il paroissoit bien plus porté à l'adorer.

* L'usage d'Angleterre est de baiser les femmes au visage, et même sur la bouche.

J'ai dit au capitaine, ma très-chère ame, ce qu'il a désiré de savoir : et reprenant en peu de mots tout ce que j'avois dit en effet, j'ai fait même le récit, comme si j'avois supposé qu'elle ne l'eût point entendu.

Le capitaine a paru extrêmement étonné qu'il y eût quelqu'un au monde à qui une personne si angélique pût causer le plus léger mécontentement. Il a témoigné, dans des termes très-vifs, qu'il alloit faire le plus grand bonheur de sa vie d'embrasser sa cause.

Jamais, il faut que je le dise, jamais cette divine fille n'a pris un air plus divin. Tout respiroit en elle la majesté, les graces, la sérénité, la noble confiance. Une aimable rougeur, relevant l'éclat ordinaire de son teint, ajoutoit mille charmes à ses perfections naturelles, et sembloit la faire rayonner de gloire.

Après nous être assis, l'agréable sujet est revenu en prenant le chocolat. Qu'elle se promettoit d'être heureuse, lorsqu'elle se verroit rétablie dans les bonnes graces de son oncle!

Le capitaine s'est engagé à presser cet agréable événement. Mais il ne falloit plus que de sa part elle fît naître le moindre délai. L'heureux jour une fois passé, tout prendroit bientôt une face tranquille. Seroit-il mal-à-propos de demander une copie de mes articles et de sa réponse, pour les faire voir à son cher ami?

Comme il plairoit à M. Lovelace, lui a répondu l'incomparable fille. Ah! que ne dit-elle toujours de même!

Ce doit donc être sous le plus grand secret, ai-je répliqué. Mais ne seroit-il pas mieux de faire voir à son oncle le contrat même, lorsqu'il seroit dressé?

Aurez-vous cette bonté, monsieur Lovelace?

Vois, Belford. Nous étions autrefois des amants querelleurs. A-présent nous sommes polis.

Assurément, ma très-chère Clarisse, j'y consentirai si vous le désirez, et si le capitaine Tomlinson s'engage au secret pour M. Harlove, afin que je ne sois point exposé aux réflexions d'une famille qui m'a fort maltraité.

C'est à-présent, Monsieur, m'a-t-on dit, que vous êtes fort obligeant.

Crois-tu, Belford, que mon visage ne soit pas devenu très-rayonnant à son tour? J'ai avancé ma main, après l'avoir consacrée d'abord par un baiser, pour lui demander la sienne, qu'elle n'a pas fait difficulté de me donner. Je l'ai pressée de mes lèvres. Vous ne savez pas, Monsieur (en m'adressant au capitaine, avec un air de transport), quel heureux homme.....

Charmant couple! a-t-il interrompu, les mains levées d'admiration. Quelle joie pour mon cher ami! Ah! que n'est-il présent! Vous ne savez pas,

Mademoiselle, que vous êtes plus chère que jamais à vôtre oncle Harlove.

Je n'en suis pas moins malheureuse, a dit ma belle, de l'avoir désobligé.

Doucement, charmante, ai-je dit en moi-même; n'allons pas trop loin là-dessus.

Le capitaine a promis, encore une fois, de ne pas ménager ses services; et dans des termes si agréables, que la chère personne a prié le ciel que lui et les siens pussent toujours trouver des amis tels que lui. Elle a compris les siens dans cette prière, parce que le capitaine avoit laissé échapper qu'il étoit père de cinq enfants, par une des meilleures femmes et des meilleures mères du monde, dont l'excellente conduite le rendoit aussi heureux avec huit cents livres sterling, qui faisoient tout son revenu, qu'un autre l'étoit avec deux mille.

Sans économie, a répondu mon cher oracle, il n'y avoit point de fortune qui pût suffire. Avec cette qualité, le plus médiocre revenu suffisoit.

Silence, silence, importune! Ce n'est qu'à ma conscience, Belford, que ce reproche s'adressoit.

Souffrez que je vous demande, m'a dit le capitaine, et moins par aucun sentiment de défiance que pour établir mes services sur des fondements certains, si vous êtes résolu de contribuer, avec mon cher ami, au grand ouvrage d'une réconciliation générale?

Je réponds, Capitaine, qu'en faisant observer que mon empressement pour cette réconciliation, avec une famille dont je n'ai pas sujet de louer beaucoup la générosité, vient uniquement de l'estime que j'ai pour cette adorable personne, non-seulement je contribuerai aux démarches de M. Jules Harlove, mais je me présenterai dans cette disposition à M. Harlove le père, et à madame Harlove. Je ferai plus : pour mettre en repos M. James et miss Arabelle, je renoncerai à toutes prétentions au bien des trois frères, et à tout autre bien que celui dont ma chère Clarisse a l'obligation à son grand-père. Je me trouve fort bien partagé, avec ma fortune présente et mes espérances dans ma propre famille; assez récompensé, ma chère Clarisse ne m'apportât-elle pas un schelling de dot, par le bonheur d'obtenir une femme dont le mérite est supérieur à tous les biens de la fortune. Ce que je disois, Belford, est aussi vrai que l'évangile. Ainsi, cette scène n'avoit-elle pas un fondement réel?

La divine fille m'a témoigné sa reconnoissance par ses yeux, avant que ses lèvres ayent pu lui servir à l'exprimer. O monsieur Lovelace! m'a-t-elle dit, que vous savez bien..... Elle s'est arrêtée. Le capitaine ne m'a pas épargné les louanges. Il étoit réellement touché. Pourquoi la vengeance, me suis-je dit à moi-même, est-elle mêlée dans mon cœur avec l'amour? Mais, revenant à ma vieille apologie, ne suis-je pas

le maître, ai-je ajouté, de lui faire en tout temps une ample réparation? N'est-ce pas à-présent la saison de l'épreuve? Si je pouvois seulement lui faire abandonner ses défiances! Si je la voyois disposée à s'abandonner à moi pour quinze jours! quinze jours seulement, d'une vie telle que je l'aime! Qu'arriveroit-il? Eh bien, quoi?.... Je ne le sais pas trop bien. Mais enfin.....

Ne prends pas droit, Belford, de l'inconstance de mes idées pour me mépriser. Peut-être ne t'ai-je pas écrit deux lettres, où tu m'ayes trouvé d'accord avec moi-même. Quelle constance demandes-tu à des gens de notre caractère? Mais l'amour me rend fou. La vengeance m'aiguillonne. Mes propres inventions m'embarrassent. Mon orgueil fait ma punition. Je suis tiré de cinq ou six côtés tout-à-la-fois. Il est impossible que Clarisse soit aussi malheureuse que moi. Ah! pourquoi, pourquoi est-elle la plus excellente de toutes les femmes? Cependant suis-je sûr qu'elle le soit? Quelles ont été ses épreuves? Ai-je eu le courage d'en faire une seule sur sa personne, quoique j'en aye fait cinquante sur son humeur? Assez de celles-ci, je crois, pour lui faire craindre à l'avenir de me désobliger jamais.

Loin, loin les réflexions, ou je suis un homme perdu. Depuis deux heures, mes inventions me rendent odieux à mes propres yeux, non-seulement par

rapport à ce que je t'ai déjà raconté, mais pour mille choses dont il me reste à te rendre compte. Cependant je suis parvenu encore une fois à m'endurcir le cœur. Ma vengeance est aussi enflammée qu'elle puisse l'être. Je viens de relire quelques-unes des injurieuses lettres de miss Howe. Je ne puis soutenir le mépris avec lequel ces deux filles m'ont traité.

Ma charmante a confessé que notre déjeûner étoit le plus heureux qu'elle ait connu, depuis qu'elle a quitté la maison de son père. Elle auroit pu s'épargner cette réflexion. Le capitaine a renouvelé toutes ses protestations de service. Il m'a promis de m'écrire comment son cher ami aura reçu la description qu'il lui fera de l'heureux état de nos affaires, et ce qu'il aura pensé des articles, aussitôt que j'aurai pris la peine de les envoyer. Nous nous sommes quittés avec de vifs témoignages d'une mutuelle estime; et ma belle a fait des vœux ardents pour le succès d'une si généreuse médiation.

Lorsque j'ai reparu devant elle, après avoir conduit le capitaine aussi loin qu'il l'a voulu souffrir, j'ai vu régner la complaisance dans chacun de ses aimables traits. Vous me voyez déjà toute autre, m'a-t-elle dit. Ah! monsieur Lovelace, vous ne savez pas combien j'ai cette réconciliation à cœur. Je veux effacer jusqu'à la moindre trace des fâcheux souvenirs. Il m'est impossible de vous dire combien vous m'avez obligée. Que je serai heureuse, lorsque

j'aurai le cœur soulagé du fardeau insupportable de la malédiction d'un père! lorsque ma tendre mère (vous ne connoissez pas, Monsieur, la moitié du mérite de ma mère, et quelle est la bonté de son cœur, livré à lui-même, avec la liberté de suivre ses propres mouvements), lorsque cette chère mère prendra plaisir encore à me serrer contre son sein! lorsque j'aurai retrouvé des oncles, des tantes, un frère, une sœur, tous empressés à me combler de caresses! et vous-même, monsieur Lovelace, témoin de ce doux spectacle, reçu, vu de bon œil dans une famille qui m'est si chère.... quoique d'abord, peut-être, avec un peu de froideur..... Mais, lorsqu'ils vous connoîtront mieux, qu'ils vous verront plus souvent, qu'ils n'auront plus aucun sujet de plainte, et que vous aurez pris, comme j'ose l'espérer, un nouvel ordre de conduite, de jour en jour l'affection ne fera plus que s'échauffer mutuellement, jusqu'à ce qu'à-la-fin tout le monde sera étonné d'avoir pu concevoir d'autres sentiments pour vous.

Ensuite, essuyant ses yeux de son mouchoir, elle s'est arrêtée un moment : et tout-d'un-coup, faisant réflexion sans doute que sa joie l'avoit conduite à m'exprimer des sentiments qu'elle n'avoit pas eu dessein de me laisser voir, elle s'est retirée dans sa chambre avec précipitation, tandis que je suis resté dans un désordre presque égal au sien.

En un mot, j'étois.... je ne trouve point de terme

pour t'exprimer ce que j'étois. Je me suis déjà senti fort ému dans une autre occasion. Cette beauté toute puissante avoit déjà rendu mes yeux humides. Mais de ma vie je n'ai été si vivement touché; car, en m'efforçant de vaincre ce mouvement de sensibilité, je ne m'en suis pas trouvé la force. Je n'ai pu même retenir un sanglot. Oui, je te l'avoue, il m'en est échappé un qu'elle doit avoir entendu; et j'ai été forcé de tourner le visage avant qu'elle eût fini cet attendrissant discours.

A-présent que je t'ai fait l'aveu de cette bizarre sensation, je voudrois pouvoir te la décrire. C'étoit quelque chose de si nouveau pour moi.... quelque chose d'étouffant qui me serroit le gosier..... Je ne sais comment cela m'est arrivé : mais, quoique je me le rappelle avec un peu de confusion, je dois convenir que cette situation n'étoit pas désagréable; et je souhaiterois de l'éprouver encore une fois, pour être capable de t'en donner une idée plus juste.

Mais l'effet de sa joie, dans cette occasion, me fait prendre une haute idée du pouvoir de la vertu, (quel autre nom puis-je lui donner?) qui, dans une ame si capable d'un transport délicat, a la force de rendre une fille de cet âge aussi froide que la neige et la glace, pour toutes les avances d'un homme qu'elle ne hait pas. Ce doit être un effet de l'éducation. Qu'en penses-tu, Belford? L'éducation peut-elle avoir plus de force que la nature dans le cœur d'une

femme? Non, je ne saurois le croire. Mais c'est une vérité néanmoins que les parents ont raison de cultiver l'ame de leurs filles, et de leur inspirer des principes de réserve et de défiance pour notre sexe. Qu'il y a de sagesse même à leur donner une haute idée du leur! car l'orgueil, je te l'apprends, est un excellent substitut dans une ame où la vertu ne brille pas, comme le soleil, de son éclat propre et non emprunté.

LOVELACE.

LETTRE CCVIII.

M. Lovelace à M. Belford.

Il est temps de t'avouer, quoique tes conjectures ayent peut-être précédé mes explications, que ce capitaine Tomlinson, qui a fait tant de progrès dans les bonnes graces de ma charmante, et qui prend tant de plaisir à réconcilier les cœurs divisés, n'est autre que l'honnête Patrice Macdonald, suivi d'un valet hors de condition, qu'il avoit loué pour un jour. Tu sais de quel variété d'aventures sa vie est composée, quoique sa naissance et son éducation eussent donné de lui de meilleures espérances. Mais les ingénieuses friponneries qui l'ont fait chasser de l'université de Dublin, sont devenues la source de

sa ruine. Après lui avoir fait quitter son pays, elles l'ont engagé dans un train de vie qui le rendoit très-propre à se lier, par le mariage, avec la madame Towsend de miss Howe, pour l'aider dans sa contrebande. Tu connois ses admirables qualités pour toutes les entreprises qui demandent beaucoup d'adresse avec un air imposant. Crois-tu qu'il y ait rien de plus juste au monde que d'employer un contrebandier contre un autre?

Ta curiosité va te faire demander comment j'ai pu hazarder une invention de cette nature, lorsque je n'ignore pas, comme je te l'ai dit, que la belle Clarisse passoit souvent un mois entier chez son oncle, et que par conséquent elle devoit savoir qu'il n'y a personne dans le voisinage, du-moins des amis particuliers de Jules Harlove, qui se nomme le capitaine Tomlinson?

Cette objection est si naturelle, Belford, que je n'ai pu manquer de faire observer à ma charmante, qu'elle devoit avoir entendu parler de cet ami de son oncle. Elle m'a répondu qu'elle ne s'en souvenoit pas; que depuis près de dix mois elle n'avoit pas été chez son oncle Jules (au fond, c'est ce que je lui avois entendu dire auparavant), et qu'il se trouvoit au jeu de boules d'autres personnes qu'elle ne connoissoit pas. D'ailleurs notre penchant ne nous porte-t-il pas à croire ce qui nous flatte?

Mais tu me demanderas encore s'il n'est pas à

craindre que miss Howe ne prenne des informations, et que ne trouvant point...... Je t'entends; ma réponse, c'est que Wilson, si je le désire, ne fera pas difficulté de mettre entre mes mains toutes les lettres qu'il recevra par celles de Collins; et j'espère à-présent qu'il ne te restera plus de scrupule.

Enfin, Belford, je suis sûr d'avoir causé plus de joie à ma charmante qu'elle ne s'attendoit d'en avoir si tôt, et comme elle n'ignore pas que la vie humaine est un mélange de bien et de mal, il ne faut pas douter qu'une fille si prudente n'entende l'art des compensations, pour tenir la balance dans un juste équilibre.

Miss Clarisse communique à son amie, dans trois différentes lettres, les principaux incidents et les conversations qu'on vient de lire dans celles de M. Lovelace. Voici ses idées sur la commission du capitaine Tomlinson, après les alarmes qu'elle avoit eues de ses premières recherches:

« Heureusement, ma chère, toutes ces défiances » et ces craintes ont été dissipées par un événe» ment qui ne me laisse à leur place qu'une déli» cieuse perspective. Il se trouve que cet officier » m'étoit envoyé par mon oncle (je m'étois bien » imaginé qu'il ne pouvoit être fâché pour tou-

» jours), et que tout est venu de l'entretien que le
» cher M. Hickman s'est procuré avec lui. Quoique
» la visite de M. Hickman n'ait pas été reçue trop
» favorablement, mon oncle n'aura pu s'empêcher
» d'y faire plus de réflexion; et les arguments qu'il
» avoit rejetés d'abord, lui seront revenus avec plus
» de force. Un refus passionné doit-il jamais faire
» désespérer du succès d'une demande raison-
» nable »?

Elle représente le capitaine Tomlinson, pendant le déjeûner qu'il a fait avec elle, « comme un
» homme grave et d'un excellent caractère; d'une
» fort belle physionomie, dit-elle dans un autre en-
» droit; âgé d'environ cinquante ans. Elle ajoute,
» qu'elle a pris du goût pour lui à la première vue ».

Comme l'avenir lui présente des apparences plus favorables que jamais, elle croit aussi que l'espérance de la réformation de M. Lovelace est mieux fondée qu'elle n'avoit encore osé s'en flatter.

« Nous avons eu, continue-t-elle, beaucoup
» d'embarras à concilier quelques parties du carac-
» tère de M. Lovelace avec d'autres, c'est-à-dire,
» les bonnes qualités avec les mauvaises; par exem-
» ple, sa bonté pour ses fermiers, sa générosité pour
» la petite fille de l'hôtellerie, son empressement à
» m'offrir la compagnie de ma bonne Norton, et
» plusieurs autres traits. Mélange inexplicable, lui
» ai-je dit quelquefois à lui-même; car il est certain

» qu'il a le cœur dur, comme j'ai eu raison de lui
» en faire un reproche en me rappelant sa conduite
» avec moi dans vingt occasions. En vérité, ma
» chère, j'ai pensé plus d'une fois qu'il prend plus
» de plaisir à me voir en pleurs, qu'à me donner
» sujet d'être contente de lui. M. Morden me di-
» soit, dans sa lettre, que les libertins ne connois-
» sent point de remords. Je trouve la vérité de cette
» réflexion dans la nature même de leur caractère.

» M. Lovelace est un homme fier. C'est une ob-
» servation que nous avons faite il y a long-temps.
» Je crains de bonne-foi que sa générosité même
» ne vienne plutôt de sa fierté et de son orgueil,
» que d'un véritable amour pour les créatures de
» son espèce; sentiment qui distingue les ames bien-
» faisantes. Il ne fait cas des richesses, qu'autant
» qu'elles peuvent servir à soutenir sa fierté et son
» indépendance. J'ai souvent pensé qu'il est aisé
» de soumettre une passion du second ordre, à la
» satisfaction d'une passion dominante.

» La source du mal ne seroit-elle pas quelque dé-
» faut dans son éducation? Je m'imagine qu'on ne
» s'est point assez attaché à connoître le fond na-
» turel de ses inclinations. Dans l'opulence où il est
» né, on l'a peut-être instruit à faire des actions
» généreuses; mais je doute qu'on lui en ait fait sen-
» tir les vrais motifs. Autrement, sa générosité n'au-
» roit pas les mêmes bornes que son orgueil. L'hu-

» manité en seroit le principe : il ne se contente-
» roit pas de faire des choses louables, comme par
» accès, ou comme si, se reposant sur la doctrine
» des *actions méritoires*, il croyoit que l'exercice
» d'une vertu est une expiation suffisante pour un
» vice. Il seroit noble avec plus d'uniformité, et
» porté au bien pour l'amour du bien même.

» Ah! ma chère! quel est mon partage! Un
» homme dont la vertu consiste dans son orgueil,
» et dont la seconde passion dominante est la ven-
» geance! Il me reste néanmoins une consolation :
» ce n'est pas un infidèle, un incrédule. S'il étoit de
» cette malheureuse classe, il faudroit désespérer
» de lui. Faisant gloire de ses fertiles inventions,
» ce seroit un homme abandonné, incapable de re-
» tour; un sauvage ».

A l'occasion des circonstances où M. Lovelace confesse à son ami qu'il s'est senti vivement touché, elle s'exprime dans ces termes :

« Il s'est efforcé, comme il l'avoit fait une autre
» fois, de me cacher son émotion. Mais pourquoi,
» ma chère, la plupart de ces hommes (car M. Lo-
» velace n'est pas le seul) croyent-ils que ces belles
» marques d'un cœur sensible soient au-dessous
» d'eux? Si je me retrouvois libre de choisir ou de
» refuser, je rejetterois avec mépris ceux qui com-
» battent ou qui désavouent le pouvoir naturel
» d'être affectés par ce qui a droit de toucher le

» cœur, comme des monstres féroces, qui ignorent » la principale gloire de la nature humaine, jus- » qu'à la mettre dans une barbare insensibilité ».

Elle remarque, à l'avantage de ses hôtesses, qu'un aussi honnête homme que le capitaine Tomlinson a parlé d'elles en termes honorables, après s'être informé de leur caractère.

LETTRE CCIX.

M. Lovelace à M. Belford.

Mardi 30 mai.

J'ai reçu de mylord M.... une lettre aussi favorable que je pourrois la souhaiter, si j'étois déterminé au mariage : mais, dans les circonstances où nous sommes, je ne puis la faire voir à ma belle.

Mylord regrette « de ne pas lui servir de père à » la cérémonie. De quelques couleurs que j'aye re- » vêtu mes raisons, il paroît craindre que je ne roule » dans ma tête quelque mauvais dessein. Non-seu- » lement il désire que mon mariage ne soit pas » différé; mais apprenant, dit-il, que miss Harlove » n'est pas sans défiance, il m'offre l'une ou l'autre » de mes deux cousines, ou toutes deux ensemble, » pour soutenir son courage. Pritchard a reçu ses

» derniers ordres sur la rente perpétuelle de mille
» livres sterling, dont je recevrai l'acte au même
» instant que ma femme aura reconnu notre ma-
» riage. Il consent que la dot soit assignée sur mon
» propre bien. Il est fâché que miss Harlove n'ait
» pas accepté son billet de banque, et il me re-
» proche de ne l'avoir pas gardé moi-même, par
» un sentiment de fierté». *Ce que le côté droit né-glige*, dit-il, *peut tourner à l'avantage du côté gauche*. Il parle apparemment de mes deux cousines. De tout mon cœur. Si je puis obtenir miss Clarisse Harlove, que le diable emporte tout le reste. Le stupide pair s'étend fort au long dans le même goût. Une douzaine de lignes ne lui coûtent rien, pour avoir l'occasion de placer un vieux proverbe.

Si tu me demandes comment je me tirerai d'embarras, lorsque ma charmante paroîtra surprise que mylord ne réponde point à ma lettre, je t'apprends que je puis être informé par Pritchard, que la goutte a pris à mylord à la main droite, et qu'il lui a donné ordre de me voir personnellement pour recevoir les miens sur le transport de la rente. Je puis voir Pritchard dans le premier endroit de la ville qu'il me plaira de nommer, et tenir de sa propre bouche les articles de la lettre de mylord dont il convient que ma belle soit informée. Ensuite il dépendra de moi de rendre, suivant l'occasion, l'usage de sa main droite au vieux pair, qui pourra

m'écrire alors une lettre plus sensée que la dernière.

Mercredi 31 mai.

Notre bonheur ne fait qu'augmenter. On m'a fait la plus grande faveur du monde. Au-lieu d'une berline pour la promenade, on m'a permis de prendre un carrosse à deux. Notre entretien, dans cette agréable partie, a tourné sur notre manière de vie future. Le jour est promis, quoiqu'avec un peu de confusion. A mes instances répétées, on a répondu qu'il ne seroit pas éloigné. Nos équipages, nos domestiques, notre livrée ont fait une partie de ce délicieux sujet. On a souhaité que le misérable, qui m'a servi d'espion dans la famille, l'honnête Joseph Léman, ne fût pas reçu dans notre maison; et que, rétablie ou non, la fidèle Hannah fût appelée. J'ai consenti, sans objection, à ces deux articles.

Nous avons raisonné sur les espérances de réconciliation. Si son oncle Harlove ouvroit seulement le chemin, et si l'affaire étoit entamée, elle se croiroit heureuse : heureuse, a-t-elle repris avec un soupir, autant du-moins qu'elle peut espérer de l'être à-présent! Elle y revient toujours, Belford.

Je lui ai dit qu'au moment de notre départ, j'avois reçu des nouvelles de l'homme d'affaires de mon oncle, et que je l'attendois demain à Londres, de la part de son maître. J'ai parlé avec reconnois-

sance de la bonté de mylord, et, avec plaisir, de la vénération dont mes tantes et mes cousines sont remplies pour elle; sans oublier le chagrin que mylord ressent, de n'avoir pu répondre de sa propre main à ma dernière lettre.

Elle a plaint mylord. Elle a plaint aussi la pauvre madame Fretchville; car, dans l'abondance de sa bonté, elle n'a pas manqué de me demander de ses nouvelles. La chère personne s'est abandonnée à la pitié, pour tout ce qui en mérite. Heureuse à-présent dans ses propres vues, elle a le temps de promener ses yeux autour d'elle, et de s'occuper du bonheur de tout le monde.

Il y avoit beaucoup d'apparence, ai-je répondu, que madame Fretchville demeureroit fort maltraitée. Son visage, dont elle s'étoit glorifiée, étoit menacé de conserver de fâcheuses marques. Cependant, ai-je ajouté, elle aura quelque avantage à tirer de ce triste accident. Comme le plus grand mal absorbe toujours les petits, la perte de sa beauté peut lui causer une douleur qui sera capable de diminuer l'autre, et de la rendre supportable.

On m'a fait une douce réprimande du tour badin que je donnois à des malheurs si sérieux : car quelle comparaison entre la perte de la beauté et celle d'un bon mari? Excellente fille!

Elle m'a parlé aussi de l'espérance qu'elle a de se réconcilier avec la mère de miss Howe, et de la

satisfaction qu'elle y trouve d'avance. La bonne madame Howe! c'est l'expression dont elle s'est servie, pour une femme si avare, et si déshonorée par son avarice, que nulle autre au monde ne la nommeroit bonne. Mais cette chère fille donne tant d'étendue à ses affections, qu'elle seroit capable d'en avoir pour le plus vil animal qui appartiendroit à ceux qu'elle respecte. *Qui m'aime, aime mon chien,* me souviens-je d'avoir entendu dire à mylord M.... Qui sait si quelque jour, par complaisance pour moi, elle ne se laissera pas conduire à prendre bonne opinion de toi, Belford?

Mais à quoi ma folle imagination s'arrête! N'est-ce pas pour tenir mon cœur en bride? Je reconnois que je n'ai pas d'autre vue, par les remords dont je le sens agité, tandis que ma plume rend témoignage à l'excellence de ma chère Clarisse. Cependant je dois ajouter, sans qu'aucune considération d'intérêt propre m'empêche jamais de rendre justice à cette admirable personne, que, par la prudence et les lumières que je lui ai trouvées dans notre conversation, elle m'a convaincu qu'à son âge, il n'y a pas de femme au monde qui l'égale.

Je m'interromps moi-même pour relire quelques-unes des lettres empestées de miss Howe.

Maudites lettres, Belford, que celles de cette miss Howe! Relis, relis toi-même celles des miennes

où je t'en ai fait l'extrait. Mais je continue mon récit :

A tout prendre, ma charmante n'a respiré que douceur, complaisance, sérénité, dans cette délicieuse promenade. Aussi ne lui ai-je pas donné sujet de marquer d'autres sentiments. Comme c'est la première fois que j'ai eu l'honneur de me promener seul avec elle, j'étois résolu de l'encourager, par mon respect, à m'accorder librement la même faveur.

A notre retour, j'ai trouvé le secrétaire du conseiller Williams, qui m'attendoit avec la minute du contrat : les articles ne sont proprement qu'une copie du contrat de ma mère, avec les changements nécessaires. L'original m'étant renvoyé en même-temps par le conseiller, je l'ai mis entre les mains de ma belle. Cette pièce n'a servi qu'à faciliter l'ouvrage. C'est un bon modèle, puisqu'il a été dressé par le célèbre mylord S...., à la prière des parents de ma mère ; et l'unique différence, entre les deux contrats, consiste dans cent livres sterling de plus, que j'ajoute à la pension annuelle.

J'ai offert à ma charmante de lui faire la lecture du vieil acte, tandis qu'elle jetteroit les yeux sur le nouveau. Mais elle s'en est excusée, comme elle avoit refusé d'être présente, lorsque j'avois collationné ces deux actes avec le secrétaire. Je suppose qu'elle ne s'est pas souciée d'entendre parler de tant

d'enfants; le premier, le second, le troisième, le quatrième et cinquième fils, etc., et d'autant de filles, qui doivent sortir de ladite Clarisse Harlove. Charmants détails! quoiqu'ils soient toujours accompagnés du mot de *légitime;* comme s'il pouvoit arriver qu'un mari eût de sa femme des enfants qui ne fussent pas légitimes. Mais crois-tu que, par là, ces archi-fripons de gens de robe n'ayent pas en vue d'insinuer qu'un homme peut devenir père avant le mariage? C'est apparemment leur intention. Pourquoi ces gens-là font-il naître des idées de cette nature dans l'esprit d'un honnête homme? Cet exemple, comme une infinité d'autres, nous montre que la jurisprudence et l'évangile sont deux choses différentes.

Dans notre absence, Dorcas s'est efforcée de parvenir à la cassette du cabinet. Mais elle ne l'auroit pu sans violence, et s'exposer, par un motif de curiosité pure, à des dangers de cette conséquence, ce seroit manquer de discrétion.

Madame Sinclair et les nymphes sont toutes d'avis que je suis à-présent si bien dans l'esprit de ma belle, et que j'ai si visiblement part à sa confiance et même à son affection, que je puis entreprendre ce que je veux; au risque d'apporter la violence de ma passion pour excuse. Pourquoi non? disent-elles. N'a-t-elle pas passé pour ma femme aux yeux de toute la maison? et le chemin de la réconciliation avec ses amis

n'est-il pas ouvert? prétexte qui a retardé la consommation. Elles me pressent aussi de tenter mon entreprise pendant le jour, puisqu'il est si difficile de mettre la nuit dans mes intérêts. Elles me représentent que la situation de notre logement ne doit pas me faire appréhender que les cris soyent entendus dehors. Je n'ai pas toujours été si timide, m'a dit effrontément Sally, en me jetant son mouchoir au visage.

LOVELACE.

LETTRE CCX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi 2 juin.

MALGRÉ ma politesse et mes complaisances étudiées, et quoique, jusqu'à-présent, j'aye manqué de courage pour lever le masque, il m'est arrivé plus d'une fois, depuis quelques jours, d'obliger ma charmante à regarder autour d'elle, par les ardents témoignages de ma passion. Je l'ai réduite à confesser que je ne lui suis rien moins qu'indifférent. Mais lorsque je l'ai pressée de reconnoître de l'amour, quel besoin de cet aveu, m'a-t-elle dit, de la part d'une femme qui consent à se marier? et me

repoussant une fois avec chagrin, elle m'a prié de faire attention que la preuve du véritable amour étoit le respect. J'ai entrepris de me défendre : elle m'a répondu que l'idée qu'elle avoit été capable de se former d'une passion vicieuse, ressembloit à ce que je lui faisois voir de la mienne.

Je ne me suis pas moins efforcé de justifier mes sentiments, en l'accusant elle-même d'un excès de délicatesse. Ce n'étoit pas mon défaut, m'a-t-elle répliqué, si c'étoit le sien. Là-dessus, elle m'a reproché quelques libertés innocentes que je me suis cru en droit de prendre aux yeux de nos hôtesses, parce qu'elles nous supposent mariés. J'ai souffert assez impatiemment cette leçon; et j'ai souhaité de voir arriver l'heureux jour où je n'aurois plus à combattre une réserve qui n'a jamais eu d'exemple.

Elle m'a regardé avec une sorte de confusion, qui m'a paru accompagnée d'un air de mépris. Je lui en ai demandé la raison, lorsque je n'avois aucune offense à me reprocher. Ce n'est pas la première fois, m'a-t-elle répondu, que j'ai eu sujet de me plaindre de vous, tandis que vous vous êtes cru peut-être au-dessus des reproches. Mais je vous déclare qu'à mes yeux l'état du mariage est un état de pureté. Je ne sais si elle ne m'a pas dit, n'est pas *un état de licence*. C'est du-moins ce que j'ai cru recueillir de ses expressions.

La pureté du mariage, Belford! Rien de si co-

mique. Sexe délicat! Cependant la moitié du monde femelle est prête à s'enfuir avec un libertin, sans autre raison que parce qu'il est un libertin; et souvent avec toutes sortes de raisons contre leur choix. Toi et moi, n'avons-nous pas vu de jeunes femmes qui vouloient passer pour modestes, et qui auroient été d'une réserve infinie dans l'état de filles, permettre en public, à leurs avides maris, des libertés qui faisoient craindre qu'elles n'eussent oublié tous les devoirs de la prudence et de la modestie, tandis que tous les spectateurs modestes tenoient les yeux baissés et rougissoient pour ceux qui n'étoient pas capables de rougir? Un jour, dans une occasion de cette nature, je proposai à une douzaine de personnes, qui composoient l'assemblée, de laisser le champ libre; parce que tout le monde devoit s'apercevoir que la dame, comme le mari, souhaitoient de demeurer tête-à-tête. Ce langage produisit son effet sur l'amoureux couple, et je fus applaudi d'avoir mis une barrière au désordre.

Tu peux conclure que j'approuve les idées de ma charmante sur les amours publics. C'est le seul frein, je m'imagine, qu'elle veut m'imposer, par ce qu'elle nomme la pureté du mariage.

Recueille de tout ce que tu viens de lire, que je n'ai pas perdu mon temps, et que ces derniers jours je n'ai pas été un benêt, un Hickman, quoique moins actif peut-être qu'il ne convient à Lovelace.

La chère personne se considère à-présent comme ma femme choisie. Son cœur, délivré de la tristesse, cessera d'être prude, et ne donnera plus d'interprétation lugubre à chaque action de l'homme qu'il ne hait point. Cependant elle doit garder assez de réserve pour justifier son inflexibilité passée. Combien de jolies personnes se défendroient mal, sans la crainte qu'elles ont de donner mauvaise opinion d'elles à l'homme qu'elles voudroient favoriser? C'est encore un article du symbole des libertins. Mais, de quelque ressentiment qu'elle soit capable, elle ne peut rompre désormais avec moi. Ce seroit abandonner toute espérance de réconciliation avec sa famille, et par une voie qui lui feroit peu d'honneur.

Samedi 3 juin.

Je reviens de l'officialité, où j'étois allé demander les permissions ecclésiastiques. A-la-vérité, Belford, j'ai eu la mortification d'y trouver des difficultés. La demoiselle est d'un rang et d'une fortune qui exigent le consentement d'un pére, ou de quelque ami qui le représente.

Je lui ai rendu compte de cet obstacle. Elle le juge bien fondé. Cependant, Belford, ce n'est pas avec un homme tel que moi qu'on s'aviseroit de cette mauvaise chicane, quand il seroit question de la fille d'un duc.

Je lui ai demandé si le contrat lui avoit plu. Elle

m'a dit qu'elle l'avoit comparé avec celui de ma mère, et qu'elle n'y trouvoit aucun sujet d'objection. Elle n'a pas manqué d'écrire là-dessus à miss Howe, pour l'informer, m'a-t-elle dit, de notre situation *.

Ma charmante vient de me remettre le contrat, dont j'ai envoyé une copie au capitaine Tomlinson. Elle étoit d'une humeur charmante. Jamais, s'il faut l'en croire, elle n'a douté de mon honneur dans les cas de cette nature. D'homme à homme, tu sais qu'effectivement je n'ai jamais donné lieu au moindre doute. Il faut bien, diras-tu, que j'aye quelques bonnes qualités. Les grandes vertus et les grands vices se trouvent souvent réunis dans le même caractère. Je ne suis fort méchant qu'à l'égard des femmes. Mais n'est-ce pas ce sexe qui a commencé avec moi?

Nous avons quelquefois soutenu que les femmes n'ont pas d'ame; je suis un vrai Mahométan sur ce point; c'est-à-dire, porté à croire qu'elles ne sont qu'un agréable composé de matière. Si cette doctrine est vraie, à qui rendrai-je compte du mal que je leur fais? Mais, quand elles auroient une ame, il paroît certain que la distinction des sexes est incon-

* L'éditeur a supprimé cette lettre, parce qu'elle ne contient rien qu'on n'ait lu dans les précédentes.

nue entre les substances spirituelles. A quel propos une ame de femme se plaindroit-elle des injures qu'elle a reçues dans un état qui ne subsiste plus?

LOVELACE.

LETTRE CCXI.

M. Lovelace à M. Belford.

Lundi 5 juin.

JE perds l'espérance de réussir, par la douceur ou par l'amour, avec cette charmante pièce de glace. Tu te souviens que j'ai envoyé une copie du contrat au capitaine Tomlinson, et cela par un exprès *. On travaille à la *grosse*. Je suis retourné à l'officialité, où vraisemblablement j'aurois obtenu les permissions, par l'entremise du notaire Malory, ami de l'official et le mien, si Malory n'avoit été obligé de partir subitement pour Chesnunt. Pritchard m'a dit de bouche tout ce que ma charmante doit savoir de la lettre que je ne lui ai pas montrée, et je lui ai fait connoître mes intentions sur ce qui lui reste à faire en notre faveur. Cependant, avec de si belles

---

* Il n'est pas besoin d'avertir que ce qu'il dit comme vrai, est ce qu'il a fait croire à miss Clarisse.

apparences, je ne trouve pas l'heureux moment, et je n'aperçois rien qui me le promette.

A-la-vérité, je l'ai embrassée deux fois avec transport; et, quoique le ressentiment de cette liberté l'ait portée sur-le-champ à se retirer, elle n'en est pas moins revenue, sur ma simple prière, sans entrer dans aucune explication du motif qui l'avoit obligée de me quitter. Quelle mauvaise politique, de s'offenser d'une liberté innocente, que sa situation l'oblige aussitôt de pardonner! Je conviens néanmoins qu'une femme est perdue, lorsqu'elle ne se ressent point des premières hardiesses d'un amant: car l'amour est un usurpateur. Il ne retourne jamais en arrière; il aspire toujours à de nouveaux progrès; il n'est satisfait que par les conquêtes qui éteignent ses désirs; et quel n'est pas l'avantage d'un amant qui craint peu de rompre la paix, sur une maîtresse qui est intéressée à la conserver?

Je viens de me fortifier, pour la douzième fois, dans une demi-résolution. J'ai mille choses agréables à lui dire. Elle est dans la salle à manger. Tentons quelque chose aujourd'hui.

Tout est dans le plus grand désordre. On m'a quitté brusquement, avec les marques d'une vive colère.

J'avois commencé par m'asseoir près d'elle. J'avois pris ses deux mains dans les miennes. Ma voix

étoit la douceur même. J'ai parlé avec respect de son père et de sa mère. J'ai nommé son frère d'un ton d'amitié. Je ne me serois pas cru capable, lui ai-je dit, de souhaiter aussi ardemment que je le faisois, notre réconciliation avec sa famille.

Une douce rougeur, animée par la reconnoissance, s'est répandue alors sur son beau visage. Sa respiration, mêlée de quelques tendres soupirs, faisoit soulever son fichu.

J'ai continué : Mon impatience étoit extrême de recevoir des nouvelles du capitaine Tomlinson. Il étoit impossible que son oncle trouvât quelque chose à redire aux articles. Cependant il se tromperoit beaucoup, s'il alloit croire qu'en les lui envoyant, je l'eusse rendu maître d'apporter quelque délai à mon heureux jour. Quand, quand ce jour céleste arrivera-t-il? J'étois résolu de retourner encore à l'officialité, et de ne pas revenir sans les permissions. Mon dessein, après la cérémonie, étoit de nous retirer à Median. J'ai proposé tel ou tel jour.

Elle m'a répondu qu'il seroit temps de nommer le jour, lorsqu'on auroit fini tout ce qui appartient au contrat et que les permissions seroient obtenues. Qu'elle se croiroit heureuse, a-t-elle ajouté, si l'obligeant capitaine Tomlinson pouvoit engager son oncle à se trouver secrètement à la célébration!

Excellente ouverture! ai-je dit en moi-même, sur laquelle on peut travailler avec succès, soit pour

ménager des retardements, soit pour faire ma paix après l'offense.

Point de nouveaux délais, n'ai-je pas laissé de répondre, en lui faisant un tendre reproche du passé. Au nom de Dieu! ne multiplions pas les obstacles. Nommez le jour. Que ce soit du-moins un jour de la semaine prochaine. Nommez-le, je vous en conjure, afin que je puisse bénir son approche, et compter les heures trop lentes.

J'avois le visage appuyé sur son épaule, baisant ses mains tour-à-tour. Elle s'efforçoit à-la-vérité de les retirer, mais par un sentiment de modestie plutôt que de colère; et, quoiqu'elle tâchât d'éviter aussi mon visage, qui suivoit son épaule à mesure qu'elle se déroboit, je croyois m'apercevoir qu'elle étoit lasse et plus que lasse de me quereller. Ses yeux baissés m'en apprenoient plus que ses lèvres ne pouvoient exprimer. Voici le moment, ai-je dit en moi-même; c'est à-présent qu'il faut essayer si j'obtiendrai le pardon de quelque hardiesse, à laquelle je ne me suis pas encore échappé. J'ai laissé alors ses mains en liberté; et, passant un de mes bras autour d'elle, j'ai imprimé un ardent baiser sur ses lèvres. Laissez-moi, Monsieur! c'est tout ce qu'elle m'a dit, en détournant le visage, comme dans la crainte d'être surprise une seconde fois.

Encouragé par tant de douceur, je lui ai dit mille choses passionnées; mais, pendant qu'elle pa-

roissoit les entendre sans chagrin, je tirois doucement de mon autre main le fichu qui cachoit ses trésors, et tout-d'un-coup j'ai pressé de mes lèvres brûlantes le plus beau sein que la nature ait jamais formé.

Une passion fort différente de celle qui le faisoit délicieusement soulever a pris place aussitôt dans son cœur et dans ses yeux. Elle s'est arrachée de mes bras avec indignation. J'ai voulu la retenir par la main. *Laissez-moi,* m'a-t-elle dit, d'un ton qui ne ressembloit point au premier. Je vois qu'il n'y a pas de conditions qui puissent être une loi pour vous. Vil séducteur! est-ce là le but de vos flatteuses expressions? Il n'est pas trop tard, je renoncerai à vous pour jamais. Vous avez un cœur haïssable. Laissez-moi, je l'exige absolument.

Il ne me restoit que le parti d'obéir. Elle a pris la fuite, en répétant, *vil, méprisable flatteur.*

En vain l'ai-je fait presser par Dorcas, de m'accorder l'honneur qu'elle m'avoit promis de dîner avec elle. J'ai reçu pour réponse qu'elle ne vouloit pas dîner, et qu'elle ne le pouvoit pas.

Pourquoi faire ainsi regarder, comme sacrée, chaque ligne de sa personne? si proche, sur-tout, du temps auquel tout doit m'appartenir par contrat? Elle a sans doute appris, dans ses lectures, l'art des monarques orientaux, qui se dérobent toute

l'année aux yeux de leurs sujets, dans la vue d'exciter leurs adorations, lorsqu'aux jours solennels ils daignent se laisser voir. Mais je te demande, Belford, si, dans ces grandes occasions, la cavalcade, et les brillants équipages qui précèdent, ne préparent pas, par degrés, le spectateur étonné à soutenir l'éclat du majestueux souverain, dont la personne n'est quelquefois qu'un vieillard difforme, quoique orné de toute les richesses de son vaste empire? Ma charmante ne devroit-elle pas, pour son propre intérêt, descendre par degrés de la condition angélique à l'humanité? Si c'est l'orgueil qui l'arrête, cet orgueil ne mérite-t-il pas d'être puni? Si l'art, comme dans les empereurs d'Orient, n'y entre pas moins que l'orgueil, n'est-elle pas, de toutes les femmes, celle à qui l'art est le plus inutile? Si c'est pudeur, confusion, que risque-t-elle à communiquer la vue de ses charmes aux yeux de son adorateur, qu'elle regarde déjà comme son mari?

Que je périsse, Belford, si je ne préférois au plus brillant diadême du monde le plaisir de voir deux petits Lovelaces, pendant de chaque côté au sein de ma charmante, pour en tirer leur première subsistance; à condition néanmoins que ce pieux office ne durât pas plus de quinze jours! Je me représente cette chère personne, pressant de ses beaux doigts les deux sources d'une noble liqueur, pour en faire couler deux ruisseaux dans la bouche vermeille du

petit couple altéré; ses yeux baissés alternativement sur l'un et sur l'autre, avec un mélange de confusion et de tendresse maternelle; se levant ensuite vers moi, avec une langueur touchante, et me suppliant dans ce doux langage, pour ces petits malheureux, pour elle-même, de daigner légitimer les fruits de notre amour, et condescendre à me charger de la chaîne conjugale.

LOVELACE.

LETTRE CCXII.

M. Lovelace à M. Belford.

Lundi après-midi.

Une lettre du digne capitaine Tomlinson a servi, plutôt que je n'aurois pu l'espérer dans ces circonstances, à m'introduire auprès de ma charmante.

Elle est entrée, d'un air sombre, dans la salle où ce prétexte m'a fait demander quelques moments d'audience. Il ne m'est pas échappé un mot sur l'aventure du matin; tu vas voir comment sa colère s'est dissipée d'elle-même.

Le capitaine, « après m'avoir déclaré qu'il m'écri-
» roit avec plus de joie s'il avoit reçu la copie des
» articles que je lui ai fait espérer, me marque que

» son cher ami, M. Jules Harlove, dans la pre-
» mière conférence qu'ils ont eue depuis son re-
» tour, a paru extrêmement surpris, et même
» affligé, comme il l'avoit appréhendé, d'apprendre
» que nous ne sommes point encore mariés. Ceux
» qui connoissent mon caractère, a dit M. Jules,
» ne ménageroient pas leur censure, s'ils venoient
» à savoir que nous avons vécu si long-temps sous
» le même toît avant le mariage; quelque éclat que
» nous puissions donner désormais à la célébration.
» Il ne doutoit pas que son neveu James ne fît va-
» loir cette objection de toute sa force, contre les
» ouvertures de réconciliation; avec d'autant plus
» de succès, peut-être, qu'il n'y avoit pas, dans le
» royaume, de famille plus délicate sur l'honneur
» que celle des Harloves ».

C'est la vérité, Belford. On les en a nommés *les fiers* Harloves. J'ai toujours observé que *l'honneur nouveau* est fier et délicat.

Mais ne vois-tu pas combien j'avois raison de faire tous mes efforts pour persuader à ma belle qu'il falloit laisser penser à l'ami de son oncle, que nous étions mariés, sur-tout lorsqu'il étoit venu disposé à le croire, et lorsque l'oncle s'en étoit flatté? En vérité, ce bas monde n'a rien de si pervers qu'une femme qui s'est mis dans la tête de l'emporter sur quelque point, et qui n'a, pour la contrarier, qu'un homme doux et ami de son propre repos.

Ma charmante souffroit pendant cette lecture. Elle a tiré son mouchoir : mais elle étoit plus portée à faire tomber le blâme sur moi que sur elle-même. Si vous aviez été fidèle à vos promesses, monsieur Lovelace, et si vous m'aviez quittée en arrivant à Londres..... Elle s'est arrêtée, en se rappelant sans doute que c'étoit sa faute si notre mariage ne s'étoit pas fait avant que nous eussions quitté la campagne : et comment aurois-je pu m'éloigner ensuite, tandis que son frère formoit des complots pour l'enlever?

Il n'est pas même certain qu'il ait renoncé à ses projets; car, suivant la lettre, « M. Jules a dit au » capitaine (en confidence, remarque l'écrivain) » que son neveu s'occupe actuellement à découvrir » où nous sommes, dans l'opinion qu'ayant quitté » la campagne, et ne donnant plus de mes nouvelles » à la famille, nous sommes quelque part ensemble. » D'un autre côté, il est clair pour lui que nous ne » sommes pas mariés, n'en eût-il pour preuve que » la démarche récente de M. Hickman auprès de » son oncle, et celle de madame Norton auprès » de sa mère ». Or, M. James ne peut supporter que je jouisse paisiblement de mon triomphe.

Un profond soupir a suivi ce fâcheux détail; et le mouchoir a repris son chemin vers les yeux. Mais la chère ame n'a-t-elle pas mérité ce petit retour, pour la perfide intention qu'elle a eue de se dérober à moi?

J'ai continué de lire dans la même vue.

« Pourquoi donc, a demandé M. Jules, s'est-on
» hâté de répondre au premier ami qu'il avoit en-
» voyé, que nous étions mariés? et de qui cette
» réponse? de la femme-de-chambre de sa nièce.
» Cette fille ne devoit-elle pas être bien informée?
» N'auroit-elle pas pu donner des raisons convain-
» quantes.... ».

Ici, ma charmante a recommencé à pleurer. Elle a fait un tour dans la chambre; et, revenant à moi, elle m'a prié de continuer.

Voulez-vous lire, ma très-chère vie? Lisez, lui ai-je dit; prenez la peine de lire vous-même.

Elle m'a répondu qu'elle prendroit la lettre en me quittant; qu'elle n'étoit point en état de lire (essuyant ses yeux). Continuez, a-t-elle repris; allez jusqu'à la fin. Vous pourrez me donner votre sentiment sur cette lettre, comme je vous dirai le mien.

« Le capitaine a donc appris au cher M. Jules
» les raisons qui m'ont porté à déclarer que nous
» étions mariés, et les conditions auxquelles ma
» charmante s'est laissé engager à ne me pas con-
» tredire; ce qui nous a tenus dans le plus scrupu-
» leux éloignement. Mais on n'a pas cessé d'insister
» sur mon caractère; et M. Jules est parti fort mé-
» content. Le capitaine étoit si peu satisfait lui-
» même, qu'il n'avoit pas eu beaucoup d'empres-

» sement à m'écrire le résultat de cette première
» conférence.

» Mais dans celle d'après, qui s'étoit tenue im-
» médiatement après la réception des articles (et,
» comme dans la première, dans la maison du ca-
» pitaine, pour être plus sûr du secret), M. Jules,
» après les avoir lus, et s'être fortifié par l'avis du
» capitaine, avoit paru beaucoup plus tranquille.
» Cependant il avoit répété que, si l'on apprenoit
» dans la famille un si long délai de notre mariage,
» il ne seroit aisé à personne d'en juger aussi favo-
» rablement que lui. Alors, le capitaine dit que son
» cher ami lui a fait les deux propositions suivantes :
» premièrement, que notre mariage se fasse le plus
» tôt qu'il sera possible, et le plus secrètement;
» comme il remarque, à-la-vérité, que c'est notre
» dessein : en second lieu, que, pour ne lui en
» laisser aucun doute, un de ses plus fidèles amis
» ait la liberté d'assister à la célébration ».

J'ai cessé de lire ici, avec quelque dessein de pa-
roître un peu fâché. On m'a pressé de continuer, et
je n'ai pu me dispenser d'obéir.

« Mais qu'à l'exception de ce témoin de con-
» fiance, du capitaine Tomlinson et de lui-même,
» tout le monde demeure persuadé que nous étions
» mariés au moment que nous avons commencé à
» vivre dans la même maison, et que ce temps s'ac-
» corde avec celui de la démarche que M. Hickman

» a faite auprès de lui, de la part de miss Howe ».

Il me semble, très-chère Clarisse, lui ai-je dit, que ces propositions sont extrêmement raisonnables. Ce que nous avons à faire uniquement, c'est de prévenir là-dessus nos hôtesses. Je n'aurois pas cru votre oncle Jules capable d'un tel expédient. Mais vous voyez combien il s'affectionne à cette réconciliation.

Voici le retour qu'elle a cru devoir à mes réflexions : « Vous avez toujours fait consister avec » moi une partie de votre politesse à me laisser voir » la mauvaise opinion que vous avez de ma famille ».

Crois-tu, Belford, que je puisse lui pardonner ce reproche ?

« Le capitaine ajoute qu'il ignore si nous ap» prouverons l'idée de son ami ; mais que, si nous » comptons son propre sentiment pour quelque » chose, il regarde cette ouverture comme un heu» reux expédient, qui fera évanouir un grand nom» bre de difficultés, et qui coupera peut-être le » cours à tous les projets de M. James. Sur ce prin» cipe, et de l'avis du très-cher oncle, il a déjà dé» claré à deux ou trois personnes, qui peuvent le » redire à M. James, que lui, capitaine Tomlinson, » a de fortes raisons de croire que notre mariage a » suivi de près l'infructueuse démarche de M. Hick» man.

» Et cette circonstance, me dit le capitaine, peut

» vous mettre en droit de faire à la famille un com-
» pliment fort bien placé, qui répondra parfaite-
» ment à quelques déclarations généreuses que je
» vous ai entendu faire à votre chère dame, et dont
» M. Jules pourra tirer quelque avantage pour la
» réconciliation : c'est que vous n'avez pas demandé
» le bien de sa nièce aussitôt que vous y étiez auto-
» risé par les loix ».

Ma belle doit avoir pris, assurément, une très-haute idée de la prudence du digne capitaine Tomlinson.

Mais il ne manque point de faire observer que,
« si ma chère dame ou moi nous désapprouvons
» le récit qu'il a fait de notre mariage, il est prêt
» à le rétracter. Cependant il se croit obligé de
» m'avertir que M. Jules paroît fort attaché à cette
» méthode, comme la seule qu'il croye capable de
» produire une solide réconciliation. Si nous pre-
» nons ce parti, il conjure ma chère dame de ne
» pas suspendre le jour, afin qu'il puisse être auto-
» risé à tenir ce langage par la vérité du fait essen-
» tiel. (Que cet homme est consciencieux, Bel-
» ford!) Elle ne doit pas s'attendre non plus, dit-il,
» que son oncle fasse le moindre pas vers la récon-
» ciliation désirée avant la célébration réelle de la
» cérémonie. Il conclud, en me promettant d'être
» bientôt à la ville, où d'autres affaires l'appellent,
» et de nous rendre une visite, pour nous expliquer

» plus particulièrement ce qui s'est passé et ce qui » pourra se passer encore entre M. Jules et lui ».

Hé bien, ma chère vie, que dites-vous de l'expédient de votre oncle? Ecrirai-je au capitaine, pour l'assurer que, de notre part, il n'y a point d'objection?

Elle est demeurée en silence pendant quelques minutes. Enfin, poussant un soupir : Voyez, monsieur Lovelace, m'a-t-elle dit, dans quels embarras vous m'avez jetée, en me faisant marcher après vous par vos chemins tortueux! Voyez à quelle humiliation je me trouve exposée! Assurément votre conduite n'a pas été celle d'un homme sage.

Ma très-chère Clarisse, ne vous souvenez-vous pas avec quelles instances je vous ai suppliée de consentir à la célébration, avant notre départ pour Londres? Si vous m'aviez accordé alors cette faveur.....

Fort bien, fort bien, Monsieur; le mal vient sans doute de quelque côté : c'est tout ce que je puis répondre à-présent. Mais, puisque le passé n'est plus en notre pouvoir, je crois que mon oncle doit être obéi.

Charmante disposition à l'obéissance! Il ne me restoit, Belford, pour ne pas demeurer au-dessous du digne capitaine et du cher oncle, que de presser encore pour le jour. C'est ce que j'ai fait avec beaucoup de chaleur. Mais on m'a répété, comme je pouvois m'y attendre, que, lorsque le contrat seroit achevé et les permissions obtenues, il seroit temps

de nommer un jour. Ensuite, détournant le visage avec un air de tendresse inexprimable, et portant son mouchoir à ses yeux : Quel bonheur, m'a-t-elle dit, si son cher oncle pouvoit consentir, dans cette occasion, à faire l'office de père pour la *pauvre orpheline !*

Que signifie le mouvement qui s'élève dans mon cœur? d'où vient cette goutte d'eau qui est tombée sur mon papier? Une larme! Par ma foi, Belford, c'est une larme; diras-tu que je ne m'attendris pas facilement? Au simple souvenir! au seul récit! Mais j'ai devant les yeux son aimable image, dans la même attitude où je l'ai vue prononcer ces paroles : et je t'avouerai qu'au moment qu'elle les prononçoit, ce vers de Shakespeare m'est venu à l'esprit :

Ton cœur est plein. Retire-toi, et pleure à ton aise.

Je suis sorti; et j'ai pris la plume pour écrire au capitaine. Je l'ai prié « de dire à son cher ami que » nous acquiescions à toutes ses volontés, et que » nous avions déjà pris les mesures convenables du » côté de nos hôtesses et de nos domestiques : que, » s'il étoit disposé à me donner de sa propre main » celle de sa chère nièce, nous serions tous deux au » comble de nos désirs; que le jour qu'il lui plai- » roit de nommer seroit le nôtre; me flattant qu'il » ne le remettroit pas fort loin, non-seulement pour » répondre aux sages vues qu'il s'étoit proposées

» lui-même, mais parce qu'il étoit à souhaiter que
» mylord M.... n'eût pas sujet de se croire négligé,
» après l'intention qu'il avoit eue, comme je l'avois
» dit au capitaine, de nous servir de père à la céré-
» monie, et ce projet n'ayant manqué que sur nos
» représentations, pour éviter l'éclat d'une célébra-
» tion publique, à laquelle sa chère nièce avoit eu
» peine à consentir pendant qu'elle étoit dans la
» disgrace de sa famille : mais que, s'il avoit quel-
» que raison de ne pas nous accorder cette faveur,
» je souhaitois que le capitaine Tomlinson fût
» l'homme de confiance qu'il lui plût d'employer
» dans cette heureuse occasion ».

J'ai fait voir cette lettre à ma charmante. Tu juges qu'elle ne lui a pas causé de chagrin. Ainsi, Belford, nous ne saurions faire trop de diligence à-présent pour le contrat et pour la permission. Le jour sera celui de l'oncle, ou peut-être du capitaine Tomlinson, suivant l'ordre que je mettrai dans les événements: Voilà des précautions pour toutes sortes de contre-temps. Le système contrebandier de miss Howe ne te paroîtra plus fort dangereux. Il seroit inutile de t'expliquer d'avance tous les avantages que je puis recueillir d'une invention à laquelle je n'ai rien épargné. Pourquoi ces deux petites créatures m'obligent-elles d'employer mes coups de maître?

Je m'occupe actuellement d'une petite mine que

je veux tenir prête à jouer dans l'occasion. C'est la première que j'aye employée de son espèce ; et du pas dont j'avance, peut-être sera-t-elle la dernière. Je la nomme petite, mais elle peut produire de grands effets, quoique je ne compte pas si absolument sur le succès, que je n'en aye de plus sûres en réserve. Cependant les grandes machines sont souvent remuées par de petits ressorts. Une étincelle tombée par accident sur un magasin à poudre, fait quelquefois plus de ravage que cent pièces d'artillerie.

Mettons les choses au pis. Le flambeau de l'hyménée et la chaîne conjugale feront mon amende honorable.

LOVELACE.

LETTRE CCXIII.

M. Belford à M. Lovelace.

Mardi 6 juin.

QUOIQUE je n'aye guère à me louer jusqu'à-présent du succès de mes représentations, mon cœur me force de prendre encore une fois la plume en faveur de cette divine fille, sans que je puisse expliquer d'où vient le zèle qui me fait prendre parti pour elle avec une ardeur si sincère.

Mais tu reconnois tout son mérite. Tu n'avoues pas moins ta méchanceté, et tu oses même en faire gloire! Quelle espérance de toucher un cœur si endurci? Cependant, comme il n'est pas trop tard, et que tu approches néanmoins de la crise, je suis résolu d'essayer quel sera l'effet d'une nouvelle lettre. Si je n'en tire aucun fruit, je n'aurai perdu que ma peine: et si tu te laisses vaincre, je suis sûr que, dans la suite, tu croiras m'avoir une extrême obligation.

Raisonner avec toi, ce seroit une folie. Le cas ne demande pas de raisonnement. Je me réduis par conséquent à te conjurer de ne pas faire perdre à la plus excellente de toutes les filles, le prix de sa vigilance et de sa vertu.

Je suis persuadé qu'il n'y eut jamais de libertins si abandonnés, qu'ils n'ayent remis leur réformation à quelque âge de leur vie: et je demande de toi que, dans cette importante occasion, tu fasses ce que tu dois pour rendre quelque jour ton repentir aussi aisé, que tu souhaiteras alors de l'avoir fait. Si tu n'abandonnes pas ton détestable dessein, il ne faut pas douter que, de manière ou d'autre, cette affaire n'ait une fin tragique. Une femme si extraordinaire doit intéresser dans sa cause les dieux et les hommes. Mais ce que j'appréhende le plus, c'est que son ressentiment, après l'outrage, ne la porte, comme une autre Lucrèce, à rendre un témoignage sanglant de

la pureté de son cœur; ou que, si sa piété la sauve de cette violence, la force de sa douleur n'abrège bientôt sa vie. Dans l'un et l'autre cas, le souvenir d'un crime perpétuel et d'un triomphe passager, ne sera-t-il pas pour toi la plus cruelle de toutes les tortures?

C'est un malheur extrême, après tout, qu'une personne de ce mérite soit tombée entre des mains aussi méchantes et aussi impitoyables que les tiennes; car depuis le berceau, comme je te l'ai entendu confesser plus d'une fois, tu t'es toujours fait un plaisir cruel de tourmenter jusqu'aux animaux que tu as aimés, et sur lesquels tu as eu quelque pouvoir.

Que le cas de cette incomparable femme ressemble peu à celui de tant d'autres que tu as séduites! Est-il besoin que j'insiste sur une si prodigieuse différence? Justice, gratitude, intérêt, serments, qui s'accordent à t'engager; ton amour même, autant que tu es capable d'amour, qui te l'a fait mettre au-dessus de tout son sexe; un combat inégal entre le crime armé et l'innocence nue; ses talents supérieurs aux tiens, comme tu l'avoues, dans tout ce qui n'est pas ruse, duplicité, noirceur infernale; et son sort, mille fois plus déplorable que celui d'aucune autre de tes malheureuses victimes, si tu ne cèdes pas enfin à tes remords!

Il est vrai que, lorsque tu m'as procuré l'occasion de la voir, et jusqu'au moment où mes observa-

tions m'ont fait pénétrer plus loin que les apparences, je ne l'avois pas crue partagée d'un jugement fort au-dessus du commun. Tu m'avois préparé, néanmoins, à lui trouver beaucoup de sens et de lecture; mais, au premier coup d'œil, je me crus obligé de faire grace de quelque chose à sa jeunesse, aux charmes de sa personne, et à l'air galant de sa parure, qui devoient avoir dérobé une partie de son temps aux occupations sérieuses. Le choix qu'elle a fait d'un homme tel que notre ami, et par des voies si dangereuses, me disois-je encore à moi-même, confirme assez que son esprit manque d'une certaine maturité qui ne peut venir que des années et de l'expérience. J'en concluois que toutes ses connoissances devoient se réduire à la théorie; et que la vivacité de son âge étant toujours accompagnée de beaucoup de complaisance, une jeune personne si peu expérimentée ne manqueroit pas de se prêter, du-moins sans dégoût, aux discours libres qui pouvoient nous échapper malgré tes sages instructions.

Dans cette supposition, je me donnai carrière; et ne reconnoissant de supérieur que toi parmi les convives, le désir de passer à ses yeux pour un galant du premier ordre, me fit hazarder quantité de folies, par lesquelles je crus briller beaucoup. Si mes ridicules plaisanteries réjouirent ta Sinclair et la Partington, sans faire sourire miss Harlove, je me figurai d'abord que cette réserve venoit de sa

jeunesse, ou de quelque affectation, ou d'un mélange de l'une et de l'autre, et peut-être d'un certain empire sur les traits de son visage. J'étois fort éloigné de m'imaginer que je n'excitois alors que son mépris.

Mais lorsqu'elle eut commencé à parler, ce qu'elle ne fit qu'après nous avoir approfondis tous; lorsque j'eus entendu son sentiment sur deux ou trois sujets, et que j'eus observé cet œil perçant qui pénétroit jusque dans les recoins de nos extravagants cerveaux; sur ma foi, elle me fit regarder autour de ma chaise; et, commençant à me recueillir en moi-même, j'eus honte de tout ce qui étoit sorti de ma bouche. En un mot, je pris le parti de me taire, jusqu'à ce que tout le monde eût jeté son premier feu, pour me donner le temps de prendre une contenance moins folle. Ensuite je fis naître divers sujets qui pouvoient mériter son attention, et qui excitèrent en effet toute la force naturelle et tout l'agrément de son esprit, jusqu'à nous causer à tous de la surprise et de la confusion. Toi-même, Lovelace, qui es si connu par la finesse et la vivacité de tes réparties, et par un fonds de badinage qui fait les délices de tous ceux qui vivent avec toi, je vis tes talents obscurcis par l'éclat des siens; et tu ne fus capable, comme nous, que d'applaudissement et d'admiration.

Ah! Lovelace! quel fut alors, à mes yeux, le

triomphe de la modestie, de l'esprit solide et de la véritable politesse, sur d'impertinentes bouffonneries et sur d'obscènes équivoques, dont le sens cause tant de honte à ceux mêmes qui les employent, qu'ils n'osent le dévoiler qu'à-demi! Je ne daigne pas étendre cette réflexion jusqu'aux deux femmes de l'assemblée, qui, loin de pouvoir prétendre à l'honneur que tu leur as procuré de vivre familièrement avec miss Clarisse Harlove, ne sont pas dignes de ses regards, ni de lui rendre les plus vils offices.

Charmante fille! Si le hazard, pensois-je alors comme aujourd'hui, lui faisoit seulement apprendre quel est le lieu qu'elle habite, et quelles sont les vues qu'on a sur elle, combien la mort ne lui paroîtroit-elle pas préférable à cette horrible situation? et de quelle force ne seroit pas son exemple, pour armer tout son sexe contre les protestations et les serments du nôtre?

Mais permets que je te conjure encore une fois, mon cher Lovelace, si tu respectes un peu ton honneur, pour celui de ta famille, pour le repos de ta vie, ou pour l'opinion que j'ai de toi (quoique je ne prétende pas être tant remué par principe, que par l'éclat d'un mérite auquel tu devrois être encore plus sensible), de te laisser toucher.... d'être.... d'être humain, voilà tout! de ne pas faire honte à notre humanité commune!

Tout endurci que tu es, je sais que ce sont tes infâmes hôtesses qui te soutiennent dans ta résolution. Ah! pourquoi la prudente Clarisse, avec tant d'innocente charité dans le cœur, a-t-elle été si ferme à tenir ces trois femmes dans l'éloignement? Que n'a-t-elle consenti plus souvent à manger avec elles! Malgré toute leur adresse à déguiser les apparences, elle n'auroit pas eu besoin de huit jours pour les pénétrer. Elle auroit abandonné leur maison comme un lieu infecté. Mais, avec un homme aussi déterminé que toi, cette découverte auroit peut-être hâté sa ruine.

Je sais que tu es délicat dans tes amours. Mais n'y a-t-il pas des milliers de femmes qui, sans être tout-à-fait abandonnées, se laisseroient prendre par tes qualités extérieures? Fais-toi, si tu veux, un jeu des principes, avec celles qui n'en ont pas une idée plus sérieuse.

Si ton unique but étoit l'épreuve, comme tu t'en es fait d'abord un prétexte, n'as-tu pas assez éprouvé ce modèle de vertu et de vigilance? Mais je te connois trop bien pour t'avoir cru capable de t'arrêter à ce point. Les hommes de notre classe, lorsqu'ils entreprennent de séduire une femme, ne renoncent à leurs vues que par impuissance. Je savois qu'un avantage obtenu t'en feroit tenter un autre. Je connoissois trop bien ton ancienne aversion pour le mariage : et ne m'as-tu pas avoué l'espérance que

tu avois de lui inspirer le goût d'un commerce libre, dans la lettre où tu me donnois l'épreuve comme ta principale vue? Mais tes remords mêmes, tes remords forcés, ne te convainquent-ils pas que cette espérance est une présomptueuse chimère qui ne se réalisera jamais? Pourquoi donc, lorsque tu l'aimes assez pour vouloir l'épouser plutôt que de la perdre, pourquoi t'exposer à n'obtenir d'elle qu'une haîne éternelle?

Mais si tu médites effectivement la dernière épreuve, c'est-à-dire une épreuve personnelle, et que ta sincère résolution soit de proportionner la récompense à sa conduite, je te demande en grace de la tirer du-moins de cette infâme maison. Ce sera rendre le combat égal entre elle et ta conscience. La pauvre abusée se repose maintenant avec tant de confiance sur les fausses idées dont tu l'as remplie, que tu ne dois plus craindre qu'elle pense à fuir, ou qu'elle ait recours à ce système de miss Howe, qui t'a fait employer ce que tu appelles tes coups de maître.

Enfin, quelque résolution que tu prennes, et si je n'ai plus le temps de t'écrire avant que tu ayes jeté le masque, garde-toi, si tu veux éviter la malédiction du genre humain, et tôt ou tard celle de ton propre cœur, garde-toi, Lovelace, de laisser un instant le moindre pouvoir sur elle à cette détestable femme, qui a, s'il est possible, plus de dureté

que toi-même, avec moins de remords, et qui a vieilli dans la pratique de ruiner l'innocence. Ah! cruel ami! combien cette mégère pourroit-elle raconter d'horribles histoires de son sexe; et voudrois-tu que celle de ta Clarisse grossît cette liste? Mais c'est une prière que j'aurois pu m'épargner. Tout abandonné que tu es, il y a des excès dont je ne te crois pas capable. Tu ne trouverois pas de satisfaction dans un triomphe qui blesseroit ton orgueil et qui déshonoreroit l'humanité.

Si tu t'imaginois que le triste spectacle que j'ai sans cesse devant les yeux, m'a rendu plus sérieux que je ne le suis ordinairement, peut-être ne te tromperois-tu pas. Mais la seule conclusion qu'on en puisse tirer, quand je recommencerois à mener mon ancienne vie, c'est qu'aussitôt que la froide saison des réflexions sera venue, soit qu'elle arrive à l'occasion de nos propres désastres ou de ceux d'autrui, nous ne manquerons pas, si nous sommes capables de penser, ou si nous en avons le temps, de penser tous de même. Quelque emportement que nous ayons pour le plaisir, aucun de nous n'est assez fou pour attribuer son existence au hazard, ou pour croire que nous ne soyons au monde que pour y faire tout le mal dont nous sommes capables. Je n'ai pas honte d'avouer que, dans les prières que mon oncle mourant me prie quelquefois de réciter près de lui, pendant l'absence d'un honnête ministre qui

lui rend ordinairement ce service, je n'oublie pas de mettre un mot ou deux pour moi-même. Si tu en ris, Lovelace, ta raillerie sera plus conforme à tes actions qu'à ta croyance. Le diable croit et tremble. Vois si tu es plus abandonné que lui. J'ajouterai qu'à la vue du pauvre moribond, je souhaiterois souvent que tu fusses témoin du même spectacle, une demi-heure seulement chaque jour. Ma foi, ses inquiétudes pour l'avenir sont une singulière leçon. Cependant, s'il faut s'en rapporter à son propre témoignage, pendant soixante-sept ans qu'il a vécu, il n'a pas à se reprocher la moitié des désordres que nous avons commis, toi et moi, ces six ou sept dernières années.

En finissant, je recommande à tes plus sérieuses réflexions tout ce que je viens d'écrire, comme sorti du cœur et de l'ame de ton véritable ami

BELFORD.

LETTRE CCXIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi 6 juin, après midi.

LES difficultés ne finissent point pour cette maudite permission. J'ai toujours haï, et je haïrai toujours ces officiers spirituels et leur cour.

A-présent, Belford, si je n'ai pas assuré la victoire, je me suis du-moins ouvert une belle retraite. Mais qu'aperçois-je? ton laquais avec une lettre.... Et de quelle longueur! quoiqu'elle n'ait pas l'air d'une narration.

Encore une apologie pour ma charmante? N'as-tu pas honte de perdre le temps, qui est un bien si précieux! Chemin faisant, je t'avois laissé la liberté de me dire, avant la crise, tout ce qui pouvoit faire honneur à ton esprit. Est-il temps de revenir à la charge, lorsque je touche à la fin de mes travaux? Cependant, je veux bien m'amuser un moment à discuter avec toi le même point.

Tu me débites quantité d'impertinences; les unes, que tu sais de moi-même; d'autres que je savois déjà.

Tout ce que tu me dis à l'avantage de cette charmante fille, n'approche pas de ce que je t'ai dit ou écrit sur ce sujet inépuisable. Sa vertu, sa résistance, qui font ici son mérite, sont un aiguillon pour moi. Ne te l'ai-je pas vingt fois répété?

Que les femmes me traitent de diable tant qu'elles voudront, en quoi le suis-je, si ce n'est dans mes inventions? Je ne le suis pas plus qu'un autre dans la fin que je me propose : car, lorsque je suis parvenu au point, ce n'est jamais qu'une séduction. Peut-être les difficultés que je trouve à celle-ci m'en ont-

elles épargné plusieurs où j'aurois été plus heureux dans l'intervalle.

Que trouves-tu d'extraordinaire dans l'aventure présente? La vigilance de la belle, et rien de plus. Malgré toute la passion que j'ai pour l'intrigue et les stratagêmes, crois-tu que je n'aimasse pas mieux vaincre avec moins de peine et plus d'innocence? Je t'apprends que quiconque est aussi méchant qu'il peut l'être, est pire que moi. Demande à tout libertin qui auroit résolu de remporter la victoire, s'il auroit été capable d'une si longue patience, et s'il auroit senti les mêmes remords : et, sans me borner aux libertins, si chaque homme prenoit la plume, comme moi, pour écrire tout ce qui lui entre dans le cœur ou dans la tête, et pour s'accuser lui-même avec autant de franchise et de liberté, quelle armée de coupables n'aurois-je pas pour m'affermir par l'exemple?

C'est une maxime assez commune, qu'un homme qui se trouve seul avec une femme, l'offense s'il ne lui fait pas quelque proposition de galanterie. Ceux qui pensent ainsi, sont plus méchants que moi. Quelle opinion doivent-ils avoir de tout le sexe?

Je veux le défendre, ce sexe qui m'est si cher. Si ceux qui jugent si mal de lui croyent leur maxime généralement vraie, ils doivent avoir vécu en fort mauvaise compagnie, ou juger du cœur des femmes par leur propre cœur. Il faudroit qu'une femme fût

bien abandonnée pour se rendre à la première attaque. Une femme, élevée dans la modestie, doit être naturellement froide et réservée. Elle ne peut être aussitôt émue que la plupart des libertins se le persuadent. Elle doit avoir pris du-moins quelque confiance à l'honneur ou à la discrétion d'un homme, avant que ses désirs ayent la hardiesse de se déclarer. Pour moi, j'ai toujours gardé la décence avec les femmes, jusqu'au moment où je me suis cru sûr d'elles. Jamais je ne leur ai fait d'offense considérable, sans avoir éprouvé qu'elles m'en pardonnoient de légères, et qu'elles ne m'évitoient pas après avoir connu mon caractère.

La divine Clarisse a mis du désordre dans mes principes. Je me suis flatté d'abord de la vaincre en l'intimidant. Ensuite, je me suis promis une victoire plus certaine de l'amour. Il ne me reste que la surprise à joindre à ces deux voies, et nous verrons ce qu'elles peuvent ensemble.

De qui m'accuseras-tu de vouloir usurper le bien, si je persiste dans mes projets d'amour et de vengeance? Ceux qui avoient des droits sur elle n'y ont-ils pas renoncé? Ne l'ont-ils pas exposée volontairement au danger? Ne devoient-ils pas savoir qu'une créature si charmante seroit regardée comme de bonne prise, par tous ceux qui auroient l'occasion de l'attaquer? et quand ils ne l'auroient pas exposée si barbarement, n'est-elle pas *fille?* Faut-il

t'apprendre, Belford, que les gens de notre espèce (j'entends les moins méchants, car les autres ne respectent rien), croyent faire beaucoup de grace aux maris, de leur laisser leurs femmes, et de composer pour leurs sœurs, leurs filles et leurs nièces? Je ne désavoue point que cette idée ne soit choquante en elle-même; mais c'est le principe de la moitié des hommes, lorsqu'ils ont l'occasion ou le courage de le suivre; et tu en connois des milliers qui ne seroient pas capables de la générosité que j'ai eue pour mon *Bouton de rose*. Assurément, ces galants emportés n'ont pas droit de me blâmer.

Tu reviens à faire valoir ce que ma belle a souffert de la part de sa famille. Il faut donc te répéter, comme je l'ai fait à chaque lettre, que ce n'est pas pour moi qu'elle a souffert. N'a-t-elle pas été la victime d'un frère ambitieux et d'une sœur jalouse, qui n'attendoient que l'occasion de la perdre dans l'esprit de ses autres parents, et qui ont saisi la première qui s'est présentée, pour la chasser de la maison paternelle? Ils l'ont précipitée entre mes bras: mais tu sais avec quelle violence pour ses inclinations.

Si tu me forces de rappeler ses propres péchés, de combien d'offenses cette chère personne n'est-elle pas responsable à l'amour et à moi? Ne m'a-t-elle pas dit vingt fois, et vingt fois vingt fois, qu'elle ne refusoit pas l'odieux Solmes en ma faveur? N'a-t-elle pas offert aussi souvent de renoncer à moi pour

se réduire au célibat, si ses implacables parents vouloient la recevoir à cette condition? Dans combien de répétitions m'engages-tu par ta lâche pitié?

Jette les yeux un peu plus loin par derrière; aurois-tu perdu la mémoire de tout ce que j'ai souffert moi-même de cette orgueilleuse beauté, pendant tout le temps de mon esclavage, lorsque j'observois ses mouvements aux environs du château d'Harlove et dans la misérable hôtellerie de Neale? N'ai-je pas promis vengeance à l'amour, et ce vœu n'est-il pas justifié par l'infidélité (je n'apporte que ce seul exemple) qui lui fit rompre une entrevue promise?

O Belford! quelle nuit je passai dans le taillis voisin du parc de son père! Mon linge et mes cheveux humides de l'épaisseur du brouillard! tous mes membres engourdis! mes doigts à-peine capables de tenir ma plume! obligé de me les frotter rudement, et de me battre les flancs des deux mains, pour les échauffer! un genou plié dans la fange; écrivant sur l'autre, si mes caractères tremblants pouvoient porter le nom d'écriture! mes pieds si glacés, pendant cet office, qu'en voulant me lever, il me sembloit qu'ils eussent pris racine, ou qu'ils ne pussent plus servir à me supporter! L'amour et la rage tenoient mon cœur en mouvement; sans quoi j'aurois souffert, j'aurois dû souffrir beaucoup davantage.

A mon retour, je te communiquai ce que j'avois écrit; et je te fis voir ensuite la réponse de mon

tyran. Tu aimois alors; tu eus pitié de ton ami. L'amour outragé approuva lui-même le serment de ma vengeance; quoique à-présent, au jour de mon pouvoir, oubliant la nuit de mes souffrances, il prenne parti pour elle par ta bouche. Que dis-je? N'est-ce pas lui qui m'amena mon adorable *Némésis** ; et ne se réunirent-ils pas tous deux pour me faire prononcer ce vœu sacré : « Que je renonçois au repos, » jusqu'au jour où je ferois consentir cette divinité » des Harloves à se livrer à mes embrassements, en » dépit de toute sa fière famille »? Tu ne peux avoir oublié mon serment. Je t'ai actuellement devant les yeux, avec la triste contenance que tu pris alors : tes gros traits enflammés de compassion pour moi, tes lèvres repliées, ton front sillonné de rides, chaque muscle contribuant de tout son pouvoir à te donner un air de douleur; et ta langue incapable de prononcer un autre mot qu'*amen*, pour le succès de mon vœu.

Quelle marque distinguée d'amour ou de confiance, quelle faveur ai-je reçue qui puisse me le faire rétracter? Il est vrai que je ne l'ai pas renouvelé depuis, et que j'étois disposé à l'oublier. Mais la répétition des mêmes offenses fait revivre le souvenir de la première; et si l'on y joint les virulentes lettres de miss Howe, que je me suis procurées si nouvel-

* Déesse de la vengeance.

lement, que peux-tu dire, en faveur d'une rebelle, qui s'accorde avec la fidélité que tu dois à ton ami?

Laisse à chacun son génie et son caractère. On a nommé Annibal le père des ruses militaires. Si tu supposes qu'Annibal eût tourné ses inventions contre l'autre sexe, et que les miennes eussent pour objet des êtres de mon espèce, que je regardasse comme mes ennemis, parce qu'ils seroient nés et qu'ils vivroient dans un climat différent; Annibal auroit fait moins de mal, Lovelace davantage : telle auroit été toute la différence.

Il n'y a pas un souverain sur la terre, s'il n'est pas homme de bien et s'il est d'humeur guerrière, qui ne doive faire mille fois plus de mal que moi. Pourquoi? parce qu'il a le pouvoir d'en faire davantage.

Un honnête homme, diras-tu peut-être, ne souhaitera jamais de pouvoir faire du mal. Il ne le doit pas, lui répondrai-je fort bien : mais, s'il a ce pouvoir, mille à parier contre un qu'il en abusera.

En quoi donc suis-je d'une méchanceté si singulière? Dans mes inventions, dirais-tu (car tu es mon écho), si ce n'est pas dans la fin que je me propose. Mais songes-tu combien il est difficile à tous les hommes de combattre une passion dominante? J'ai trois passions qui me dominent tour-à-tour, toutes trois royales : l'amour, la vengeance et l'ambition, ou le désir des conquêtes.

L'invention particulière de Tomlinson et de l'on-

cle te paroîtra peut-être un peu noire. Je ne l'aurois pas mise en œuvre, si ces deux filles ne m'avoient fait naître l'idée de trouver un mari pour leur madame Towsend. Il n'est question d'ailleurs que de les prévenir. Me crois-tu capable de souffrir qu'on l'emporte sur moi par la ruse? et cette invention même ne coupe-t-elle pas cours à quantité de désastres? Peux-tu penser que j'eusse abandonné tranquillement ma déesse à la contrebande de la Towsend?

Quel est le but d'une autre de tes réflexions, si ce n'est de ruiner ton propre plaidoyer? « Les gens » de notre classe, dis-tu, ne renoncent à leur mé- » chanceté que par impuissance ». Tu as donc oublié que Clarisse est en mon pouvoir?

Tu ajoutes « que je n'ai que trop éprouvé ce mo- » dèle de vertu ». Erreur, car je n'ai pas encore commencé à l'éprouver. Tout ce que j'ai fait jusqu'à-présent n'est qu'une préparation à l'épreuve.

Mais ton inquiétude est pour les moyens que je puis employer, et pour l'honneur de ma bonne foi.

Pauvre esprit que tu es! crois-tu qu'un homme ait jamais trompé une femme, si ce n'est aux dépens de la bonne foi? Pourroit-on dire, autrement, qu'il l'a trompée?

A l'égard des moyens, tu ne t'imagines pas que j'attende un consentement direct. Mon espoir est dans un mélange de consentement et de résistance, sans lequel je suis prêt à jurer qu'il n'y eut jamais

de véritable viol, en supposant le combat entre deux personnes. La bonne reine Elisabeth d'Angleterre eût été de mon opinion *. Il ne seroit pas mal-à-propos que le beau sexe fût instruit de ce que nous pensons sur ce point. J'aime à l'armer de précaution. Je voudrois être le seul homme qui réussît auprès des femmes. Ne t'ai-je pas dit un jour que, tout libertin que je suis, je ne suis pas l'ami d'un libertin?

Tu prétends que j'ai toujours eu de l'aversion pour le mariage. D'accord : et tu ne devines pas moins juste lorsque tu ajoutes que j'épouserois miss Harlove plutôt que de la perdre. Mais tu me menaces de sa haîne éternelle si je tente l'épreuve sans succès. Prends garde, Belford, prends garde. Ne vois-tu pas que c'est m'avertir de ne pas l'éprouver sans être résolu de vaincre?

Je dois te dire aussi que j'ai douté, pendant quelque temps, si je n'avois pas tort de t'écrire aussi librement que je fais, sur-tout dans la supposition que cette chère fille devienne ma femme. Chaque lettre que je t'écris n'est-elle pas un témoignage contre moi? J'en accuse en partie ma vanité, et je crois que je serai plus circonspect à l'avenir; car tu deviens très-impertinent. J'avoue qu'un homme de bien pourroit dire une partie des choses que tu permets à ta plume; mais en vérité, elles ont fort mau-

* Allusion à un trait connu.

vaise grace de ta part : et tu dois sentir que je puis te répondre sur chaque point, par nos principes communs, auxquels nous sommes attachés depuis long-temps. Ce que tu viens de lire te montre assez que je le puis.

Dis-moi, je te prie, Belford, si je ne t'avois jamais écrit sur ce sujet, et si je ne m'étois pas accusé moi-même, quel auroit été l'abrégé de mon histoire et de celle de ma belle, après dix ans d'un commerce libre? Le voici sans doute; et je te laisse à juger si tu l'aurois fait mieux :

« Robert Lovelace, connu pour un *mangeur » de femmes*, adresse honorablement ses soins à » miss Clarisse Harlove, jeune personne du mé» rite le plus distingué. Fortune sans reproche des » deux côtés.

» Après avoir vu ses intentions approuvées, il » est insulté par le frère de sa belle, qui se croit » obligé, par son propre intérêt, de rompre cette » alliance, et qui, le forçant à-la-fin de tirer l'épée, » reçoit la vie de ses généreuses mains.

» Les parents, aussi irrités que s'il avoit pris à » cet indigne frère la vie qu'il lui a donnée, l'ou» tragent personnellement, et trouvent un odieux » amant pour leur fille.

» Pour éviter un mariage forcé, cette jeune per» sonne se jette sous la protection de M. Lovelace. » Cependant elle désavoue tous sentiments d'amour

» pour lui ; et s'adressant à ses parents sans sa par-
» ticipation, elle leur offre de renoncer à lui pour
» jamais, s'ils veulent la recevoir à cette condition,
» et la délivrer de l'amant qu'elle déteste.

» M. Lovelace, homme emporté dans ses pas-
» sions, et d'une fierté extraordinaire, croit lui
» avoir fort peu d'obligation ; mais ne laissant pas
» de l'aimer jusqu'à l'idolâtrie, ayant de si fortes
» raisons de haïr ses parents, et ne se sentant pas
» un penchant extrême pour le mariage, il s'efforce
» de l'engager dans un commerce libre ; et par son
» adresse et ses inventions, il obtient ce qu'il dé-
» sire.

» Il est déterminé à ne jamais épouser d'autre
» femme. Il se fait honneur de lui faire porter son
» nom. La différence n'est que dans la cérémonie.
» Il la traite avec la tendresse qu'elle mérite. Per-
» sonne ne révoque leur mariage en doute, à l'ex-
» ception des fiers parents de sa belle, auxquels
» il se fait une joie de causer ce tourment. Chaque
» année lui apporte un fruit de son amour. Le
» bien ne lui manque point, pour soutenir avec
» splendeur l'accroissement de sa famille. Il se
» pique d'être un père tendre, un ami zélé, un
» maître généreux, et de payer fidèlement ses
» dettes. Quelquefois, peut-être, il se permet de
» voir un nouvel objet, pour ranimer ses plaisirs
» lorsqu'il retourne à sa charmante Clarisse. Son

» seul défaut est l'amour du beau sexe ; et les
» femmes assurent qu'il se guérira de lui-même : si
» délicat, d'ailleurs, que, dans son libertinage, il
» a toujours respecté la femme d'autrui.... ».

Sur le pied où le monde est aujourd'hui, que trouves-tu de si criant dans cette peinture? Conviens que si je ne t'avois fait entrer dans le progrès de ma grande entreprise, mille et mille histoires te paroîtroient pires que la mienne. D'ailleurs, tu sais que tout ce que j'ai dit à Joseph Léman, de la manière dont j'en use avec mes maîtresses, approche beaucoup de la vérité.

Si j'étois aussi ardent à me défendre que tu l'es à m'accuser, je pourrois te convaincre par d'autres arguments, par des observations, par des comparaisons sans nombre, que si l'ingénuité de mon caractère me porte à m'accuser librement dans mes récits, du-moins à toi qui connois tous les secrets de mon cœur, je ne laisse pas, chemin faisant, d'avoir quelque chose à dire pour ma défense, quoique mes raisons, peut-être, ne fussent pas d'un grand poids pour tout autre qu'un libertin. Mais, enfin, je pourrois dire à ceux qui s'arrêteroient *pour me jeter la première pierre :* « Voyez si vos
» passions dominantes n'exercent pas sur vous le
» même empire. Supposé que vous valiez mieux
» que moi sur plusieurs points, voyez si vous n'êtes
» pas pires sur quantité d'autres, d'autant plus que

» je ne suis pas si partial pour mes défauts, que je
» les justifie, à mes propres yeux, lorsque je me
» permets d'y réfléchir ».

J'ajouterai une autre observation, tandis que je suis en haleine; et tu me diras si tu la trouves aussi grave qu'elle l'est pour moi : « J'ai tant de passion
» pour les femmes, que, si j'avois cru le caractère
» de la vertu nécessaire pour réussir auprès d'elles,
» j'aurois apporté plus de soin à régler mes mœurs,
» et plus de ménagement dans la conduite que je
» tiens avec ce sexe ».

En un mot, je sais parfaitement que les hommes vertueux, les cœurs honnêtes, qui ne se sont jamais permis un mal volontaire, et qui mettroient en ligne de compte toutes les perfections de cette incomparable fille, non-seulement me condamneroient, mais auroient horreur de moi, s'ils étoient aussi-bien informés que toi de ma conduite et de mes sentiments. Mais il me semble que je serois bien aise d'échapper du-moins à la censure de ceux ou de celles qui n'ont jamais su ce que c'est qu'une épreuve ou une tentation capitale, qui n'ont aucun génie pour l'invention; et plus particulièrement de ceux qui ont seulement gardé leur secret mieux que moi, ou mieux que je n'ai souhaité de garder le mien.

LOVELACE.

P. S. Je t'ai menacé de ne te plus écrire. Mais

ne t'afflige pas, Belford. Va, mon ami, il faut que j'écrive, et je ne puis m'en empêcher.

LETTRE CCXV.

M. Lovelace à M. Belford.

Mercredi, à onze heures du soir.

Ma foi, Belford, tu m'as presque abattu par tes impertinentes réflexions, quoique je n'aye pas voulu te l'avouer dans ma lettre d'hier. Ma conscience étoit encore de ton parti. Mais je me flatte d'être redevenu homme.

Comment as-tu trouvé le secret de m'ébranler? Si proche du succès de mes complots! à la veille de faire jouer ma mine! Tout étoit arrangé ici entre les femmes et moi; sans quoi, je crois que tu aurois triomphé de mes résolutions.

J'ai le temps de t'écrire quelques lignes, pour te préparer à ce qui doit arriver dans une heure ou deux.

Nous avons été extrêmement heureux. Combien d'agréables jours nous avons passés ensemble! Mais qui peut deviner ce que deux heures de temps vont produire?

Lorsque j'ai quitté ma charmante, il y a une

demi-heure, et toujours avec une violence extrême, c'est après lui avoir fait promettre qu'elle ne s'arrêteroit ce soir à lire ni à écrire. Sa conversation avoit eu tant de charmes pour moi, et la satisfaction qu'elle avoit témoignée de ma conduite avoit ajouté un surcroît si sensible à ma joie, que, si elle ne se retiroit pas pour se mettre au lit, je l'avois pressée de m'accorder une heure de plus. En passant une partie de la nuit à lire ou à écrire, ce qui lui arrive quelquefois, elle auroit déconcerté mes vues, comme tu l'observeras lorsque ma petite mine aura produit son effet.

Quoi! quoi! voudrois-tu m'étouffer? C'est à mon cœur que je parle, Belford. Le traître s'est enflé, jusqu'à me couper la respiration. Pourquoi tant de mouvement? Lorsqu'un homme croit toucher au rivage, ces femmes réservées l'exposent encore à des tempêtes.

Tout est-il prêt, Dorcas? Ma bien-aimée m'a-t-elle tenu parole?

Mais d'où me viennent ces agitations que je ne puis apaiser? Est-ce amour? est-ce effroi? Je ne puis décider lequel des deux. Si je parviens seulement à la surprendre, avant que sa défiance.....

Mes jambes tremblantes! Mes genoux, naturellement si fermes, qui heurtent l'un contre l'autre! Ces mains, qui ont déjà refusé deux fois de conduire

ma plume, et qui me font des lignes si tortues, ne me manqueront-elles pas tantôt dans l'instant décisif?

Encore une fois, d'où peuvent venir toutes ces convulsions? Assurément mon entreprise ne doit point aboutir au mariage!

Mais les conséquences peuvent être plus graves que je ne l'ai pensé jusqu'aujourd'hui. La destinée de ma chère Clarisse, ou la mienne, peut dépendre du succès de ces deux heures. Je crois que j'abandonnerai mon projet. Il faut que je relise encore une fois la lettre de mon ami Belford. Tu auras beau jeu, ma charmante. Je vais relire tout ce que ton avocat a pu dire en ta faveur. De foibles raisons pourront suffire dans la situation où je suis.

LOVELACE.

LETTRE CCXVI.

M. Lovelace à M. Belford.

Jeudi 8 juin, à cinq heures du matin.

C'est à-présent que ma réformation est assurée. Jamais, jamais je n'aimerai d'autre femme. Laisse-moi respirer. Ne me presse pas de mettre sous tes yeux ce qui demande de l'ordre dans les événements, de la force dans les peintures, et une admiration

éternelle pour chaque trait, c'est-à-dire, pour les moindres circonstances.

N'as-tu pas remarqué la consternation où j'étois hier au soir en finissant ma dernière lettre, lorsque j'eus quitté la plume pour relire la tienne, dans la vue de me détourner moi-même du dessein de troubler ma belle par un réveil terrible? De quoi crois-tu qu'il fût question? Je vais te l'apprendre.

Un peu après deux heures, lorsque toute la maison étoit endormie, ou qu'elle feignoit de l'être; ma Clarisse dans son lit, entre les bras du sommeil; moi-même, en robe de chambre depuis plus d'une heure, quoiqu'à-la-vérité la plume à la main pour t'obliger; j'ai été alarmé par le bruit de plusieurs personnes qui marchoient au-dessus de ma tête, et par celui d'un mélange de voix, les unes plus hautes, les autres plus basses, mais qui sembloient se faire des reproches entr'elles, et s'entre-demander du secours. Tandis que je cherchois la cause avec étonnement, Dorcas, se précipitant pour descendre, est venue crier à ma porte, d'une voix sourde, et plus horrible par cet accent sépulcral qu'elle ne l'auroit été par l'éclat : Au feu! au feu! au feu! Mon alarme en est devenue d'autant plus vive, que cette fille paroissoit vouloir crier plus haut sans le pouvoir. La plume m'est tombée des mains; j'ai failli de renverser ma table, pour me lever; et ne faisant que trois pas jusqu'à la porte, j'ai crié : Où? où? où?

presque aussi effrayé que Dorcas. Elle étoit à demi-déshabillée, son corset dans une main ; et, sans avoir la force d'articuler ses mots, de l'autre elle m'a montré le second étage.

J'y ai volé aussitôt, et j'ai trouvé que tout le mal venoit de la négligence de notre cuisinière, qui, ayant passé une partie de la nuit à lire un conte des fées, avoit mis le feu, en se couchant, à une vieille paire de rideaux de toile des Indes. Dans sa frayeur, elle avoit eu la présence d'esprit de les arracher ; et tout enflammés, comme ils étoient, elle venoit de les jeter dans la cheminée lorsque je suis entré dans sa chambre ; de sorte que j'ai eu la satisfaction d'arriver après le danger.

En même-temps, Dorcas, après m'avoir montré le siége de l'incendie, ne sachant point que le péril fût passé, et s'attendant à voir la maison réduite en cendres, par un tendre mouvement d'affection pour sa maîtresse (ce zèle me la fera aimer toute sa vie), a couru vers sa porte. Elle a frappé rudement. Elle s'est écriée d'une voix renaissante et aussi vive que son affection : Au feu ! au feu ! la maison est en feu ! Levez-vous, Madame, levez-vous promptement, si vous ne voulez pas être brûlée dans votre lit !

A-peine avoit-elle proféré ces terribles cris, que j'ai entendu tirer les verroux et les barres, tourner la clef, ouvrir la porte de sa maîtresse ; et je n'ai pas distingué moins clairement la voix de ma char-

mante, dont le son paroissoit celui d'une personne près de s'évanouir. Vous pouvez juger combien j'ai été touché. J'ai frémi d'inquiétude pour elle. J'ai volé plus légèrement que je n'avois fait à la première nouvelle du feu, pour l'assurer qu'il ne restoit rien à craindre.

En arrivant à la porte de la chambre, j'y ai trouvé la plus charmante de toutes les femmes, appuyée sur le bras de Dorcas, soupirant, tremblant, près de tomber sans connoissance, n'ayant sur elle qu'un petit jupon, le sein à-demi découvert, et les pieds nuds dans ses mules. Aussitôt qu'elle m'a vu, elle s'est efforcée de parler; mais elle n'a pu prononcer que mon nom.... O monsieur Lovelace! et je l'ai crue menacée de tomber à mes pieds.

Je l'ai prise dans mes bras, avec une ardeur que je ne lui avois point encore fait sentir. Ma très-chère vie! lui ai-je dit, soyez sans crainte : je suis monté; le danger n'est plus rien; le feu est presque éteint. Imprudente Dorcas! comment avez-vous été capable d'effrayer mon ange jusqu'à ce point, par vos hideuses exclamations?

Ah! Belford, quels charmes dans le mouvement de son sein, tandis que je la tenois serrée contre le mien! Je distinguois jusqu'au battement de son cœur; et, pendant quelques minutes, j'ai continué d'appréhender pour elle une attaque de convulsions. Dans la crainte qu'elle ne s'enrhumât, nue comme

elle étoit, je l'ai portée sur son lit, et je me suis assis près d'elle, m'efforçant, par la tendresse de mes expressions, et par mes caresses passionnées, de dissiper ses terreurs. Mais qu'a produit le généreux soin que j'avois pris d'elle, et le bonheur de lui avoir fait rappeler ses esprits? Rien, rien de la part d'une ingrate, excepté de la colère et des emportements. Nous avions déjà perdu tous deux le souvenir du terrible danger qui l'avoit jetée entre mes bras; moi, du transport de ma joie; elle, par celui de sa frayeur, en sentant un de mes bras passé autour d'elle, et me voyant assis sur le bord de son *lit*.

Ici, Belford, rappelle-toi un peu la distance où ma vigilante déesse m'avoit toujours tenu d'elle; rappelle-toi mon amour et mes souffrances; rappelle-toi toutes ses réserves, et depuis combien de temps j'observois l'occasion de la surprendre. Songe au respect que sa froide vertu et ses excès de modestie m'avoient inspiré; songe enfin que jamais je n'avois été si heureux avec elle; et figure-toi, là-dessus, quelle a dû être l'impétuosité de mes désirs dans ce fortuné moment. Cependant, j'ai eu la force d'être décent, d'être généreux, du-moins à mon propre compte; et je me suis tenu à de vagues expressions d'amour, dictées à-la-vérité par la plus tendre et la plus ardente passion dont le cœur d'un mortel ait jamais brûlé.

Mais loin d'en être touchée, quoiqu'elle se vît

avec l'homme dont elle avoit reconnu depuis si peu de temps que les soins ne lui déplaisoient pas, et qu'elle avoit quitté avec tant de satisfaction une heure ou deux auparavant, je n'ai jamais vu de douleur plus amère et plus touchante que la sienne, lorsqu'elle est revenue tout-à-fait à elle-même. Elle a invoqué le secours du ciel contre ma trahison; c'est le nom qu'elle a donné à mon amour : tandis que moi, avec les serments les plus solennels, j'ai protesté que ma frayeur avoit égalé la sienne, et que la cause de nos alarmes communes avoit été réelle. Elle m'a conjuré, dans les termes les plus forts et les plus attendrissants, avec un mélange de soupirs et de menaces, de quitter sa chambre et de lui permettre de se cacher à la lumière et à tous les regards humains.

Je lui ai demandé pardon; mais je n'ai pu me défendre de l'offenser; et je lui ai juré plusieurs fois que le jour suivant seroit celui de notre mariage. Elle a regardé apparemment ce langage comme une marque que je pensois à ne plus garder de ménagement. Elle n'a voulu rien entendre, et redoublant ses efforts pour s'arracher de mes bras, avec des reproches interrompus et les plus violentes exclamations, elle a protesté qu'elle ne survivroit pas à ce qu'elle a nommé un traitement si lâche et si infâme. Jetant même ses yeux égarés autour d'elle, comme pour chercher quelque secours à son déses-

poir, elle a découvert une paire de ciseaux fort pointus, sur une chaise peu éloignée de son lit; elle a fait ses efforts pour les prendre, dans le dessein d'exécuter sur-le-champ sa funeste résolution.

La vue d'une si furieuse agitation m'a contenu. Je l'ai suppliée de se rassurer, et de m'écouter un moment, en lui déclarant que je ne pensois point à blesser son honneur. Je me suis saisi des ciseaux, et je les ai jetés dans la cheminée. Enfin, comme elle me conjuroit ardemment de m'éloigner, j'ai consenti à lui laisser prendre une chaise.

Mais quel spectacle cette nouvelle situation m'a-t-elle offert? Ses bras et ses épaules nues! ses mains croisées sur sa poitrine, sans en pouvoir cacher la moitié! un court manteau de lit qui ne me déroboit presque rien! ses jambes et ses pieds ouvertement en proie à mes regards! A-la-vérité, les siens sembloient ne respirer que la vengeance; et ses lèvres répondant à-peine aux mouvements de son indignation, elle faisoit des serments entrecoupés de ne me pardonner jamais. Mais crois-tu, Belford, qu'animé par cette vue, et piqué à mon tour par ses menaces, il m'ait été possible de me modérer long-temps? Je l'ai prise encore une fois dans mes bras; je l'ai serrée avec un nouveau transport. Quand je considère sa délicatesse, j'admire d'où lui est venu tant de force. Elle s'est débattue si furieusement, que je n'ai pas eu besoin d'autre preuve pour m'assurer que sa co-

lère étoit sérieuse. J'ai eu plus de peine à la retenir que je ne puis te le représenter, et je n'ai pu l'empêcher, à-la-fin, de glisser d'entre mes bras pour tomber à genoux. Là, dans l'amertume de son cœur, les yeux attachés sur les miens, les mains levées, les cheveux épars (car sa coiffure de nuit étant tombée dans le débat, sa charmante chevelure s'étoit déployée en boucles naturelles, comme pour cacher officieusement les beautés de son cou et de ses épaules), le sein agité par la violence de ses soupirs et de ses sanglots, comme pour aider ses lèvres tremblantes à plaider pour elle; là, dans cette humble posture, après avoir fait un effort sur sa douleur pour recouvrer le pouvoir de parler, elle a imploré ma compassion et mon honneur, avec cette force d'expression, qui distingue cette admirable fille, dans son langage, de toutes les femmes que j'aye jamais entendues. Regardez-moi, cher Lovelace (ce sont ses propres termes), je vous supplie à genoux de me regarder comme une malheureuse créature, qui n'a que vous pour protecteur, qui n'a que votre honneur pour défense! Par cet honneur, par votre humanité, par tous les serments que vous m'avez faits, je vous conjure de ne me pas rendre un objet d'horreur à moi-même, et pour jamais méprisable à mes propres yeux.

Je lui ai parlé de demain comme du plus heureux jour de ma vie.

Ah! demain. Non, non, a-t-elle repris, si vos vues sont honorables, c'est à-présent, c'est à l'instant qu'il faut le prouver en sortant d'ici. Jamais, jamais, dans la plus longue vie, vous ne pouvez réparer ce que vous me faites souffrir.

Insolent! misérable! infâme!... s'est-elle écriée tout-d'un-coup. Oui, elle a eu l'audace de m'appeler infâme, quoique livrée actuellement à mon pouvoir. Et pourquoi? Parce que, ne pouvant résister au charmant spectacle que j'avois devant les yeux, j'ai saisi sa tête de mes deux mains, et dans le même transport j'ai baisé successivement son cou, ses lèvres, ses joues, son front et ses yeux baignés de larmes, à mesure que cet assemblage de beautés s'offroit à ma vue. Si je suis un infâme, lui ai-je dit en même-temps, si je suis un infâme.... et, ma main devenant plus hardie.... Je me flatte néanmoins de ne l'avoir pas portée trop rudement sur un sein si délicat.... si je suis un infâme....

Elle a déchiré ma manchette, elle s'est arrachée de mon heureuse main, avec une force et une agilité surprenante, dans le moment que je voulois passer l'autre bras autour d'elle... Oui, un infâme, a-t-elle répété, et le plus infâme de tous les hommes! Au secours! au secours! s'est-elle mise à crier d'une voix lamentable; anges du ciel! charitables gens de la maison! N'y a-t-il pas de secours à espérer pour une malheureuse!

Cette résistance ne faisoit qu'irriter mes transports. Je suis donc un infâme, Miss? Suis-je un infâme, dites-vous? et passant les deux bras autour d'elle, je l'ai soulevée jusqu'à mon cœur, dont je ne pouvois contenir l'agitation. Ah! non, non, vous êtes.... et se reprenant : Mais n'êtes-vous pas.... Cependant elle est revenue à me nommer son cher Lovelace. Ses deux mains étoient moins occupées à se défendre qu'à couvrir son sein. Tuez-moi, m'a-t-elle dit d'un air égaré, tuez-moi, si je suis assez odieuse à vos yeux pour mériter ce traitement : j'aurai des graces à vous rendre. Depuis trop long-temps la vie n'est qu'un fardeau pour moi : ou (jetant un regard farouche autour d'elle) donnez-moi seulement les moyens, et je vais vous convaincre sur-le-champ que mon honneur m'est plus cher que la vie. Ensuite, les mains toujours croisées sur sa poitrine, et ses larmes coulant comme deux ruisseaux, elle m'a nommé encore une fois son cher Lovelace; elle m'a promis de me remercier jusqu'à son dernier soupir, si je voulois lui accorder ce qu'elle me demandoit, ou lui épargner de nouvelles indignités.

Je me suis assis; je suis demeuré quelques moments suspendu. Ce n'est point une femme, me suis-je dit à moi-même, c'est un ange que je tiens et que je presse dans mes bras; car je la tenois encore dans l'état où je l'avois relevée. Mais elle

m'est encore échappée, pour retomber aussitôt à genoux. Voyez, monsieur Lovelace... grand Dieu! faut-il que je vive pour éprouver ce barbare traitement! voyez à vos pieds une infortunée *qui* implore votre pitié, et qui, pour l'amour de vous, *est* abandonnée de tout le monde! Ah! n'accomplissez pas l'horrible malédiction de mon père! N'en soyez pas l'instrument comme vous en avez été la cause! Epargnez-moi, épargnez-moi, je vous en conjure! Comment ai-je mérité que vous me traitiez avec cette barbarie? Pour vous-même, pour votre propre intérêt, si ce n'est pas pour celui de mon honneur et de ma vie, comme vous souhaitez *que* le Tout-Puissant ait pitié de vous à votre dernière heure! laissez-vous toucher par mes invocations et par mes larmes.

Un cœur d'acier auroit été pénétré. J'ai voulu aider plus doucement cette chère suppliante à se lever. Elle n'a pas voulu quitter sa posture, si je ne l'assurois, m'a-t-elle dit, que je me rendois à sa prière, et qu'elle pouvoit se lever pour vivre *innocente*. La dureté m'a manqué pour résister plus long-temps. Levez-vous, fille divine, lui ai-je répondu d'une voix altérée par ma propre émotion; soyez ce que vous êtes, et tout ce que vous souhaitez d'être. Mais assurez-moi vous-même que vous me pardonnez tout ce qui s'est passé, et dites-moi que vous continuerez de me regarder du même air

de faveur et de satisfaction qui a fait mon bonheur depuis quelques jours. A cette condition, je me soumets à mon cher tyran, dont l'empire n'a jamais eu tant de force sur moi que dans cet instant, et je vous laisse libre aussitôt.

Puisse le Dieu tout-puissant, m'a-t-elle dit d'un ton passionné, en levant les yeux au ciel avec un regard attendri, écouter vos prières dans vos plus fâcheux moments, comme vous avez écouté les miennes! Laissez-moi donc à-présent. Retirez-vous. Laissez-moi à mes propres réflexions. Ce sera me laisser assez de tourments, et plus que vous n'en devez souhaiter à vos plus cruels ennemis.

Ne me soupçonnez pas d'un dessein prémédité, ma très-chère Clarisse. Tout est arrivé sans avoir été prévu.

Ah! monsieur Lovelace! en poussant un profond soupir.

En vérité, Madame, le feu étoit réel. (Il l'étoit en effet, Belford.) Toute la maison étoit menacée d'être réduite en cendres, comme vous en serez convaincue ce matin par vos propres yeux.

Ah! monsieur Lovelace!

Que l'excès de ma passion, Madame, et le bonheur que j'ai eu de vous rencontrer à la porte de votre chambre dans une attitude si charmante....

Laissez-moi, laissez-moi sur-le-champ! Je vous conjure de me laisser; jetant un œil distrait et

confus, tantôt autour d'elle, tantôt sur elle-même.

Pardonnez-moi, très-chère Clarisse, d'innocentes libertés, que l'excès de votre délicatesse vous fait trouver offensantes.

Ah! laissez-moi! laissez-moi! se regardant encore, et regardant autour d'elle avec une douce confusion. Sortez, sortez : et se remettant à pleurer, elle a fait tous ses efforts pour retirer ses mains, que je n'avois pas cessé de tenir dans les miennes. Que de nouveaux charmes, à-présent que je me les retrace, cette agitation donnoit à chaque partie, à chaque trait du plus beau corps du monde!

Je ne puis sortir, lui ai-je répondu, je ne sortirai point si vous ne prononcez mon pardon. Dites seulement que vous me pardonnez. Dites, ma très-chère vie!

Au nom du ciel, sortez. Laissez-moi le temps de penser à ce que je puis, à ce que je dois.

Ce n'est point assez, mon cher amour. Il faut me dire que je suis pardonné; que vous me verrez demain, comme s'il n'étoit question de rien. Alors je l'ai reprise dans mes bras, espérant, au fond, qu'elle s'obstineroit à me refuser. Mais elle s'est hâtée de répondre : Hé bien, je vous pardonne, misérable que vous êtes!

Quoi? chère Clarisse! C'est avec cette répugnance, avec un mélange de reproche, que vous m'accordez la grace que je vous demande, lorsque je serois le

maître.... et j'ai recommencé à la serrer contre mon sein.

Hé bien! je vous pardonne.

Du fond du cœur?

Oui, du fond du cœur.

Et librement?

Librement.

Et me regarderez-vous demain comme s'il n'étoit rien arrivé?

Oui, oui.

Ce ton, chère Clarisse, me rend l'intention suspecte. Dites-moi que vous me le promettez sur votre honneur.

Eh bien! sur mon honneur. Sortez donc à-présent; sortez, et que jamais.....

Que veut dire ce *jamais*, ma chère vie? Est-ce là pardonner?

Que jamais, a-t-elle repris, cette cruelle scène ne soit rappelée.

J'ai insisté sur un baiser, pour sceller mon pardon; et je me suis retiré comme une véritable dupe, ou, si tu veux, comme le jouet d'une femme. Je me suis retiré d'assez mauvaise humeur. T'attendois-tu à cette conclusion?

Mais je ne me suis pas plus tôt vu dans mon appartement, que, réfléchissant à l'occasion que je venois de perdre, considérant que je n'avois fait qu'augmenter mes propres difficultés et m'exposer à la rail-

lerie des femmes de la maison, qui me reprocheroient une foiblesse si éloignée de mon caractère, je me suis repenti de ma folle pitié, et je suis retourné promptement sur mes pas, dans l'espérance que le trouble où je l'avois laissée ne lui auroit pas permis de fermer si tôt sa porte, et résolu d'exécuter tous mes projets, qu'elles qu'en puissent être les suites. J'ai poussé l'offense asses loin, disois-je en moi-même, pour douter qu'elle m'ait pardonné de bonne foi; et de quelque excès quelle soit capable dans son désespoir, ma dernière ressource sera le mariage pour l'apaiser.

Le ciel m'a puni. J'ai trouvé sa porte fermée. Cependant, comme je l'entendois pousser des soupirs et des sanglots fort violents : Chère Clarisse, lui ai-je dit, en frappant doucement à sa porte, j'ai deux mots à vous dire, les plus agréables que vous ayez jamais entendus de moi. Permettez que je vous parle un instant.

Elle s'est mise en mouvement pour venir à la porte. Je me suis flatté qu'elle alloit ouvrir, et mon cœur a sauté de joie dans cette espérance. Mais elle n'a fait que pousser un autre verrou, pour rendre la barrière plus sûre; et, soit qu'elle n'ait pas eu la force ou la volonté de répondre, elle s'est retirée au fond de son appartement. J'ai repris le chemin du mien, aussi mécontent de moi-même que tu peux te l'imaginer.

Telle étoit ma mine; tel étoit mon complot; et tel est malheureusement tout le fruit que j'en ai tiré.

Je l'aime plus éperdument que jamais. Eh! comment pourrois-je m'en défendre? Cette aventure m'a fait découvrir mille nouveaux sujets d'extravagance et d'idolâtrie. Ah! Belford, Clarisse est un composé de toutes les perfections. Je la crois mortellement offensée; mais ne vois-tu pas que j'ai, pour obtenir grace, un titre que tout le monde m'a refusé jusqu'aujourd'hui? Je veux dire, un fonds réel de sensibilité pour les prières et pour les larmes. Où étoit, dans cette occasion, le *calus,* la cuirasse d'acier, dont on prétend que j'ai le cœur armé? C'est, à-la-vérité, le premier exemple de cette nature, qu'on puisse citer dans l'histoire de ma vie. M'en demandes-tu la raison? C'est que je n'ai jamais trouvé de résistance si sérieuse, ni d'obstacles qui méritent si bien le nom d'invincibles. Quel triomphe son sexe obtient, dans mes idées, par une si belle défense!

A-présent, Belford, si ma charmante peut me pardonner..... Que dis-je, si elle le peut? Elle le doit. Ne l'a-t-elle pas déjà fait sur son honneur? Mon embarras est de savoir comment la chère petite personne remplira cette partie de sa promesse qui l'oblige de me voir demain, comme s'il n'étoit rien arrivé pendant la nuit. Je me figure qu'elle donneroit le monde entier, pour être quitte de notre première entrevue. Le meilleur parti pour elle n'est

pas d'en venir aux reproches. Cependant pourquoi lui donnerois-je ce conseil? La charmante occasion qu'elle m'offriroit! Qu'elle manque à sa parole! Je lui en souhaiterois l'audace. Il lui est impossible de fuir. La voie de l'appel est fermée hors de mon tribunal. Quels amis lui reste-t-il dans le monde, si ma compassion ne se déclare point en sa faveur? D'ailleurs le digne capitaine Tomlinson et l'oncle Jules sauront tout réparer, de quelque nouvelle offense que je puisse me rendre coupable.

A l'égard de tes craintes sur quelque emportement qui pourroit lui faire tourner sa fureur contre elle-même, j'ignore de quoi elle auroit été capable si les ciseaux ou quelque autre instrument s'étoient trouvés sous sa main; mais j'ose dire que, de sang-froid, il n'y a rien de cette nature à craindre d'elle. Un galant homme n'a que trop de peine avec ces vertueuses filles; car je commence à croire qu'il s'en trouve au monde. Il faut bien qu'il y ait quelque chose sur quoi il puisse se reposer; c'est l'attachement même qu'elles ont pour leurs principes. En un mot, je n'appréhende pour celle-ci que la force de sa douleur. Mais c'est un mal, comme tu sais, dont l'action est assez lente, et qui laisse place à de petits accès de joie dans les intervalles.

LOVELACE.

LETTRE CCXVII.

M. Lovelace à M. Belford.

Jeudi, à huit heures du matin.

Sa chambre n'est point encore ouverte. Je ne dois pas m'attendre qu'elle déjeûne avec moi, ni même apparemment qu'elle y dîne. Petite capricieuse! combien de peine elle se cause par ses excès de délicatesse! Toute autre femme n'auroit fait que rire de ce qui s'est passé entre elle et moi. L'idée qu'elle s'en forme ne sert qu'à nous tourmenter tous deux. Qu'en penses-tu, Belford? S'il est vrai qu'elle soit fâchée, ne feroit-elle pas mieux, dans ses propres principes, de ne pas marquer tout le chagrin qu'elle affecte?

Mais qui sait si mes craintes ne vont pas trop loin? Je le croirois volontiers. Elles viennent plutôt de son excessive délicatesse, que d'aucun juste sujet de ressentiment. La première fois, peut-être, elle s'estimera fort heureuse s'il ne lui arrive rien de pis.

La chère personne a été si fatiguée, si effrayée cette nuit, qu'il n'est pas surprenant qu'elle demeure un peu plus long-temps au lit. Je souhaite qu'elle y ait trouvé plus de repos que moi, et qu'un sommeil doux et paisible l'ait disposée à me recevoir

un peu plus tranquillement. Je la vois d'avance; une douce rougeur, un air de confusion. Mais pourquoi de la confusion dans celle qui souffre, tandis que l'offenseur en ressent si peu? Effet prodigieux de l'habitude! On apprend aux femmes que la rougeur relève leurs graces. Elles se forment à rougir. C'est un art qui leur devient aussi facile que celui des larmes. Oui, l'explication me plaît assez : tandis que nous autres hommes, prenant la rougeur, entre nous, pour une marque de mauvaise conscience ou de timidité, nous n'apportons pas moins d'étude à nous en défendre.

Par ma foi, Belford, je suis presque aussi confus de reparoître aux yeux des femmes de cette maison, que ma Clarisse peut l'être de se présenter aux miens. Je n'ai point encore ouvert ma porte, dans la crainte qu'elles ne viennent fondre sur moi. De quel degré de corruption ce sexe n'est-il pas capable? et quelle doit être celle de deux filles qui, ayant eu pour un homme autant de passion que Polly et Sally en ont eu pour moi, ont pu devenir assez insensibles aux tourments de la jalousie, à la mortification de partager ce qu'on aime avec de nouveaux objets, pour souhaiter qu'il leur donne une rivale, et pour faire leur plaisir suprême de voir d'autres femmes réduites à leur niveau? Tu ne saurois te représenter combien Sally même se réjouis-

soit cette nuit, de la seule pensée que l'heure de Clarisse approchoit.

A dix heures.

De ma vie, je n'ai rien désiré avec tant d'impatience que de voir ma charmante. On croit avoir entendu quelque mouvement dans sa chambre.

Dorcas vient de frapper à sa porte, pour lui demander ses ordres. La réponse, c'est qu'on n'a pas d'ordre à lui donner. Elle a demandé à quelle heure le déjeûner doit être prêt. La proposition est refusée, d'une voix basse et chagrine. J'y vais moi-même.

J'ai frappé trois fois à la porte, sans avoir obtenu la moindre réponse. Très-chère Clarisse, ai-je dit enfin, permettez que je m'informe de votre santé. On ne vous a pas vue d'aujourd'hui. Je suis impatient de savoir comment vous vous portez.

Pas un mot. Mais j'ai cru entendre un profond soupir.

Je vous demande en grace, Madame, de monter avec moi au second étage. Vous verrez, avec joie, de quel danger nous sommes heureusement échappés.

Très-heureusement en effet, Belford; car le feu a laissé des traces effrayantes.

Vous ne me répondez pas, Madame! Suis-je indigne d'une parole? Est-ce ainsi que vous tenez votre promesse? Ne m'accorderez-vous pas, pen-

dant quelques minutes, l'honneur de votre compagnie dans la salle à manger?

Elle a toussé, elle a poussé un soupir; c'est toute sa réponse.

Apprenez-moi du-moins l'état de votre santé. Dites-moi que vous vous portez bien. Est-ce là ce pardon qui devoit être le prix de mon obéissance?

Alors, d'une voix foible, mais irritée, elle m'a pressé de quitter sa porte; et sa chaleur croissant à chaque mot, elle m'a donné les noms de misérable, d'inhumain, de barbare, et de tout ce qu'il y a de lâche et de perfide au monde. Quittez ma porte, a-t-elle répété; et n'insultez pas une malheureuse personne à qui vous deviez de la protection plutôt que des outrages.

Voilà donc, Madame, ai-je répondu sans me plaindre de ses injures, le fond que j'ai à faire sur vos promesses! Si les mouvements imprévus, si les éffets du hazard ne peuvent être pardonnés....

Ici, elle s'est écriée : O terrible malédiction d'un père! Je suis donc menacée de te voir accomplir à la lettre! Sa voix se perdant alors dans un murmure qui ne paroissoit point articulé, j'ai eu la curiosité de regarder par le trou de la serrure: je l'ai vue à genoux, le visage et les bras levés vers le ciel, les mains étendues, implorant sans doute le secours d'en haut. Je n'ai pu me défendre de quelque émotion.

Ma très-chère vie, ai-je repris d'un ton plus tendre, accordez-moi quelques moments d'entretien; confirmez le pardon que vous m'avez promis; et puisse la foudre m'écraser à l'instant, si je vous laisse quelque doute sur la sincérité de mon repentir. Je vous quitterai ensuite pour tout le jour; et demain je ne me présenterai à vous qu'avec les articles prêts à signer, et la permission obtenue; ou, si je ne l'obtiens point, avec un ministre qui nous en tiendra lieu. Daignez me croire une fois. Lorsque vous aurez vu la réalité du danger, qui est devenu la malheureuse occasion de votre ressentiment, vous jugerez moins mal de moi. Enfin, je vous conjure d'exécuter votre promesse, à laquelle vous me permettrez de dire que je me suis fié assez généreusement.

Je ne puis vous voir, m'a-t-on répondu; et plût au ciel que je ne vous eusse jamais vu! Si je vous écris, c'est tout ce que je suis capable de prendre sur moi.

Que votre lettre, ma chère vie, soit donc une confirmation de votre promesse. Je me retire dans cette espérance.

Elle vient de sonner pour Dorcas.

Elle n'a fait qu'entr'ouvrir sa porte; et la tenant d'une main, elle a passé le bras pour donner sa lettre à Dorcas. J'ai demandé à cette fille dans quel

état elle l'avoit trouvée. Vêtue, m'a-t-elle dit, détournant le visage, et ne pouvant retenir ses soupirs. Adorable créature! J'ai baisé le pain à cacheter de sa lettre, qui étoit encore humide. Voici ce qu'elle contient, mais sans adresse, sans *Monsieur*, ou M. Lovelace :

« Je ne puis vous voir; et je ne vous verrai pas » si je n'y suis forcée. Il n'y a point de termes qui » puissent exprimer la douleur que je ressens de » votre bassesse et de votre ingratitude. Malheu» reusement pour moi, les circonstances ne me » permettent d'espérer que par vous le moyen de » me réconcilier avec ceux qui auroient été mes » protecteurs naturels contre de tels outrages; ce » motif est le seul qui puisse me retenir un mo» ment de plus dans cette maison. Mais si j'ai » quelque relation avec vous, ce ne sera plus que » par écrit. Vous êtes le plus vil et le plus détes» table de tous les hommes. Par où ai-je mérité vos » indignes traitements? N'en parlons plus : mais, » pour votre propre intérêt, ne souhaitez pas de me » voir d'une semaine entière.

» Clarisse Harlove ».

Ainsi, Belford, tu comprends que j'ai beaucoup d'obligation à l'histoire de Tomlinson et de l'oncle. Dans quel joli embarras je me suis jeté moi-même! Si César eût été aussi fou, il n'auroit jamais passé le

Rubicon. Mais, après l'avoir passé, s'il eût pris le parti de la retraite, intimidé par un édit du Sénat, la belle figure qu'il auroit faite dans l'histoire! Je ne devois pas ignorer que l'entreprise d'un vol mérite d'être punie comme le vol même.

Mais ne la pas voir d'une semaine entière! Cette petite personne! N'admires-tu pas comme elle me prévient sur chaque article? Le contrat est achevé, prêt à signer, demain, ou le jour d'après au plus tard. La permission avec le ministre, ou le ministre sans la permission, ne sont pas moins sûrs dans l'espace de vingt-quatre heures. Les arrangements de Pritchard ne se feront point attendre. Tomlinson ne demande qu'à paroître, avec une réponse favorable de M. Jules Harlove. Cependant ne la pas voir d'une semaine entière! Ce cher amour! Son bon ange l'auroit-il quittée pour une semaine? C'est ce qu'elle craint peut-être. Mais que servent les craintes? Apprends, ma charmante, qu'avant la fin de ta semaine, je suis bien trompé si je n'achève mon triomphe.

Ce qui me chagrine le plus, c'est qu'une si excellente fille s'expose à manquer de parole. Fi! fi! Mais je considère que personne n'est absolument parfait. L'erreur est une foiblesse humaine, pourvu qu'on n'y persévère pas; et je me flatte que ma charmante ne peut rien avoir d'*inhumain*.

LOVELACE.

LETTRE CCXVIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Aux Armes du Roi, dans Pall-mall *, jeudi après-midi.

Avant mon départ, nous nous sommes écrit plusieurs billets, par l'entremise de Dorcas; ce qui m'a autorisé à mettre son nom de mariage pour adresse. Elle a refusé d'ouvrir sa porte pour recevoir les miens, dans la crainte apparemment que je n'y fusse moi-même. Dorcas s'est vue forcée de les faire passer sous la porte, et de recevoir les siens par la même voie. Je les ai fait copier pour ton amusement. Tu peux les lire ici, si tu veux :

A madame LOVELACE.

« En vérité, ma très-chère vie, vous poussez le » ressentiment trop loin. Les femmes de la maison » nous supposent mariés. Que penseront-elles d'une » si étrange délicatesse? Mes libertés ne sont-elles » pas innocentes? L'occasion n'est-elle par venue

* Noms d'une auberge et d'une rue de Londres.

» du hazard? Songez que c'est vous exposer vous-» même. Jusqu'à-présent elles ignorent ce qui s'est » passé : et que s'est-il passé, en effet, pour justifier » une si vive colère? Je suis sûr que vous ne vou-» driez pas me donner sujet, en manquant à votre » promesse, de conclure qu'il ne pouvoit m'arriver » rien de plus fâcheux si j'avois refusé de vous obéir.

» Je me repens de bonne foi d'avoir blessé votre » délicatesse. Mais un incident si peu prévu doit-il » m'attirer des noms si choquants? Le plus vil et » le plus détestable de tous les hommes! Ces termes » son bien durs; et de la plume d'une personne » adorée.

» Si vous preniez la peine de monter au second, » vous seriez bientôt convaincue que, tout détes-» table que je suis à vos yeux, je n'ai point eu de » part à l'événement.

» Permettez que j'insiste sur la nécessité de vous » voir, pour recevoir votre avis sur quelques-uns » des points que nous traitâmes hier au soir. Tout » ce qui n'est pas nécessaire est de trop. Je réclame » le pardon que vous m'avez promis, et j'attends la » liberté de vous le demander à genoux. Un quart-» d'heure suffira, dans la salle à manger, et je vous » quitte pour le reste du jour. Ne refusez pas cette » grace à mon repentir : il est aussi sincère que mes » adorations.

» Lovelace ».

A M. Lovelace.

« Je ne vous verrai point. Je ne puis vous voir.
» Je n'ai point d'avis à vous donner. La Provi-
» dence décidera de mon sort.

» Plus je réfléchis sur votre bassesse, sur votre
» ingrate et cruelle bassesse, plus je sens croître
» mon ressentiment.

» Vous êtes la dernière personne du monde dont
» je voulusse prendre le sentiment sur ce qui passe
» ou ne passe pas les bornes, en matière de décence.

» C'est un tourment pour moi de vous écrire.
» C'en est un de penser à vous. Cessez donc de me
» presser. Encore une fois, je ne vous verrai point.
» Depuis que vous m'avez rendue vile à moi-même,
» je compte pour rien l'opinion d'autrui.

» Clarisse Harlove ».

A madame Lovelace.

« C'est votre promesse, Madame, que je vous
» rappelle encore; et je vous demande la permis-
» sion de vous dire que j'insiste sur son exécution.
» Souvenez-vous, très-chère Clarisse, qu'une faute
» n'est pas justifiée par l'exemple. C'est manquer de
» délicatesse que de la pousser à l'excès. Je ne puis
» rien me reprocher qui mérite un ressentiment si

» vif. Il est vrai que la violence de ma passion peut
» m'avoir emporté au-delà des bornes; mais, s'il
» m'est permis de le faire valoir, l'empire que j'ai
» pris sur moi, pour vous obéir, mérite un peu de
» considération.

» Vous me défendez de paroître devant vous,
» pendant toute une semaine. Si vous ne me par-
» donnez point avant le retour du capitaine Tom-
» linson, qu'aurai-je à lui dire?

» Je vous demande, encore une fois, un mo-
» ment d'entretien dans la salle à manger. En vé-
» rité, Madame, il est nécessaire que je vous voye.
» J'ai besoin de vous consulter sur la permission
» ecclésiastique et sur d'autres points de la même
» importance. Comment les expliquer au travers
» d'une porte, lorsque les femmes de la maison
» nous croyent mariés?

» Au nom du ciel, accordez-moi votre pré-
» sence pour quelques instants. Je vous laisse en
» liberté le reste du jour.

» Si je dois obtenir grace, suivant votre pro-
» messe, vous vous épargnerez des peines en ces-
» sant de la différer. Vous en épargnerez de
» mortelles au plus affligé de tous les hommes.

» LOVELACE ».

A M. Lovelace.

« Votre obstination à me chagriner ne changera
» rien à mes résolutions. J'ai besoin de temps,
» pour considérer si je ne dois pas renoncer absolument à vous. Dans la disposition où je suis
» actuellement, mon sincère désir est de ne vous
» revoir jamais. S'il vous reste quelque ombre de
» faveur à vous promettre de moi, vous ne la
» devez qu'à mes espérances de réconciliation avec
» mes véritables protecteurs. Ne me parlez pas
» des suites. Elles ne me touchent plus. Je me hais
» moi-même. A qui dois-je d'autres sentiments ?
» N'est-ce pas à l'homme qui est capable d'avoir
» formé un noir complot pour déshonorer ses
» propres espérances, et pour couvrir d'opprobre
» une fille infortunée, après lui avoir fait perdre
» l'estime et l'affection de tous ses amis ?

» Clarisse Harlove ».

A madame Lovelace.

« Madame,

» Je vais de ce pas à l'officialité ; et je continuerai sur chaque point, comme si je n'avois pas
» eu le malheur de vous avoir déplu. L'unique réflexion sur laquelle j'insiste, c'est que, malgré la

» faute où je me suis laissé emporter par l'excès » de ma passion, l'obéissance que j'ai eue pour vos » ordres, dans un moment où peu d'hommes au» roient été capables de cet effort sur eux-mêmes, » m'autorise à vous demander l'exécution de cette » promesse solennelle que vous avez accordée à » ma soumission.

» Je pars avec l'espérance de vous trouver, à » mon retour, dans une disposition plus favorable, » et j'ose dire plus juste. Soit que la permission » ecclésiastique me soit accordée ou non, je vous » demande en grace que demain soit le jour qu'il » vous a plu de nommer *bientôt*. Il expiera toutes » les fautes, en me rendant le plus heureux des » hommes. Les articles sont prêts, ou le seront ce » soir. Que le ressentiment, Madame, ne vous jette » pas dans un chagrin si peu proportionné à l'of» fense. Ce seroit nous exposer tous deux à l'éton» nement de nos hôtesses, et, ce qui est beaucoup » plus important pour nous, à celui du capitaine » Tomlinson. Mettons-nous en état, je vous en » supplie, Madame, de pouvoir l'assurer que nous » ne sommes plus qu'un.

» Comme les apparences ne me promettent pas » l'honneur de dîner avec vous, je ne reviendrai » point au logis avant le soir. Alors je m'attends » (vos promesses, Madame, autorisent ce terme) » à vous trouver dans la résolution de rendre heu-

» reux demain, par votre consentement, votre
» adorateur passionné,

» LOVELACE ».

Quel plaisir, Belford, je m'étois promis à jouir de la douce confusion où je m'attendois à la trouver, dans la chaleur ressente de l'aventure! Mais elle me verra : rien ne peut la dispenser de me voir à mon retour. Il seroit plus avantageux pour elle, et peut-être pour moi, qu'elle n'eût pas fait tant de bruit à l'occasion de rien. Elle m'a mis dans la nécessité de nourrir ma colère, pour ne me pas laisser surprendre par la compassion. Quelque sujet qu'on ait de se plaindre, l'amour et la compassion ne se séparent pas facilement; au-lieu que la colère change en ressentiment ce qui deviendroit pitié sans elle. Rien ne paroît aimable dans ce qui nous déplaît entièrement.

J'avois donné ordre à Dorcas de lui dire, en mettant mon dernier billet sous la porte, que j'espérois un mot de réponse avant que de sortir. Elle a répondu de bouche : « Dites-lui que peu m'importe » s'il sort, et que je ne prends pas plus d'intérêt à » tous ses desseins ». Pressée encore une fois par Dorcas, elle a répété qu'elle n'avoit rien de plus à dire.

Je ne suis pas sorti sans m'être approché doucement de sa porte : je l'ai vue par la serrure, à genoux au pied de son lit, la tête et le sein penché sur le

lit, les mains étendues, poussant des sanglots que j'entendois à cette distance, comme dans les douleurs d'une mortelle agonie. Ma foi, Belford, j'ai le cœur trop sensible à la pitié : la réflexion est mon ennemie. Divine fille! que nous nous sommes vus heureux pendant quelques jours! Pourquoi ne le sommes-nous plus? Mais le cœur de Clarisse est la pureté même. Et quel plaisir, après tout, puis-je prendre à tourmenter....? En vérité, dans la disposition où je suis, je ne dois pas me fier à moi-même.

Pour me désennuyer, en attendant ici Mowbray et Mallory, qui doivent me faire obtenir la permission, j'ai tiré les papiers que j'avois sur moi, et ta dernière lettre est le premier qui s'est présenté. Je t'ai fait l'honneur de la relire. Elle m'a remis devant les yeux le sujet sur lequel je n'osois me fier à mes réflexions.

Je me souviens que, dans sa réponse à mes articles, cette chère fille observe que *la condescendance n'est point une bassesse*. Qui entend mieux qu'elle à vérifier cette maxime? Il est certain que la condescendance renferme de la dignité. J'ai toujours remarqué de la dignité dans la sienne; mais une dignité adoucie par les graces, car elle n'y a jamais mêlé d'orgueil, ni d'air insultant, ni la moindre affectation de supériorité. Miss Howe, qui la

connoît mieux que personne, m'a toujours dit que c'étoit le fond de son caractère.

Je pourrois lui enseigner la conduite qu'elle auroit à prendre, pour me fixer éternellement dans ses chaînes. Elle sait qu'il lui est impossible de fuir; elle sait que tôt ou tard il faut qu'elle me revoye, et qu'elle se feroit un mérite d'en avancer l'heure. Je lui passerois volontiers son ressentiment; non que je croye l'avoir mérité de toute autre qu'elle, pour quelques libertés innocentes, mais parce qu'il convient à son caractère de s'en ressentir. Si je voyois seulement plus d'amour que d'horreur pour moi dans ses injures; si elle étoit capable de feindre, oui de feindre seulement, qu'elle croit le feu réel, et que tout ce qui l'a suivi n'est que l'effet du hazard; de se réduire à de tendres plaintes, à quelques reproches de l'avantage que j'ai tiré de l'avoir surprise; enfin de paroître persuadée qu'elle n'a pas d'autres suites à redouter, et qu'elle peut se fier généreusement à mon honneur (le pouvoir, Belford, est jaloux de la confiance), je crois que je prendrois le parti de finir toutes les épreuves et de la conduire à l'autel.

Cependant, après une démarche si hardie du côté de Tomlinson et de l'oncle, au milieu du succès..... Ah! Belford, dans quel embarras j'ai trouvé le secret de nous jeter tous deux! Que cette maudite aversion pour le mariage a mis de confusion dans

toutes mes vues! De combien de contradictions m'a-t-elle rendu coupable?

Avec quelle satisfaction je tourne les yeux sur quelques jours que je lui ai fait passer heureusement! Mon bonheur, sans doute, mon propre bonheur auroit été plus pur, si j'avois pu renoncer à toutes mes inventions, et traiter avec elle d'aussi bonne foi qu'elle le méritoit.

Si cet accès d'humeur me dure seulement jusqu'à demain (il s'est déjà soutenu deux heures entières, et je crois prendre plaisir à le fortifier), je m'imagine que tu recevras ma visite ou que je te presserai de me venir trouver, pour délibérer avec toi sur tout ce qui se passe dans mon cœur.

Mais je crains qu'elle ne se défie de moi. Elle ne prendra point confiance à mon honneur. Ici le moindre doute est défiance. Elle ne m'aime point assez pour me pardonner généreusement. Elle est si supérieure à moi! Comment puis-je lui pardonner un mérite si mortifiant pour mon orgueil? Elle pense, elle sait qu'elle est au-dessus de moi. Ne me l'a-t-elle pas dit à moi-même? Miss Howe le croit aussi : et toi, mon intime, mon fidèle ami, tu es de la même opinion. Je la crains autant que je l'aime. Comment ma fierté soutiendra-t-elle ces réflexions? Ma femme si supérieure à moi! Moi, réduit au second rang dans ma famille! M'apprendras-tu à soutenir cette idée?

Ne me dis pas qu'avec toute son excellence et ses perfections, c'est à moi, c'est à son mari qu'elle appartiendra. Erreur! impossibilité! N'est-ce pas moi qui serai à elle, plutôt qu'elle à moi? Chaque témoignage que je recevrai de sa soumission ne sera-t-il pas une véritable condescendance, un triomphe qu'elle aura remporté sur moi? Il faudra donc regarder comme une grace, qu'elle m'épargne son mépris, qu'elle supporte mes foibles, qu'elle se contente de m'humilier par un regard de compassion? C'est une fille des Harloves qui jouira de cet ascendant sur le dernier des Lovelaces! M'en préserve *le* ciel!

Mais que dis-je? n'ai-je pas sans cesse cette divine créature devant les yeux, avec tous ses charmes, avec la droiture et la pureté de son cœur? Puis-je écarter un moment l'image de cette dernière nuit; ses combats, son courage, ses cris, ses larmes, ses reproches, ses sentiments, qui répondent avec tant de grandeur et d'éclat au caractère qu'elle a soutenu depuis le berceau?

Que d'avantages je te donne ici sur moi! Au fond, ne lui ai-je pas toujours rendu justice? Pourquoi me chagrines-tu donc par ton impertinente morale? Cependant je te pardonne, Belford; car je suis capable de tant de générosité en amour, que je consentirois plutôt à me voir condamné de tout le monde, qu'à devenir l'occasion de la moindre tache dans le caractère de ce que j'aime.

Cette chère personne m'a dit un jour qu'il y avoit un mélange surprenant dans le mien. Les deux fières beautés m'ont donné le nom de *diable* et de *Belzébuth* dans leurs lettres. Je serois effectivement un Belzébuth, si je n'avois pas quelques qualités supportables.

Mais, s'il faut en croire miss Howe, *le temps des souffrances est la saison brillante* de ma belle. Elle n'a donc fait, jusqu'à-présent, que briller avec moi.

Elle me traitoit d'*infâme*, il n'y a pas deux heures. A quoi se réduit le fond de l'argument? Si je n'avois pas un peu mérité le nom d'infâme, dans le sens qu'elle donne à ce mot, elle mériteroit moins celui d'ange.

Ah! Belford, Belford, cette entreprise nocturne m'a rendu fou, m'a perdu sans ressource. Comment la chère personne peut-elle dire que je l'aye avilie à ses propres yeux, lorsque sa vertu et son ressentiment l'ont tant exaltée aux miens?

Mais de quelle étrange rapsodie t'ai-je entretenu? A quoi dois-je l'attribuer? Viendroit-elle du lieu où je suis, ou plutôt de ce que je ne suis plus chez la Sinclair? Mais si cette maison est infectée, comment ma charmante a-t-elle échappé à la contagion?

Je change de style. Il faut voir quelle sera sa conduite à mon retour.

Cependant je commence à craindre déjà quelque foiblesse, quelque petite altération; car je sens renaître un doute. Pour son propre intérêt, dois-je souhaiter qu'elle me pardonne facilement ou avec peine?

Il y a beaucoup d'apparence que j'obtiendrai la permission.

J'ai fait des réflexions plus libres sur chaque point contesté entre ma belle et moi; et toutes mes difficultés sont évanouies. Ce qui m'a déterminé si promptement, c'est que je crois avoir pénétré ses vues, dans cette distance où elle prétend me tenir pendant une semaine entière. Elle veut se donner le temps d'écrire à miss Howe, pour réveiller son maudit systême, et se procurer les moyens de me quitter en renonçant tout-à-fait à moi. A-présent, Belford, si je n'obtiens pas la liberté de la voir à mon retour, si je suis refusé avec hauteur, si l'on insiste sur une semaine d'absence, je croirai ma conjecture certaine, et je demeurerai convaincu que son amour du-moins doit être bien foible, pour écouter une vaine délicatesse, dans le temps que les médiateurs de la réconciliation n'attendent que ses ordres : c'est l'idée qu'elle doit en avoir. Alors je me rappellerai toutes ses rigueurs et tous ses caprices, je relirai les lettres de miss Howe, je lâcherai la bride à mon aversion pour les entraves du

mariage, et je me rendrai maître d'elle à mon gré.

Cependant je me flatte encore que ce soir je la trouverai mieux disposée; que la menace d'une semaine d'éloignement lui est échappée dans la chaleur de sa passion, et qu'elle conviendra que j'ai autant de reproches à lui faire pour m'avoir manqué de parole, qu'elle croit m'en devoir pour avoir troublé la paix. Il me revient quatre vers, qui paroissent faits exprès pour demander cette grace à l'amour. Je les répéterai dévotement dans ma chaise, en retournant bientôt au logis.

LOVELACE.

LETTRE CCXIX.

M. Lovelace à M. Belford.

Lundi au soir, 8 juin.

MALÉDICTION! fureur! désespoir! Ton ami est perdu, trahi, assassiné! Clarisse a disparu! Clarisse est partie, c'en est fait; absolument partie!

Non, tu ne sais pas, tu ne peux concevoir les tourments qui me déchirent le cœur! Que faire? Que résoudre? O Dieu! Dieu! Dieu!

Et toi, bourreau, qui t'es efforcé d'affoiblir mes résolutions, tu t'en crois quitte pour demeurer muet et tranquille!

Mais il faut que je t'écrive, ou que la fureur me fasse courir les rues. Je suis hors de moi, j'ai l'air d'un insensé depuis deux heures; dépêchant des messagers à chaque poste, à chaque voiture, à chaque hôtellerie, à chaque maison, avec des billets que j'ai fait répandre à plus de cinq milles à la ronde.

Petite hypocrite! Qui ne se seroit pas cru sûr d'elle? Ne connoissant pas une ame dans toute la ville! Une traîtresse sans expérience, qui m'avoit déclaré, dans son premier billet, que l'espoir d'une réconciliation avec sa famille lui ôtoit l'idée de me quitter! Malédiction sur ses artifices! J'avois la folie d'attribuer à sa délicatesse, à sa modestie, la peine qu'elle avoit à me regarder en face, après quelques libertés innocentes; tandis qu'impudemment, oui impudemment, toute Clarisse qu'elle est, elle cherchoit les moyens de me dérober le plus précieux trésor dont j'eusse jamais acquis la propriété; acquis par un pénible et long esclavage, par quantité de combats contre les bêtes féroces de sa famille, mais sur-tout contre un *moulin à vent* * de vertu, dont la seule attaque m'a coûté un million de parjures, et qui, de ses maudites aîles, m'a jeté plus d'un mille et demi au-delà de toute espérance!

O démon d'amour! car je ne te connois plus pour un Dieu; que t'ai-je fait, pour avoir mérité

* Allusion au combat de Don Quichotte de la Manche.

cette cruelle vengeance? N'ai-je pas toujours été l'ennemi de la froide vertu? Misérable idole! car si tu ne feins pas de me tromper pour me servir mieux, tu dois être sans pouvoir; qui fléchira désormais le genou devant tes autels? Puissent tous les cœurs audacieux te mépriser, te détester, renoncer à toi, comme je fais solennellement!

Mais de quoi servent mes imprécations et mes fureurs?

Mon étonnement, c'est qu'elle ait pu trouver le moyen de fuir, tandis que toutes les femmes de la maison avoient entrepris de la garder. Jusqu'à-présent, je n'ai pas eu la patience de les entendre, ni d'en laisser paroître une devant moi. Je suis sûr d'un point, sans lequel je ne l'aurois pas amenée ici, c'est qu'il n'y a personne, dans cette maison, qui puisse être corrompu par le goût du bien ou par les remords. Le plus grand sujet de joie qui pût arriver à toutes ces malheureuses seroit de voir cette fière beauté réduite à leur niveau. Mon fripon de valet, qui étoit aussi chargé de sa garde, est un instrument si propre à mes vues, qu'il se plaît au mal pour l'amour du mal même. Qu'il entre de la méchanceté dans mes ordres, c'est une raison de plus pour me garantir son exactitude et sa fidélité. Cependant il est heureux de ne s'être pas trouvé dans mon chemin, lorsque j'ai reçu la fatale nouvelle.

L'infâme étoit allé aux enquêtes, dans la résolution, à ce que j'entends, de ne pas revenir, et de ne jamais reparoître devant moi, s'il n'a rien d'elle à m'apprendre. Tous les domestiques hors de condition qu'il a pu découvrir, sont employés de toutes parts à la même recherche.

Dans quelle vue avois-je amené ici cette fille angélique (car c'est un nom que je ne puis lui refuser)? N'étoit-ce pas pour lui rendre l'honneur qu'elle mérite? Par ma foi, Belford, j'étois résolu..... mais tu sais par où j'aurois souhaité de commencer. A-présent, que j'étois si déterminé en sa faveur, qui sait dans quelles mains elle peut être tombée?

Cette idée confond mes sens et trouble absolument ma raison. Sans guide, sans secours, dans des lieux qu'elle ne connoît pas, quelque misérable, pire que moi, qui n'aura pas pour elle la moitié de mes adorations, peut l'avoir arrêtée, s'être prévalu de son embarras..... Que je périsse mille fois, Belford, si plus d'une hécatombe d'innocentes (puisque c'est le nom qu'on donne à ces petites pestes) n'expie les promesses violées et les noirs artifices de cette impitoyable fille!

Etant revenu au logis, avec des résolutions qui lui étoient si favorables, juge dans quels transports m'a jeté la première nouvelle de son évasion, quoiqu'elle ne m'ait été racontée qu'avec des exclama-

tions interrompues. Je ne sais ni ce que j'ai fait, ni ce que j'ai dit. Mon premier mouvement me portoit à tuer quelqu'un. J'ai volé d'une chambre à l'autre; tandis que tout le monde me fuyoit, à l'excéption d'une vieille servante, qui m'a fait en tremblant un récit fort mal conçu. J'ai accusé tout le monde de perfidie et de corruption; et, dans ma première furie, j'ai menacé de poignarder jeunes et vieilles, à mesure qu'elles tomberoient entre mes mains.

Dorcas continue de se tenir enfermée sous sa clef. Sally et Polly n'ont point encore osé paroître. L'infâme Sinclair..... Mais j'entends venir cet odieux monstre. Elle frappe à ma porte, quoiqu'elle soit entr'ouverte, pour se donner le temps, sans doute, d'assurer sa contenance, ou pour me laisser celui de prendre un peu de modération.

Quel état désespéré que celui d'un homme qui ne peut que se détester lui-même et regarder les autres avec horreur; tandis que la cause de sa rage subsiste, que le mal croît par la réflexion, et que le temps ne sert qu'à le rendre plus insupportable! De quelles imprécations j'ai chargé la vieille furie!

Elle est actuellement devant moi. Je ne daigne pas l'écouter, ni jeter les yeux sur ses contorsions. Que la tristesse, jointe à la laideur, rend un visage odieux! Au-lieu de toucher ma compassion, le sien

n'est propre qu'à confirmer ma haîne; tandis que la beauté affligée reçoit un nouvel éclat de ses larmes : et c'est un spectacle qui a toujours fait les délices de mon cœur.

Quelle excuse ! Que me diras-tu pour te justifier ? N'est-elle pas partie ? N'est-elle pas perdue pour moi ? Mais avant que je perde tout-à-fait l'esprit, avant que je fasse ruisseler le sang dans cette maison, raconte-moi tout ce qui s'est passé.

Je viens d'entendre son récit. Ruse, imposture, misérable artifice, dans une fille du caractère de Clarisse. Mais ce sexe est l'art même. Voici tout l'éclaircissement que j'ai pu tirer du vieux monstre :

A-peine étois-je sorti de sa maison, que Dorcas ayant appris mon départ à la *Syrène* (je t'en prie, Belford, laisse-moi la satisfaction de lui donner des noms injurieux), et lui ayant dit que j'étois allé à l'officialité, d'où j'avois averti que j'irois au *Cocotier* ou *aux Armes du Roi*, afin qu'on pût m'y renvoyer le conseiller Williams et ceux qui pourroient me demander dans mon absence, elle l'a pressée de prendre quelque rafraîchissement. La perfide étoit noyée dans ses pleurs, lorsqu'elle a permis à Dorcas d'entrer dans sa chambre. Elle a refusé de boire et de manger. Ses soupirs auroient fait croire qu'elle étoit au dernier moment de sa vie. Fausse douleur. C'est la douleur humble et muette qui mérite de la

pitié. Sous ces trompeuses apparences, n'étoit-elle pas occupée de ma ruine et du dessein de m'enlever tout ce que j'avois de précieux au monde?

Cependant, étant résolue de ne me pas voir au moins d'une semaine, elle s'est fait apporter quelques biscuits et une caraffe d'eau. Elle a dit à Dorcas, que c'étoit tout ce qu'elle vouloit prendre dans cet intervalle, et qu'elle la dispensoit de son service. L'artificieuse créature! Feindre, comme tu vois, de faire des provisions pour un siége de huit jours! Mais est-elle partie! Est-il possible qu'elle soit partie! Ah! quel triomphe pour miss Howe! Cependant, je conseille à cette petite furie de veiller sur elle-même. Si c'est elle qui a l'audace de la recevoir, le sort me prépare une abondante réparation. Je trouverai le moyen de les enlever toutes deux.

Le fil de ma narration m'échappe. Mais au diable le fil et les liaisons! C'est le désordre qui convient aux insensés; et mon parti sera de perdre la raison.

Dorcas a consulté la misérable Sinclair. Elle a demandé si elle devoit obéir. « N'y manquez pas, » lui a dit ce vieux serpent; M. Lovelace saura ce » qu'il doit faire, lorsqu'il sera résolu de la voir ». Elle a joint seulement une bouteille de vin d'Espagne aux provisions.

Cette facilité a rendu la belle si obligeante, qu'elle s'est laissé persuader de monter au second, pour observer les ravages du feu. Non-seulement

elle en a paru effrayée; mais après avoir confessé qu'elle s'étoit défiée de quelque artifice, elle a reconnu que le danger avoit été réel. Ce langage a fait naître la confiance dans toute la maison. Chacun rioit seulement en soi-même, de l'expédient puéril qu'elle s'avisoit d'employer pour marquer son ressentiment. Sally, faisant toujours le bel esprit, a dit, qu'après tout, M. Lovelace auroit tort *de quereller pour du pain et de l'eau.*

Pour moi, ce qui paroissoit puéril à toutes ces misérables, m'auroit fait soupçonner dans une fille si sensée, ou quelque aliénation d'esprit, après l'aventure de la nuit précédente, ou la vérité de son dessein; puisque, suivant ses propres suppositions, notre mariage devoit être célébré dans le cours de la semaine qu'elle prétendoit vouloir passer sans me voir.

Après avoir paru tranquille pendant quelques moments, elle a chargé mon valet de porter chez Wilson une lettre adressée à miss Howe, et de s'informer s'il n'y en avoit pas pour elle. Il a gardé cette lettre; et feignant d'avoir exécuté ses ordres, il est revenu lui dire qu'il n'avoit rien trouvé chez Wilson.

Elle lui a commandé alors de porter à l'officialité une autre lettre, qu'elle lui a remise pour moi. Tous ces ordres ont été donnés sans aucune apparence de trouble ou d'empressement. Cependant

elle paroissoit fort grave, et souvent elle portoit son mouchoir à ses yeux.

Will a feint d'exécuter cette commission comme la première. Mais quoique le misérable ait eu l'esprit de se défier de quelque chose, en recevant un second ordre de sortir, et pour m'apporter une lettre, à moi qu'elle avoit refusé de voir; les femmes, auxquelles il a communiqué ses soupçons, l'ont traité de visionnaire, sur-tout Dorcas, qui les assuroit que sa maîtresse étoit trop abattue pour former des entreprises hardies, et qu'elle lui croyoit même la tête un peu affoiblie par le jeûne et la douleur. D'ailleurs elles se reposoient toutes sur son peu d'expérience, sur la candeur de son naturel, sur ce qu'elle n'avoit pas marqué le moindre dessein de faire venir un carrosse ou une chaise, comme il lui étoit arrivé plus d'une fois, mais encore plus, sur les préparatifs qu'elle avoit faits pour ce que j'ai nommé son siége. Will est sorti pour garder les apparences: cependant il s'est hâté de retourner. Ses soupçons n'étoient pas diminués. Il n'oublioit pas non plus que je lui ai recommandé souvent de ne pas s'en rapporter à ses propres idées, lorsqu'il a des ordres positifs; et si quelque circonstance, que je n'ai pu prévoir, lui fait naître du doute, de s'attacher littéralement à les suivre, comme le seul moyen de justifier sa conduite.

C'est dans un intervalle si court qu'il faut qu'elle se

soit échappée; car, immédiatement après le retour de Will, on a fermé soigneusement la porte de la rue et celle de la cour. La vieille et ses deux nymphes ont pris ce temps pour aller faire un tour au *jardin*; Dorcas est montée au second; et Will, craignant que son absence ne parût trop courte, s'est retiré dans la cuisine, pour éviter de se faire voir ou de se faire entendre.

Il ne s'étoit passé qu'une demi-heure, lorsque Dorcas, appréhendant, dit-elle, que sa maîtresse ne fût capable d'entreprendre quelque chose contre elle-même, dans l'humeur sombre où elle se *souvenoit* de l'avoir laissée, est descendue, par un *simple* mouvement de curiosité, pour jeter les yeux au travers de la serrure. Elle y a trouvé la clef. Comme rien n'étoit moins ordinaire, sa surprise l'a fait frapper deux ou trois fois; et n'entendant point de réponse, elle a ouvert. Madame, Madame, appelez-vous? Elle la supposoit dans son cabinet.

Rien ne se faisant entendre, elle est entrée; elle n'a trouvé personne. Dans le premier étonnement, elle a couru vers la salle à manger, dans mon appartement, dans tous les cabinets; l'imagination remplie de sa crainte, qui lui représentoit déjà quelque fatale catastrophe. Enfin, ne la trouvant nulle part, elle est descendue au jardin, elle a demandé à la vieille et aux nymphes si elles avoient vu Madame.... Hé bien, Madame est partie; Madame a disparu.

Nous sommes sûres, ont-elles répondu toutes ensemble, qu'elle ne peut être sortie de la maison.

Dans un instant, tout a paru bouleversé, en haut, en bas, depuis les greniers jusqu'aux caves; chacun criant, dans cette confusion : Comment oserons-nous paroître devant lui? Will a répété vingt fois qu'il étoit un homme mort. Il a fait des reproches; il en a reçu. L'un accusoit l'autre; tout le monde cherchoit à s'excuser.

Après avoir visité inutilement toute la maison et recommencé dix fois leurs recherches, ils se sont avisés d'aller à toutes les chaises, à tous les carrosses, qui étoient depuis une heure aux environs, et de demander aux porteurs et aux cochers s'ils n'avoient pas vu une jeune personne dont ils décrivoient la figure. Ces informations leur ont procuré quelque lumière; seul rayon d'espérance qui me soutient contre le dernier désespoir.

Un porteur a dit qu'un peu avant quatre heures il avoit vu sortir de la maison une jeune fille de cette figure, avec un air de précipitation et de frayeur, tenant à la main un petit paquet lié dans un mouchoir; qu'il l'avoit fait observer à son compagnon, qui s'étoit offert à la porter, sans avoir reçu d'elle aucune réponse : que c'étoit une fort jolie personne, et qu'il lui croyoit un mauvais mari, ou des parents de mauvaise humeur, parce qu'elle paroissoit avoir les yeux gros de larmes : sur quoi un troi-

sième porteur a remarqué que ce pouvoit être quelque colombe échappée du parc. La vieille, en me faisant ce récit, s'est emportée contre l'infâme vilain, qu'elle souhaiteroit, m'a-t-elle dit, de pouvoir retrouver. Elle avoit cru sa réputation, a-t-elle ajouté, mieux établie dans le quartier; vivant sur un si bon pied, étant si exacte à payer tout ce qu'elle prend, ne recevant que des gens d'honneur, et n'ayant jamais souffert le moindre bruit dans sa maison.

Sur les apparences, un des porteurs avoit suivi ma fugitive, sans qu'elle pût s'en défier. Elle a regardé souvent derrière elle. Chaque passant tournoit la tête pour la suivre des yeux, et portoit son jugement sur cette rencontre. Enfin, trouvant un carrosse vide qui s'est offert, elle l'a pris. Le cocher s'est hâté d'ouvrir la portière, en remarquant son air empressé. Elle a voulu monter brusquement; et le porteur croit qu'ayant fait un faux pas, elle s'est blessée au menton.

Que je périsse, Belford, si, malgré sa noire tromperie, mon généreux cœur n'est pas vivement touché, lorsque je considère quelles devoient être alors ses réflexions et ses craintes. Une femme si délicate, qui court les rues à pied; qui ne prête l'oreille à rien; qui croit voir apparemment, dans chaque homme qu'elle rencontre, un Lovelace prêt à la saisir; qui ne connoît pas d'ailleurs les périls auxquels sa résolution va l'exposer, ni de qui, ni de quel côté elle

peut se promettre un asile; étrangère à Londres, l'après-midi fort avancé, avec très-peu d'argent, et sans autres habits que ceux qu'elle avoit sur elle!

Dans un espace aussi court que depuis la dernière nuit, il n'est pas vraisemblable que la Towsend de miss Howe ait pu contribuer à sa fuite.

Mais combien doit-elle me haïr, pour s'exposer à tant de dangers? Quelle horreur doit-elle avoir conçue pour moi depuis la nuit passée? Ah! que n'ai-je donné un fondement plus juste à des ressentiments si violents? Qu'on ne me parle pas de sa vertu: je suis trop furieux pour lui en faire un mérite. Est-ce vertu qui lui a fait fuir la charmante perspective que je venois d'ouvrir devant elle? Non, c'est malice, haîne, mépris, orgueil d'Harlove, et toutes les mortelles passions qui ont jamais régné dans le cœur d'une femme. Si je puis la faire rentrer sous le joug!.... Mais silence, ma fureur! modérez-vous, orageux transports! N'est-ce pas contre ma chère, ma divine Clarisse, que j'ai l'impiété de m'emporter?

Le même témoin prétend avoir entendu de sa bouche: Allez vite, très-vite. Où, Mademoiselle? a demandé le cocher. A la barrière d'Holborn*, a-t-elle répondu, en répétant: Allez très-vite. Elle a levé les deux ais des portières, et dans un instant cet homme

* Faubourg de Londres.

a perdu le carrosse de vue. Will, après cet éclaircissement, s'est hâté de suivre ses traces. Il a déclaré, en partant, que jamais il ne reparoîtroit devant moi, s'il ne pouvoit m'apporter de ses nouvelles.

Mon unique espoir, cher Belford, c'est que ce misérable qui nous a suivis dans nos promenades, à Hamstead, à Muzzlebill, à Kentis-Town, entendra parler d'elle dans quelqu'un de ces lieux. J'ai d'autant plus de confiance à cette idée, qu'un jour, il m'en souvient, elle s'est informée curieusement des voitures et de leur prix, en admirant les commodités qu'on a pour voyager à toute heure. Will étoit présent. Malheur à lui s'il est capable de l'avoir oublié!

Je viens de visiter son appartement, livré à mes farouches réflexions, et portant néanmoins à ma bouche tout ce qu'elle a touché, ou ce qu'elle employoit à son usage. J'ai brisé le miroir qui lui servoit à s'habiller, parce qu'il ne m'a pas représenté l'image qu'il a reçue tant de fois, et qui m'est pour jamais présente. Je l'appelle par son nom, comme si elle pouvoit m'entendre; tantôt dans des termes passionnés, tantôt avec les plus vifs reproches. Il semble que, depuis qu'elle me manque, mon ame, ou tout ce qui étoit capable de me plaire dans la vie, m'ait cruellement abandonné. Quel vide dans

mon cœur! Quel froid dans mes veines! La circulation de mon sang s'est comme arrêtée! Je retourne sans cesse sur mes pas, de ma chambre à la sienne; j'entre dans la salle à manger. Mes regards s'attachent sur tous les lieux où je me rappelle d'avoir vu les délices de mon cœur. Mais ils ne peuvent s'y fixer long-temps. Son aimable image me frappe aussitôt, dans quelque attitude vive où je crois la voir encore, et qui fait saigner toutes mes plaies.

Cependant depuis que j'ai entendu le récit du vieux démon, et que j'ai formé quelque légère espérance sur les informations du porteur, je me sens un peu plus tranquille. A chaque minute, je pousse des souhaits ardents pour le succès des recherches de Will. Si je la perds, toute ma rage renaîtra, sans doute, avec un redoublement de transports. L'humiliation de voir mes stratagêmes et mes inventions surpassés par une novice, d'être trompé par un enfant, joint à la violence de ma passion, sera capable, ou de me faire mourir de honte et de chagrin, ou, ce qui sauve quelquefois la vie dans des maux insupportables, de renverser tout-à-fait ma raison. Qu'avois-je à faire de sortir et d'aller solliciter des permissions de prêtres, du-moins avant que de l'avoir vue et d'avoir fait ma paix avec elle? Si ce n'étoit pas l'usage des maîtres, de rejeter toutes leurs fautes sur ceux qui les servent, et de

n'avoir jamais rien à se reprocher, jè serois tenté de reconnoître que je suis plus coupable que personne. Cette réflexion ne manquera pas de devenir plus cuisante, si je perds malheureusement un reste d'espoir : et comment serai-je capable de la supporter !

Mais si je suis assez heureux.....

L'éditeur avertit qu'il supprime ici un serment trop horrible pour être répété, par lequel M. Lovelace s'engage à se venger de l'innocente Clarisse, si jamais elle retombe entre ses mains.

Le vieux Cerbère sort à l'instant de ma chambre, avec cette malheureuse Dorcas, qu'elle m'avoit amenée pour me demander pardon. Je ne leur ai fait grace qu'à demi, et je ne leur ai pas épargné les marques de mon indignation. Bientôt les deux nymphes auront leur tour. Je ne leur reprocherai pas, avec moins de violence, les effets de ma propre folie. C'est en même-temps un fort bon moyen de prévenir les railleries auxquelles je devois m'attendre, pour avoir manqué cette nuit une si belle occasion.

J'ai recueilli des informations du porteur, et des observations de Dorcas avant l'évasion de cette cruelle fille, une description de la manière dont elle étoit mise aujourd'hui; et je suis résolu, si je n'apprends point de ses nouvelles par d'autres voies,

de la faire proclamer dans la gazette, comme une femme fugitive, sous son nom de fille et sous le mien. Puisque sa fuite ne peut être ignorée long-temps de mes ennemis, pourquoi ferois-je difficulté d'en instruire tous mes amis, dont les mouvements et les recherches peuvent m'aider, après tout, à la découvrir?

Elle avoit une robe brune très-fraîche, et qu'on croiroit neuve, comme tout ce qu'elle porte, neuf ou vieux, par une élégance qui lui est naturelle; un chapeau de velours; un ruban noir autour du cou; un nœud blanc sur la poitrine; un jupon de satin piqué, couleur de chair; un rubis, que je lui suppose au doigt; et dans toute sa personne, comme je ne manquerai pas de l'observer, un air de dignité, qui la recommande autant que la beauté de son visage et de sa taille, à l'attention de tous ceux qui la voyent.

La description particulière de ses charmes demandera un peu plus de peine; et j'ai besoin, pour cette entreprise, d'avoir l'esprit plus tranquille. J'avertirai que si je n'apprends rien d'elle, après un certain temps que j'accorderai pour son retour volontaire, ma résolution est de poursuivre quiconque aura la hardiesse de la loger, de la garder, de la nourrir, ou de la protéger, avec toute la vengeance à laquelle un mari furieux peut être autorisé par les loix ou par son propre ressentiment.

Autre sujet de fureur. Il faut que je me soulage en t'écrivant ; sans quoi je deviendrai fou.

Etant retourné à sa chambre, par la seule raison que c'étoit la sienne, et lâchant la bride à mes soupirs sur chaque pièce de l'ameublement, j'ai jeté les yeux sur un tiroir, d'où j'ai vu sortir le coin d'une lettre. Avec quel empressement je m'en suis saisi ! J'ai trouvé pour adresse : *A Monsieur Lovelace.* Cette vue m'a fait sauter le cœur. Je me suis senti si tremblant, qu'à-peine ai-je pu rompre le cachet.

Que ce perfide amour m'énerve ! Mais jamais passion n'approcha de la mienne. Elle ne fait qu'augmenter par cette indigne fuite, et par le renversement de mes espérances. L'ingrate ! Se dérober à des sentiments si tendres, qui croissent par ce qui devroit les refroidir et les éteindre !

Je ne veux point t'envoyer une copie de sa lettre. Je ne dois pas un si bon office à la cruelle.

Mais te serois-tu jamais imaginé que cette fille hautaine, qui s'entend si bien à violer des promesses, pût renoncer à moi, m'abandonner barbarement pour l'aventure de cette nuit ? qu'elle fût capable de passer sur toutes ses espérances de réconciliation avec une indigne famille, qui ne laisse pas d'être en possession de tout son cœur ? Aussi, Belford, que je me crois bien acquitté de toute obligation ! et qu'il lui reste peu de droits à tout ce qu'elle pouvoit attendre de mon amour ! Mon

regret est de l'avoir ménagée. Je ne puis soutenir mes propres réflexions sur cette décence qu'elle a si mal récompensée. Si je la retrouve! Tu sais par quel redoutable serment je suis engagé à la vengeance.

Cependant, te le dirai-je? toute cruelle, toute ingrate qu'elle est à mes yeux, je crois sentir, dans quelques moments, qu'elle règne sur mon ame avec un pouvoir plus absolu que jamais.

LOVELACE.

LETTRE CCXX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

WILSON m'a remis une lettre en mains propres. Une lettre! Elle est de miss Howe à sa cruelle amie. Je n'ai pas fait scrupule de l'ouvrir. C'est un miracle que je ne sois pas tombé en convulsion à cette lecture, sur-tout en considérant quels effets une pièce si infernale auroit pu produire, si *cette Clarisse* l'avoit reçue.

Collins l'a remise à Wilson cette après-midi, et l'a pressé particulièrement de la faire porter en toute diligence à miss *Beaumont**. Il étoit venu ici aupa-

---

* Ces adresses sont expliquées au III.e tome.

ravant, dans l'intention de la remettre à elle-même. On lui avoit dit, avec trop de vérité, qu'elle étoit absente, et qu'il pouvoit laisser ce qu'il avoit pour elle, avec confiance que tout lui seroit remis à son retour. Mais il n'avoit voulu se fier à personne. Il est revenu une seconde fois; et ne recevant pas d'autre réponse que la première, il a pris le parti de retourner chez Wilson, et de lui laisser la lettre.

Je te l'envoye sous cette enveloppe, parce qu'elle seroit trop longue à transcrire. Elle t'apprendra ce qui a conduit ici Collins. O détestable miss Howe! Il faut absolument que je prenne quelque *résolution* à l'égard de cette petite furie.

Tu me renverras sa lettre, aussitôt que tu l'auras lue. C'est ici que je t'exhorte à la lire. Evite de trembler pour moi, si tu le peux.

A miss Letitia Beaumont.

Mercredi 7 juin.

« Peut-être vous plaignez-vous, chère amie, » que mon silence devient trop long. Mais, depuis » ma dernière lettre, j'en ai commencé deux en » différents temps, toutes deux fort longues, et je » vous assure assez vives; animée comme je l'étois » contre l'abominable personnage avec qui vous » êtes, sur-tout après avoir lu la vôtre du 21 mai.

» Mon dessein étoit de garder la première ou-

» verte, jusqu'à ce que je fusse en état de vous ap-
» prendre le progrès de mes soins du côté de ma-
» dame Towsend. C'étoit quelques jours avant que
» j'aye pu voir cette femme. Ayant eu le temps,
» dans l'intervalle, de relire ce que j'avois écrit,
» j'ai cru devoir mettre cette lettre à part, et vous
» écrire d'un style plus modéré, dans la crainte que
» vous ne blâmassiez la liberté de quelques-unes
» de mes expressions, ou, si vous voulez, de mes
» *exécrations*. Ensuite, lorsque la seconde étoit
» déjà fort avancée, le changement de vos propres
» idées, à l'occasion de miss Montaigu et de vos
» nouvelles espérances, me l'a fait mettre à part
» aussi. Je suis demeurée incertaine; et je penchois
» même à tout suspendre jusqu'à la décision de
» votre sort, que je ne pouvois croire fort éloignée.
» Peut-être me serois-je arrêtée à cette résolution,
» d'autant plus que, suivant vos lettres, les appa-
» rences devenoient plus favorables de jour en jour,
» si je n'avois reçu, depuis vingt-quatre heures, des
» éclaircissements qui sont de la dernière impor-
» tance pour vous.

» Mais il faut que je m'arrête ici, et que je fasse
» un tour ou deux dans ma chambre, pour conte-
» nir la juste indignation qui se communiqueroit
» à ma plume, dans le récit que j'ai à vous faire.

» Je ne me sens pas assez maîtresse de moi. D'un

» autre côté, ma mère est sans cesse en mouvement,
» les yeux ouverts sur toutes mes actions, comme
» si j'écrivois à un homme. Cependant je veux es-
» sayer si je suis capable d'un peu de modération.

» Les femmes de la maison où vous êtes.... ah!
» ma chère, les femmes de cette maison.... Mais
» vous n'en avez jamais pensé fort avantageusement,
» ainsi vous ne sauriez être fort surprise.... et vous
» n'auriez pas fait un long séjour avec elles, si l'es-
» pérance de prendre bientôt une maison à vous
» ne vous avoit rendue moins inquiète et moins
» curieuse sur le fond de leur caractère et de leur
» conduite. Cependant il seroit à souhaiter aujour-
» d'hui que vous les eussiez observées de plus près.
» Mais je vous cause de l'impatience. En un mot,
» ma chère, vous êtes certainement dans une mai-
» son infernale. Soyez sûre que la vieille est une
» des plus misérables femmes qui soyent au monde.
» Et vous ne la connoissez pas sous son vrai nom;
» comptez là-dessus. Elle ne s'appelle pas Sinclair.
» La rue où elle demeure n'est pas la rue de Dou-
» vres. N'êtes-vous donc jamais sortie seule, et n'a-
» vez-vous pas changé de voiture pour revenir? Je
» ne me souviens pas, à-la-vérité, que vous me
» l'ayez marqué. Vous n'auriez jamais retrouvé
» votre chemin, en nommant, ou la Sinclair, ou
» la rue.

» Votre monstre ne seroit peut-être pas inexcu-

» sable de vous avoir tenue dans cette erreur, si la » maison étoit honnête, et s'il ne s'étoit proposé » que de vous mettre à couvert de la violence de » votre famille. Mais il me semble que cette imposture a précédé le complot de votre frère. Ainsi » ses intentions ne peuvent être excusées; et, quel» que jugement qu'on doive porter aujourd'hui de » ses vues, elles ne pouvoient être alors que celles » d'un infâme.

» Que je regrette amèrement de m'être laissé » engager, d'un côté, par vos excès de délicatesse, » et de l'autre par la tyrannie de ma mère, à de» meurer tranquille, avant que d'avoir su directe» ment votre adresse! Je m'imagine même que la » proposition de faire passer nos lettres par une » main tierce est venue de lui; et que vous n'y avez » consenti, comme moi, que pour me mettre en » état de répondre que je ne savois pas où vous » adresser les miennes. Foible et vaine considéra» tion! j'ai honte de moi-même. Quand cette rai» son auroit eu d'abord quelque force, devoit-elle » me faire persister dans la même folie, lorsque je » vous ai vu du dégoût pour votre logement, et » lorsqu'il a commencé à chercher des prétextes » pour ses délais? Mais la maison qu'il vous propo» soit dans le même temps, nous a menées l'une et » l'autre comme deux folles, attachées au même

» cordon. En vérité, ma chère, cet homme est tout
» ce que je connois de plus infâme et de plus mé-
» prisable. Combien n'aura-t-il pas ri de votre cré-
» dulité et de la mienne !

» Cependant qui se seroit imaginé qu'un homme
» fort bien établi dans le monde, et de quelque ré-
» putation (je parle de Doleman, et non assurément
» de votre monstre), autrefois libertin à-la-vérité
» (car je n'ai pas attendu si long-temps à m'infor-
» mer de son caractère), marié à une femme de
» bonne maison, relevant d'une attaque de para-
» lysie, et par conséquent revenu, comme on de-
» voit le croire, de ses anciens désordres, fût capa-
» ble de recommander une telle demeure, à un
» homme de la naissance de Lovelace, pour y con-
» duire, pour y loger sa femme ?

» J'écris peut-être avec trop de violence. Mais
» quel moyen d'être plus modérée ? Cependant je
» quitte la plume à chaque minute, dans le dessein
» de laisser reposer un peu ma bile. Et puis ma
» mère revient sans cesse et ne se lasse pas de me
» tourmenter. Elle me demande si je n'ai rien de
» mieux à faire que de relire vos anciennes lettres ;
» c'est le prétexte que j'employe pour me procurer
» quelques moments de liberté. Je crains de m'em-
» porter contre elle, la première fois que je l'en-
» tendrai à ma porte.

» A-présent, je ne sais par où commencer. J'ai » tant de choses à vous écrire, si peu de temps, de » si fortes raisons d'impatience ! Mais il faut vous » apprendre d'où sont venues mes nouvelles lu- » mières.

» Miss Lardner, que vous avez vue plusieurs fois » chez sa cousine Bidulphe, vous a reconnue dans » l'église de Saint-James. Elle y étoit comme vous, » il y eut dimanche huit jours. Sa surprise lui fit » tenir les yeux sur vous pendant tout l'office. » N'ayant pu rencontrer les vôtres, quoiqu'elle vous » ait saluée deux ou trois fois, elle se proposoit de » vous faire compliment sur votre mariage, en sor- » tant de l'église; car elle ne doutoit pas que vous » ne fussiez mariée, sur cette seule raison qu'elle » vous voyoit seule à l'église. Tout le monde, dit- » elle, n'eut d'attention que pour vous; tribut or- » dinaire de tous ceux qui vous voyent. Comme » vous étiez plus près qu'elle de la porte, vous vous » retirâtes avant qu'elle pût vous joindre. Mais elle » chargea son laquais de vous suivre jusqu'à votre » maison. Il vous vit entrer dans une chaise qui » vous attendoit; et vous ordonnâtes aux porteurs » de vous mener où ils vous avoient prise.

» Le jour suivant, miss Lardner, par un pur » mouvement de curiosité, renvoya le même » homme, avec ordre de s'informer si M. Lovelace » étoit avec vous dans la même maison. L'éclair-

» cissement qu'elle reçut lui parut fort étrange.
» Son messager lui rapporta, d'après plusieurs per-
» sonnes, que la maison étoit suspecte, et passoit,
» dans le voisinage, pour une de ces retraites *libres*
» où l'on ne se refuse aucun plaisir. Dans l'éton-
» nement d'un récit sans vraisemblance, miss Lard-
» ner recommanda le silence à son laquais; mais
» elle chargea de la même commission un honnête
» homme de ses amis, qui lui confirma bientôt que,
» malgré quelque air de décence établi dans cette
» maison, elle n'étoit habitée que par des femmes
» galantes qui avoient leurs amants habituels, ou
» qui cherchoient à s'en procurer, et que *celle* qui
» la tenoit sous son nom, vivoit de cet honnête
» commerce.

» Dites, ma chère amie, ne parlerai-je pas de
» votre monstre avec exécration? Mais les expres-
» sions sont foibles. Que puis-je imaginer d'assez
» fort pour exprimer mon horreur!

» Miss Lardner a gardé le secret pendant quel-
» ques jours, sans savoir à quoi se déterminer.
» Elle vous aime. Elle est remplie de tendresse et
» d'admiration pour vous. Enfin, elle l'a confié,
» par une lettre, à miss Bidulphe, qui, dans la
» crainte de me faire tourner l'esprit en me l'ap-
» prenant sans précaution, l'a communiqué à miss
» Loyd. Ainsi, comme la plupart des nouvelles
» scandaleuses, ce secret n'est venu à moi qu'après

» avoir passé par divers canaux; et je n'en suis in-
» formée que depuis lundi dernier.

» A ce terrible récit, je me suis crue près de
» tomber sans connoissance; mais la rage soutenant
» mes forces, j'ai conjuré miss Loyd d'exiger le
» secret de nos deux amies. Je lui ai dit que je ne
» voudrois pas, pour l'empire du monde, que
» ma mère, ni personne de votre famille, en eût
» la moindre connoissance : et sur-le-champ j'ai
» chargé un homme de confiance de prendre des
» informations sur la personne et le caractère du
» capitaine Tomlinson.

» L'idée m'en étoit déjà venue; mais cette cu-
» riosité me paroissant inutile, parce que vous
» commenciez à vous louer de vos espérances, et
» ne soupçonnant rien moins que l'infamie de votre
» demeure, j'avois suspendu mes résolutions. Ce
» qui est à-présent certain pour moi, c'est que,
» dans l'espace de dix milles à la ronde, il n'y a
» personne autour du château de votre oncle qui
» soit connu sous le nom de Tomlinson. Faites
» fond là-dessus. On a trouvé un Tomkins, à quatre
» milles du château; mais c'est un pauvre laboureur;
» et de l'autre côté un Thompson, à cinq ou six
» milles, qui n'est qu'un maître d'école, pauvre et
» d'environ soixante-dix ans. Un homme de huit
» cents livres sterling de rente, ne peut se transplan-
» ter d'un comté dans un autre, sans être connu de

» quelqu'un ; et ces changements font toujours une
» nouvelle publique. On pourroit faire sonder de
» loin la femme-de-charge de votre oncle, avec
» laquelle on assure qu'il vit assez familièrement.
» Ces vieux garçons n'ont ordinairement rien de
» réservé pour l'objet de leurs affections. Mais en
» supposant qu'il fasse un secret du traité à madame
» Hodges, il est impossible qu'elle n'ait pas vu
» quelquefois, au château, un homme qui se donne
» pour un de ses meilleurs amis, ou qu'elle n'ait
» pas du-moins entendu parler de lui, quelque peu
» de séjour qu'il ait fait dans le canton.

» Cependant cette histoire paroît si plausible!
» Tomlinson, suivant le portrait que vous en faites,
» est un si bon, un si galant homme! Le fruit qu'ils
» auroient à tirer de leur imposture si peu néces-
» saire, supposé que Lovelace eût des vues infâmes,
» et dans la maison où vous êtes! La conduite que
» votre monstre a tenue avec lui, si brusque et si
» impérieuse ; sa réponse, si ferme et si mesurée!
» D'ailleurs, ce qu'il vous a communiqué de la
» négociation d'Hickman et de madame Norton,
» avec plusieurs circonstances que le misérable
» Joseph Léman n'a pu révéler ; ses instances, au
» nom de votre oncle, pour savoir le jour de votre
» mariage, qui ne peuvent recevoir aucun mauvais
» sens ; la proposition qu'il vous fait, de la part de
» votre oncle, dans la vue de persuader au public

» que vous êtes mariés depuis le premier jour que
» vous avez habité la même maison ; la précaution
» d'exiger que la cérémonie ait pour témoin une
» personne de confiance, une personne nommée
» par votre oncle : toutes ces considérations en-
» semble me portent quelquefois à chercher des
» explications supportables ; quoique si confondue
» par un grand nombre d'apparences, que j'en
» reviens toujours à détester le double monstre
» dont les inventions et les ruses nous donnent tant
» d'exercice, sans aucun moyen de pénétrer abso-
» lument le fond du mystère.

» La conjecture à laquelle je m'attache le plus,
» c'est que Tomlinson, tout spécieux que sont les
» dehors, n'est qu'une machine de Lovelace, em-
» ployée dans quelque vue qui n'a point encore
» éclaté. Il est sûr du-moins que non-seulement
» Tomlinson, mais aussi Mennel, qui vous a vue
» plusieurs fois dans le lieu où vous êtes, ne peuvent
» ignorer que c'est une maison où l'honneur n'est
» pas connu. Ainsi que pouvez-vous penser du té-
» moignage favorable que Tomlinson rendoit à vos
» femmes, sur-tout après des informations suppo-
» sées ? Lovelace ne peut l'ignorer non plus ; et
» quand il ne l'auroit pas su avant que de vous y
» avoir menée, il ne doit pas avoir été long-temps
» à le découvrir. Qui sait si ce n'est pas la compa-
» gnie même qu'il y a trouvée, qui lui a fait prendre

» le parti de s'y arrêter? Cette raison explique assez
» tout ce qu'il y a d'étrange dans ses délais, lors-
» qu'il dépendoit de lui de s'assurer promptement
» une femme telle que vous. Ma chère, ma chère,
» cet homme est corrompu jusqu'au fond du cœur.
» C'est un misérable, sous quelque jour que je me
» le représente : et ce Doleman est sans doute un
» autre de ses suppôts. La corruption des mœurs a
» si bien accoutumé une grande partie de l'autre
» sexe à regarder comme un badinage la ruine des
» jeunes personnes du nôtre, qu'il doit paroître
» moins surprenant que honteux, qu'entre les gens
» même de quelque apparence, il s'en trouve de
» toujours prêts à seconder les vues déréglées des
» libertins d'une certaine distinction, lorsqu'ils en
» espèrent quelque chose pour leur fortune ou pour
» leur avancement.

» Mais puis-je croire, me demanderez-vous avec
» indignation, que Lovelace ait formé des vues
» contre votre honneur?

» Qu'il en ait formé, c'est de quoi je ne saurois
» douter, quand elles ne subsisteroient plus, depuis
» que je sais dans quelle maison il vous a logée.
» Cette découverte est une clef qui m'ouvre tous
» les détours de sa conduite.

» Permettez que je jette un coup-d'œil sur le
» passé.

» Nous savons toutes deux que l'orgueil, la ven-

» geance, et la passion de marcher par des routes » nouvelles, sont les principaux ingrédients qui » composent le caractère de cet archi-libertin.

» Il hait toute votre famille, à l'exception de » vous; et je crois m'être aperçue plusieurs fois qu'il » étoit humilié de se voir forcé par l'amour à flé- » chir devant vous, parce que vous êtes une Har- » love. Cependant le misérable est un vrai sauvage » en amour. Cette passion, qui humanise les ames » les plus féroces, n'a pas été capable de subjuguer » la sienne. Son orgueil, et la réputation qu'il s'est » acquise par un petit nombre de bonnes qualités » qui se trouvent mêlées parmi ses vices, l'ont ac- » coutumé à se voir trop bien reçu de notre sexe » léger, aveugle, inconsidéré, pour s'être jamais » fait une étude de l'assiduité et de la complaisance, » ou d'assujettir ses passions déréglées.

» Son animosité contre tous les hommes et contre » une femme de votre famille, n'est pas tout-à-fait » sans fondement. Il a toujours fait voir, et même » à ses propres parents, que l'intérêt de son or- » gueil lui est plus cher que celui de sa fortune. Il » fait profession de haïr le mariage. Il aime l'in- » trigue. Il a l'esprit fertile en invention, et l'impu- » dence d'en faire gloire. Il n'a jamais pu vous ar- » racher une déclaration d'amour; et jusqu'à la » persécution de vos sages parents, il n'avoit pu

» parvenir à vous faire recevoir ses soins à titre
» d'amant. Il savoit que vous condamniez ouverte-
» ment ses mœurs; et par conséquent il ne pouvoit
» blâmer, avec justice, l'indifférence et la froideur
» qu'il vous reprochoit d'avoir pour lui.

» La crainte des accidents, et le désir de les
» prévenir, ont été vos premiers motifs pour la
» correspondance dans laquelle il a su vous enga-
» ger. Il n'a donc jamais dû paroître *étonné de la*
» préférence que vous donniez au célibat sur l'en-
» gagement du mariage. Il savoit que vous aviez
» toujours pensé de même; il le savoit, *avant que*
» ses artifices vous eussent engagée à la fuite. Qu'a-
» t-il donc fait, depuis cet événement, qui puisse
» vous avoir obligée tout-d'un-coup de changer de
» principe?

» Ainsi votre conduite a toujours été régulière,
» soutenue, respectueuse pour ceux à qui vous
» devez du respect par le droit du sang; elle n'a
» jamais été ni prude, ni coquette, ni tyrannique
» pour lui. Il étoit convenu de se soumettre à vos
» loix, et de faire dépendre votre faveur de sa ré-
» formation. A-la-vérité, moi, que vous faisiez lire
» dans votre cœur, quoique vous ne m'apprissiez
» pas vous-même tout ce que j'y découvrois, j'ai vu
» clairement que l'amour avoit commencé de bonne
» heure à s'y établir; et vous l'auriez reconnu plus

» tôt, si vos alarmes continuelles et sa conduite
» impolie ne vous avoient tenu le bandeau sur les
» yeux.

» Je savois, par expérience, que l'amour est un
» feu avec lequel on ne badine pas impunément. Je
» savois que la familiarité d'une correspondance
» n'est jamais sans danger entre deux personnes de
» différent sexe. Un homme qui prend la plume
» pour écrire, doit être capable d'art, s'il n'est pas
» corrompu au fond du cœur. Une femme qui écrit
» ce qu'elle a dans le cœur à un homme versé dans
» l'art de tromper, ou même à l'homme du meilleur
» caractère, lui donne sur elle un extrême avantage.

» Comme la vanité de votre monstre lui a tou-
» jours persuadé qu'une femme ne peut lui résister
» lorsqu'il se présente avec des vues honorables, il
» n'est pas surprenant qu'il se soit révolté comme
» un lion pris dans les toiles, contre une passion
» que vous n'avez payée d'aucun retour. Et com-
» ment auriez-vous pu marquer du retour à un
» esprit si fier, qui vous avoit enlevée malgré vous
» par un lâche artifice, sans approuver ce même
» artifice que vous condamniez dans le cœur?

» Ces réflexions, peut-être, font trouver moins
» de peine à concevoir comment il est possible
» qu'un misérable tel que lui ait repris ses anciennes
» préventions contre le mariage, et soit revenu
» à sa passion favorite, qui a toujours été la ven-

» geance. Il me semble que c'est la seule explication » qu'on puisse donner aux horribles vues qui l'ont » porté à vous conduire dans le lieu où vous êtes. » Tout le reste ne se trouve-t-il pas expliqué aussi » naturellement par les mêmes suppositions? Ses » délais; ses manières chagrines; l'adresse avec la- » quelle il a trouvé le moyen de s'établir dans la » même maison; celle de vous faire passer pour sa » femme devant vos hôtesses, avec quelque restric- » tion à-la-vérité, mais dans l'espoir sans doute, » l'infâme qu'il est! de vous prendre quelque *jour* » avec avantage; la partie de souper avec ses com- » pagnons de débauche; l'entreprise de vous faire » partager votre lit avec cette miss Partington, pro- » jet que je crois sorti de sa tête, et qui couvroit » quelques détestables vues; les alarmes qu'il vous » a causées plusieurs fois; son obstination à vous » accompagner à l'église, dans la crainte apparem- » ment que vous ne pussiez découvrir avec quelles » gens vous viviez; enfin l'avantage qu'il a tiré du » complot de votre frère.

» Voyez, ma chère, si toutes mes conséquences » ne suivent pas, comme d'elles-mêmes, de la dé- » couverte de miss Lardner. Voyez s'il ne demeure » pas évident que ce monstre, auquel mon embar- » ras m'a fait quelquefois donner le nom de fou et » d'étourdi, étoit au fond le plus infâme de *tous* » les humains.

» Mais si je raisonne juste, demanderoit ici une » personne indifférente, à quoi devez-vous jusqu'au- » jourd'hui votre conservation? Excellente fille! » A quoi, moralement parlant, si ce n'est à votre » vigilance, à la majesté de votre vertu, à cette » dignité naturelle, qui, dans une situation si diffi- » cile, sans amis, sans secours, passant pour ma- » riée, environnée de créatures qui se font un jeu de » trahir et de ruiner l'innocence, vous a rendue ca- » pable de contenir, d'épouvanter, de confondre le » plus dangereux des libertins, le moins capable » de remords, comme vous l'avez observé vous- » même, le plus inconstant dans son caractère, le » plus rusé dans ses inventions, secondé d'ailleurs, » soutenu, excité, comme on n'en sauroit douter, » par la force du conseil et de l'exemple? Votre » *dignité*, dois-je répéter, cet *héroïsme*, je veux » lui donner ce nom, qui s'est montré à propos » dans tout son lustre, mêlé de cette condescen- » dance obligeante et de cette charmante douceur » qui en tempèrent la majesté, lorsque vous avez » l'esprit libre et tranquille.

» Mais actuellement, ma chère, j'appréhende » que le danger n'augmente beaucoup, si, conti- » nuant de demeurer dans cette redoutable mai- » son, vous n'êtes pas mariée avant la fin de la » semaine. Mes alarmes ne seroient pas si vives

» pour vous dans tout autre lieu. Je suis persuadée, » après les plus sérieuses réflexions, que le misé- » rable est enfin convaincu qu'il ne trouvera jamais » votre vigilance en défaut; que par conséquent, » s'il n'obtient pas de nouvel avantage sur vos sen- » timents, il est résolu de vous rendre la foible » justice qui est au pouvoir d'un homme de son » caractère. Il y est d'autant plus porté, qu'il voit » toute sa famille engagée fort ardemment dans » vos intérêts, et que le sien ne lui laisse pas d'autre » choix. Et puis, l'horrible monstre vous aime à » sa manière, plus qu'il n'est capable d'aimer toute » autre femme; vous aime, c'est-à-dire, du même » amour qu'Hérode avoit pour Mariamne. Je n'ai » pas le moindre doute sur ce point; et j'en con- » clus, qu'à-présent du-moins, il est probablement » de bonne foi.

» Comme j'ai lieu de juger, par les lumières que » vous m'avez données sur votre situation, que, » de quelque nature que soyent ses desseins, ils ne » peuvent éclore qu'après le résultat de ce nouveau » complot dans lequel Tomlinson et votre oncle » se trouvent mêlés, j'ai pris du temps pour di- » verses recherches. C'est un complot, je n'en puis » douter, dans quelques vues que cet obscur, cet » impénétrable esprit l'ait formé.

» Cependant j'ai vérifié que le conseiller Wil- » liams, qui est connu de M. Hickman pour un

» homme fort distingué dans sa profession, a pres-
» que mis la dernière main au contrat; qu'on en
» a tiré deux copies, dont l'une, suivant le témoi-
» gnage du secrétaire, doit être envoyée au capi-
» taine Tomlinson : et j'apprends, avec la même
» certitude, qu'on a sollicité plus d'une fois les per-
» missions ecclésiastiques et qu'on y a trouvé des
» difficultés, dont Lovelace a paru fort chagrin. Le
» procureur de ma mère, qui est intime ami du
» sien, a tiré des éclaircissements en confidence. Il
» ajoute que, vraisemblablement, la haute nais-
» sance de Lovelace fera lever les obstacles.

» Mais je ne veux pas vous déguiser le sujet de
» mes alarmes : après vous avoir fait observer que
» votre honneur n'ayant encore souffert aucune
» atteinte, elles ne me seroient pas entrées dans
» l'esprit, si je n'avois appris dans quelle maison
» vous demeurez, et si cette découverte ne m'avoit
» fait raisonner sur les circonstances passées.

» L'état favorable de vos espérances présentes
» vous oblige de souffrir sa compagnie, chaque fois
» qu'il désire la vôtre. Vous vous trouvez dans la
» nécessité d'oublier, ou de feindre d'oublier les
» mécontentements passés, et de recevoir ses soins
» comme ceux d'un amant reconnu. Vous vous
» exposeriez au reproche de pruderie et d'affecta-
» tion, peut-être vous le feriez-vous à vous-même,
» si vous le teniez à la même distance qui a fait jus-

» qu'à-présent votre sûreté : son incommodité subite, et son rétablissement qui ne l'a pas été moins, » lui ont donné l'occasion de reconnoître que vous » l'aimez. Hélas! ma chère, cette découverte n'est » pas nouvelle pour moi. Vous m'apprenez qu'à » chaque instant il en prend droit de pousser ses » usurpations; qu'il paroît avoir changé de naturel; qu'il ne respire qu'amour et complaisance. » C'est le loup qui s'est revêtu de la peau du mouton. Cependant il n'a pas laissé de montrer plus » d'une fois les dents; et je vois qu'il lui *est* impossible de cacher ses griffes. Les libertés qu'il a prises » avec vous, à l'occasion de la lettre de Tomlinson, » pour lesquelles vous n'avez pu vous dispenser de » lui faire grace, montrent l'avantage qu'il croit » avoir obtenu, et le pouvoir qu'il a de pousser » plus loin ses entreprises. J'appréhende beaucoup » qu'il n'ait introduit Tomlinson dans cette vue; » c'est-à-dire, pour vous inspirer plus de *sécurité*, » et pour faire l'office de médiateur si ses hardiesses » devenoient plus offensantes. Le jour de la célébration n'est plus en votre pouvoir comme il devoit l'être, puisqu'il dépend désormais du consentement de votre oncle, dont il a désiré la présence à votre propre sollicitation; désir, au reste, » dont le succès me paroît fort douteux, quand » toutes les apparences seroient réelles.

» Dans cette situation, s'il s'échappoit à de plus

» grandes libertés, ne seriez-vous pas obligée de lui
» pardonner? Contre une vertu si bien établie, je
» ne crains rien de sa malignité par les voies com-
» munes; mais, dans la maison où vous êtes, dans
» les circonstances où je vous vois, que je redoute
» la surprise! Cet infâme libertin n'a-t-il pas déjà
» triomphé de plusieurs femmes dignes de son al-
» liance?

» Quelle sera donc votre résolution, ma très-
» chère amie? Que vous proposerai-je pour res-
» source, si ce n'est de fuir cette maison, cette in-
» fernale maison? Ah! puissiez-vous trouver dans
» votre cœur la force de le fuir lui-même!

» Si vous y étiez disposée, madame Towsend
» seroit prête à recevoir aussitôt vos ordres. Ce-
» pendant, si vous ne voyez pas de nouveaux ob-
» stacles, ou de nouvelles raisons de défiance, je suis
» toujours persuadée que votre réputation aux yeux
» du monde, je ne parle plus de votre bonheur,
» vous fait une loi d'être sa femme. Il est cruel, à-la-
» vérité, que, pour récompense de leurs infamies,
» ces libertins obtiennent ce qu'il y a de plus esti-
» mable dans notre sexe, tandis que la dernière
» femme du monde ne leur devroit que du mépris.

» Mais, si vous trouvez le moindre fondement à
» de nouveaux soupçons, s'il cherche à vous rete-
» nir dans cette odieuse demeure, ou s'il veut dif-
» férer votre départ, à-présent que vous connois-

» sez le caractère de vos femmes, fuyez, ne balan-
» cez point à fuir, de quelque espérance qu'il puisse
» vous flatter. Dans une de vos promenades, s'il ne
» se présente point d'autre voie, refusez absolument
» de retourner avec lui. Déclarez-lui que vous êtes
» informée. Ne faites pas difficulté de me nommer.
» Si vous jugez que les circonstances ne vous per-
» mettent pas de rompre avec lui, feignez de croire
» qu'il peut ignorer ce que c'est que votre maison;
» et dites-lui que je le crois moi-même : quoique,
» de votre part et de la mienne, cette feinte doive
» lui paroître peu vraisemblable. La chaleur, qui
» est étouffante depuis quelques jours, vous offre
» un prétexte naturel pour lui proposer de prendre
» l'air. Alléguez votre santé : il n'osera résister à
» cette raison. Je sais, par des voies certaines, que
» l'insensé projet de votre frère est abandonné. Ainsi
» vous n'avez rien à craindre de ce côté-là.

» Si vous ne vous déterminez point à quitter
» votre maison, après avoir lu ma lettre, ou si vous
» ne cherchez pas aussitôt le moyen d'en sortir, je
» jugerai de l'ascendant qu'il a sur vous par le peu
» de pouvoir que vous avez sur lui ou sur vous-
» même.

» Un de mes émissaires a fait quelques recherches
» touchant madame Fretchville : Lovelace vous
» a-t-il jamais nommé la rue ou la place qu'elle ha-
» bite? Je ne me souviens pas que vous me l'ayez

» marqué dans vos lettres. N'est-il pas fort étrange » qu'on ne puisse découvrir ni cette femme ni sa » maison, dans aucune des rues et des places où je » me suis imaginé, sur quelqu'une de vos expres- » sions, qu'on devoit la chercher? Il faut qu'il s'ex- » plique. Demandez-lui nettement le nom de la rue, » s'il ne vous l'a point encore appris; et ne man- » quez pas de m'en instruire. S'il balance à vous » satisfaire sur ce point, c'est une preuve qui n'en » laisse plus d'autre à désirer. N'en avez-vous pas » même assez sans cette confirmation?

» Je chargerai Collins de ma lettre. Il change, » pour m'obliger, le jour ordinaire de son départ: » et je lui ordonne, à-présent que je sais votre de- » meure, d'essayer s'il pourra vous remettre le pa- » quet en mains propres. S'il n'en trouve pas l'oc- » casion, il le laissera chez Wilson. Comme il n'est » arrivé, par cette voie, aucun accident à nos let- » tres, dans un temps où vous aviez moins à vous » louer des apparences, j'espère que celle-ci n'ira » pas moins sûrement jusqu'à vous.

» Dans mon premier trouble, je vous avois écrit » une lettre qui ne contenoit pas vingt lignes, mais » pleine d'effroi, d'alarme et d'exécrations. Ensuite, » craignant qu'elle ne fît trop d'impression sur vous, » j'ai pris le parti de suspendre un peu mes éclair- » cissements, pour me mettre en état de recueil- » lir d'autres circonstances, et d'y joindre mes

» réflexions. Enfin je m'imagine qu'en vous aidant » de vos propres découvertes, vous êtes maintenant » assez armée pour résister à toutes sortes d'entre- » prises et de complots.

» Je n'ajoute qu'un mot. Donnez-moi vos ordres, » si vous me jugez propre à vous rendre le moindre » service. Je mets l'opinion publique, la censure, » et je crois même la vie, au-dessous de votre hon- » neur et de notre amitié. Votre honneur n'est-il » pas le mien? et votre amitié ne fait-elle pas la » gloire de ma vie?

» Anne Howe ».

Jeudi, à cinq heures du matin.

» J'ai eu la plume à la main toute la nuit ».

Reprends haleine, Belford, pour lire attentivement la lettre suivante :

A miss Howe.

« Que vous m'avez causé d'étonnement, ma » chère amie, de trouble, de confusion, d'épou- » vante, par vos horribles informations! Mon cœur » est *trop foible* pour soutenir cette atteinte, dans » un temps où tout m'excitoit à l'espérance! lors- » que ma perspective sembloit heureusement chan- » gée! Comment est-il possible que les hommes

» soyent capables de tant de bassesse et de méchan-
» ceté !

» Je suis réellement fort mal. La douleur, la » surprise, et je puis dire le désespoir, l'ont em» porté sur moi. Tout ce que vous m'aviez donné » sous le nom de conjecture, prend à mes yeux » l'apparence et la force d'une cruelle réalité.

» Ah! si votre mère avoit la bonté de m'accor» der la vue de ma consolatrice! de la seule amie » qui soit capable de ranimer un peu mon courage » languissant! Mais gardez-vous, ma très-chère miss » Howe, de venir sans sa permission. Je suis trop » mal à-présent pour penser à combattre cet homme » terrible, ou à fuir de cette affreuse maison! Vous » reconnoîtrez mon abattement au désordre de » mes caractères. L'état où je suis fera ma sûreté, » s'il étoit vrai qu'il eût médité quelque infâme des» sein. Pardonnez, très-chère amie, ah! pardonnez » les embarras que je vous ai causés. Tout approche » de sa fin.... Mais pourquoi peine sur peine, dou» leur sur douleur! Encore une fois, je vous recom» mande, chère miss Howe, de ne pas penser à » venir sans la participation et le consentement de » votre mère.

» CLARISSE HARLOVE ».

Hé bien, Belford, que penses-tu de cette lettre? Miss Howe se met au-dessus de l'opinion publique

et de la censure. Crois-tu qu'une lettre de ce style n'amènera point cette petite furie, dût-elle se mettre dans un des paniers de Collins, et sa femme-de-chambre dans l'autre? Elle sait à-présent où s'adresser. J'ai puni plus d'une de ces petites friponnes, pour avoir porté trop loin leur curiosité; et je réduis toute leur punition à leur donner un peu plus de lumière et d'expérience. Que dirois-tu, Belford, si, réussissant à faire arriver ici cette *virago*, et lui donnant quelques justes raisons d'écrire une lettre lamentable à son amie, j'étois assez heureux pour rappeler, par cette voie, ma belle fugitive? Pourroit-elle se dispenser de venir voir une amie qui ne se seroit jetée dans la situation dont elle est perfidement échappée, que pour lui rendre les devoirs d'une tendre amitié?

Laisse-moi jouir de cette idée. Ferai-je partir la lettre? Tu vois qu'ayant fait contrefaire son écriture par l'adroite Sally, j'ai prévenu les objections qui pourroient lui venir à l'esprit contre l'exactitude de l'imitation. Leur dois-je à toutes deux plus de ménagement? As-tu remarqué comment cette enragée d'Howe menace sa mère? Ne mérite-t-elle pas d'être punie? Et quand ma vengeance s'exerceroit sur ces deux filles, autant qu'elles ont l'imprudence de m'y exciter, serois-je plus diable, plus infâme, plus monstre qu'elles n'osent me nommer dans leurs lettres? Lorsque j'aurai satisfait une fois mon ressentiment, avec quelle humilité charmante

ne se retireront-elles pas toutes deux dans le coin d'une province, pour y vivre ensemble, et pour se réduire au célibat qui paroît avoir tant de charmes pour l'une et l'autre, par des motifs bien plus raisonnables que celui de leur suffisance et de leur orgueil.

Il faut que je transcrive sur-le-champ cette curieuse lettre. Les délibérations viendront à la suite. Cependant que m'a fait le pauvre Hickman, pour mériter ce traitement de moi? Mais ce seroit punir glorieusement la mère, de sa sordide avarice et de ses mauvaises manières pour l'honnête M. Howe, qu'elle a fait mourir de chagrin. Je suis impatient, Belford, d'entreprendre ce projet. Tous les pays du monde ne sont-ils pas égaux pour moi, si je suis obligé de quitter encore une fois le mien?

Mais je ne veux rien donner au hazard. On m'assure que cet Hickman est bon homme. J'aime les bonnes gens, et je ne désespère pas d'être quelque jour du nombre. D'ailleurs j'ai appris de lui, depuis peu de jours, quelques particularités qui paroissent prouver qu'Hickman a une ame : quoique j'eusse cru jusqu'à-présent que, s'il en avoit une, elle étoit trop enfoncée pour se faire remarquer, excepté peut-être dans quelques occasions extraordinaires, après lesquelles il m'avoit paru qu'elle rentroit dans sa retraite *adipeuse*. C'est un homme chargé d'embonpoint. Ne l'as-tu jamais vu?

Au fond, la principale raison qui m'arrête (car le projet me tente beaucoup), c'est la crainte de voir toutes mes espérances renversées, si ma lettre n'arrivoit pas assez tôt, ou si miss Howe prenoit du temps pour délibérer et pour sonder les dispositions de sa mère. Il pourroit arriver qu'elle reçût, dans l'intervalle, une lettre de son amie. Quelque lieu que cette beauté fugitive ait choisi pour asile, je ne doute pas que son premier soin ne soit de lui écrire. J'en conclus qu'il faut s'armer de patience, et prendre du temps pour me venger de cette furie. Mais malgré toute ma compassion pour Hickman (dont le caractère excite quelquefois mon envie, car c'est un de ces mortels qui mettent la stupidité en honneur dans l'esprit des mères, au grand malheur des jolis hommes tels que nous, et souvent au grand mécontentement des jeunes filles), je jure, par tous les dieux du premier et du second ordre, que j'aurai miss Howe, si je perds l'espérance d'obtenir son amie, qui est incomparablement au-dessus d'elle. Alors, si les flammes de l'amitié sont aussi vives entre ces deux beautés qu'elles le prétendent, quel avantage ma charmante aura-t-elle tiré de son évasion?

LOVELACE.

LETTRE CCXXI.

Miss CLARISSE HARLOVE à miss HOWE.

Jeudi au soir, 8 juin.

APRÈS ma dernière lettre, qui vous a paru si remplie d'espérance, celle-ci vous causera beaucoup d'étonnement. O ma chère amie! Lovelace s'est fait connoître enfin pour un malhonnête homme. C'est avec la dernière difficulté que je me suis garantie de ses insultes, la nuit dernière. Il n'a pas laissé de m'arracher une promesse de pardon, et celle de le voir le jour suivant, comme s'il n'étoit rien arrivé d'offensant pour moi : mais à-moins que de m'être trouvée dans l'impossibilité absolue de fuir un misérable que je soupçonne d'avoir mis exprès le feu à la maison pour me faire tomber presque nue dans ses bras, comment aurois-je pu consentir à le voir après cette fatale aventure?

Je suis échappée à son infâme complot; graces au ciel, je suis échappée! Il ne me reste plus d'autre sujet de peine que d'avoir perdu la seule espérance qui pouvoit me rendre un tel mari supportable, celle de ma réconciliation avec ma famille, dont mon oncle s'est chargé de si bonne grace.

Tous mes désirs se bornent présentement à trouver quelque famille honorable, ou quelque personne de mon sexe, qui soit obligée de passer la mer ou qui aille s'établir dans un pays étranger; peu m'importe lequel : je choisirois, si j'en avois la liberté, quelqu'une de nos colonies d'Amérique, pour être à jamais oubliée de mes parents, que j'ai si mortellement offensés. Que votre cœur généreux ne soit pas trop attendri de cette résolution. Si je puis échapper à la plus terrible partie de la malédiction de mon père (car celle qui regarde cette vie est déjà remplie si cruellement, qu'elle me fait trembler pour l'autre), je regarderai la perte de ma fortune temporelle comme une heureuse composition. Il n'est pas besoin non plus que vous me renouvelliez les offres sur lesquelles votre bonté vous a fait insister tant de fois. J'ai mes bagues et d'autres effets de quelque prix, qui m'ont été envoyés avec mes habits, et qui, étant changés en argent, pourront fournir à tous mes besoins, jusqu'à ce que la providence m'ouvre quelque voie de m'occuper utilement; du-moins si, pour augmenter ma punition, la vie m'est prolongée plus long-temps que je ne le désire.

N'attribuez pas ce plan, ma chère amie, à l'abattement de mon courage, ni à ce tour d'imagination romanesque dont nous avons souvent observé les effets sur les jeunes personnes de notre sexe. Con-

sidérez ma triste situation, dans le jour sous lequel il me semble qu'elle doit être envisagée par tous ceux qui en seront informés. Premièrement, l'homme qui a l'audace de s'attribuer des droits sur moi, va s'efforcer de me suivre à la trace, et me chercher comme un meuble égaré. Qui sait s'il n'exercera pas impunément ses violences? Je n'ai personne dont la protection puisse me mettre à couvert. En second lieu, ma terre, cette terre qui excite tant de jalousie et qui est l'origine de toutes mes infortunes, ne sera jamais à moi, s'il faut avoir recours, pour l'obtenir, aux voies communes de la justice. Quel avantage me reviendra-t-il de pouvoir me vanter que j'ai plus de bien que je n'en désire ou que je n'en puis employer? La seule grace que je demanderai quelque jour à mon père, sera d'assurer, sur mon revenu, une petite pension à ma chère madame Norton, pour lui faire passer doucement le reste de ses jours; et de distribuer tous les ans une autre petite somme en aumônes, dans l'unique vue que ceux qui auroient eu droit à mes bienfaits, se ressentent le moins qu'il me sera possible des conséquences de ma faute. Ce devoir une fois rempli, que le ciel bénisse ma famille, et qu'elle jouisse tranquillement du reste!

Vous expliquerai-je d'autres raisons qui m'attachent à la résolution dont j'ai parlé?

Le cruel personnage sait que je n'ai pas au monde

d'autre amie que vous. Quand vous trouveriez le moyen de me procurer quelque retraite obscure dans votre voisinage, il ne faut pas douter que ses recherches ne tournent d'abord de ce côté-*là*; et vous vous trouveriez alors exposée à de nouveaux embarras, plus fâcheux encore que tous ceux dans lesquels j'ai déjà eu le malheur de vous engager.

Je n'ai pas de protection à me promettre de M. Morden, quand son retour seroit aussi peu éloigné que je me l'imagine. La lettre que j'ai reçue de lui ne doit laisser aucun doute que mon frère ne l'ait engagé dans son parti. D'ailleurs je ne voudrois pas exposer un homme si estimable au danger qui le menaceroit de la part d'un furieux.

En partant de ces principes, quel meilleur parti pour moi que de passer dans quelqu'une de nos colonies, d'où je ne donnerai de mes nouvelles qu'à vous; avec la restriction de ne vous en donner à vous-même, qu'après m'être fixée dans quelque situation qui convienne à ma fortune et à mes vues; car ce n'est pas une petite partie de mon chagrin, que le blâme de mes fautes puisse rejaillir sur vous, ma très-chère amie; hélas! sur vous, à qui je me flattois autrefois de causer plus de satisfaction que de peine.

Je suis actuellement dans le village d'Hamstead, chez une femme qui se nomme madame Moore. Mon cœur ne m'a rien promis d'heureux dans ce

lieu, parce que j'y suis venue plus d'une fois avec mon persécuteur; mais la voiture publique s'est présentée si à propos vers la barrière d'Holborn, que je n'ai rien eu de mieux à choisir. Je ne m'y arrête néanmoins que pour me donner le temps de recevoir votre réponse. Marquez-moi, je vous prie, si, par le secours de madame Towsend, je puis espérer de me cacher à toute la terre, pendant la première chaleur des recherches dont je me crois menacée: heureuse si j'avois eu plus tôt recours à son assistance! Je me figure que Depford est un lieu assez favorable pour mes autres vues. Il me sera facile d'y être informée des passages, et de me rendre à bord sans aucun danger. Alors j'apporterai tous mes soins à tirer parti de mon sort. Joignez-vous à moi, ma chère, ma seule amie, pour supplier le ciel que mon châtiment soit borné à cette vie et à mes afflictions présentes.

Cette lettre servira d'explication à quelques lignes que vous devez avoir reçues de moi par la voie de Wilson, et que je n'ai fait porter chez lui que par feinte, dans la vue d'éloigner un valet, qu'on n'avoit apparemment laissé près de moi que pour m'observer. Il est revenu si vîte, que j'ai été forcée d'écrire un autre billet que je lui ai donné ordre de porter à son maître; et ce second expédient m'a réussi. J'avois écrit, dès le matin, une lettre fort amère au misérable; et l'ayant laissée dans un lieu facile à

découvrir, je suppose qu'elle est à-présent entre ses mains. Je n'en ai pas gardé de copie; mais il me sera aisé de m'en rappeler la substance, lorsque je serai assez libre pour vous faire le récit de toute l'aventure.

Je suis sûre que vous approuvez ma fuite; d'autant plus que les femmes de cette maison doivent être des créatures fort méprisables. Elles m'ont entendue crier au secours; je ne puis douter qu'elles ne m'ayent entendue. Si le feu n'avoit pas été un artifice concerté, quoique le matin j'aye affecté de le croire réel pour leur ôter toute défiance, *elles* n'auroient pas été moins alarmées que moi. *Elles* seroient venues pour me rassurer, supposé que la cause de mes cris eût été la crainte du feu, ou pour me secourir dans tout autre danger. Cette infâme Dorcas prit la fuite, aussitôt qu'elle vit son coupable maître passer les bras autour de moi. Bon Dieu! ma chère, je n'avois que mes mules et un simple jupon. L'effroi m'avoit fait sauter de mon lit, comme si j'eusse été menacée d'être réduite en cendres, au même moment. Dorcas me quitter dans cet état! Ne pas revenir, elle ni les autres! Cependant j'entendis des voix de femmes dans une chambre voisine; c'est de quoi je suis très-sûre; et ce qui me paroît une preuve évidente de quelque complot. Dieu soit loué, je suis hors de cette maison!

Mais je ne suis pas hors de crainte. J'ai peine en-

core à me croire en sûreté. Chaque homme bien mis que j'aperçois de mes fenêtres, à cheval ou à pied, je le prends pour mon cruel persécuteur.

Vous vous hâterez, sans doute, de me faire quelques mots de réponse. Je me procurerai, le plus tôt qu'il me sera possible, un homme à cheval, pour vous porter ma lettre. Il n'y a pas d'apparence que vous puissiez me répondre par la même voie, puisque vous serez obligée de voir auparavant madame Towsend. Cependant j'attendrai de vos nouvelles avec une extrême impatience. Songez que je n'ai point d'autre amie que vous; qu'étrangère comme je suis dans ce canton, je ne sais de quel côté tourner, ni quel lieu je dois choisir, ni à quelle résolution je dois m'arrêter. Connoissez-vous rien de si terrible!

Madame Moore, chez laquelle je suis, est une veuve de fort bonne réputation. Du-moins, c'est le témoignage qu'on m'en a rendu dans une boutique voisine, où j'ai acheté un mouchoir, pour avoir occasion de m'informer de son caractère. Je ne mettrai pas le pied hors de sa maison, jusqu'à ce que j'aye reçu votre réponse. Dans la vue de me dérober plus sûrement, j'ai feint, en descendant du coche, d'attendre une chaise que j'espérois de rencontrer en chemin, pour me rendre à Hendon, petit village peu éloigné de Hamstead; et, prenant

en effet cette route, je me suis promenée quelque temps sur la hauteur, sans savoir d'abord à quoi me déterminer, mais ensuite, dans le dessein de m'assurer que je n'étois pas observée avant que de me hazarder à chercher un logement.

Vous aurez la bonté, ma chère, de m'adresser votre lettre sous le nom de miss Henriette Lucas.

Si je ne m'étois pas échappée avec tant de bonheur, j'étois résolue de recommencer plusieurs fois mon entreprise. Le monstre m'avoit écrit qu'il devoit sortir pour aller à l'officialité; car, malgré la promesse qu'il m'avoit arrachée, je refusois constamment de le voir. Après une faute capitale, qu'il est difficile, ma chère, d'en éviter un grand nombre d'autres, qui viennent comme nécessairement à la suite! La crainte de manquer de succès dans mon premier effort, m'avoit fait prendre le parti de lui déclarer que je ne jetterois pas les yeux sur lui de toute une semaine, pour me procurer le temps de tenter mon dessein par différentes voies. Si j'avois été trop observée, j'aurois pris le parti, après l'exemple que j'avois eu de son intelligence avec les femmes de la maison, de descendre brusquement, de sortir dans la rue, et de me jeter dans la première maison que j'aurois trouvée ouverte, pour y demander la protection des premières personnes qui se seroient présentées. Quel nom donnerez-vous

à des femmes qui ont été capables d'abandonner une malheureuse personne de leur sexe dans une telle situation! D'ailleurs je leur ai trouvé l'air si coupable, la contenance si embarrassée, lorsque j'ai consenti à les voir, tant d'empressement à me faire monter au second étage, pour me convaincre, par la vue des rideaux et du lambris brûlé, que l'incendie avoit été réel, qu'en feignant de croire tout ce qu'elles s'efforçoient de me persuader, je me confirmois dans la résolution de fuir, à toutes sortes de risques.

En prenant la plume, je m'étois proposé de vous faire une lettre très-courte. Mais, quelque sujet que je traite, je suis embarrassée à finir, lorsque c'est à vous que j'écris. Ce sujet de reproche n'est pas nouveau. Ainsi, n'attribuez pas uniquement ma longueur à l'embarras d'une malheureuse situation; quoique mes peines soient capables d'occuper entièrement toutes les facultés de mon ame.

Clarisse Harlove.

LETTRE CCXXII.

M. Lovelace à M. Belford.

Vendredi, 2 heures du matin.

Victoire! triomphe! Aide-moi, Belford, à chanter victoire et triomphe. Quel heureux homme que ton ami! Sotte petite novice, de se faire entendre en donnant ses ordres au cocher, et de choisir Hamstead pour retraite, entre tous les villages voisins de Londres; un lieu où je l'ai menée plusieurs fois!

Il me semble que j'ai quelque regret de lui voir si peu d'habileté. Je commence à craindre qu'il ne me soit trop facile de la retrouver. Que n'a-t-elle su combien la difficulté relève pour moi le prix des choses! Avec la moindre envie de m'obliger, elle ne se seroit point arrêtée si près de Londres.

Après ces chants de joie, tu me demanderas si j'ai déjà fait rentrer ma charmante sous le joug. Non, Belford. Mais savoir où elle est, c'est à-peu-près comme si je l'avois en mon pouvoir. C'est un plaisir délicieux pour moi, de me représenter sa surprise et son effroi, lorsqu'elle me verra sortir de terre devant elle. Quel air coupable elle va prendre,

à la vûe d'un amant outragé, d'un mari reconnu, qu'elle n'a pu quitter sans la plus noire *félonie!* Compte que mon attentat nocturne est plus qu'effacé.

Mais tu dois être impatient d'apprendre comment je suis parvenu à la découvrir. Lis la lettre que tu trouveras jointe à celle-ci. Si tu te souviens des instructions que j'ai données de temps en temps à mon valet, dans la crainte du malheur qui m'est arrivé, elle t'apprendra tout ce que je dois attendre de sa diligence et de ses soins, s'il pense à reparoître jamais aux yeux d'un maître irrité. Il n'y a pas une demi-heure que je l'ai reçue. J'allois me mettre au lit, tout vêtu; mais elle a réveillé si vivement mes esprits, que la nuit ne m'a point empêché d'envoyer sur-le-champ des ordres à Blunt, pour avoir un carrosse à la pointe du jour: et, ne sachant que faire de moi, non-seulement j'ai pris la plume pour t'écrire dans la joie de mon cœur, mais j'ai médité sur la conduite que j'ai à tenir lorsque je me présenterai devant ma charmante; car je prévois toute la peine que j'aurai à combattre sa mauvaise humeur.

« MONSIEUR, MON TRÈS-HONORÉ MAITRE,

» Celle-ci * est pour vous certifier que je suis à Ham-
» stead, où j'ai trouvé Madame, logée chez la veuve

* Le style de cette lettre est fort grossier dans l'original: l'imitation seroit choquante en françois.

» Moore. J'ai pris de si bonnes mesures, qu'elle ne
» peut faire un pas dont je ne sois informé. Je
» n'aurois jamais osé regarder mon maître entre
» deux yeux, si j'avois manqué la trace, après avoir
» eu le malheur de perdre Madame pendant mon
» absence, qui n'avoit pas duré néanmoins plus
» d'un quart-d'heure. Comme je suis certain que
» cette nouvelle vous fera beaucoup de plaisir,
» j'ai promis cinq schellings au porteur. Il n'a pas
» voulu partir à moins, parce qu'il est près de
» minuit; et quoiqu'il me reste une bonne partie
» de votre argent entre les mains, je n'ai pas jugé
» à propos de le payer d'avance, pour être plus
» sûr de sa fidélité. Ainsi, Monsieur aura la bonté
» de le satisfaire.

» Madame n'a aucune connoissance de ce qui
» se passe autour d'elle. Mais j'ai cru devoir faire
» la garde ici moi-même, parce qu'elle n'a pris son
» logement que pour quelques nuits.

» Si Monsieur vient demain, il me trouvera,
» pendant tout le jour, près de la grande boutique
» du mercier, qui n'est pas loin du logement de Ma-
» dame. J'ai emprunté un habit d'une couleur dif-
» férente du mien, et j'ai pris une perruque noire;
» de sorte que Madame ne me reconnoîtroit pas,
» quand le hazard feroit tomber ses yeux sur moi.
» Mais, pour me déguiser encore mieux, je me
» plains d'un mal de dents, qui m'oblige de tenir

» mon mouchoir à la bouche; et ce n'est pas blesser beaucoup la vérité, car il me reste encore de la douleur de cette dent que Monsieur se souvient de m'avoir cassée d'un coup de poing.

» Les incluses sont deux lettres que Madame m'avoit ordonné de porter, avant qu'elle eût quitté la maison : l'une, chez M. Wilson pour miss Howe; l'autre, pour Monsieur. Mais je savois que Monsieur n'étoit pas dans le lieu où la siènne étoit adressée; et la crainte de ce qui est arrivé m'a fait prendre le parti de la garder. J'ai fait croire à Madame que j'avois porté celle de miss Howe chez M. Wilson, et que je n'y avois rien trouvé pour elle, comme elle désiroit de le savoir. Sur quoi je prends la liberté de me dire, Monsieur et très-honoré maître, votre très-humble, etc.

» WILL SOMMERS ».

Tu vois que ce coquin ne manque pas d'intelligence. Il est clair que les deux lettres qu'il appelle incluses n'ont été écrites que pour l'écarter; et celle qui m'est adressée, pour me donner le change à moi-même. Voici le billet à miss Howe, qui ne contient que trois lignes :

Jeudi 8 juin.

« JE ne vous écris, ma chère miss Howe, que pour tenter si le passage est ouvert à mes lettres.

» Vous en recevrez bientôt une fort longue, si je
» ne suis pas misérablement prévenue. Hélas ! hélas !

» CLARISSE HARLOVE ».

Crois-tu, Belford, que cette ruse ne justifie pas les miennes ? N'est-ce pas usurper mes droits ? et n'en sommes-nous pas venus, par degrés, à voir qui des deux sera le plus habile à tromper l'autre ? Graces à mon étoile, il me semble qu'à-présent nous n'avons rien à nous reprocher sur ce point ; et tu te figures bien que ma conscience en est fort soulagée.

Voici la seconde des incluses de Will :

Jeudi 8 juin.

« Ne me donnez pas sujet, monsieur Lovelace,
» de craindre les suites de votre retour, si vous ne
» voulez pas que je vous haïsse toute ma vie. Ecri-
» vez-moi deux mots par le porteur, pour m'assu-
» rer que d'une semaine entière vous n'entrepren-
» drez point de me voir. Je ne pourrois vous re-
» garder en face, sans un mélange égal de honte et
» d'indignation. La grace que je vous demande,
» de m'obliger sur ce point, ne sera point une ex-
» piation fort pénible de l'infâme traitement que
» j'ai reçu de vous cette nuit.

» Vous pouvez prendre ce temps pour faire un
» voyage chez votre oncle : et je ne doute pas que,
» si les dames de votre famille sont aussi-bien dis-

» posées pour moi que vous m'en avez assurée,
» vous ne puissiez en engager du-moins une à m'honorer de sa compagnie. Après la conduite que vous avez tenue avec moi, vous ne serez pas surpris que j'exige cette preuve de votre honneur pour l'avenir.

» Si le capitaine Tomlinson vient dans l'intervalle, je puis l'entendre, et vous écrire ce qu'il m'a communiqué. Mais si vous me voyez avant la fin de la semaine, vous n'en aurez l'obligation qu'à quelque nouvelle violence, dont vous ne considérez pas les suites. Accordez-moi donc les deux mots que je vous demande, du-moins si vous souhaitez que je confirme le pardon que vous m'avez arraché.

» CLARISSE HARLOVE ».

Parlons de bonne foi, Belford. Que peux-tu dire, à-présent, en faveur de cette chère friponne? Il paroît qu'elle étoit pleinement déterminée à la fuite, lorsqu'elle m'écrivoit dans ces termes. Elle vouloit par conséquent m'armer contre moi-même, en me pressant de lui accorder une semaine, dont elle croyoit avoir besoin; et plus méchamment encore, elle vouloit me charger de la folle commission d'amener à Londres une de mes cousines, pour nous donner la satisfaction d'apprendre, à notre arrivée, son évasion et ma honte éternelle. Crois-tu qu'il y

ait quelque punition assez sévère pour ce noir petit démon ?

Mais observe, je te prie, quel air plausible elle donne, par ce billet, à la résolution de ne me pas voir d'une semaine, supposé qu'elle ne trouvât pas plus tôt l'occasion de s'évader. Vois comment la provision d'eau et de biscuit se trouve expliquée; tout puéril que nous ait paru cet expédient.

Le carrosse ne paroît point encore; et quand il seroit arrivé, je m'aperçois qu'il n'est pas jour, et qu'il est trop tôt pour tout, excepté pour mon impatience. Comme j'ai déjà pris mes mesures, et que je ne puis m'occuper que de mon triomphe, je vais relire sa violente lettre*, pour me fortifier dans mes résolutions. Jusqu'à-présent, mes idées ont été si noires, que je n'ai pas voulu m'arrêter trop à ce qui n'étoit capable que d'en augmenter le trouble. Mais, depuis que la perspective est changée, mon imagination plus gaie peut y répandre un peu d'agrément.

Lorsque j'aurai tiré de ma charmante l'explication de quelques endroits de sa lettre, et que je lui en aurai fait expier d'autres, je te promets une copie de ce curieux ouvrage.

Il suffit à-présent de te dire, en premier lieu, qu'*elle est déterminée à n'être jamais ma femme*. Assurément, Belford, la violence ne doit avoir au-

* Celle qu'il avoit trouvée dans sa chambre.

cune part aux cas de cette importance. C'est le crime de ses parents; et je les ai trop condamnés, pour être capable de mériter le même reproche. Je suis bien aise de connoître ses intentions sur un point si essentiel.

Je l'ai perdue d'honneur, dit-elle. C'est un mensonge grossier, dans le sens même qu'elle le prend. Si j'avois fait ce qu'elle dit, peut-être n'auroit-elle pas pris la fuite.

Elle se voit jetée dans le vaste espace du monde. Je conviens que la vaste colline d'Hamstead lui offre des perspectives assez étendues; mais ce n'est pas non plus le vaste espace du monde. D'ailleurs, si c'est le sujet de ses plaintes, j'espère de la faire bientôt rentrer dans des bornes plus étroites.

Je suis tout-à-la-fois l'ennemi de son ame et de son honneur. Maudit excès de sévérité, qui n'est, après tout, qu'un nouveau mensonge! La vérité est, que j'aime fort son ame, mais que, dans cette occasion, je n'y pense pas plus qu'à la mienne.

La voilà réduite à chercher des secours étrangers. N'est-ce pas sa faute? Rien n'est assurément plus contraire à mes désirs.

Elle se voit tombée, de l'indépendance, dans un état de contrainte et d'obligation. Jamais elle n'a connu l'indépendance; et c'est un état qui ne convient à aucune femme, de quelque âge et de quelque condition qu'on la suppose. A l'égard de celui d'*obli-*

gation, qu'on me nomme quelqu'un, parmi les vivants, qui n'y soit point assujéti. Les obligations mutuelles sont l'essence et comme l'ame de la société. Pourquoi seroit-elle dispensée de cet aimable joug? Celui dont elle fait aujourd'hui l'objet de sa fureur, ne souhaite pas d'en être exempt. Il a *dépendu* longtemps d'elle. Toute sa joie seroit de lui avoir plus d'obligation qu'il ne peut s'en vanter jusqu'à-présent.

Elle parle de l'*imprécation de son père*. N'ai-je pas rendu cent fois le change à ce vieux tyran? D'ailleurs pourquoi fait-elle tomber sur moi les fautes d'autrui? N'ai-je pas assez des miennes?

Mais je commence à découvrir les premiers rayons du jour. Reprenons en deux mots : la lettre de cette chère personne est un recueil d'invectives, qui ne sont pas nouvelles pour moi, quoique l'occasion de les employer puisse l'être pour elle. J'y remarque un peu de contradiction romanesque. Elle aime; elle hait; elle m'encourage à pousser mon entreprise, en me faisant remarquer que j'en ai le pouvoir; tandis qu'elle me supplie de n'en point user. Elle appréhende l'indigence, et n'en est pas moins résolue d'abandonner sa terre; en faveur de qui? de ceux qui ont causé toutes ses disgraces. Enfin, quoiqu'elle ne veuille jamais être à moi, elle a quelque regret de me quitter, parce qu'elle voit des apparences d'ouverture pour se réconcilier avec ses amis.

Mais jamais l'aurore ne fut si paresseuse. Le carrosse se fait trop attendre aussi.

Un gentilhomme qui demande à me voir, Dorcas? Eh! qui peut avoir besoin de moi si matin?

M. Tomlinson, dis-tu? Assurément cet homme-là doit avoir marché toute la nuit. Mais comment a-t-il pu se promettre de me trouver déjà levé? N'importe. Que le carrosse arrive seulement. Le capitaine, qui est la bonté même, ne fera pas difficulté de m'accompagner jusqu'au bas de la colline, quand il devroit être obligé de revenir à pied. Ainsi, sans perdre un moment, je pourrai l'entendre et lui expliquer mes idées.

Fort bien. Je commence à croire que cette fuite rebelle pourra tourner à mon avantage; comme les révoltes, dans un état, tournent presque toujours au profit du souverain.

Cher Capitaine! quelle joie j'ai de vous voir! Vous ne pouviez arriver plus à propos! *Voyez, voyez l'Aurore qui vient ouvrir la porte du jour avec ses doigts de rose, et la nuit qui se dérobe à l'approche du Père de la lumière.* Pardon, Monsieur, si je vous salue en style poétique. *Celui qui se lève avec l'allouette, chantera comme elle.* * Que d'étranges nouvelles, Capitaine, depuis

* Proverbe anglois.

que je ne vous ai vu! Imprudente Clarisse! Mais je vous connois trop de bonté pour révéler à M. Jules Harlove les erreurs de cette beauté capricieuse! Elles peuvent se réparer. Il faut que vous preniez la peine de m'accompagner une partie du chemin. Je sais que votre plus grande satisfaction est de concilier les différends. C'est l'office de la prudence, de remédier aux témérités de l'imprudence et de la folie.

Mais le repos et le silence régnent encore autour de moi.... Qu'entends-je? c'est le bruit d'un carrosse, qui retentit dans l'éloignement. Je pars. Je vais revoir ma charmante, mon ange, mon idole! Dieu d'amour! Ah! c'est de ta gloire qu'il est question. Récompense, comme tu le dois, mes peines et ma constance. Seconde mes efforts, pour ramener sous ton empire cette charmante fugitive. Fais-lui reconnoître sa témérité! Qu'elle se repente de ses insultes, qu'elle implore ma bonté, qu'elle me demande de la recevoir en grace, et d'ensevelir dans l'oubli l'odieux souvenir de ses offenses contre toi, son maître et le mien; contre moi, le plus fidèle et le plus volontaire des esclaves.

Enfin, le carrosse est à la porte... Je suis à vous. J'y vole.... Passez, cher Capitaine; je vous suis.... De grace, abrégeons les civilités.

Que dis-tu, Belford, de ce prologue, et de toutes les extravagances de ma joie? Enfin, paré comme un jour de noce, le cœur enflé de désir et d'espérance, suivi d'un laquais que ma belle n'a jamais vu, je pars pour Hamstead, et je m'y crois déjà.

LOVELACE.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

